



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ger 4275.1.7



Harvard College Library

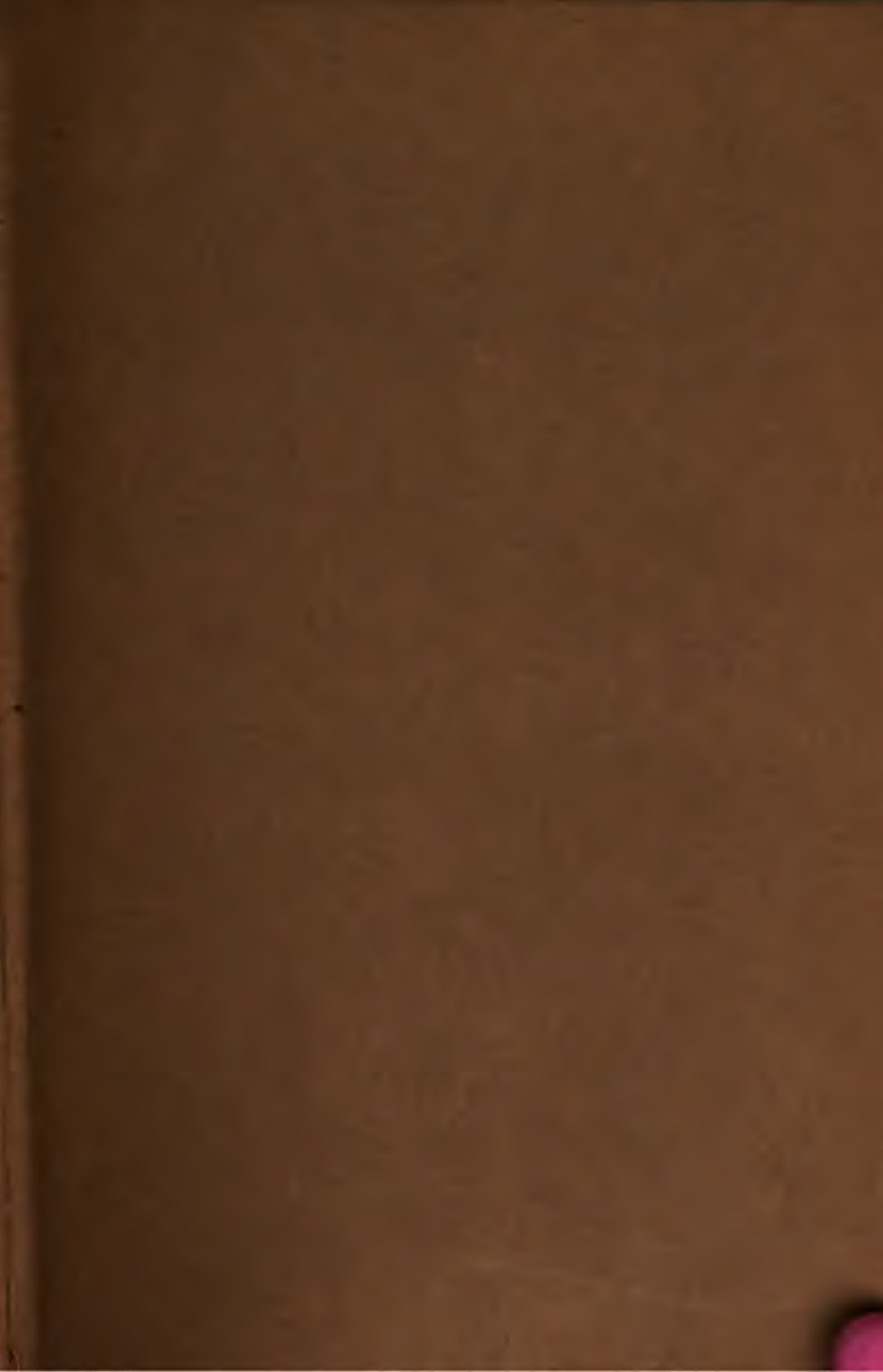
FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1828)

Received Mar. 9, 1903.

















**ŒUVRES**  
**DE**  
**F R É D É R I C**  
**LE GRAND**

---

**TOME XII.**



OEUVRES  
DE  
FRÉDÉRIC  
LE GRAND

---

TOME XII.

---




---

BERLIN




---

MDCCCXLIX

CHEZ RODOLPHE DECKER

IMPRIMEUR DU ROI

SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS

---

~~14563.5~~

Gen 11275.17

Minibfund.



**OEUVRES**  
**POÉTIQUES**  
**DE**  
**FRÉDÉRIC II**  
**ROI DE PRUSSE**

---

**TOME III.**

---

**BERLIN**  
**CHEZ RODOLPHE DECKER IMPRIMEUR DU ROI**  
**SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS**

---

**MDCCCXLIX**



# POÉSIES POSTHUMES

---

TOME I.



---

# AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

---

Les *Poésies posthumes* renferment les pièces composées de 1757 à 1774, à l'exception de deux morceaux qui appartiennent à l'année 1754. Le ton de ces productions est généralement triste, et contraste avec la gaieté habituelle des *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*. Ces poésies, en effet, écho des calamités de la guerre de sept ans et des intrigues politiques des années suivantes, témoignent des angoisses auxquelles le Roi était alors en proie. Il corrigeait avec le plus grand soin, dans les quartiers d'hiver, tout ce qu'il avait composé pendant la campagne, soit dans ses marches, soit dans les camps; et, la paix conclue, il revit encore le tout fort exactement. Il écrivait à ce sujet à d'Alembert, de Potsdam, le 24 mars 1765 : « Je vis à présent - ici dans la plus grande tranquillité. Je m'amuse à corriger des vers - que j'ai faits dans des temps de troubles. » Dans un concert qui eut lieu à Potsdam le 8 mai 1765 au soir, Frédéric présenta au duc Ferdinand de Brunswic l'*Ode sur la retraite des Français en 1758*, adressée à ce prince; il l'avait composée à Grüssau le 6 avril 1758, et corrigée à Potsdam le 26 février 1765. Il envoya aussi à Voltaire quelques-unes de ces poésies corrigées, entre autres, en décembre 1766, le *Stoïcien*, ou les « réflexions de l'empereur Marc-Aurèle mises en vers, » du mois de novembre 1761; en février 1767, le *Conte du Violon*, fait en novembre 1761, et la fable des *deux Chiens et l'Homme*, faite en février 1762; en février 1770, l'*Épître à madame de Morrien*, composée au mois de mars 1765.

Lorsque le Roi eut mis la dernière main aux pièces que nous avons nommées *Poésies posthumes*, il fit présent à son lecteur



Henri de Catt du manuscrit destiné à l'impression, auquel il n'avait pas donné de titre; ce manuscrit se composait de trois cahiers, écrits par le secrétaire, et chargés de corrections de la main du poëte.<sup>a</sup> Mais en 1780, M. de Catt ayant eu le malheur de déplaire au Roi, le manuscrit lui fut retiré, et fut donné définitivement au secrétaire Villauroux.<sup>b</sup> C'est de ce dernier que le roi Frédéric-Guillaume II l'acheta, ainsi que d'autres écrits autographes de Frédéric, au commencement de l'année 1787; on allait imprimer les *Œuvres posthumes*,<sup>b</sup> et ces divers morceaux furent placés dans le VII<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> volume. L'ouvrage de Preuss, *Friedrich der Grosse als Schriftsteller*, renferme (p. 317—319) une liste exacte et authentique des poésies du premier cahier de ce manuscrit. On y voit que les éditeurs des *Œuvres posthumes* ont omis, avant l'*Épître à ma sœur de Baireuth* (t. VII, p. 208), deux pièces : le *Congé de l'armée des Cercles et des Tonneliers*; et la poésie *Aux Écraseurs*; en revanche ils ont fait entrer dans ce volume trois morceaux de poésie qui ne se trouvent pas dans la liste, c'est-à-dire, l'*Épître à ma sœur Amélie*, p. 166; *Sur la lecture du Salomon de Voltaire*, p. 277; et, *A Voltaire*, p. 278. Nous laissons ces trois dernières pièces où nous les avons trouvées; mais nous avons remis à leur place primitive le *Congé de l'armée des Cercles et des Tonneliers* et l'*Épître Aux Écraseurs*, que nous avons tirés du *Supplément aux Œuvres posthumes de Frédéric II*, t. I, p. 277 et 275.

On voit, par cette même liste, que le Roi avait fait de ses poésies deux sections, comprenant, l'une les odes, l'autre les poésies mêlées. Il les avait rangées l'une et l'autre, à quelques pièces près, dans l'ordre chronologique. Cela est expliqué par l'auteur de la préface de la traduction allemande des *Œuvres posthumes*. Berlin, 1789, t. I, p. xviii. Ce dernier avait à sa disposition le manuscrit original, qui ne s'est plus retrouvé depuis, et dont le premier cahier commençait par les *Odes*, le second par l'*Épître à la princesse Amélie sur une négociation de paix qui échoua*, le troisième par l'*Épître au marquis d'Argens*, du mois de mars 1760, imprimée en tête du septième volume des *Œuvres posthumes*. Nous avons remis ces trois cahiers dans leur ordre chronologique, qui avait été interverti par les éditeurs de 1788.

Cependant il y a quelques poésies de ce recueil qui ne sont pas

<sup>a</sup> Voyez *Friedrichs des Zweiten hinterlassene Werke. Aus dem Französischen übersetzt. Neue verbesserte und vermehrte Auflage*. Berlin, 1789, t. I, p. xviii.

<sup>b</sup> J.-D.-E. Preuss, *Friedrich der Grosse als Schriftsteller*, p. 5, 7 et 11.

à la place que leur assignerait l'époque de leur composition. Le royal Auteur ne les y admit peut-être pas d'abord. A ce qu'il paraît même, il ne les ajouta aux autres que lorsque le recueil fut terminé, et alors il n'eut point égard à l'ordre chronologique. Ainsi, t. VIII, p. 121, l'*Épître au marquis d'Argens sur son jour de naissance*, de 1754, a été mise entre deux pièces de l'année 1770; t. VIII, p. 133, et t. VII, p. 3—27, à la fin du second cahier manuscrit et au commencement du troisième, on trouve, entre les poésies de l'année 1770 et celles de 1771, six *Épîtres au marquis d'Argens*, de l'an 1754 à l'an 1768; t. VIII, p. 98, l'*Épître contre les Écornifleurs*, qui est de l'an 1765, a été placée entre 1769 et 1770; enfin, les vers au marquis d'Argens, t. VII, p. 293, qui portent la date *A Nossen, ce 3 octobre 1761*, date notoirement fausse, ont été classés par les éditeurs parmi les poésies de 1760, tandis qu'ils appartiennent à la lettre du 13 août 1762. Nous n'avons pas osé faire disparaître ces anachronismes.

A défaut du manuscrit original, nous avons suivi fidèlement le texte du VII<sup>e</sup> et du VIII<sup>e</sup> volume des *Œuvres posthumes*. Quand l'Auteur n'a pas mis la date de la composition, nous avons cherché à la tirer du contenu et de la correspondance du Roi avec Voltaire, le marquis d'Argens, de Catt et d'autres personnes, et nous l'avons ajoutée entre parenthèses.

Pour pouvoir former des *Poésies posthumes* deux volumes d'épaisseur à peu près égale, nous donnons dans ce premier volume toutes les odes et les poésies mêlées qui ont été composées avant la paix de Hubertsbourg, et dans le second, la suite des poésies mêlées, et un *Appendice*, au sujet duquel nous devons entrer dans quelques explications. Nous avons donné dans ces deux volumes les poésies du Roi d'après le texte des *Œuvres posthumes* de l'édition de 1788, comme il a été dit, parce que nous ne possédions pas les manuscrits originaux. Mais nous avons heureusement retrouvé les rédactions primitives de quelques-unes des pièces de cette collection. Ce sont des autographes, des copies que le Roi avait fait faire sous ses yeux, et quelques morceaux publiés avant 1788. On a jugé nécessaire de reproduire ces textes originaux, qui à la vérité sont pour la plupart moins parfaits que les autres, mais qui ont le mérite d'être authentiques et de n'avoir pas du tout été altérés par des corrections arbitraires. C'est là ce que nous avons renfermé dans l'*Appendice*.

Avant que l'édition de 1788 eût paru, on ne connaissait qu'une faible partie des *Poésies posthumes*. Gottsched avait publié en 1758

les vers que le Roi lui avait adressés l'année précédente. L'ouvrage de Voltaire intitulé, *La vie privée du roi de Prusse, ou Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire*. A Amsterdam, 1784, renferme : 1°, p. 102—106, quelques passages de l'*Épître au marquis d'Argens*, Erfurt, le 23 septembre 1757; 2°, p. 127, la 14<sup>e</sup> et la 16<sup>e</sup> strophe de l'*Ode au prince Ferdinand de Brunswick sur la retraite des Français* en 1758. L'*Épître à ma sœur de Baireuth sur sa maladie* se trouve dans les *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*. A Neuchâtel, 1760, in-12, t. IV, p. 195—200. Enfin, le *Deutsches Museum*, Leipzig, 1780, contient, t. I, p. 157—160, à trente-quatre vers près, toute l'*Épître au comte Hoditz*, du 26 mars 1771. C'est à ces pièces que se réduisent les publications dont nous venons de parler.

Nous ne pouvons finir cet *Avertissement* sans citer un passage assez curieux de M. Thiébauld sur les *Poésies posthumes*. Il dit, dans ses *Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin*, 4<sup>e</sup> édition, t. I, p. 111 : « Le Roi me faisait lire, en sa présence, quelques poésies faites « depuis plus longtemps, et réunies en deux gros volumes in-4, mais « sur lesquelles il me témoignait être bien aise d'avoir mon avis. C'est « ainsi que j'ai connu, dans le temps, sa pièce de vers sur la mort « de l'empereur Othon; son poëme sur l'origine des Polonais, qu'il « supposait être issu d'un orang-outang; l'épître de remerciements « au prince de Soubise, composée à Rossbach, le soir même de la « bataille de ce nom, etc. » Les vers sur la mort de l'empereur Othon se trouvent dans notre collection des *Poésies posthumes*; mais quant aux deux autres pièces, nous n'en avons jamais pu trouver ni original ni copie.

Berlin, le 31 mars 1849.

J.-D.-E. PREUSS,

Historiographe de Brandebourg.

---

---

# O D E

## A MON FRÈRE HENRI.<sup>a</sup>

---

Tel que d'un vol hardi s'élevant dans les nues,  
Et déployant dans l'air ses ailes étendues,  
Il échappe à nos yeux,  
L'oiseau de Jupiter fend cette plaine immense  
Qui du monde au soleil occupe la distance,  
Et perce jusqu'aux cieux;

Ou telle que soudain dans l'ombre étincelante  
Dans son rapide cours la comète brillante  
Éclaire l'horizon;  
Elle éclipse les feux de la céleste voûte,  
Et trace au firmament, dans son oblique route,  
Un lumineux rayon :

Tel, subjugué du dieu dont la fureur m'inspire,  
Plein de l'enthousiasme et du fougueux délire  
De ses transports divins,  
Je prends un fier essor des fanges de la terre  
Au palais d'où les dieux font tomber le tonnerre  
Sur les pâles humains.

<sup>a</sup> Voyez t. XI, p. 3 — 10.

Mes accents ne sont plus ceux d'un mortel profane,  
C'est Apollon lui-même, animant mon organe,  
    Qui parle par ma voix;  
Des destins éternels la volonté secrète  
Se dévoile à mes yeux, je deviens l'interprète  
    De leurs augustes lois.

O Prussiens! c'est à vous que l'oracle s'adresse,  
A vous, que le destin barbarement oppresse  
    Par tant d'adversités :  
Sachez qu'aucun État dans sa grandeur naissante  
Ne fournit sans revers la course triomphante  
    De ses prospérités.

Rome parut souvent au bord du précipice,  
Sans que pour son secours l'appui d'un dieu propice  
    Repoussât son affront;  
Les sénateurs en deuil pleuraient la république  
Lorsqu'Annibal, vainqueur, de ses guerriers d'Afrique  
    Eut écrasé Varron.

Rome au sein du danger accrut son espérance;  
Elle maintint ses murs bien plus par sa constance  
    Que par ses légions.  
Mars, pour récompenser ce sublime courage,  
Suscita pour vengeur d'un si cruel outrage  
    L'ainé des Scipions.

Du Tibre désolé le démon de la guerre  
Transporte aux régions de la coupable terre  
    Le carnage et l'horreur;  
Dans les champs africains l'ennemi prend la fuite,  
Scipion sauve Rome, et Carthage est réduite  
    Sous les lois du vainqueur.



L'arbitre des destins, de ses mains libérales,  
 Verse sur les mortels, de deux urnes égales,  
     Et les biens et les maux;  
 Et sa fécondité sur les champs répandue  
 Fait croître également la casse et la ciguë,  
     Le cèdre et les roseaux.

Ce mélange fâcheux d'infortune et de gloire  
 De l'archive du temps remplit la longue histoire  
     De cent revers cruels.  
 Une prospérité dont l'éclat se conserve  
 Se refuse à nos vœux; le destin la réserve  
     Pour les dieux immortels.

Dans nos jours désastreux, la guerre qui vous mine  
 Semble annoncer, Prussiens, la prochaine ruine  
     De vos vastes États;  
 L'Europe conjurée, à l'œil brûlant de rage,  
 Porte jusqu'en vos champs la flamme, le carnage,  
     L'horreur et le trépas.

Cette hydre, en redressant ses têtes enflammées,  
 Vomit des légions, enfante ces armées  
     Qui s'élancent sur vous;  
 En vain elle sentit de vos mains triomphantes  
 Les redoutables traits; ses têtes renaissantes  
     Bravent encor vos coups.

De ces fiers potentats l'espérance superbe  
 Désire que nos murs ensevelis sous l'herbe  
     Attestent notre deuil.  
 O guerriers généreux! abattez leurs trophées;  
 Leurs couleuvres dans peu sous vos pieds étouffées  
     Confondront leur orgueil.

C'est dans les grands dangers qu'une âme magnanime  
Déploie avec vigueur la fermeté sublime

Du courage d'esprit.

Le lâche, qui frémit au bruit de la tempête,  
Plein d'effroi du péril qui menace sa tête,  
Est le seul qui périt.

Au courage obstiné la résistance cède,  
Un noble désespoir est l'unique remède

Aux maux désespérés;

Le temps termine tout, rien n'est longtemps extrême,  
Et souvent le malheur devient la source même  
Des biens tant désirés.

Les vents impétueux d'un ormeau qu'on néglige  
Par leurs fougueux efforts font incliner la tige

Et courber ses rameaux;

Mais de la molle arène et du niveau de l'herbe  
Il s'élance, et dans peu de sa tête superbe  
Il brave leurs assauts.

Dans les bras d'Amphitrite, où son éclat expire,  
Le soleil de la terre abandonne l'empire

Aux ombres de la nuit;

Ses rayons renaissants au point du jour éclipsent  
Le feu de ses rivaux; tous les astres pâlissent,  
Et l'obscurité fuit.

Telle m'apparaissant couverte de ténèbres,  
Ma patrie éplorée, à ses voiles funèbres

Attachant ses regards,

De nos calamités l'âme encore effrayée,  
Sur nos lauriers flétris tristement appuyée,  
Maudissant les hasards;

Avec elle pleurant ses revers mémorables,  
 Accablé par le poids des destins implacables  
 Contre elle déchainés,  
 J'entrevois, dans l'horreur de l'ombre que j'abhorre,  
 Les prémices charmants \* et la naissante aurore  
 De ses jours fortunés.

Les dieux en ce séjour ne font plus de miracles;  
 Les mortels, entourés de gouffres et d'obstacles  
 Qui bordent leur chemin,  
 Ont reçu d'eux en don l'esprit et le courage,  
 Utiles instruments dont l'admirable ouvrage  
 Corrige le destin.

La mort est un tribut qu'on doit à la nature,  
 C'est lui rendre son bien dont on tira l'usure  
 Dans l'âge florissant;  
 Mévius le paya de même que Virgile,  
 Et le lâche Pâris, et le vaillant Achille,  
 Aucun n'en fut exempt.

Cette mort, dont on craint la redoutable image,  
 Peut vous rendre immortels, si vous vengez l'outrage  
 De vos lares, Prussiens.  
 L'amour de la patrie, à Rome secourable  
 Changeait en demi-dieux de ce peuple adorable  
 Les moindres citoyens.

Eh quoi! notre siècle est-il donc sans mérite?  
 Du monde vieillissant la masse décrépite  
 Est-elle sans vertus?  
 Par ses productions la nature épuisée  
 Laisse-t-elle en nos jours la terre sans rosée,  
 L'Océan sans reflux?

\* Voyez t. IV, p. 146 et suivantes.

Non, non, de ces erreurs écartons les chimères.  
Rome, de tes guerriers les vertus étrangères  
    Ont illustré nos camps;  
Nos triomphes, fondés sur cent faits héroïques,  
Transmettent des Prussiens aux fastes historiques  
    La gloire et les talents.

Vous, que notre jeunesse avec plaisir contemple,  
De ses futurs exploits le modèle et l'exemple,  
    L'ornement et l'appui,  
Soutenez cet État, dont la gloire passée,  
Mon frère, sur le point de se voir éclipsée,  
    S'obscurcit aujourd'hui.

Ainsi les temps féconds qui jamais ne s'épuisent  
Fourniront des appuis, tant que les astres luisent,  
    O Prusse! à ta grandeur;  
Ainsi ma muse annonce en ses heureux présages  
Du bonheur de l'État jusqu'à la fin des âges  
    La durable splendeur.

Que le sein déchiré des serpents de l'envie,  
Maudissant nos lauriers, l'affreuse Calomnie  
    Frémisse de fureur;  
Qu'elle lance sur nous de ses armes fatales  
Des traits empoisonnés aux ondes infernales  
    Pour noircir notre honneur :

Qu'importe à ma vertu sa colère implacable?  
Je retrouve un vengeur dans l'arrêt équitable  
    De la postérité.  
Une âme magnanime, amante de la gloire,  
Malgré ses envieux fait passer sa mémoire  
    A l'immortalité.

A MON FRÈRE HENRI.

7

C'est ainsi que ma muse au pied d'un vieux trophée  
A pu ressusciter de la lyre d'Orphée  
    Les magiques accords;  
Que par des sons hardis ma trompette guerrière  
Des Prussiens aux combats d'une illustre carrière  
    Excita les transports.

Dans le trouble des camps, aux rives de la Saale,  
Tandis qu'à ses fureurs la Discorde infernale  
    Livrait tout l'univers,  
Que des antres du Nord les neiges pacifiques  
S'apprétaient à voiler tant d'images tragiques,  
    Phébus dicta ces vers.

Faite à l'Eckartsberg, le 6 d'octobre 1757.

---

---

**O D E**  
**AU PRINCE FERDINAND**  
**DE BRUNSWIC**  
**SUR LA RETRAITE DES FRANÇAIS EN 1758.**

---

Ainsi près du Capitole  
Le vaillant Cincinnatus  
Disperse, poursuit, immole  
Les cohortes de Brennus ;  
Comme des épis fauchées,  
Les plaines en sont jonchées,  
Et tous les champs du vainqueur ;  
Ce consulaire si illustre,  
A Rome rendant son lustre,  
Fut son second fondateur ;

Ainsi, lorsque de la Terre  
Les enfants audacieux  
Osèrent porter la guerre  
Au brillant séjour des dieux ,  
Tandis qu'ils l'escaladèrent,  
Qu'avec peine ils entassèrent  
L'Ossa sur le Pélion ,  
Jupiter saisit son foudre ,  
Et, les réduisant en poudre ,  
Punit leur rébellion :

Tels ces peuples de la Seine  
Armèrent leurs faibles mains,  
Sûrs de subjuguier sans peine  
Les indomptables Germains.  
De la gloire voyant l'ombre,  
S'appuyant sur leur grand nombre,  
D'un trophée ils font l'apprêt;  
Mais des ruines fatales  
Sont leurs pompes triomphales,  
Et leur gloire disparaît.

Pendant que leur insolence  
Ne trouve dans son chemin  
Nul corps dont la résistance  
Peut balancer le destin,  
Ils s'enflent, ils s'enhardissent,  
Et les fleuves qu'ils franchissent  
Se couvrent de leurs roseaux;  
La gloire tant méprisée  
De cette entreprise aisée  
D'orgueil bouffit ces héros.

Jusqu'en ses grottes profondes  
Le Rhin se sent outrager;  
Il s'indigne que ses ondes  
Portent un joug étranger.  
Le Wésér dans l'esclavage  
Appelle sur son rivage  
Ses défenseurs enflammés;  
Il assemble la tempête  
Qui, Français, sur votre tête  
Venge ses bords opprimés.

En faveur de leur vaillance  
Et des plus nobles desseins  
On excuse l'arrogance  
Des triomphateurs romains.

## ODE AU PRINCE

Mais vous, montrez-moi les marques,  
 Grands écraseurs de monarques, <sup>a</sup>  
 De vos succès couronnés;  
 Je veux voir de vrais trophées,  
 Des querelles étouffées,  
 Non des peuples ruinés.

Quoi! cet armement immense,  
 Qui devait nous extirper,  
 Comme une ombre sans substance  
 Vient donc de se dissiper!  
 Quoi! ce fantôme effroyable  
 Ne laisse de mémorable  
 Que ses vestiges sanglants,  
 Comme la flotte invincible,  
 Dont l'appareil si terrible  
 Devint le jouet des vents!

Sous l'ombre douce et trompeuse  
 D'imaginaires lauriers,  
 La sécurité flatteuse  
 Endormait tous vos guerriers;  
 Rassasiés de pillage,  
 Ils estimaient leur courage  
 Par l'amas de leur butin.  
 O tranquillité traîtresse!  
 Tu voilais à leur mollesse  
 L'affreux réveil du matin.

Tel, en ouvrant sa carrière,  
 Du tendre sein de Thétis  
 Dardant sa vive lumière  
 Par les airs appesantis,

<sup>a</sup> •Écraser le roi de Prusse. était le mot favori des Français avant la bataille de Rossbach. Voyez t. IV, p. 17, t. VI, p. 130, et, ci-dessous, la pièce intitulée *Aux Écraseurs*.



Le flambeau qui nous éclaire  
Abat la vapeur légère  
Qui dérobaît son retour;  
Elle fuit, s'affaisse et tombe,  
Et le brouillard qui succombe  
Cède aux doux rayons du jour :

Tel Ferdinand, cet Alcide,  
Par des coups prémédités  
Dissipe en son cours rapide  
Les Français épouvantés;  
L'ennemi manque d'audace,  
Il fuit, un dieu le terrasse,  
Il redoute les combats.  
Voilà le juste salaire,  
O nation téméraire!  
De vos derniers attentats.

Devant Ferdinand tout plie,  
Il affranchit le Wéser,  
Il tire la Westphalie  
Du joug du Français altier.  
Les ennemis en déroute  
De Paris prennent la route;  
La Gloire d'un air chagrin  
Les retient à la frontière,  
Mais ils n'ont point de barrière  
Qu'au delà des bords du Rhin.

Le héros, dont rien n'arrête  
Le cours rapide et triomphant,  
Signale d'une conquête  
Chaque pas et chaque instant.  
Et du Rhin l'onde captive  
Soudain sur son autre rive  
Voit flotter ses étendards;  
Créfeld, témoin de sa gloire,

## ODE AU PRINCE

Dans les bras de la victoire  
Le prend pour le fils de Mars.

Ainsi le puissant génie  
Dont l'infatigable ardeur  
Veille sur la Germanie  
Lui suscite un défenseur;  
Cette multitude immense  
Dont nous inondait la France,  
Conduite par un Varus, <sup>a</sup>  
Dans sa course triomphante  
Trouve, contre son attente,  
Un nouvel Arminius.

O nation frivole et vaine!<sup>b</sup>  
Quoi! sont-ce là ces guerriers,  
Sous Luxembourg, sous Turenne,  
Couverts d'immortels lauriers?  
Ceux-là, zélés pour la gloire,  
Affrontaient pour la victoire  
Les périls et le trépas;  
Vous, je vois votre courage  
Aussi bouillant au pillage  
Que faible dans les combats.

L'intérêt, ce vice infâme,  
S'il devient tyran d'un cœur,  
Étouffe la noble flamme  
De la gloire et de l'honneur.  
Français, vantez vos richesses,  
Votre luxe, vos molleses  
Et tous les dons de Plutus;

<sup>a</sup> Le comte de Clermont, battu à Créfeld le 23 juin 1758; voyez t. IV, p. 185—186.

<sup>b</sup> Voyez t. VIII, p. 178 et 179.

Ma nation, plus frugale,  
Aux mœurs de Sardanapale  
N'oppose que ses vertus.

Quoi! votre faible monarque,  
Jouet de la Pompadour,  
Flétri par plus d'une marque  
Des chaînes d'un vil amour,  
Lui qui, détestant les peines,  
Au hasard remet les rênes  
De son royaume aux abois,  
Cet esclave parle en maître,  
Ce Céladon sous un hêtre  
Croit dicter le sort des rois!

Par quel droit ou par quel titre  
Croit-il dompter les destins?  
L'orgueil ne rend point arbitre  
Des droits d'autres souverains.  
Qu'il soutienne ses oracles  
A force de grands miracles;  
Mais déjà l'ennui l'endort,  
Il ignore dans Versailles  
Que par le gain des batailles  
Du monde on fixe le sort.

De l'Europe en Amérique  
L'intérêt, l'ambition,  
La barbare politique,  
Sèment la confusion;  
L'Allemagne encor fumante,  
Et de carnage sanglante,  
Ressent la fureur des rois;  
La licence et l'avarice,  
Et la force et l'injustice,  
Y règnent au lieu de lois.

Quel démon de vous s'empare,  
 Monarques de l'univers ?  
 Quelle vengeance barbare  
 Change nos champs en déserts ?  
 Vos passions sacrilèges  
 Vous attirent dans les pièges  
 Par les crimes apprêtés ;  
 Vous, que le pouvoir seconde,  
 Nés pour le bonheur du monde,  
 C'est vous qui le dévastez !

Cette grandeur passagère  
 Dont se bouffit votre orgueil  
 Peut par un destin contraire  
 Se briser contre un écueil ;  
 Vous êtes ce que nous sommes,  
 Monarques, mais toujours hommes,  
 Et, votre temps accompli,  
 La fortune de sa cime  
 Vous fait tomber dans l'abîme  
 De la mort et de l'oubli.

Faite à Grüssau, le 6 d'avril 1758. (Corrigée à Potsdam,  
 le 26 février 1765.)



---

# O D E

## AUX GERMAINS.

---

**O** malheureux Germains ! vos guerres intestines,  
Vos troubles, vos fureurs annoncent vos ruines.  
Que de cris douloureux font retentir les airs !  
Quels monuments affreux de vos longues alarmes !  
Vos cités sont en poudre, et vos champs, des déserts,  
Et des fleuves de sang ruissellent sous vos armes.

Vos triomphes odieux  
Précipitent la patrie  
Dans l'affreuse barbarie  
Qu'ont bannie vos aïeux.

L'œil brûlant de fureur, la Discorde infernale  
Excite en vos esprits cette haine fatale,  
La soif de vous détruire et de vous égorger.  
Vos sacrilèges mains déchirent vos entrailles ;  
Le ciel, le juste ciel, qui se sent outrager,  
N'éclaire qu'à regret vos tristes funérailles ;  
Et craignant de se souiller,  
Déjà le flambeau céleste,  
Comme au festin de Thyeste,  
Est tout prêt à reculer.

Tels, dans ce gouffre affreux, impur, abominable,  
Où la Haine établit son trône impitoyable,  
On dépeint ces esprits orgueilleux, malfaisants,  
Dont la troupe inquiète insolemment conjure,  
Dont la rébellion et les vœux impuissants  
Tendent à renverser l'ordre de la nature.

Ils disent dans leurs complots :  
Des cieux brisons la barrière,  
Et replongeons la matière  
Dans son antique chaos.

Perfides, vous craignez qu'au tranchant de l'épée  
Du sang des citoyens une goutte échappée  
Ne reproduise encor de nouveaux défenseurs.  
Enfants dénaturés d'une commune mère,  
Pour consommer le crime et combler vos noirceurs  
Vous armez des brigands d'une terre étrangère;  
Compagnons de vos exploits,  
Déjà leur fureur conspire  
A renverser dans l'Empire  
Et l'équilibre et les lois.

Telle, s'abandonnant à sa fougue insensée,  
Par trop d'ambition à soi-même opposée,  
La Grèce s'épuisa par ses divisions;  
L'impérieuse Sparte et l'orgueilleuse Athène,  
Se brisant par l'effort de leurs dissensions,  
Virent passer le sceptre à la ligue achéenne;  
Par ses troubles intestins  
La république ébranlée,  
Demanda, trop aveuglée,  
L'appui des consuls romains.

Mais de ses défenseurs le secours redoutable  
L'affaissa sous le poids d'un joug insupportable,  
Et les Grecs, de faisceaux partout environnés,  
Par leur expérience apprirent à connaître

Que de leurs passions les transports effrénés  
 Au lieu d'un protecteur leur donnèrent un maître.

Ainsi, par rivalité  
 Et par leurs complots iniques,  
 Ces puissantes républiques  
 Perdirent leur liberté.

Vous appelez ainsi pour accabler la Prusse  
 Le Français, le Suédois et l'indomptable Russe.  
 Malheureux! vous creusez des gouffres sous vos pas;  
 Vous leur payerez cher leur funeste assistance;  
 Ces superbes tyrans, intrus dans vos États,  
 Vous comptent asservis sous leur obéissance.

Que leurs dangereux essaims  
 Vous feront verser de larmes!  
 Vos mains aiguissent les armes  
 De ces perfides voisins.

Que n'armez-vous vos bras, comme au temps de vos pères,  
 Pour réprimer l'orgueil de puissants adversaires,  
 Des fiers usurpateurs dont le fer s'est soumis  
 Du Danube et du Rhin les plus riches provinces,  
 Redoutables voisins, éternels ennemis  
 De votre liberté, de vos droits, de vos princes?

Mais vos cruels armements,  
 Applaudis des Euménides,  
 Souillent vos bras parricides  
 Du meurtre de vos parents.

Conquérez, abattez ces remparts de la Flandre,  
 Secondez les Hongrois, mettez Belgrad en cendre;  
 A ces noms votre ardeur devrait se réchauffer.  
 Dans ces champs glorieux, sur ce sanglant théâtre,  
 On vit, en l'admirant, Eugène triompher  
 De tous les ennemis qu'il avait à combattre.

Ah! tout doit vous enhardir,

Et tout cœur patriotique  
 A ce dessein héroïque  
 Doit vivement applaudir.

Là, signalant vos bras, votre ardeur peut détruire  
 D'un voisin envieux le redoutable empire,  
 Immense réservoir d'ennemis belliqueux,  
 Dont les débordements si souvent inondèrent  
 D'un innombrable amas de combattants fougueux  
 Ces champs qu'en gémissant vos aïeux cultivèrent.

Ce sont vos vrais ennemis;  
 Votre audace extravagante,  
 Dans sa fougue violente,  
 N'accable que ses amis.

N'apercevez-vous point aux rives du Bosphore  
 L'impérieux sultan, dont l'orgueil vous abhorre?  
 Il bénit votre rage et vos cruels débats,  
 Votre discorde affreuse avance son ouvrage.  
 C'est vous qui lui prêtez vos sanguinaires bras  
 Pour épargner aux siens le meurtre et le carnage;

Et de ses pompeuses tours  
 Il contemple, plein de joie,  
 L'aigle et le faucon en proie  
 Au bec tranchant des vautours.

Tel le Romain vainqueur voyait au Colisée  
 Des ennemis captifs la troupe méprisée  
 Pour son amusement se livrer des combats  
 Où des gladiateurs que, dans ces jeux atroces,  
 Un plaisir inhumain dévouait au trépas,  
 Se laissaient déchirer par des bêtes féroces;

Il s'abreuvait en repos,  
 Sans se reprocher ses crimes,  
 Du sang de tant de victimes  
 Que moissonnait Atropos.



Mais n'avez-vous, cruels, que l'étranger à craindre?  
Le péril est pressant, il n'est plus temps de feindre;  
Regardez le Danube enfanter vos tyrans.  
Tandis qu'aveuglément votre audace me brave,  
La liberté s'indigne, et ses regards mourants  
Pleurent un peuple vil qui veut se rendre esclave.

Ah! détestez vos écarts;  
Votre étrange fanatisme  
Va fonder le despotisme  
Qu'ont préparé vos Césars.

Leur noire ambition vous a tendu le piège;  
Ah! que, près d'y tomber, la raison vous protège!  
Rougisiez de servir de lâches instruments  
Au tyran dont l'orgueil guida votre vaillance,  
Et ne cimentez point les secrets fondements  
D'une trop rigoureuse et durable puissance.

Vous triomphez aujourd'hui,  
Enivrés de votre gloire;  
Hélas! de votre victoire  
Les fruits ne sont que pour lui.

Que des antiques faits le récit vous éclaire.  
Voyez-vous Charles-Quint, dans son destin prospère,  
Des Germains divisés chef trop ambitieux,  
Par ses fiers Espagnols subjuguier vos provinces,  
A son joug absolu façonnant vos aïeux,  
Enchaîner à son char vos plus illustres princes;

Et bientôt Ferdinand trois,  
Versant le sang hérétique,  
Par son pouvoir tyrannique  
Prêt à supprimer vos lois?

Mais je vous parle en vain, mes discours vous déplaisent.  
Répondez, malheureux... Les perfides se taisent;  
Ils ont dégénéré de l'antique vertu,  
Leur liberté, qu'enchaîne une main insolente,

Sous un servile joug baisse un front abattu;  
 Aux pieds de ses tyrans elle est souple et rampante.  
     Ils se laissent opprimer,  
     Et ces lâches, par faiblesse,  
     A leurs fers avec bassesse  
     Sont prêts à s'accoutumer.

Partez, partez, Prussiens, et quittez cette terre  
 En proie à l'injustice, aux fléaux de la guerre,  
 Où l'esprit de vertige aveugle vos parents;  
 Et puisque le Germain, rempli d'ingratitude,  
 Proscrit ses protecteurs pour servir ses tyrans,  
 Trahit sa liberté pour vivre en servitude,  
     Abandonnons ces pervers,  
     Qu'ils deviennent la victime  
     Du tyran qui les opprime,  
     Puisqu'ils ont forgé leurs fers.

Sous un ciel plus heureux cherchons une contrée  
 Où renaissent les jours de Saturne et de Rhée.  
 Le repaire où se tient l'homicide Iroquois,  
 Les stériles rochers que baigne l'eau du Phase,  
 Les déserts dont le tigre ensanglante les bois,  
 Les antres ténébreux qu'enserme le Caucase,  
     Sont pour nos cœurs ulcérés  
     Des demeures préférables  
     A ces bords abominables,  
     A tous les forfaits livrés.

Mais non, braves amis, une âme magnanime  
 D'un dessein si honteux et si pusillanime  
 Étouffe, lorsqu'il naît, l'indigne sentiment.  
 Sauvons au moins l'honneur, bravons la destinée;  
 Les équitables dieux par un grand châtimement  
 Vengeront et Thémis, et la paix profanée.  
     Volez, vaillants escadrons,  
     Élancez - vous dans la foule,

Que le sang perfide coule,  
Et lave tous vos affronts.

A tant de nations contre vous conjurées,  
D'ambition, d'orgueil et d'audace enivrées,  
Portez sans vous troubler les plus vigoureux coups;  
Et que de vos succès le cours inaltérable  
Laisse au monde un trophée unique et mémorable.  
    Dans l'ardeur de vous venger,  
    Pensez, au sein du carnage,  
    Qu'il n'est pour un vrai courage  
    Point de gloire sans danger.

Faite à Freyberg, le 29 mars 1760.

---

---

---

**O D E**  
**AU PRINCE HÉRÉDITAIRE**  
**DE BRUNSWIC.\***

---

Lorsque les nations, fougueuses, égarées,  
Offrent dans les combats, de leur sang altérées,  
Des objets abhorrés;  
Qu'au milieu de l'effroi, des horreurs, des alarmes,  
La pitié recueille et fait sécher les larmes  
Des peuples éplorés;

Tandis que du destin la maligne influence  
S'obstine à fatiguer par sa persévérance  
Les Prussiens accablés;  
Que par les longs assauts de vingt rois en furie  
Les fondements du trône et ceux de ma patrie  
Déjà sont ébranlés;

\* Voyez t. IV, p. 138 et 184; t. V, p. 6 et 7, et t. VI, p. 218, §. 18.

ODE AU PRINCE HÉRÉDITAIRE DE BRUNSWIC. 23

Tandis que, dans les camps de ces peuples perfides,  
Des gouffres infernaux je vois les Euménides  
Sortir de chez les morts,  
Mêler leurs noirs flambeaux aux foudres meurtrières,  
Aux feux de la discorde, aux flammes incendiaires  
Qui désolent ces bords :

Mes esprits, accablés d'une douleur perçante,  
Ont entendu soudain une voix consolante,  
Digne de les calmer,  
Qui réveille en mon cœur, à ses chagrins en proie,  
Un sentiment éteint d'espérance et de joie,  
Lent à se ranimer.

Ainsi, quand l'aigle par de fougueux ravages,  
D'un pôle jusqu'à l'autre amassant les nuages,  
Répand l'obscurité;  
En perçant l'épaisseur de cette vapeur sombre,  
L'astre éclatant du jour darde à travers cette ombre  
Un rayon de clarté :

Ainsi, dans les horreurs du destin qui m'opprime  
La clarté reparait, j'aperçois ma déesse,  
J'entends ses sons flatteurs;  
Elle ne sème point la crainte et l'épouvante;  
Le Plaisir, l'Espérance, et leur troupe charmante,  
Sont ses avant-coureurs.

Dans les airs je la vois, de cent bouches armée,  
Faire en tous les climats de sa voix renforcée  
Retentir les échos;  
Je l'entends entonner la trompette guerrière,  
Traçant dans un cartouche éclatant de lumière  
Quelques noms de héros.

On ne la vit jamais plus brillante et plus vive,  
 Plus prompte à publier à l'Europe attentive  
 De rapides progrès.  
 Quel est ce nom chéri que profère sa bouche,  
 Qui l'occupe tout seul, qui ravit et qui touche  
 Mes sens par ses attraits?

Sans interruption l'indiscrète révèle  
 Sa vertu, ses exploits, sa valeur immortelle,  
 Si dignes de son rang;  
 Ce héros, dont l'esprit unit dès sa jeunesse  
 Le solide au brillant, l'ardeur à la sagesse,  
 Est de mon propre sang.

Regardez-le, ma sœur, l'amour vous y convie;  
 Dans vos flancs vertueux ce héros prit la vie  
 Et ses rares talents;  
 Votre belle âme en lui retraça son image,  
 De son auguste père il a tout le courage  
 Et les grands sentiments.

Dans ses plus beaux succès, toujours doux et modeste,  
 Lorsque son bras vainqueur, au Français trop funeste,<sup>a</sup>  
 Remplit leur camp de deuil,  
 Dans le cours triomphant d'une heureuse fortune,  
 Toujours sans s'éblouir son âme peu commune  
 A repoussé l'orgueil.

Ces victimes de Mars près du Rhin moissonnées,  
 Passant les sombres bords, aux ombres étonnées  
 Ont publié son nom;  
 Le dépit des héros troubla tout l'Élysée;  
 Mais votre ombre en courroux parut la plus lésée,  
 O Henri le Lion!

<sup>a</sup> Allusion au combat de Gohfeld, 1<sup>er</sup> août 1759. Voyez t. V, p. 7.

Des abîmes profonds que le Cocyte enserre  
 Elle part indignée, et cherche sur la terre  
     Son fils et son rival ;  
 Elle en apprend bien plus que de la renommée ;  
 Elle voit le héros au milieu d'une armée  
     Sur un char triomphal.

« Je vous cède, dit-elle, et jamais mon courage  
 « N'a produit les hauts faits qui dès votre jeune âge  
     « Étonnent les humains.  
 « J'ai dû tous mes succès à ma grandeur sans borne ;  
 « Vos lauriers sont, ainsi que tout ce qui vous orne,  
     « L'ouvrage de vos mains.

« Heureux sont les parents aussi tendres qu'habiles  
 « Dont les sages conseils, à votre aurore utiles,  
     « Mon fils, vous ont conduit !  
 « Ils sont récompensés par une immense usure ;  
 « D'un champ reconnaissant au soin de leur culture  
     « Ils recueillent le fruit.

« Adieu, vivez heureux ; qu'une tête si chère  
 « Soit à l'abri des coups dont un destin contraire  
     « Peut menacer les jours ;  
 « Et que le juste ciel, dont le bras vous protège,  
 « Vous préservant du plomb et du fer sacrilège,  
     « En prolonge le cours ! »

En finissant ces mots, cette ombre magnanime  
 S'éloigne en gémissant, s'élance dans l'abîme,  
     Et se dérobe aux yeux ;  
 Par trois coups redoublés les dieux, de leur tonnerre,  
 Ont daigné confirmer et promettre à la terre  
     Des présages heureux.

## ODE AU PRINCE

Tandis que, sans penser, cette foule commune  
De guerriers indolents a blanchi sans fortune  
    Dans les travaux de Mars,  
Et voit sans profiter ce que l'expérience  
Des sublimes secrets de la haute science  
    Découvre à ses regards;

O vous, jeune héros, dans un âge débile,  
Comment avez-vous pu dans ce siècle stérile,  
    En tout abâtardi,  
Vous élever tout seul à côté des Turennes,  
Des Weimars, des Condés, et des grands capitaines,  
    Par un vol si hardi?

Ce généreux effort, c'est le sceau du génie,  
Qui, libre en ses transports, loin de la route unie,  
    Vole se signaler;  
Par sa rapide course au bout de la carrière  
Il voit que lentement la méthode en arrière  
    Rampe sans l'égalér.

N'allez pas soupçonner qu'une lâche tendresse,  
D'un sang qui vous chérit la force enchanteresse,  
    Puissent m'en imposer;  
J'en atteste vos faits, votre âme noble et pure;  
Ce sont mes préjugés : quelle est donc l'imposture  
    Qui puisse m'abuser?

Ah! périsse à jamais toute éloquence impie  
Qui, pour empoisonner une aussi belle vie,  
    D'orgueil veut l'infester,  
Qui prodigue au hasard l'encens et le mensonge,  
La remplit de dédains et dans l'erreur la plonge,  
    Trop lâche à la flatter!



Mais quand les nations du même ton s'expriment,  
 Lorsque nos ennemis à regret vous estiment,  
     Et chantent vos exploits,  
 Dans ce concert charmant que l'univers répète,  
 Par quel droit faudra-t-il que ma bouche muette  
     Vous refuse sa voix ?

Jamais la politique ou l'intérêt infâme,  
 Tâchant de remuer les ressorts de mon âme,  
     Ne purent l'ébranler ;  
 Trop sincère ennemi de toute extravagance,  
 Ma muse aurait mieux fait, en gardant le silence,  
     De la dissimuler.

Non, non, les plus grands rois, si fiers de leur puissance,  
 Ne forcèrent jamais ma libre indépendance  
     A vanter leurs talents ;  
 L'audace couronnée, avide de louange,  
 N'attirera jamais, si mon cœur ne s'y range,  
     L'odeur de mon encens.

Et comment célébrer ces fardeaux de la terre,  
 Fantômes qu'à leur honte on arma du tonnerre,  
     Sur le trône engourdis,  
 Ou caresser l'orgueil de ces âmes altières,  
 Vivant dans la mollesse, inflexibles et fières,  
     Dignes de nos mépris ?

On ne me verra point par des soins si frivoles  
 Trahissant ma raison, aux pieds de ces idoles,  
     Parer leurs vains autels ;  
 Malgré ma probité, malgré ma conscience,  
 Par d'infidèles poids peser sur ma balance  
     La vertu des mortels.

## ODE AU PRINCE

Ah! ne profanons point les sons de l'harmonie  
Et le charme enchanteur qui rend la poésie  
Le langage des dieux.  
Loin de prostituer les accords de ma lyre,  
Je laisse déchirer aux dents de la satire  
Les vices odieux.

Mais lorsque la vertu s'offre avec la victoire,  
En brûlant d'élever un trophée à la gloire,  
J'entonne mes concerts;  
Charmé de son éclat, ses beautés immortelles  
Raniment de mon feu les vives étincelles,  
Et m'inspirent des vers.

Tandis que mon ardeur au Pinde me transporte,  
Et que l'enthousiasme et sa brillante escorte  
Subjuguent ma raison,  
Qu'échauffé des exploits du héros que j'admire,  
Leur charme tout-puissant, auteur de mon délire,  
Me tient lieu d'Apollon;

Sur mon front décrépit les fleurs se sont fanées,  
Le temps amène en hâte et l'âge et les années  
Sur ses rapides pas;  
De mes jours passagers la brève durée,  
Trop prompte à s'écouler, dans peu sera livrée  
A la faux du trépas.

Ah! quoique de mes sens la force s'évapore,  
Cher prince, satisfait d'avoir de votre aurore  
Vu les premiers rayons,  
Si mes yeux ne sont plus témoins de votre gloire,  
Si la mort me ravit d'une aussi belle histoire  
Grand nombre d'actions;

Je puis au moins prévoir par mes heureux présages,  
En perçant l'avenir et de la nuit des âges

La sombre obscurité,

Qu'après les longs travaux d'un courage intrépide

Votre nom s'accroissant ira d'un vol rapide

A l'immortalité.

(Janvier 1760. Voyez la Correspondance de Frédéric avec  
le marquis d'Argens.)

---

---

**O D E**  
**A MA SOEUR DE BRUNSWIC**  
**SUR LA MORT D'UN FILS TUÉ EN 1761.<sup>a</sup>**

---

**O** jours de sang, de deuil, de regrets et de larmes !  
Les crimes effrénés, échappés des enfers,  
Répandent en tous lieux la terreur, les alarmes ;  
Tous les fléaux unis désolent l'univers.  
L'aurore et le couchant, l'Océan et la terre  
Aux funestes lueurs des flambeaux de la guerre  
Contemplant leurs malheurs.  
Un cruel brigandage,  
La fureur du carnage,  
Ont étouffé les mœurs.

L'ardeur de dominer, la soif de la vengeance,  
Ont infecté les rois de leurs poisons mortels ;  
La loi, c'est leur pouvoir ; leur droit, la violence,  
Et la terre est en proie à ces tyrans cruels.  
Les yeux étincelants de rage et de furie,  
Ils excitent de loin l'affreuse barbarie

<sup>a</sup> Le prince Henri de Brunswick, né le 26 février 1742, fut blessé mortellement au combat de Rühne en Westphalie, le 20 juillet 1761. Il ne mourut que le 9 août.

De leurs cruels soldats;  
Si leur foi brille aux temples,  
Ils donnent les exemples  
De tous les attentats.

Oppresseurs des humains, sanguinaires monarques,  
D'esclaves prosternés souverains odieux,  
Vous, dont l'orgueil outré, malgré tant d'Aristarques,  
Malgré tant de forfaits, vous met au rang des dieux,  
Jusqu'à quand verrons-nous vos discordes fatales,  
Vos désirs effrénés, vos haines infernales  
    Perpétuer leurs cours,  
    Causer ces incendies,  
    Tramer ces perfidies  
    Qui dégradent nos jours?

Dans sa fausse éloquence, un flatteur vous compare  
Aux dieux, de nos destins arbitres éternels,  
Vous, qui semblez vomis des gouffres du Ténare,  
Nés parmi des démons, comme eux durs et cruels.  
Éblouis de l'éclat de vos titres suprêmes,  
Follement enivrés de l'amour de vous-mêmes,  
    Vous vous croyez chéris :  
    Que ce songe s'efface,  
    La vérité vous place  
    Au rang des Busiris.

Oui, les traits de ces dieux que vous chargez d'outrages  
Ont perdu leur empreinte en vos cœurs malfaisants;  
Leur immense bonté leur valut nos hommages,  
Mais jamais les démons n'obtinrent notre encens.  
Dévaster des cités et les réduire en poudre,  
C'est imiter les dieux lorsqu'ils lancent la foudre.

## ODE A MA SŒUR

Imitez leurs bienfaits,  
Terminez cette guerre,  
Et consolez la terre  
En lui rendant la paix.

Où tendent ces complots que des ressorts iniques  
Ont tramés pour remplir vos projets inhumains?  
Téméraires mortels, aveugles politiques,  
Vous croirez-vous toujours arbitres des destins?  
Quoi! vous n'apprirez point par votre expérience  
Que les plus beaux desseins de l'humaine prudence  
Aux revers sont sujets,  
Et que de la fortune  
L'inconstance commune  
Renverse vos projets!

Quelle époque a produit des mœurs plus détestables  
Que notre âge fécond en illustres forfaits?  
Vit-on comme à présent des rois impitoyables  
Envers leurs ennemis comme envers leurs sujets?  
L'ambition, l'orgueil, sont leurs dieux en ce monde;  
Le sang de leurs sujets dont le flux nous inonde  
Ne leur cause aucun deuil;  
Il en périra mille,  
Sans que leur cœur stérile  
Y jette un seul coup d'œil.

Parcourez les recueils d'exploits et de batailles;  
Ces monuments d'audace et d'intrépidité  
Ne nous fourniront point autant de funérailles  
Qu'un seul de nos combats vous en a présenté.  
Cette terre, de sang, de carnage abreuvée,  
Cette foule de morts par le fer enlevée,

Redoublent mes regrets,  
Et des pompes funèbres  
Couvrent nos faits célèbres  
De lugubres cyprès.

Vous cimentez d'un sang à vos regards servile  
Votre gloire abhorrée, atroces conquérants.  
Les humains sont-ils donc d'une espèce assez vile  
Pour s'égorger entre eux au gré de leurs tyrans?  
Mais vos cœurs endurcis et façonnés aux crimes  
Méprisent ces guerriers, généreuses victimes  
Offertes au trépas,  
Et dans vos jeux infâmes  
Vous perdez cent mille âmes  
Pour gagner des États.

Voyez ce peuple en deuil, ces femmes désolées  
Dont les sanglots amers réclament leurs enfants;  
D'aussi vives douleurs sont-elles consolées  
Par l'espoir d'amasser leurs tristes ossements?  
Rois, écoutez ces cris, que vos cœurs en gémissent :  
Ces soupirs douloureux, ces voix qui vous maudissent,  
Sont un prix réservé  
A tout tyran farouche  
Qu'aucun malheur ne touche  
Qu'il n'a point éprouvé.

Je te perds donc aussi, doux espoir de ma vie,  
Prince aimable, que Mars aurait dû préserver  
Des flèches du trépas que lançait en furie  
Le parricide bras que ton cœur sut braver!  
Sur la fin de mes jours, ma vieillesse pesante  
A pu ravir à peine à la mort dévorante

## ODE A MA SŒUR

Tes membres palpitants.  
 Je vois donc la lumière  
 Pour fermer la paupière  
 A mes plus chers parents!

Il n'est point de mortel dont l'âme courageuse  
 Résiste sans frémir à ces coups d'Atropos.  
 O vous, ma tendre sœur, mère trop malheureuse!  
 En perdant votre fils vous perdez un héros.  
 Comme un rapide éclair, rayonnant de lumière,  
 A peine brille-t-il, entrant dans la carrière,  
     Qu'il disparaît soudain;  
     Telle au printemps la rose  
     Demeure à peine éclos  
     L'espace d'un matin. <sup>a</sup>

Ton glaive destructeur, ô malheureuse Europe!  
 Répand le sang abject et le sang précieux;  
 Il frappe également et le cèdre et l'hysope,  
 Et le soldat obscur et le chef généreux.  
 L'âge du vieux Nestor, la jeunesse d'Achille,  
 Les grâces, les vertus ne servent point d'asile  
     Contre l'arrêt du sort;  
     Cette race proscrite  
     Tombe et se précipite  
     Dans les bras de la mort.

Ah! pourquoi n'ai-je point la voix douce et sublime  
 De l'amant d'Eurydice ou du tendre Amphion?

<sup>a</sup> Ces vers rappellent ceux de Malherbe :

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,  
 L'espace d'un matin.

*Consolation à M. Du Périer sur la mort de sa fille.*



J'irais, j'irais pour vous, ô prince magnanime!  
Fléchir dans les enfers Rhadamanthe et Pluton;  
Mes sanglots toucheraient la Parque inexorable,  
Mes chants feraient tomber de sa main redoutable  
    Les rigoureux ciseaux;  
    Plus heureux que Thésée,  
    J'irais de l'Élysée  
    Ramener mon héros.

Malheureux! où m'égare un fortuné délire?  
Quel mortel peut passer l'Achéron à deux fois?  
Tout espoir est perdu. Muse, brisons ma lyre,  
Terminons les accents de ma tremblante voix;  
Ces chants que m'inspira ma plainte douloureuse,  
Trop faibles pour percer la voûte ténébreuse,  
    De nos tristes clameurs  
    Retracent des peintures  
    Qui rouvrent nos blessures,  
    Et redoublent nos pleurs.

(Faite au camp de Bunzelwitz, en septembre 1761, et  
corrigée à Strehlen, au mois de novembre suivant.

---

---

# ÉPÎTRE

## A MA SŒUR DE BAIREUTH.\*

EN 1757.

---

O doux et cher espoir du reste de mes jours!  
O sœur dont l'amitié si fertile en secours  
Partage mes chagrins, de mes douleurs s'attriste,  
Et d'un bras secourable au sein des maux m'assiste!  
Vainement le destin m'accable de revers,  
Vainement contre moi s'arme tout l'univers.  
Si sous mes pas tremblants la terre est entr'ouverte,  
Si la foule des rois a conjuré ma perte,  
Qu'importe? Vous m'aimez, tendre et sensible sœur;  
Étant chéri de vous, il n'est plus de malheur.

J'ai vu, vous le savez, s'épaissir les nuages  
Dont les flancs ténébreux ont vomî ces orages;  
J'ai vu, vous le savez, tranquille et sans effroi,  
Ces dangereux complots se tramer contre moi.  
La fortune ennemie, excitant la tempête,  
M'ôta jusqu'aux moyens d'y dérober ma tête;  
Soudain, en s'élançant du gouffre des enfers,  
La Discorde parut, et troubla l'univers.

Ce fut dans ton sénat, ô fougueuse Angleterre!  
Où ce monstre inhumain fit éclater la guerre.

\* Voyez t. X, p. 160, et t. XI, p. 33.

D'abord ce feu s'embrace en de lointains climats,  
D'Europe en Amérique engage des combats;  
La mer en est émue en ses grottes profondes,  
Neptune au joug anglais voit asservir ses ondes;  
L'Iroquois, qui devient le prix de ces forfaits,  
Déteste les tyrans qui troublent ses forêts.

La Discorde aussitôt, contemplant son ouvrage,  
S'applaudit des horreurs que produisit sa rage,  
Rit des faibles mortels qui pour se déchirer  
Traversent l'Océan, fait pour les séparer.  
Dans ses brillants succès aussitôt elle aspire  
A rendre universel le trouble et son empire;  
Elle passe en Europe, elle s'adresse aux rois :  
«Jusqu'à quand serez-vous esclaves de vos lois ?  
«Est-ce à vous de plier sous l'aveugle caprice  
«De préjugés usés d'équité, de justice?  
«Il n'est de dieu que Mars, la force fait vos droits,  
«Dit-elle, et tout monarque est né pour les exploits.»

O fille des Césars ! l'ambition ardente  
Se ranime à ces mots dans ton âme flottante;  
La probité, l'honneur, les traités, le devoir,  
Trop fragiles liens pour borner ton pouvoir,  
S'effacent de ton cœur ; tes mains peu scrupuleuses  
Dégagent de leur frein tes passions fougueuses.  
Au Germain généreux, à ce peuple indompté,  
Tu brûles de ravir sa noble liberté,  
D'abaisser tes égaux, d'anéantir le schisme,  
Et sur tant de débris fonder ton despotisme.  
A d'aussi grands projets il faut de grands moyens :  
Chez les plus puissants rois tu cherches des soutiens ;  
Tes conseillers experts, rompus aux artifices,  
Par l'imposture et l'or amentent tes complices ;  
Il n'est point de forfait, il n'est point d'attentat  
Qu'on n'emploie à former ce fier triumvirat.  
Ce complot monstrueux opprime en une année  
De son terrible poids l'Europe consternée ;  
L'ami timide feint de craindre le danger,

L'ami perfide à Vienne accourt pour s'engager.  
 Depuis le Roussillon jusqu'au climat sauvage  
 Où le Russe glacé croupit dans l'esclavage,  
 Tout s'arme pour l'Autriche, on marche sous ses lois,  
 On conjure ma perte, on foule aux pieds mes droits.

La fille des Césars dévorait sa conquête,  
 Présageait son triomphe, en préparait la fête,  
 Vivait dans l'avenir, et goûtait les douceurs  
 De recueillir les fruits de ses projets flatteurs.  
 Tel est le sort des grands dont la vertu commune,  
 Basse dans les revers, haute dans la fortune,  
 S'enivrant du poison de la prospérité,  
 Ne peut poser de terme à sa cupidité.  
 L'insolent intérêt, abusant du délire,  
 Nomme au triumvirat les rois qu'il doit proscrire,  
 Et ces tyrans ingrats, par le crime liés,  
 S'immolent sans remords leurs plus chers alliés.

O jour digne d'oubli! quelle atroce imprudence!  
 Thérèse, c'est l'Anglais que tu vends à la France,  
 Ton généreux soutien dans tes premiers malheurs,  
 Lui, qui résista seul au nombre d'oppresses  
 Dont l'espoir divisait ce puissant héritage  
 Que ton père en mourant te laissait en partage!  
 Tu règues, mais lui seul a sauvé tes États;<sup>a</sup>  
 Les bienfaits chez les rois ne font que des ingrats.

Toi, monarque indolent que la pourpre embarrasse,  
 Ne te souvient-il plus qui délivra l'Alsace?  
 Mes regards indignés dans tes camps amollis  
 Ont vu flotter un aigle entre les fleurs de lis;  
 L'injure et le bienfait se perd de ta mémoire.<sup>b</sup>  
 Esclave d'une femme, est-il pour toi de gloire?  
 Ton trône et ton pouvoir sont le prix de l'amour,  
 Et Vienne a subjugué ta maîtresse et ta cour.  
 Pompadour, en vendant son amant au plus riche,  
 Rend la France en nos jours esclave de l'Autriche,

<sup>a</sup> Voyez t. II, p. 80 et 81; t. III, p. 6.

<sup>b</sup> Voyez t. III, p. 45—51, et p. 108 et suivantes.

Le Canada bientôt est en proie aux Anglais;  
Mais qu'importe à Louis la gloire des Français?

Thérèse, après ces coups, l'âme de l'alliance,  
Veut par de grands exploits signaler sa puissance :  
Aussitôt tout s'émeut en ses vastes États,  
Et l'Autriche en travail enfante des soldats;  
La Bohême, opprimée et saignant de ses pertes,  
Voit par des camps nombreux ses campagnes couvertes.  
Le trouble, la terreur, le désordre s'accroît,  
La paix s'envole aux cieux, l'équité disparaît,  
On respire le sang, le meurtre, les alarmes,  
Les champs restent déserts, tout peuple est sous les armes.

Cet ange qui préside au destin des combats,  
Qui dirige ou retient les flèches du trépas,  
Arrache la fortune ou soudain la ramène,  
Soutenait nos drapeaux d'une main incertaine;  
Il permet que le nombre accable la vertu.  
L'Autrichien, souvent par nos coups abattu,  
Sur des monts escarpés s'assied plein d'arrogance,  
Provoque nos soldats et brave leur vaillance.  
Tout ce qu'ont pu jamais le courage, l'honneur,  
Le mépris des dangers, la gloire, la valeur,  
Parut en ce combat. Les assauts se succèdent,  
Les monts sont emportés, déjà nos rivaux cèdent;  
Mais le nombre nous manque; en ce moment fatal  
La victoire s'envole au camp impérial. \*

De la Prusse aux abois on crut la chute sûre;  
On présageait sa mort d'une faible blessure.  
Ce qu'il restait de rois jusqu'en ces jours d'horreurs,  
De nos combats sanglants tranquilles spectateurs,  
L'esprit préoccupé de frivoles attentes,  
Flattés de partager nos dépouilles sanglantes,  
Des triumvirs vainqueurs grossissent le parti.

Ce peuple confiné vers le pôle aplati,  
Sous des rois belliqueux si redouté naguère,  
Qu'avilit maintenant un sénat mercenaire,

\* Bataille de Kolin. Voyez t. IV, p. 123—131.

La Suède, longtemps l'émule des Germains,  
S'arme pour profiter de leurs maux intestins.

Que dis-je? mes parents, pour combler la mesure,  
En outrageant leur sang étouffent la nature,  
Ou séduits, ou craintifs, entraînés ou trompés,  
Dans ce complot d'horreurs de même enveloppés,  
Couvrant leur trahison de voiles hypocrites,  
Des heureux triumvirs se font les satellites.  
O décrets inconnus de la fatalité,  
Qui prescrivez un terme à la prospérité!  
O Fortune inconstante! ô déesse légère,  
Que tout ambitieux au fond du cœur vénère!  
On ne m'entendra point, profanant l'art des vers,  
Célébrer tes faveurs, déplorer mes revers :  
Je sais que je suis homme et né pour la souffrance,  
Je dois à tes rigueurs opposer ma constance.

Et toi, peuple chéri, peuple objet de mes vœux,  
O toi, que par devoir je devais rendre heureux,  
Ton danger que je vois, ton destin lamentable  
Me perce au fond du cœur; c'est ton sort qui m'accable.  
J'oublierai sans regret le faste de mon rang,  
Mais pour te relever j'épuiserai mon sang;  
Oui, ce sang t'appartient, oui, mon âme attendrie  
Immoie avec plaisir ses jours à ma patrie.  
Longtemps son défenseur, j'ose du même front  
Ranimer nos guerriers à venger son affront,  
Défier le trépas au pied de ses courtines,  
Vaincre, ou m'ensevelir couvert sous ses ruines.

Tandis que je m'apprête à braver mon destin,  
Dieux! quels lugubres cris s'élèvent de Berlin!  
A travers les sanglots d'une douleur amère  
Se distingue une voix... « La mort frappe ta mère! »  
Les ombres du trépas... » que dis-je? c'en est fait;  
Ah! du sort irrité voilà le dernier trait.  
Tous genres de malheurs sur moi fondent en foule,

\* Le 28 juin 1757. Voyez t. IV, p. 182.

Ma vie en vains regrets funestement s'écoule,  
J'ai trop vécu, hélas! pour un infortuné.

Malgré moi de vos bras, ô ma mère, entraîné,  
Que ce dernier congé dans ces moments d'alarmes  
Par mes pressentiments fut arrosé de larmes!  
Mon cœur, mon triste cœur, facile à s'attendrir,  
Ne m'annonçait que trop ce cruel avenir.  
J'espérais qu'Atropos, flexible à ma prière,  
Contente de mon sang, respecterait ma mère;  
Hélas! je me trompais, la mort fuit mes malheurs  
Pour étendre sur vous ses livides horreurs.

Ce sombre monument est donc ce qui conserve  
Vos restes précieux, mon auguste Minerve!  
Je vous devais le jour, je vous devais bien plus;  
Votre exemple instruisait à suivre vos vertus.  
Malgré l'affreux trépas je les respecte encore,  
Votre tombe est pour moi le lieu saint que j'honore.  
Si tout n'est pas détruit, si sur les sombres bords  
Les soupirs des vivants pénètrent chez les morts,  
Si la voix de mon cœur de vous se fait entendre,  
Permettez que mes pleurs arrosent votre cendre,  
Et qu'emplissant les airs de mes tristes regrets,  
Je répande des fleurs au pied de vos cyprès.

Du déclin de mes jours la fin empoisonnée  
D'un tissu de tourments remplit ma destinée;  
Le présent m'est affreux, l'avenir, inconstant.  
Quoi! serais-je formé par un Dieu bienfaisant?  
Ah! s'il était si bon, tendre pour son ouvrage,  
Un sort égal et doux serait notre partage.

Maintenant, promoteurs de mensonges sacrés,  
D'un long amas d'erreurs organes révévés,  
Égarez des humains l'esprit rempli de crainte  
Dans les détours obscurs de votre labyrinthe.  
L'enchantement finit, le charme disparaît;  
Je vois que du destin tout homme est le jouet.  
Mais s'il subsiste un être inexorable et sombre,  
D'un troupeau méprisé laissant grossir le nombre,

D'un œil indifférent il voit dans l'univers  
Phalaris couronné, Socrate dans les fers,  
Nos vertus, nos forfaits, les horreurs de la guerre,  
Et les fléaux cruels qui ravagent la terre.  
Ainsi mon seul asile et mon unique port  
Se trouve, chère sœur, dans les bras de la mort.

(Août 1757.)

---



---

# ÉPITRE

## A MA SOEUR AMÉLIE.

---

**V**ous souffrez donc aussi de nos cruelles guerres,  
Et le Français fougueux, insolent et pillard,  
Conduit par un obscur César,  
A, dit-on, ravagé vos terres;<sup>a</sup>  
Tandis que sans raison, guidé par le hasard,  
Un ennemi cent fois plus dur et plus barbare,  
Par le fer et le feu signalant ses exploits,  
Par le Cosaque et le Tartare,  
A réduit la Prusse aux abois.<sup>b</sup>  
Effaçons de notre mémoire  
Des objets révoltants qui doivent lui peser;  
Nous rappeler toujours notre funeste histoire  
Serait aigrir des maux que l'on doit apaiser.  
Moi, dont les blessures ouvertes  
Saignent encor de tant de pertes,  
M'approchant du bord du tombeau,  
Pourrais-je en rimes enfilées  
Peindre, d'un languissant pinceau,  
Dans le deuil, dans l'ennui tant d'heures écoulées,  
Et de nos pertes signalées

<sup>a</sup> La princesse Amélie fut installée abbesse de Quedlinbourg le 11 avril 1756.  
Le 1<sup>er</sup> septembre 1757, le colonel Fischer entra à la tête d'une brigade française  
sur le territoire de cette abbaye.

<sup>b</sup> Voyez t. IV, p. 170—173.

Renouveler l'affreux tableau ?  
Lorsque de l'occident amenant les ténèbres,  
Étendant sur l'azur des cieux  
Les crêpes épaissis de ses voiles funèbres,  
La nuit vient cacher à nos yeux  
De l'astre des saisons le globe radieux,  
Philomèle au fond d'un bocage  
Ne fait plus retentir de son tendre ramage  
Les échos des forêts alors silencieux ;  
Elle attend le moment que la brillante aurore,  
Versant le nectar de ses pleurs,  
Avec l'aube nous fasse éclore  
Le jour, les plaisirs et les fleurs.  
Ma sœur, en suivant son exemple,  
Muet dans ma douleur, sensible à nos revers,  
Laissant pendre mon luth, laissant dormir les vers,  
J'attends que la Fortune, à la fin, de son temple  
Me rende les sentiers ouverts.  
Mais si je vois que la cruelle  
D'un caprice obstiné me demeure infidèle,  
Du fond de ses tombeaux et des urnes des morts  
Je n'entonnerai point la plaintive élégie  
Dont l'artifice et la magie,  
Par ses lamentables accords  
Versant sur les esprits sa triste léthargie,  
Les endort sur ses sombres bords.  
Ah ! plutôt sur le ton de la vive allégresse  
J'aimerais à monter mon luth,  
Suivre des ris la douce ivresse,  
Aux plaisirs payer mon tribut.  
Qui se trouve au milieu de fleurs à peine écloses,  
Respirant leurs parfums, contemplant leurs attraits,  
Choisit l'oeillet, les lis, les jasmins et les roses,  
En se détournant des cyprès.  
Tandis que ces rians objets  
A moi se présentent en foule,  
Emporté d'un rapide cours,

Le temps s'enfuit, l'heure s'écoule,  
Et m'approche déjà de la fin de mes jours.  
Pourrai-je encor sur le Parnasse,  
Me traînant sur les pas d'Horace,  
Monter, en étalant mes cheveux blanchissants,  
Quand neuf lustres complets dont me chargent les ans  
Me montrent la frivole audace  
D'efforts désormais impuissants?  
Les Muses, on le sait, choisissent leurs amants  
Dans l'âge de la bagatelle;  
Hélas! j'ai passé ce bon temps.  
Si pourtant, m'honorant d'une faveur nouvelle,  
Calliope daignait, en réchauffant mes sens,  
M'inspirer par bonté des sons encor touchants,  
Rempli des feux de l'immortelle,  
Croyant mes beaux jours renaissants,  
Je chanterais vos agréments,  
Votre amitié tendre et fidèle,  
Vos grâces, vos divers talents;  
Par les accords de l'harmonie,  
De l'émule de Polymnie  
Je pourrais attirer les regards indulgents.  
Trop promptement, hélas! de cet aimable songe  
Se dissipe l'illusion;  
Déjà le réveil me replonge  
Dans la triste réflexion.  
Qu'importe qu'une muse folle  
M'égare par légèreté?  
Heureux quand l'erreur nous console  
Des ennuis de la vérité!

(Septembre 1757.)

---

---

## ÉPITRE CHAGRINE.

---

**I**ci-bas tout est vanité.  
Ce roi sage et couvert de gloire,  
Ce roi des Hébreux tant vanté,  
Salomon nous l'a répété;  
Puisqu'il l'a dit, il faut l'en croire  
Sur cette triste vérité.  
Pour moi, qui n'ai point l'honneur d'être  
Aussi savant que ce grand maître,  
L'école de l'adversité  
Me l'a malgré moi fait connaître.  
J'ai tout vu, j'ai de tout goûté;  
La bonne et mauvaise fortune  
M'ont souvent, à leur tour chacune,  
Impertinemment ballotté.  
Las de la blonde et de la brune,  
J'abandonne à de plus heureux  
Ma place, qui sûrement tente  
Les novices désirs de ceux  
Qui, voyant sa face brillante,  
N'ont pas vu son revers affreux.  
Sur cette scène si mouvante  
Où l'Europe nous représente  
Ces bizarres événements,  
Où la cruelle politique,

Chaussant le cothurne tragique,  
Se plaît à culbuter les grands,  
Acteur malgré moi dès longtemps,  
Quelquefois, contre mon attente,  
J'entendis la voix consolante  
De légers applaudissements.  
A présent, de longs sifflements  
Dont mon oreille s'épouvante  
De toutes parts glacent mes sens.

Ah! quittons, lorsqu'il en est temps,  
Ce théâtre qu'à tort l'on vante,  
Et toute la troupe insolente  
D'actrices, d'acteurs sans talents,  
Race infâme autant qu'ignorante,  
Qui n'a raison, esprit, ni sens.

Irai-je encor sur mes vieux ans  
Flotter au gré de l'onde errante  
Qu'agite le souffle des vents,  
Ou de la fortune inconstante  
Gueuser les frivoles présents;  
Toujours dans la cruelle attente  
De ses dons ou de ses refus,  
Sentir dans mon âme flottante  
Le choc des mouvements confus?

Pourrai-je, après l'expérience  
De tant de malheurs superflus,  
M'en retourner par imprudence  
Dans l'empire de l'inconstance;  
Exilé de chez ses élus,  
De la crainte et de l'espérance  
Éprouver le flux et reflux?

Non, non, il est temps d'être sage;  
Puisque la fortune m'outrage,  
Suffit, je ne l'implore plus.  
Que, l'âme joyeuse et ravie,  
La jeunesse au front ceint de fleurs,  
Ivre de plaisirs et d'erreurs,

Soit idolâtre de la vie;  
Elle en écrème les douceurs.  
Le charme passe; elle est suivie  
D'afflictions et de malheurs,  
Et ce cercle qui se répète,  
Au mouvement de la navette  
Mélant le bien avec le mal,  
Me rappelle cette coquette  
Dont l'esprit sans cesse inégal,  
Par un caprice de toilette  
Décidant de son amourette,  
Quitte l'amant pour son rival.  
Qu'elle aille donc offrir ses charmes  
A quiconque en voudra jouir;  
Ni ses caresses ni ses larmes  
N'ont plus le don de m'attendrir.

Mon œil dans l'avenir discerne,  
Sans le secours de la lanterne  
Dont Diogène se para,  
Tout ce que le destin fera;  
Pourrai-je donc en subalterne  
Souffrir que l'insolent me berne  
Aussi longtemps qu'il le pourra?  
Ah! qu'il berne qui le voudra  
Des fous que sans cesse il gouverne;  
Bien fin qui m'y rattrapera,  
Et s'il ne se peut par la porte,  
Par la fenêtre sauvons-nous.  
Une âme généreuse et forte  
Du moindre outrage entre en courroux.

Sans que l'amour-propre me flatte,  
Je vois sans pâlir les revers  
Dont m'atteint la fortune ingrate;  
Et, las d'en avoir trop souffert,  
L'exemple de plus d'un Socrate  
Pour descendre dans les enfers  
Me montre des chemins ouverts.

Rempli des vapeurs de ma rate,  
J'imite un amiral que mate  
Un grand nombre d'autres vaisseaux ;  
Sitôt que son navire éclate  
D'un coup qui perce sous les flots,  
Et qu'il voit le cruel pirate  
Près d'assaillir ses matelots,  
Pour se sauver de l'abordage,  
Pour prévenir son esclavage,  
L'officier courageux et fier  
Se détermine, et fait résoudre  
Ses soldats d'allumer la poudre :  
Le vaisseau saute, et vole en l'air.

A Leipzig, ce 15 octobre 1757.

---

# ÉPÎTRE

## AU MARQUIS D'ARGENS.\*

---

Ami, le sort en est jeté;  
Las du destin qui m'importune,  
Las de ployer dans l'infortune  
Sous le poids de l'adversité,  
J'accourcis le terme arrêté  
Que la nature notre mère  
A mes jours remplis de misère  
A daigné départir par prodigalité.  
D'un cœur assuré, d'un œil ferme,  
Je m'approche de l'heureux terme  
Qui va me garantir contre les coups du sort.  
Sans timidité, sans effort,  
J'entreprends de couper dans les mains de la Parque  
Le fil trop allongé de ses tardifs fuseaux;  
Et sûr de l'appui d'Atropos,  
Je vais m'élancer dans la barque  
Où, sans distinction, le berger, le monarque,  
Passent dans le séjour de l'éternel repos.  
Adieu, lauriers trompeurs, couronnes des héros,  
Il n'en coûte que trop pour vivre dans l'histoire;  
Souvent quarante ans de travaux

\* Voyez t. X, p. 69, 90 et 219; et t. XI, p. 41.



Ne valent qu'un instant de gloire  
Et la haine de cent rivaux.  
Adieu, grandeurs, adieu, chimères;  
De vos bluettes passagères  
Mes yeux ne sont plus éblouis.  
Si votre faux éclat dans ma naissante aurore  
Fit trop imprudemment éclore  
Des désirs indiscrets, longtemps évanouis,  
Au sein de la philosophie,  
École de la vérité,  
Zénon me détrompa de la frivolité  
Qui fait l'illusion du songe de la vie,  
Et je sus avec modestie  
Rejeter les poisons qu'offre la vanité.

Adieu, divine volupté,  
Adieu, plaisirs charmants qui flattez la mollesse,  
Et dont la troupe enchanteresse  
Par des liens de fleurs enchainant la gaité,  
Compagnes dans notre jeunesse  
De la brillante puberté,  
Qui fuyez de nos ans l'insipide vieillesse,  
Les arides glaçons de la caducité.  
Ah! que l'Amour me le pardonne,  
Plaisirs, si je vous abandonne;  
Ma muse ne sait point flatter.  
Quand neuf lustres complets m'annoncent mon automne,  
Plaisirs, je vous voyais tous prêts à me quitter.

Mais que fais-je, grand Dieu! courbé sous la tristesse,  
Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'allégresse?  
Et sous les griffes du vautour,  
Voit-on la tendre Philomèle  
Ou la plaintive tourterelle  
Chanter ou soupirer d'amour?  
Depuis longtemps pour moi l'astre de la lumière  
N'éclaira que des jours signalés par nos maux;  
Depuis longtemps Morphée, avare de pavots,  
N'en daigna plus jeter sur ma triste paupière.

Je disais au matin, les yeux chargés de pleurs :  
Le jour qui dans peu va renaître  
M'annonce de nouveaux malheurs ;  
Je disais à la nuit : Ton ombre va paraître  
Pour éterniser mes douleurs.  
Lassé de voir toujours la scène injurieuse  
D'un concours de calamités,  
Des coupables mortels la rage audacieuse  
Décharger contre moi leur haine furieuse  
Et les traits dangereux de leurs iniquités,  
J'espérais que du temps le tardif bénéfice  
Ferait renaître enfin un destin plus propice ;  
Que les cieux longtemps obscurcis,  
Livrés aux ténébreux ravages  
Des aquilons et des orages,  
Seraient à la fin éclaircis  
Par l'astre lumineux qui, perçant les nuages,  
De ses rayons brillants dorant les paysages,  
Ramènerait des jours par ses feux radoucis.

Je me trompais, hélas ! tout accroît mes soucis :  
La mer mugit ; l'éclair brillant dans la tempête,  
Le tonnerre en éclats va fondre sur ma tête ;  
Environné d'écueils, couvert de mes débris,  
A l'aspect des dangers qui partout me menacent,  
Les cœurs des pilotes se glacent,  
Ils cherchent, mais en vain, un port ou des abris.  
Du bonheur de l'État la source s'est tarie,  
La palme a disparu, les lauriers sont fanés ;  
Mon âme, de soupirs et de larmes nourrie,  
De tant de pertes attendrie,  
Pourra-t-elle survivre aux jours infortunés  
Qui sont près d'éclairer la fin de ma patrie ?

Devoirs jadis sacrés, désormais superflus !  
Défenseur de l'État, mon bras ne peut donc plus  
Venger son nom, venger sa gloire,  
En perpétuant la mémoire  
De nos ennemis confondus !

Nos héros sont détruits, nos triomphes perdus ;  
 Par le nombre, par la puissance  
 Accablés, à demi vaincus,  
 Nous perdons jusqu'à l'espérance  
 De relever jamais nos temples abattus.

Vous, de la liberté héros que je révère,  
 O mânes de Caton ! ô mânes de Brutus !  
 C'est votre exemple qui m'éclaire  
 Parmi l'erreur et les abus ;  
 C'est votre flambeau funéraire  
 Qui m'instruit du chemin, peu connu du vulgaire,  
 Qu'ont aux mortels tracé vos antiques vertus.  
 Tes simples citoyens, Rome, en des temps sublimes,  
 Étaient-ils donc plus magnanimes  
 Qu'en ce siècle les plus grands rois ?

Il en est encore un qui, jaloux de ses droits,  
 Fermement résolu à vivre et mourir libre,  
 De lâches préjugés osant braver les lois,  
 Imite les vertus du Tibre.  
 Ah ! pour qui doit ramper, abattu sans espoir,  
 Sous le tyrannique pouvoir  
 De nouveaux monstres politiques,  
 De triumvirs ingrats, superbes, despotiques,  
 Vivre devient un crime, et mourir un devoir. <sup>a</sup>

Le trépas, croyez-moi, n'a rien d'épouvantable ;  
 Ce n'est pas ce squelette au regard effroyable,  
 Ce spectre redouté des timides humains ;  
 C'est un asile favorable,  
 Qui d'un naufrage inévitable  
 Sauva les plus grands des Romains.

J'écarte ces romans et ces pompeux fantômes  
 Qu'engendra de ses flancs la superstition,  
 Et pour approfondir la nature des hommes,  
 Je ne m'adresse point à la dévotion.

<sup>a</sup> Voltaire dit dans *Mérope*, acte II, scène 7 :

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir.  
 La vie est un opprobre, et la mort un devoir.

J'apprends de mon maître Épicure  
 Que du temps la cruelle injure  
 Dissout les êtres composés;  
 Que ce souffle, cette étincelle,  
 Ce feu vivifiant des corps organisés,  
 N'est point de nature immortelle.  
 Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfants,  
 Souffre de la douleur cruelle;  
 Il s'égare, il s'éclipse, il baisse avec les ans;  
 Sans doute il périra quand la nuit éternelle  
 Viendra pour nous voiler l'empire des vivants.

Je vois, quand l'âme est éclipsee,  
 Qu'il n'est plus hors des sens mémoire ni pensée,  
 Et que l'instant qui suit la mort  
 Se trouve en un parfait rapport  
 Avec le temps dont l'existence  
 A précédé notre naissance.  
 Ainsi par un ancien accord  
 Tout homme est obligé de rendre  
 Au sein divers des éléments  
 Ces principes moteurs, invisibles agents  
 Que la nature avait su prendre  
 Pour former la texture et le jeu de nos sens.

Tout disparaît enfin de ce songe bizarre;  
 Mégère, Tisiphone et le sombre Tartare,  
 La vérité détruit ces fantômes savants;  
 Lieux que la vengeance prépare,  
 Vous êtes vides d'habitants.  
 Ainsi donc, cher ami, d'avance je m'attends  
 Que ton esprit un peu profane  
 Ne prendra pas le ton des mystiques pédants  
 Dont la rigidité condamne  
 Tous sentiments hardis, des leurs trop différents.

Je ne m'étonne point, d'Argens,  
 Que ta sagesse aime la vie;  
 Enfant des arts et d'Uranie,  
 bercé par la douceur des chants

Des Grâces et de Polymnie,  
Sybarite tranquille, abreuvé d'ambroisie,  
Tes destins sont égaux, tes désirs sont contents.  
Ainsi, sans crainte et sans envie,  
Sans chagrins, noirceurs ni tourments,  
Ta prudente philosophie  
Trouve dans ces amusements  
Que ton goût sagement varie,  
Avec ta moitié tant chérie,  
Sur le trône des agréments,  
Couvert des ailes du génie,  
Le paradis des fainéants.

Pour moi, que le torrent des grands événements  
Entraîne en sa course orageuse,  
Je suis l'impulsion fâcheuse  
De ses rapides mouvements.  
Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,  
Trahi par des amis pervers,  
J'éprouve en ma douleur profonde  
Plus de maux dans cet univers  
Que, dans la fiction dont la Fable est féconde,  
N'en a souffert jamais Prométhée aux enfers.

Ainsi, pour terminer mes peines,  
Comme ces malheureux, au fond de leurs cachots,  
Las d'un destin barbare, et trompant leurs bourreaux,  
D'un noble effort brisent leurs chaînes,  
Sans m'embarrasser des moyens,  
Je romps les funestes liens  
Dont la subtile et fine trame  
A ce corps rongé de chagrins  
Trop longtemps attacha mon âme.

Adieu, d'Argens; dans ce tableau  
De mon trépas tu vois la cause.  
Au moins ne pense pas du néant du caveau  
Que j'aspire à l'apothéose.  
Tout ce que l'amitié par ces vers te propose,  
C'est que tant qu'ici-bas le céleste flambeau

Éclairera tes jours tandis que je repose,  
Et lorsque le printemps paraissant de nouveau  
De son sein abondant t'offre les fleurs écloses,  
Chaque fois d'un bouquet de myrtes et de roses  
Tu daignes parer mon tombeau.

A Erfurt, ce 23 de septembre 1757.



---

# ÉPITRE SUR LE HASARD.

A MA SOEUR AMÉLIE.

---

Non, vous ne croyez point que l'humaine misère  
Attire les regards du Dieu qui nous éclaire;  
Et c'est avec raison : de sa félicité  
Rien ne peut altérer l'impassibilité.  
Ce Dieu, sourd à nos vœux, ignore nos demandes,  
Et lorsque ses autels fument de nos offrandes,  
Insensible aux parfums dont on vient l'encenser,  
Sans daigner nous punir, sans nous récompenser,  
A d'aussi vils objets loin d'attacher sa vue,  
Ne gouvernant qu'en grand cette masse étendue  
Et ces globes nombreux qui flottent dans les airs,  
Aux primitives lois il soumet l'univers.

Mais quelle, direz-vous, est la source féconde  
Des destins différents que l'homme a dans le monde?  
Si Dieu ne prévoit rien, s'il n'a rien résolu,  
S'il n'étend point sur nous son pouvoir absolu,  
De ce nombre infini de fortunes diverses,  
De succès, de revers, de grandeurs, de traverses,  
Qui de nos tristes jours remplissent le courant,  
L'homme serait-il seul le puissant artisan?

Nous a-t-on bien prouvé ce qu'avance Voltaire :  
*Où l'imprudent périt, le prévoyant prospère?*<sup>a</sup>

Je ne veux pas, ma sœur, misanthrope fâcheux,  
 Outrant de notre état le destin malheureux,  
 Ravaler devant vous avec trop de rudesse  
 Les lueurs que souvent accorda la sagesse.  
 La nature, aux humains dispensant ses faveurs,  
 Fut avare en tout temps de dons supérieurs;  
 Cependant l'on a vu l'art et la politique  
 Préparer des succès au vainqueur du Granique,  
 César, joignant l'audace à ses prudents desseins,  
 Par son puissant génie asservir les Romains.  
 A côté des héros que leurs exploits signalent,  
 Mahomet ou Wasa peut-être les égalent.  
 De ces âges nombreux avant nous écoulés,  
 Parmi tant de grands faits sans choix accumulés,  
 Il est bien peu de noms dignes qu'on les rappelle :  
 La vertu rarement a le bonheur pour elle.

N'apercevez-vous pas la foule d'inconnus,  
 De fous, d'extravagants aux honneurs parvenus,  
 Sans grâce, sans talents, sans esprit, sans mérite,  
 Passer étourdiment à leur grandeur subite,  
 Les regards éblouis d'un éclat emprunté,  
 Dédaigneux, arrogants, ivres de vanité,  
 Des peuples prosternés mépriser les hommages,  
 Tandis que le malheur persécute les sages?  
 Le monde est donc, ma sœur, l'empire du hasard;  
 Il élève, il détruit; bizarre à notre égard,  
 Il usurpe les droits de notre prévoyance.

Ne vous figurez point cette aveugle puissance,  
 Ce dieu du paganisme, émule du destin,  
 Qui dispose de tout sans choix et sans dessein.  
 Le hasard est l'effet de ces causes secondes

<sup>a</sup> Voltaire dit, dans les premières éditions de ses *Discours sur l'homme*,  
 1<sup>er</sup> *Discours*, vers 12 (édit. Beuchot. t. XII, p. 51) :

Où l'imprudent périt, les habiles prospèrent.

Frédéric aime à citer et à varier ce vers. Voyez t. X, p. 39 et 71.



Dont les ressorts, couverts de ténèbres profondes,  
Sous leur déguisement sachant nous échapper,  
Par leur fausse apparence ont l'art de nous tromper.

Le philosophe sait que dans toutes les choses  
Les effets sont produits du sein fécond des causes;  
D'un pas sûr, mais tardif, par le raisonnement  
Il remonte au principe après l'événement.  
L'insolent politique, ambitieux et sombre,  
Porte d'un bras hardi sa lumière en cette ombre;  
Il perce l'avenir sans l'avoir aperçu,  
Il règle, embrouille tout, et se trouve déçu.  
L'aveugle, en tâtonnant, prend pour des certitudes  
La trompeuse apparence et les vicissitudes,  
Et dans ce labyrinthe ardent à pénétrer,  
Sans fil pour le guider, il y court s'égarer,  
Bronchant à chaque pas au bord des précipices.  
Qui peut lui révéler les bizarres caprices  
De tant de faibles rois pétris d'illusions,  
Changeants dans leurs faveurs, jouets des passions?  
Quels seront les devins, ou quels esprits sublimes  
Pourront lui désigner l'espèce de victimes  
Que l'ange destructeur, armé par le trépas,  
Moissonnera, l'hiver, au sein de tant d'États?  
Qu'un roi soit emporté, que son fils le remplace,  
Le monde politique en prend une autre face;  
Par d'autres passions se laissant dominer,  
Sur un plan différent ce roi va gouverner;  
De nouvelles erreurs chassent les anciennes,  
Et changent les motifs des faveurs ou des haines.  
Mais que dis-je? au conseil un moindre choc suffit :  
Qu'on exile un ministre, une femme en crédit,  
Jamais les successeurs dans ces premières places  
De leurs devanciers n'ont poursuivi les traces,  
Et souvent dans les cours pour un moindre sujet  
Tout prend une autre forme et change de projet.

Tant d'intérêts divers, tant d'intrigues horribles,  
Des révolutions les secousses terribles,

C'est l'Océan en proie aux aquilons fougueux;  
 De leur contraire effort le choc impétueux  
 Fait soulever les flots, les enfle, les irrite,  
 Les pousse avec fureur, les rompt, les précipite,  
 Et la mer mugissante, en frappant à ses bords,  
 Y jette en reculant des débris et des morts.  
 Notre frêle vaisseau, sans mâts et sans boussole,  
 Flotte sans avirons au gré du vague Éole;  
 Il range des écueils, il désire un abri.  
 L'un trouve son salut où l'autre avait péri;  
 La prudence n'est donc qu'un art de conjecture.

L'exemple prouve bien cette vérité dure.  
 Était-ce son mérite, était-ce sa beauté  
 Qui, du rang le plus bas et de l'obscurité,  
 Quand ses attraits flétris touchaient à leur automne,  
 Éleva Catherine et la mit sur le trône?  
 Si d'un œil amoureux le lubrique regard  
 Ne l'eût dans ses transports fait convoiter au Czar,  
 A son destin obscur à jamais condamnée,  
 Le pape dans Moscou ne l'eût pas couronnée.

Mais consultons sans choix les fastes de l'amour :  
 Entre mille beautés qui brillaient à sa cour,  
 Pour remplacer trois sœurs qui furent ses maîtresses,<sup>a</sup>  
 Louis n'adressa point ses vœux à des duchesses;  
 L'indigne rejeton d'un financier proscrit  
 Devint l'heureux objet dont son cœur se nourrit;  
 Toujours plus amoureux, et resserrant ses chaînes,  
 En ses mains de l'État Louis remit les rênes.  
 Ce d'Amboise en fontange<sup>b</sup> est l'Atlas des Français,  
 A son bureau se vend et la guerre et la paix;  
 Pompadour ne fait point filer le fils d'Alcmène,

<sup>a</sup> Louise-Julie comtesse de Mailli-Nesle, et ses trois sœurs cadettes, mesdames de Vintimille, de Lauraguais et de Châteauroux furent successivement les maîtresses de Louis XV.

<sup>b</sup> Le cardinal d'Amboise était premier ministre d'État sous Louis XII. C'est à lui que le Roi fait allusion en donnant ici à la marquise de Pompadour le nom d'*Amboise en fontange*. Voyez t. IX, p. 230.

C'est l'indolent Bourbon que l'habitude enchaîne,  
Et ces charmes divins, que nous n'aurions connus  
Qu'en quelque temple obscur, sous les lois de Vénus,  
Décident à présent les destins de l'Europe.

Dites-moi quel devin habile en horoscope,  
En consultant les cieux et son astre en naissant,  
Pouvait lui présager ce destin florissant.  
Élevée en exil depuis sa tendre enfance,  
De son ambition l'orgueilleuse espérance  
N'avait osé former des vœux aussi hardis;  
D'Étiol en l'épousant la mit en paradis.  
Nous, que l'expérience instruisit dans les brigues,  
Qui connaissons les cours et leurs sourdes intrigues,  
L'artifice commun à tous les courtisans  
Qui, pour mieux supplanter des rivaux tout-puissants,  
Flattent des souverains les passions secrètes,  
Les charment au moyen d'aimables marionnettes  
Dont ils font avec art jouer tous les ressorts,  
Et, maîtres de leurs cœurs, en règlent les transports,  
Nous voyons l'intérêt, les ruses, les adresses,  
Qui font naître ou baisser le crédit des maîtresses,  
Et dans ce vil emploi qui dégrade les grands,  
Ils semblent tour à tour esclaves ou tyrans.

Parmi ces demi-dieux, entre ces personnages  
Que la faveur créa, l'Europe a vu des pages,  
Des brigands de finance arbitres des humains,  
Des reclus tonsurés devenus souverains,  
Et des greffiers poudreux en France connétables.  
Ces exemples récents, ma sœur, sont innombrables;  
L'occasion sert mieux que ne font les projets.

Mais pour en revenir à de plus grands objets,  
Abandonnons des cours l'habitant idolâtre;  
La guerre me fournit un plus vaste théâtre.  
C'est là que la fortune étale avec orgueil  
Et son mépris bizarre, et son flatteur accueil.  
Parmi tant de guerriers dont le nombre l'assiège,  
Ses dons sont prodigués à ceux qu'elle protège;

Elle embellit leurs traits de brillantes couleurs,  
Et noircit les talents de leurs compétiteurs.

Dans la noble carrière où le héros s'élance,  
Son génie au hasard dispute l'influence;  
Mais il épuise en vain ses soins et ses efforts,  
Il dépend malgré lui des plus faibles ressorts.  
Ces hommes ramassés dont se forme une armée  
Sont les vils instruments qui font sa renommée;  
La crainte, le désordre ou l'ardeur du soldat  
Fixent l'incertitude et le sort du combat.  
Parmi tant de hasards qu'il court ou qu'il évite,  
Ses solides projets attestent son mérite;  
C'est d'eux qu'on doit juger, et non sans fondement  
L'applaudir, le blâmer selon l'événement.  
Dans ce sens, des héros considérons l'histoire.

Eugène, dont le nom présageait la victoire,  
Parut trop confier ses succès aux hasards,  
Alors qu'il insulta les fameux boulevards  
Dont l'Ottoman superbe environna Belgrade;  
Il brave les périls, son cœur le persuade  
Qu'il peut forcer ses murs et renverser ses tours,  
Avant que l'ennemi lui porte des secours.

Le vizir indigné vient l'assiéger lui-même,  
Il envoie aux chrétiens la disette au teint blême;  
Le désespoir, la mort, s'offrent à leurs regards.  
Pressés par le vizir, accablés des remparts,  
Le Danube à leur dos rend leur retraite vaine;  
Tout conspirait enfin à la perte d'Eugène.  
Il faut mourir ou vaincre; un noble désespoir  
L'oblige à tout risquer, ainsi qu'à tout prévoir.  
Il fond sur l'ennemi couvert par des tranchées;  
Tout cède, des mourants les campagnes jonchées  
Laissent un libre cours aux vainqueurs empressés;  
Les Ottomans confus sont pris ou dispersés.  
Longtemps le vieux vizir tint par sa résistance  
Le sort des deux États en égale balance;  
De ses nobles desseins les beaux commencements

Furent mal secondés par les événements;  
Le Germain, couronné des mains de la victoire,  
En emporta lui seul l'avantage et la gloire.

Ah! si jamais, Eugène, un de tes hauts projets  
Aux yeux d'un guerrier sage annonça des succès,  
Ce fut près de Luzare, où tes soins et ta ruse  
Ont préparé le piège au Français qui s'abuse.

Te déroband, tu pars, et plus prompt que l'éclair,  
Des digues du Sero ton camp est à couvert.

A ces bords dangereux, sans nulle défiance,  
Vendôme conduisait les guerriers de la France;

Eugène attend l'instant que le soldat mutin  
Sorte du camp français pour courir au butin;  
Pendant tout ce désordre il veut par la surprise  
Fixer en sa faveur la fortune indécise.

Quel fut l'effet d'un plan si bien imaginé?

Un Français curieux, par la digue borné,  
Y monte sans dessein; il voit dans la campagne

Eugène et ses héros vengeurs de l'Allemagne;

Il vole en rapporter la nouvelle en son camp.

Bientôt on se rassemble, on combat sur-le-champ;

Eugène fut battu : <sup>a</sup> tel est le sort des armes.

Dans ce métier si dur, et pourtant plein de charmes,

Souvent un rien peut nuire, et dérober le fruit

Du plus savant dessein presque à sa fin conduit.

Eugène l'éprouva lorsqu'il surprit Crémone;<sup>b</sup>

Par un canal secret que ne connaît personne,

Il entre dans la ville, il borde le rempart;

On l'en croit déjà maître. Admirez le hasard :

Un Irlandais actif qui veillait pour la France

Accourt auprès du Pô, prépare sa défense.

La garnison l'apprend, tout se joint à son corps,

On combat, on repousse, on redouble d'efforts;

Le Français enhardi, que le sort favorise,

Force enfin le héros d'abandonner sa prise.

<sup>a</sup> Bataille de Luzzara, 15 août 1702.

<sup>b</sup> Le 1<sup>er</sup> février 1702.

Le hasard rit ainsi de l'orgueil des humains,  
 En se jouant dérange et confond leurs desseins;  
 Injuste dans ses choix, capricieux, volage,  
 Il sert le téméraire et se refuse au sage.  
 En vain de l'avenir l'esprit est occupé,  
 Quel homme à son destin jamais est échappé?  
 Il est bien des malheurs qu'un insensé s'attire :  
 Bornons-nous aux revers qu'on ne saurait prédire.

Marlborough, que l'Anglais a si bien désigné,  
 Qui, livrant des combats, les avait tous gagnés,  
 Qui n'assiégea jamais de place sans la prendre,  
 Libérateur du Rhin, conquérant de la Flandre,  
 Marlborough, le héros, l'âme du parlement,  
 S'est vu précipiter par madame Masham,<sup>a</sup>  
 Qui, d'Anne jusqu'alors suivante peu connue,  
 Anima contre lui la reine prévenue.

Cette intrigue de cour pour un frivole objet  
 De vingt rois alliés déranga le projet.

Vous parlerai-je encor de la flotte invincible,  
 De ce grand armement, formidable et terrible,  
 Dont l'immense appareil, couvrant le sein des mers,  
 Aux Bretons d'un tyran allait porter des fers.  
 L'Angleterre frémit et parut confondue :  
 Un grain de vent s'élève, et la flotte est perdue.

Mais où vit-on jamais plus de calamités,  
 L'enchaînement fatal de plus d'adversités,  
 Qu'en fournit des Stuarts la malheureuse histoire?  
 J'en rappelle à regret la sanglante mémoire :  
 Ces peuples descendus des Pictes indomptés,  
 Contre leurs souverains sourdement irrités,  
 A l'abri de leurs lois ont exilé leur reine;  
 Auprès d'Élisabeth Marie a fui leur haine;  
 Elle y cherche un asile, elle y trouve un cachot,  
 Et l'Anglais son vengeur la traîne à l'échafaud.  
 Mais après son trépas, à sa famille illustre  
 Le trône des Bretons rendit son premier lustre;

<sup>a</sup> Voyez t. VIII, p. 151.

Ce théâtre sanglant, entouré de dangers,  
Lui laissa du bonheur des moments passagers.

Aux transports turbulents d'un peuple fanatique  
On voit Charle opposer sa faible politique;  
Il trouve un ennemi cruel et factieux,  
Profond, entreprenant, sage, artificieux,  
Qu'aucun travail n'abat, qu'aucun danger n'étonne,  
Qui d'un bras téméraire ose saper le trône,  
Abuse le vulgaire, écrase le puissant,  
Et couvre ses forfaits du nom du Dieu vivant.  
Cromwell, de tous côtés ayant tendu ses pièges,  
Dans le sang de son roi teint ses bras sacrilèges,  
Et Charles souffre enfin, pour comble d'attentats,  
Un supplice inouï, digne des scélérats.  
Ainsi finit ce prince, exemple mémorable  
Que la grandeur mondaine, un rang si respectable,  
Ne garantissent point contre un dur ascendant.

Bientôt Jacques second, plus faible et moins prudent,  
Tremblant, déconcerté par sa fille et son gendre,  
De ce trône sanglant fut contraint de descendre;  
Et ce jeune Édouard<sup>a</sup> que nous avons tous vu,  
Au rang de ses aïeux à demi parvenu,  
En héros vagabond courir à sa ruine,  
Prouve par ses destins sa funeste origine.

Sans aller parcourir l'histoire du Levant,  
Que ne dirai-je pas du sort du jeune Iwan,  
D'un monarque déjà poursuivi dès l'enfance?  
Une nuit renversa son trône et sa puissance;  
Une femme tremblante, ivre de voluptés,  
Rassemble des soldats à la hâte ameutés,  
Enchaîne le monarque au sein de sa patrie,  
Et le fait transporter captif en Sibérie.  
Quels faits humiliants pour l'orgueil des humains!  
Que de vils instruments ont d'étonnants destins!

J'ai souvent reconnu par mon expérience  
Combien peu sert le fil de la vaine prudence.

<sup>a</sup> Charles-Édouard. Voyez t. III, p. 43.

Quand j'entrai dans le monde en ma jeune saison,  
 Je dus tout au hasard et rien à la raison ;  
 Ardent, présomptueux, je m'en souviens encore,  
 Je brûlais d'imiter des héros que j'honore ;  
 Du centre des plaisirs et des bras du repos,  
 Sur les traces de Mars je volais aux travaux.  
 Un vieux Sertorius <sup>a</sup> de l'école d'Eugène  
 Pour traverser mes vœux fut envoyé de Vienne :  
 Tout ce que peut fournir l'expérience et l'art  
 Fut employé par lui pour fixer le hasard.  
 Dans ma sécurité Neipperg <sup>a</sup> m'allait surprendre,  
 J'ignorais ce qu'un sage était près d'entreprendre,  
 J'ignorais jusqu'aux lieux où s'assemblaient ses corps,  
 Son approche, et surtout ses desseins, ses efforts.  
 Un transfuge arrivé découvrit le mystère ;  
 On se prépare, on marche, on joint son adversaire ;  
 La victoire pour nous décida des combats.

La fortune en ces temps accompagnait mes pas ;  
 Sous sa protection mon esprit devint sage.  
 Depuis, par son penchant inconstant et volage  
 Désertant nos drapeaux, prompte à m'abandonner,  
 Chez Daun et sur ses camps nous la vîmes planer. <sup>b</sup>  
 La perfide, en marquant sa barbare allégresse,  
 Persécute à présent ma prochaine vieillesse ;  
 Les dangers, les écueils remplissent mes chemins,  
 Et la plume et l'épée échappent de mes mains.

Vous avez vu, ma sœur, dans des jours que j'abhorre,  
 De l'audace et du crime insensément éclore  
 Ce monstre politique, insolent, égaré,  
 De rapines, de sang, de meurtres altéré,  
 Qui réunit en lui tant d'intérêts contraires,  
 Qui rassemble en ses flancs d'éternels adversaires,  
 Caresse avec fureur ses dangereux serpents,  
 Prêt à se déchirer, tient sa rage en suspens  
 Pour assurer ma chute et presser ma ruine.

<sup>a</sup> Voyez t. II, p. 67, 71 et suivantes.

<sup>b</sup> Bataille de Kolin. Voyez ci-dessus, p. 39.



Apprenez à présent quelle est son origine,  
Par combien de forfaits des peuples ignorés  
L'enfer de tant de rois a fait des conjurés.

Quel mystère odieux faut-il que je découvre?  
De Vienne à Pétersbourg, et de Stockholm au Louvre,  
La fraude, l'imposture, et l'intrigue de cour,  
Font servir à leur but et la haine, et l'amour.  
L'Autrichien répand l'or et la calomnie;  
Ce tyran, pour dompter la libre Germanie,  
Flatte, éblouit, corrompt des rois mal conseillés,  
De ses vrais ennemis se fait des alliés.  
Sa fière ambition, sa vengeance infernale,  
Au fond de leur palais introduit la cabale;  
D'un paisible automate on aigrit les esprits,  
Là pleure une princesse, ici des favoris.  
Il communique ainsi ses fureurs politiques  
Aux dociles esprits des princes pacifiques  
Qui, sans s'apercevoir de leur égarement,  
Vienne, de ta grandeur deviennent l'instrument.  
Je ressens les effets du crime qui les lie,  
C'est moi qui suis puni de leur vague folie;  
Persécuté, vaincu, mon sort m'a fait la loi,  
Ou de vivre en esclave, ou de mourir en roi.

C'est en vain que l'on pense éviter son naufrage.  
L'homme a-t-il le pouvoir de conjurer l'orage?  
Et comment détromper des princes aveuglés,  
Par des fourbes chéris sans cesse ensorcelés?  
Pouvais-je enfin gagner des maîtresses perfides,  
Ou réchauffer le cœur de nos amis timides?  
Pouvait-on présager que jamais les humains  
Verraient marcher ensemble et Français et Germains,  
Et Russes et Suédois, tous étouffant leurs haines,  
Réunis et d'accord pour me charger de chaînes;  
Que l'Empire, entraîné par ce fougueux torrent,  
Contre son protecteur s'armât pour son tyran?

Mais quittons ces faux dieux qui font gémir la terre,  
Retournons aux hasards que j'éprouve à la guerre.

De nos fleuves germains tous les bords sont couverts  
De peuples rassemblés des bouts de l'univers;  
A leur nombre accablant il faut que je m'oppose.  
Si je couvre un pays, c'est l'autre que j'expose;  
Je vole à l'ennemi le plus audacieux,  
Je l'atteins; une voix m'appelle en d'autres lieux.  
Luttant de tous côtés contre une hydre de princes,  
Mon bras seul ne peut plus garantir nos provinces;  
Tandis que mon État par eux est envahi,  
Mes propres alliés m'ont lâchement trahi.  
Ai-je pu raffermir la vertu dans leurs âmes?  
Ai-je pu déchirer tant de pactes, de trames  
Qui les rendront un jour, loin d'accomplir leurs vœux,  
L'opprobre et le mépris de nos derniers neveux?

Lorsque de tant de maux mon âme est oppressée,  
Un démon des soldats dérange la pensée;  
Ce qui me paraît blanc à leurs yeux paraît noir,  
Leurs chefs aussi troublés n'ont plus des yeux pour voir,  
Un brouillard triste et sombre offusque leurs idées.  
Je suis environné d'âmes intimidées,  
J'attise les lueurs de leur faible raison,  
J'oppose, mais en vain, l'antidote au poison.  
Le nombre d'ennemis, le danger qui s'augmente,  
Des revers tout récents, accroissent l'épouvante.

Cependant l'ennemi, remuant, inquiet,  
Roule dans son esprit un dangereux projet;  
Il faut, ou le combattre, ou succomber sur l'heure.  
Il faut que d'un héros l'âme supérieure  
Donne l'exemple en tout, du dernier au premier.  
Ainsi, près de l'Euphrate un antique palmier  
Élève les rameaux de sa superbe tête,  
Brave, sans s'ébranler, l'assaut de la tempête,  
Tandis que l'aiglon au bord des vives eaux  
Courbe les tendres joncs et brise les roseaux.  
Mais ces roseaux, ma sœur, de nos combats décident;  
Et que peut l'officier quand leurs cœurs s'intimident?  
Ainsi, dans les palais ou dans les champs de Mars,

En ce monde maudit il n'est que des hasards.  
 Malgré tous les calculs qui règlent sa conduite,  
 L'orgueilleuse raison se trouve enfin réduite  
 A confesser ici que l'homme, en tout borné,  
 Suit le torrent du sort dont il est entraîné.

Mais à quoi, dira-t-on, peut servir la prudence,  
 Si ses secours sont vains, ses efforts sans puissance?  
 Autant nous vaudrait-il, dans nos jours mal ourdis,  
 En secouant son joug agir en étourdis.

La prudence n'est point, il est vrai, panacée  
 Qui chasse tous les maux dont l'âme est oppressée;  
 Son art ne s'étend pas à rendre l'homme heureux,  
 Mais à calmer nos maux, à modérer nos vœux.  
 Elle cède aux rigueurs du sort qui se soulève;  
 C'est un fil qui conduit, mais ce n'est pas un glaive  
 Propre à trancher les nœuds de la difficulté.  
 De tant d'écueils où l'homme aurait été jeté,  
 Des maux qu'on aperçoit son secours nous préserve;  
 Sa circonspection, qui veille et nous conserve  
 A travers les dangers d'un pas prémédité,  
 Nous guide, entre la crainte et la témérité,  
 Par une route étroite aux humains peu commune.  
 Souvent sa patience a lassé la fortune;  
 Elle attend tout du temps, mais sans le prévenir,  
 Et jamais son orgueil ne régla l'avenir.

Laissons donc le destin dans ses demeures sombres  
 Nous voiler ses arrêts d'impénétrables ombres;  
 En souffrant les revers sans en être abattu,  
 Il faut s'envelopper, ma sœur, dans sa vertu.

Corrigée à Pretzschendorf, le 7 janvier 1760. (Voyez *Friedrichs des Zweiten hinterlassene Werke. Aus dem Französischen übersetzt*. Neue Auflage. Berlin 1789, t. I, p. xix. Dans sa lettre à Voltaire, du 12 mars 1759, Frédéric appelle cette pièce « une vieille Épître que j'ai faite il y a un an; » et Voltaire dit, dans sa réponse du 30 mars 1759 : « Il me paraît, par la date, que Votre Majesté s'amusa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure à Rossbach. »)

---

---

# CONGÉ

## DE

### L'ARMÉE DES CERCLES ET DES TONNELIERS.

---

Adieu, grands écraseurs de rois,  
Grands héros bouffis d'arrogance,  
Délégués de ce roi de France  
Qui croit m'asservir sous ses lois;  
Adieu, Turpin,<sup>a</sup> Broglie,<sup>b</sup> Soubise,<sup>a</sup>  
Et toi, Saxon,<sup>c</sup> dont les exploits  
Sont couronnés par la sottise,  
Aussi fou, quoiqu'à barbe grise,  
Que tu le parus autrefois  
Près du Timoc qui t'éternise.

<sup>a</sup> Le Roi parle déjà de ces deux officiers supérieurs français t. IV, p. 142, 146, 148 et 150.

<sup>b</sup> Le comte François de Broglie, colonel, mentionné ici, fut blessé mortellement et fait prisonnier à Rossbach; il mourut le lendemain à Mersebourg. C'était le troisième fils du maréchal duc de Broglie, dont il a été fait mention t. II, p. 97, et t. XI, p. 78. Voyez aussi t. IV, p. 100 et 187.

<sup>c</sup> Le prince de Saxe-Hildbourghausen, battu en Hongrie au bord du Timoc. [C'est le maréchal comte de Khevenhüller qui fut battu près du Timoc, le 28 septembre 1737; le prince Joseph de Saxe-Hildbourghausen avait éprouvé le même sort à Banjaluka en Bosnie, le 4 août précédent. Voyez t. I, p. 167 et 170, et t. IV, p. 146 et 147.]

Je vous ai vu comme ..  
 Dans des ronces en certain lieu  
 Eut l'honneur de ....  
 Ou comme au gré de sa luxure  
 Le bon Nicomède à l'écart  
 Aiguillonnait sa flamme impure  
 Des .....

Ah! quel spectacle a plus de charmes  
 Que le c... dodu des héros,  
 Lorsque par le pouvoir des armes  
 On leur a fait tourner le dos!  
 Les voir ainsi dans les alarmes,  
 C'est s'assurer dans l'avenir  
 D'un nom que rien ne peut ternir.

Je vous l'avoue en confidence,  
 Qu'après ma longue décadence,  
 Ce beau laurier de ce taillis,  
 Qu'à votre aspect je recueillis,  
 Je le dois à votre derrière,  
 A votre manœuvre en arrière.  
 Ah! tant que le sort clandestin  
 Vous placera dans ma carrière,  
 Tournez-moi toujours la visière,  
 Pour le bonheur du genre humain.

C'est donc là, qui pourrait le croire?  
 Sur quoi nous fondons notre gloire;  
 Et voir un c... mal aguerri  
 S'appelle, en langage fleuri  
 Dont on pomponne mainte histoire,  
 Être l'amant le plus chéri  
 De Bellone et de la Victoire,  
 Et du dieu Mars le favori.

O fortune inconstante et folle!  
 Tu veux que dans tous les climats  
 D'un c... le mouvement frivole  
 Décide du sort des États.

## CONGÉ DE L'ARMÉE

S'il se tourne sans qu'on l'ordonne  
 Dans l'acharnement des combats,  
 La victoire nous abandonne,  
 Et la sanguinaire Bellone,  
 En profitant de ces moments,  
 Du plus inébranlable trône  
 Bouleverse les fondements.

Si j'osais, Dieu me le pardonne,  
 Rimer en *on* tout comme en *u*,  
 Jamais poète dans le monde  
 Depuis Homère n'aurait eu  
 Une matière plus féconde.  
 Mais la décence et la vertu,  
 Toujours aux Muses départie,  
 Dont mon style s'est revêtu,  
 Veut même que dans l'impromptu  
 Je respecte la modestie.  
 Laissons donc l'*u* tout comme l'*on*,  
 Et, sur des rimes moins cyniques,  
 De tous ces tonneliers<sup>2</sup> comiques  
 Prenons congé sur l'Hélicon.

Partez tous, héros éphémères,  
 Héros musqués et si polis;  
 Dans vos quartiers ensevelis,  
 Allez vous bercer des chimères  
 D'exploits si galants, si jolis.  
 Pompadouriques coryphées,  
 Érigez-vous de beaux trophées,  
 Mais que ce soit en d'autres lieux.  
 Ou si, persistant dans vos haines,  
 Toujours joints à mes envieux,  
 Vous revenez dans ces arènes,

<sup>2</sup> On appelait les Français tonneliers, parce qu'ils avaient avec eux les troupes des cercles [de l'Empire].

DES CERCLES ET DES TONNELIERS. 73

J'attends de vos soins gracieux  
Toujours de semblables étrennes.<sup>3</sup>  
C'est ainsi, fameux capitaines,  
Qu'en quittant ces bords périlleux,  
Ces camps et ces fertiles plaines,  
Je vous fais mes derniers adieux.

A Freybourg, le 6 novembre 1757.

<sup>3</sup> Ils avaient dit qu'ils voulaient donner des étrennes au roi de Prusse.

---

---

## AUX ÉCRASEURS.\*

---

Monsieur de Soubise avait écrit en France, lorsqu'il marchait à Rossbach, qu'il allait cueillir un bouquet pour la Dauphine : la pièce roule sur ce bouquet.

---

A quoi pensiez-vous donc, Soubise,  
Et tous vos jeunes freluquets?  
Héros, par quelle balourdise  
Vouliez-vous cueillir des bouquets  
En Saxe, quand le vent de bise  
Souffle et balaye les guérets?

Il gèle, fourrez-vous d'hermine,  
Dans la Saxe il n'est plus de fleurs;  
Vous savez, fameux écraseurs,  
Que Flore, selon sa routine,  
Ne règne plus lorsque domine  
Le vent du nord, dont les rigueurs  
Des hivers sont les précurseurs.

Jugez combien peu se combine  
Ce bouquet pour votre Dauphine  
Avec tous nos fleuves glacés;  
C'est beaucoup si vous amassez  
De quoi la couronner d'épine.  
Cette offrande, quoique mesquine,  
Ces chardons par vous enlacés,

\* Voyez ci-dessus, p. 10.



Echanteront cette héroïne,  
Ébahiront la Pompadour;  
Et le Bien-aimé tout de même,  
Longtemps assoupi par l'amour,  
Bénira son nouveau système  
Et son moderne Luxembourg.  
Le héros, répète sa cour,  
Est digne du grand roi qui l'aime.

Partout vos insignes exploits,  
Votre dessein se développe:  
Louis, cet écraseur de rois,  
Devient l'arbitre de l'Europe.

Ah! si j'avais l'art et la voix  
Du simple et naïf La Fontaine,  
Je chanterais comme je dois  
Ce monarque allié de Vienne,  
Dont vos Français suivent les lois.  
Mais mes chants, faits pour des ruelles,  
N'effleurent que des bagatelles;  
Ce grand roi doit se contenter,  
Je vous le confesse sans feindre,  
Du fameux Oudry <sup>a</sup> pour le peindre,  
Et d'Ésope pour le chanter.

A Breslau, ce 20 décembre 1757.

<sup>a</sup> Jean-Baptiste Oudry, peintre et graveur, naquit à Paris en 1686, et mourut à Beauvais le 30 avril 1755.

---

# ÉPITRE

## A MA SŒUR DE BAIREUTH.

---

Enfin, chère sœur, je respire,  
Et ne respire que pour vous;  
Le sort est las de son courroux,  
La fortune vient de me rire.  
Ces fiers Autrichiens, de nos destins jaloux,  
Dans les champs de Lissa dissous,  
D'un triomphe idéal ont perdu le délire,  
Et vont dans la Bohême oublier leurs dégoûts.  
Recevez de mon cœur cette offrande futile,  
La seule qu'à vos pieds je puis mettre aujourd'hui.  
O mon support! ô mon asile!  
Ma divinité, mon appui!  
C'est vous dont l'amitié si ferme et si durable  
Me tendit un bras secourable,  
Lorsque nos combattants paraissaient terrassés,  
Et d'un empire formidable  
Les fondements bouleversés.  
Mes parents, mes amis, timides et glacés,  
M'abandonnaient déjà dans ce péril extrême;  
Le seul qui me resta, ma sœur, ce fut vous-même.  
Fort de cet appui précieux,

Je ne redoutais plus le sort injurieux.  
O céleste amitié ! divine et pure flamme !  
    Suprême bien d'une belle âme,  
    Dont la main avare des dieux  
Daigne si rarement favoriser la terre !  
Faut-il la voir livrée en proie aux envieux,  
Aux fureurs de la haine, aux flambeaux de la guerre ?  
Ah ! faut-il voir d'ingrats un corps associé,  
Monarques arrogants du bruit de leur tonnerre,  
Fermer leur cœur d'airain aux cris de la pitié,  
Et l'intérêt avide, étincelant de rage,  
Convertir l'univers, à lui sacrifié,  
En théâtre sanglant de meurtre et de carnage,  
Où la destruction naît de l'inimitié ?  
Dans l'exécrable cours de ces mœurs infernales,  
    Parmi ces horribles scandales,  
Votre cœur conserva, quoiqu'il fût épié,  
    Le feu sacré de l'amitié,  
Ce feu cent fois plus pur que celui des vestales.  
    En vain les mortels corrompus  
De l'infidélité vous ont tracé l'exemple ;  
Leurs perfides regards, honteux et confondus,  
Sont forcés d'avouer que votre âme est le temple,  
Le refuge sacré des antiques vertus ;  
    C'est vous qui rendez véritable  
    Tout ce qu'a rapporté la Fable  
D'Oreste, de Pylade et du tendre Nisus.  
    Si j'avais le pinceau d'Apelle,  
    Je peindrais votre cœur fidèle,  
    Et la constance et la ferveur  
    Dont, ô mon adorable sœur !  
Vous avez combattu ma fortune cruelle.  
Voyez, parents ingrats, quelle est votre noirceur ;  
    Comparez-vous à ce modèle,  
    Vous tous qui, pour votre malheur,  
Ne sentites jamais si vous aviez un cœur ;

## ÉPITRE A MA SŒUR

Que cet exemple vous rappelle  
 Tout le sublime et le grandeur  
 De la tendresse fraternelle.  
 Ah! mon auguste sœur, pour chanter votre nom  
 Je laisse aux eaux de l'Hippocrène  
 Les soins de ranimer une vulgaire veine,  
 Et les Muses de l'Hélicon  
 Ne sont pas les dieux que j'invoque.  
 Plein d'une amitié réciproque,  
 Mon cœur me tient lieu d'Apollon;  
 Pour exprimer comme il vous aime,  
 Pour s'ouvrir ou se dévoiler,  
 Le sentiment suffit, il se peint de lui-même,  
 Et c'est à lui seul de parler.  
 Éclatez, doux transports de ma reconnaissance;  
 Portez au bout de l'univers  
 Le récit des complots de tant de rois pervers  
 Qui préparaient ma décadence,  
 Et le récit de la constance  
 D'une sœur qui pendant mes plus affreux revers  
 De tous mes ennemis a bravé la puissance,  
 Et voulut par persévérance  
 Partager avec moi le triomphe ou les fers.  
 Publiez ses vertus au delà des déserts  
 Où le Guèbre à genoux adore  
 Les rayons naissants de l'aurore,  
 Les portant, au delà des mers  
 Où Neptune étend son empire,  
 Jusqu'aux lointains climats où le soleil expire;  
 Et que d'un pôle à l'autre on entende en tous lieux  
 Qu'un mérite aussi grand, si digne qu'on l'admire,  
 L'élève jusqu'au rang des dieux.  
 Ces sentiments, ma sœur, avec des traits de flamme  
 Sont gravés au fond de mon âme.  
 Vainqueurs de l'absence et du temps,  
 Ils seront fermes et constants

Jusqu'au terme fatal où vers la triste rive  
Caron transportera mon âme fugitive  
Dans le sombre séjour où l'univers s'enfuit,  
Où nos projets, nos vœux, l'amitié la plus vive,  
Nos peines, nos plaisirs, où tout s'évanouit.

A Striegau, le 28 décembre 1757.

---

---

# CONGÉ

## DE

### L'ARMÉE IMPÉRIALE ET DU MARÉCHAL DAUN, APRÈS LA BATAILLE DE LISSA.

---

Partez, l'occasion est bonne,  
Grand général de l'Empereur;  
Pour prouver que je vous pardonne,  
Je vous fais mon ambassadeur  
Chez les robins de Ratisbonne.  
Pressez-vous donc, et portez-leur  
Ma réponse en propre personne,  
Et rendez à ce tribunal,  
Attesté sur l'original,  
Au président, à chaque membre,  
Sans qu'aucun puisse être déçu,  
Tout ce que vous avez reçu  
A Lissa le cinq de décembre.  
Quel beau jour pour le sieur Anis,  
Fiscal du germanique empire,<sup>a</sup>  
Lui, qui sous l'ombre de Thémis  
Se pavanait de me proscrire,  
Lorsque vous aurez pu l'instruire  
De ce qu'à vos soins j'ai commis!

<sup>a</sup> Ce fiscal de l'Empire s'appelait Émilien-Gottfried Helm; le 8 octobre 1757, il envoya à M. Aprill, docteur et avocat à Ratisbonne, la citation impériale pour la remettre à l'envoyé prussien. Voyez t. IV, p. 103, 104 et 180.

Ensuite, de vos pas le maître,  
Courez à Vienne, et faites naître  
Grand nombre de nouveaux projets  
Pour conquérir la Silésie  
Et pour ruiner mes sujets.  
Vous pouvez sur tous ces objets  
Contenter votre fantaisie,  
Étudier tout cet hiver,  
Dirigé par le vieux Neipperg.

Mais quand la saison radoucie  
Des frimas purifiera l'air,  
Que des champs la superficie  
Se couvrira d'un duvet vert,  
Alors, comme un nouvel Achille,  
Retournez dans mon domicile,  
Tout aussi vain, tout aussi fier,  
Avec tout cet amas agile  
De canons dont on compte mille,  
Avec vos princes du bel air  
Et vos pandours armés de fer;  
Ce canton en combats fertile  
Vous restera toujours ouvert.  
Étudiez bien votre thème,  
N'oubliez pas, pour le retour,  
Des chemins qui vont en Bohême  
De vous ménager le plus court.  
A ce prix, après le carême  
Revenez, à condition  
Qu'en obtenant permission,  
Nous prenions congé tout de même.

A Dürگوی, le 8 décembre 1757.



## AU SIEUR GELLERT.<sup>a</sup>

Le ciel, en dispensant ses dons,  
Ne les prodigue point d'une main libérale;  
Il nous refuse plus que nous ne recevons.  
Pour tout peuple à peu près sa faveur est égale,  
Les Français sont gentils, les Anglais sont profonds;  
Mais s'il dénie à l'un ce qu'il accorde à l'autre,  
Notre orgueil sait changer en roses nos chardons,  
Au talent du voisin nous préférons le nôtre.  
A Sparte régnait la valeur,  
Mars se plut d'y former de fameux capitaines;  
Tandis que la molle douceur  
Des beaux-arts enchanteurs respirait dans Athènes.  
De Sparte nos vaillants Germains  
Ont hérité l'antique gloire :  
Combien de grands exploits ont rempli leur histoire!  
Mais s'ils ont trouvé les chemins  
Qui vont au temple de Mémoire,  
Les fleurs se fanent en leurs mains,

<sup>a</sup> Dans le manuscrit revu par le Roi lui-même, cette *Épître*, du 16 octobre 1757, est aussi intitulée, *Au sieur Gellert*; mais il est évident que c'est par erreur, car l'*Épître* fut en réalité adressée à Gottsched, qui la publia aussitôt, avec sa réponse du même jour en langue allemande, dans l'ouvrage intitulé, *Das Neueste aus der anmuthigen Gelehrsamkeit*. Leipzig, Wintermond 1758, p. 125 et 126. Il avait déjà publié dans ce recueil, p. 40, sa traduction allemande d'une strophe de Rousseau, qui lui avait valu l'honneur de recevoir ces vers du Roi. Voyez t. X, p. 138.



Dont ils couronnent la Victoire.  
 C'est à toi, cygne des Saxons,  
 D'arracher ce secret à la nature avare,  
 D'adoucir, dans tes chants, d'une langue barbare  
 Les durs et détestables sons.  
 Ajoute, par les vers que ta muse prépare  
 Sur les pas du divin Maron,  
 Aux palmes des vainqueurs, dont le Germain se pare,  
 Les plus beaux lauriers d'Apollon.

(Leipzig, 16 octobre 1757.)



---

# ÉPITRE A PHYLLIS.

---

FAITE POUR L'USAGE D'UN SUISSE.

---

Un certain dieu qu'on adore à Cythère  
M'avait, Phyllis, engagé sous vos lois;  
Je soupirais, je me flattais de plaire,  
Et mon bonheur passait celui des rois,  
Lorsqu'un démon au regard sanguinaire,  
Démon cruel qui sème le trépas,  
Au sein affreux des fureurs de la guerre.  
M'entraîna loin de vos divins appas.

Hélas! Phyllis, quelle est la différence  
Du sort heureux et de la jouissance  
Qu'un tendre amour m'offrait entre vos bras,  
Au sort affreux qu'à présent votre absence  
Me fait trouver ici dans la licence  
D'un camp où Mars remplit tout de fracas!

Je vois ici la brillante Victoire  
Mener gaiment dans l'horreur des combats  
Cent jeunes fous, que Mars de ces climats  
S'en va dans peu plonger dans la nuit noire.  
Hélas! Phyllis, tout ce peuple d'ingrats  
Au tendre amour a préféré la gloire.

Que vois-je encor? De rapides repas,  
Remplis d'ennui, sans qu'un mot d'allégresse

Ose égayer le front de la sagesse;  
Pour s'escrimer on engloutit les plats :  
Tels sont mes jours, mes ennuis, ma détresse.  
Ah! qu'ils sont loin de la délicatesse  
Et des plaisirs qui naissent sur les pas  
De mon aimable et charmante maîtresse!  
Quand même ici, parmi tous ces soldats,  
On donnerait des banquets d'Épicure  
Où, prodiguant les dons de la nature,  
On servirait des piles d'ananas,  
Sans ma Phyllis, dont je fais tant de cas,  
Ce luxe exquis et tout ce qu'il procure,  
Non, par l'Amour, ne me toucherait pas.

Pour achever cette noble peinture,  
Sachez qu'ici l'on couche sur la dure;  
Point de repos, l'on trotte nuit et jour.  
Au lieu de voir ces beaux yeux d'où l'amour  
Lance le trait dont je sens la blessure,  
Je vois des yeux avides de capture,  
Au regard dur, et dont le maintien fier  
Paraît peu fait à supporter l'injure,  
Mais bien plutôt, selon la conjoncture,  
A défier et Thérèse, et l'enfer.  
Quand, tout ému, mon cœur se représente  
Le beau corail d'une lèvre charmante  
Qui m'invitait à des baisers ardents,  
Voilà-t-il pas, dans un gros d'insolents,  
De vieux soudards, retroussant leur moustache,  
Dont le petun tient lieu d'odeur, d'encens!  
Tout aussitôt de ces lieux je m'arrache,  
Et, dépité, plein d'horreur pour les camps,  
De mon amour la blessure rouverte  
Me renouvelle à chaque instant la perte  
De vos appas et de vos agréments.

Ainsi Vénus punit un cœur volage  
Qui sans raison imprudemment s'engage  
Chez la Fortune, au camp, dans les hasards,

Fuit de Cythère, et porte son hommage,  
Malgré l'Amour, à l'homicide Mars.  
Ainsi, souvent, sans qu'il se le propose,  
Suivant l'instinct d'une inconstante ardeur,  
Le papillon s'envole de la rose,  
Et voltigeant sans fin de fleur en fleur,  
Sur un muguet l'insensé se repose,  
Et par dépit en suce la liqueur.

Je crois, Phyllis, à la métempsychose,  
Et votre amant trop léger et mutin,  
En s'éloignant de vos attraits sans cause,  
Du papillon a subi le destin.

Si toutefois un repentir sincère  
Pouvait, Phyllis, fléchir votre colère,  
Si j'espérais qu'un être tout divin  
Ne souffrit pas qu'on l'implorât en vain,  
Je jurerais que, fidèle et plus tendre,  
Et dégoûté de Bellone et de Mars,  
A tout jamais je renonce à prétendre  
Aux lauriers d'Eugène ou d'Alexandre,  
Pour mériter un seul de vos regards.

Faite en Moravie. (Mai 1758.)

---

---

# AU MARQUIS D'ARGENS,

## QUE LA PEUR DES ENNEMIS AVAIT DÉTERMINÉ A QUITTER BERLIN.

---

Restez, marquis, dans cet asile  
Où mes pénates et mes dieux  
Protégent le séjour tranquille  
Que j'héritai de mes aïeux,  
Sans crainte que dans d'autres lieux  
Le Russe insolent vous exile.  
Envoyez pour vous à Paris  
De Mons<sup>a</sup> affronter la chicane,  
Y recueillir tous les débris  
De ces biens qu'un père en soutane  
Vous ôta<sup>b</sup> pour plaire à Fleury,  
Dont votre jeunesse profane,  
Livrée au tendre amour, aux ris,  
Jadis ne connut pas le prix.  
Puisse toute la pharmacie  
Vous fournir de puissants secours

<sup>a</sup> M. de Mons, capitaine au régiment de Piémont, prisonnier de guerre en Prusse. Le Roi lui rendit la liberté pour qu'il accompagnât le marquis d'Argens en France. Voyez la lettre du marquis d'Argens au Roi, du 29 avril 1758, et la réponse de celui-ci, du 7 mai suivant.

<sup>b</sup> Le marquis d'Argens publia en 1737 un ouvrage intitulé, *La Philosophie du bon sens*. Cette publication lui attira les persécutions du clergé français; son père, premier président à Aix, voulant complaire à l'Église, le priva du droit de primogéniture pour en investir son second fils, le président d'Eguilles.

Pour allonger de votre vie  
L'agréable et fortuné cours!

Mais, cher marquis, sans vous déplaire,  
Je crois, en dépit du docteur,  
Que ce n'est point l'apothicaire  
Qui peut nous vendre le bonheur.  
Un esprit libre de frayeur,  
Que la philosophie éclaire,  
Peut, nonobstant son mécontentement,  
Et foie, et rate, avec tumeur,  
Un squirre, un cancer, un cautère,  
Triompher des maux qu'il resserre,  
Par le fonds de sa belle humeur.

Quoi! dans ces lieux remplis d'alarmes  
Le guerrier boit, s'amuse et rit;  
Ni la mort, ni le bruit des armes  
Ne saurait émousser les charmes  
Du plaisir qui se reproduit;  
Et vous pourriez vous en défendre,  
Vous, qui, libre de tous les soins,  
N'avez point de remparts à prendre,  
Vous, qui, sans travaux, sans besoins,  
Chaque nuit pouvez vous étendre  
Sur Babet, et sans témoins!

Ah! tandis que moi, misérable,  
En Don Quichotte véritable  
Je cours les grands événements,  
En donnant chaque jour au diable  
Les triumvirs impertinents,  
De votre sort plus favorable  
Puissez-vous jouir fort longtemps!

En 1758, vers le temps de la bataille de Zorndorf, au siège d'Olmütz, à Klein-Latein. (Cette pièce fut composée à Smirschitz en Moravie, au mois de mai 1758, et corrigée à Klein-Latein, près d'Olmütz, le 7 juin de la même année.)

---

---

---

# ÉPITRE

## A MA SŒUR DE BAIREUTH

### SUR SA MALADIE.

---

Chère sœur, de tout temps l'homme, peu raisonnable,  
Languit stupidement sous le joug de ses sens;  
Le tonnerre gronda, la crainte formidable  
Érigea les autels, alluma son encens.  
Le grand, le merveilleux lui parut adorable,  
Sa peur lui fit des dieux de tous les éléments;  
L'on consacra des bois au culte des Furies,  
Sous le nom d'Amphitrite on adora les mers,  
L'éther devint Saturne, et tant d'idolâtries  
Durent leur origine aux terreurs des enfers.  
Ceux que l'ambition embrasa de sa rage,  
Heureux triomphateurs, tyrans de leurs égaux,  
Brillants par leurs exploits, brillants par leur courage,  
Jouirent des honneurs destinés aux héros.  
Dès lors l'apothéose eut des routes aisées,  
Le ciel, tout étonné de ces cultes nouveaux,  
Fut peuplé de mortels, de plantes, d'animaux;  
Et si quelques vertus furent divinisées,  
Les vices à leur tour trouvèrent leurs dévots.  
Mais parmi tant de dieux que s'était forgés l'homme,  
Auxquels sa folle erreur avait sacrifié,

## ÉPITRE A MA SŒUR

L'encens ne fuma point dans Athènes ni Rome  
 Pour le premier de tous, le dieu de l'amitié,  
 Seul être, s'il en fut, qui méritât des temples;  
 Tant le vulgaire faible et fait pour s'égarer  
 Confond ce qu'il doit craindre ou qu'il doit adorer.  
 Sans doute l'univers manquait de grands exemples;  
 Le fidèle Euryale et le tendre Nisus,

Et Thésée et Pirithoüs,

Leurs héroïques faits, leurs fastes respectables,  
 N'étaient que d'anciennes fables.

Pour donner du lustre aux vertus,

Il faut des héros véritables

Et des exemples plus connus.

Vous, ma divine sœur, que j'honore et révère,  
 Dont mon orgueil séduit se vante d'être frère,  
 Si Delphes, si Colchos, en des temps fortunés,  
 Avaient pu rencontrer dans leurs murs étonnés  
 Un cœur comme le vôtre, une vertu si rare,  
 Les temples, les autels de festons couronnés,  
 Le peuple, le pontife, à vos pieds prosternés,  
 La victime tombant sous un glaive barbare,  
 Tout vous eût assuré l'hommage des mortels;  
 Leur amour, leur reconnaissance,  
 Du prix de l'amitié connaissant l'excellence,  
 Vous auraient sous son nom consacré des autels.  
 Qui sentit mieux que moi sa bénigne influence?  
 Dans mes jours fortunés et dans ma décadence  
 Vous goûtiez mon bonheur, vous pleuriez mes revers.

Ah! pourrais-je oublier cette amitié constante,  
 Sensible, courageuse, et toujours agissante,  
 Qui a su compenser les maux que j'ai soufferts?

Lorsque ma fortune expirante

Offrait ma dépouille sanglante

Aux tigres de carnage et de sang affamés;  
 Lorsque mon propre sang, rebelle à la nature,  
 Dans ces jours désastreux et de malheurs semés,  
 Joignit les triumvirs pour aigrir ma blessure;



Lorsque j'étais enfin proscrit, infortuné,  
De tout secours abandonné :  
O vous, mon seul refuge ! ô mon port, mon asile !  
Votre amitié calmait ma douleur indocile,  
J'oubliais dans vos bras mes oppresseurs altiers,  
Mon cœur dans votre sein épanchait ses plaintes ;  
Votre tendre pitié, partageant mes revers,  
Dissipait par un mot mes mortelles atteintes,  
Et, fort de vos vertus, je bravais l'univers.  
A combien de dangers votre âme généreuse  
S'exposa pour me secourir,  
Moi, qui préférais de périr  
A l'image trop douloureuse  
Des maux que je craignais de vous faire souffrir !  
Jamais on ne vit de modèle  
D'une tendresse aussi fidèle  
Que celle que vous m'accordez ;  
Si la vertu rend immortelle,  
Ses lauriers vous sont destinés.  
Qu'un cœur pétri de boue, âme vile et commune,  
Fermée au sentiment, insensible à l'honneur,  
Place le souverain bonheur  
A posséder ces biens, jouets de la fortune,  
Recherchés, poursuivis avec trop de chaleur,  
Et dont la jouissance est toujours importune ;  
Pour qui possède votre cœur,  
Espoir sur lequel je me fonde,  
Le doit préférer, chère sœur,  
A tous les trésors de ce monde.  
Si ces ambitieux, ces superbes esprits  
Qui trament ma ruine et poursuivent ma vie,  
Pouvaient de ce grand cœur connaître tout le prix,  
Mon trône cesserait d'attirer leur envie,  
Ils ne combattraient plus, ils ne seraient jaloux  
Que du bonheur que j'ai d'être chéri de vous.  
Mais quel trouble soudain me coupe la parole ?  
Tandis qu'une image frivole

## ÉPITRE A MA SŒUR

Me rappelle mes jours sereins,  
 Quand, pour adoucir mes chagrins,  
 Votre souvenir me console,  
 Des cris lugubres et perçants  
 Me font frémir d'effroi, me glacent tous les sens.  
 Mes yeux chargés de pleurs se couvrent de ténèbres;  
 Les Grâces, les Vertus, sous des voiles funèbres,  
 Font retentir ces lieux de longs gémissements;  
 L'œil éploré, baissé, négligeant tous leurs charmes,  
 Elles vont publier, se baignant dans leurs larmes,  
 Et vos dangers, et mes tourments.  
 La mort, l'affreuse mort menace votre vie;  
 Les dieux, jaloux de leurs bienfaits,  
 A mon bonheur portent envie,  
 Et le trépas, d'un bras impie,  
 S'apprête à déchirer, ô comble de forfaits!  
 Les vertueux liens de deux amis parfaits.  
 Non, jamais la nature avare  
 N'avait de ses fécondes mains  
 Vu sortir un présent plus parfait ni plus rare  
 Que celui qu'elle fit vous donnant aux humains.  
 Peut-être le séjour où l'audace et le crime  
 Ne cessent de se déborder  
 Est indigne de posséder  
 Un cœur si généreux, une âme si sublime.  
 Hélas! quand je voyais l'univers infecté  
 De perfides complots, de trahisons atroces,  
 Malgré de sages lois des mœurs toujours féroces,  
 Je m'étais cent fois révolté  
 Contre tant de scélératesse;  
 Et souvent de l'austérité  
 Poussant à l'excès la rudesse,  
 Ma haine confondait sans cesse  
 Le crime avec l'humanité;  
 Mais par un retour de sagesse,  
 Mon esprit rappelait, pour sortir de l'ivresse,  
 De vos rares vertus la divine splendeur,

Et pardonnait en leur faveur  
A tous les vices de l'espèce.  
Dieux protecteurs des malheureux,  
Dieux sensibles et pitoyables,  
Qui recevez les pleurs des humains misérables,  
Toi, qui de l'amitié formas les premiers nœuds,  
Mes dieux, soyez-moi favorables,  
Entendez mes cris douloureux,  
Et ne permettez pas qu'en vain je vous implore;  
Dérobez au trépas une sœur que j'adore,  
Agréez mon encens, mes larmes, mes soupirs.  
Si jusque dans les cieux ma voix se fait entendre,  
Exaucez les vœux d'un cœur tendre,  
Et daignez accorder à mes ardents désirs  
Le seul bien qu'à jamais de vous j'ose prétendre.  
Conservez les précieux jours  
De votre plus parfait ouvrage;  
Que la santé brillante accompagne leur cours,  
Et qu'un bonheur égal soit toujours leur partage.  
Si l'inflexible sort qui nous donne la loi  
Demande un sanglant sacrifice,  
Daignez éclairer sa justice,  
Que son choix rigoureux ne tombe que sur moi.  
J'attends sans murmurer, victime obéissante,  
Que l'inexorable trépas,  
De ma sœur détournant ses pas,  
Veuille émousser sur moi sa faux étincelante.  
Mais si tant de faveurs que j'ose demander  
Sur un faible mortel ne peuvent se répandre,  
O mes dieux! daignez m'accorder  
Que nous puissions tous deux au même jour descendre  
Dans ces champs ombragés de myrtes, de cyprès,  
Séjour d'une éternelle paix,  
Et qu'un même tombeau renferme notre cendre.

(Faita à Rodewitz, le 12 octobre 1758. La margrave de Baireuth mourut le 14. Voyez t. IV, p. 210 et 222.)

---

---

# A MYLORD MARISCHAL

## SUR LA MORT DE SON FRÈRE.\*

---

Vous pleurez, cher mylord, votre douleur amère  
Redemande un héros, un ami tendre, un frère;  
La gloire qui l'ombrage aux portes du trépas,  
Quoique illustrant son nom, ne vous console pas.

Cette noble union que le sort a détruite  
Fut moins l'effet du sang que l'effet du mérite.  
J'ai vu de ses beaux jours éteindre le flambeau,  
Et j'ai de ses lauriers couronné son tombeau.  
Dans ce combat affreux, s'il eût encor pu vivre,  
Son bras aurait forcé la victoire à le suivre;  
Mais de l'airain tonnant les foudres en courroux,  
Prêt à triompher d'eux, l'abattent sous leurs coups.

Fatale ambition, que d'illustres victimes,  
Que d'amis, de héros moissonnés par tes crimes!  
Nos hameaux, nos cités, tous nos États sont pleins  
De parents éplorés, de veuves, d'orphelins,

\* Le feld-maréchal Jacques Keith, né le 11 juin 1696, à Inverugie-Castle en Écosse, fut tué à la bataille de Hochkirch. Deux jours après, le 16 octobre 1758, Frédéric dit à son lecteur de Catt, à ce que celui-ci rapporte dans ses *Mémoires* (manuscrits) : « Vous me voyez affligé. J'ai bien pleuré pour le cher maréchal. Je le regrette au delà de l'expression. » Le frère aîné du feld-maréchal, George Keith, maréchal héréditaire d'Écosse, plus connu sous le nom de mylord Marischal, naquit en Écosse le 3 décembre 1686, et mourut à Potsdam le 25 mai 1778.

Qui réclament en vain par leurs cris, par leurs larmes,  
Nos vengeurs moissonnés par le tranchant des armes.  
Ah! la gloire s'achète au prix de trop d'horreurs;  
Mes lauriers teints de sang sont baignés de mes pleurs.

Dans ces calamités, dans ces douleurs publiques,  
Je me vois accablé de malheurs domestiques :  
En moins de deux hivers, tel est mon triste sort,  
Sur tout ce que j'aimais j'ai vu fondre la mort;  
Elle enleva ma mère, et son fils, et sa fille.<sup>a</sup>  
O jours de désespoir! quel coup pour ma famille!  
Une mère, l'espoir, l'honneur de notre sang,  
Un frère jeune encor, l'héritier de mon rang,  
Une sœur, vrai héros, vaste et puissant génie,  
A laquelle à jamais mon âme était unie!  
Pour ne point succomber sous de pareils tourments,  
Il faut un cœur d'airain, privé de sentiments,  
Aux cris de la nature obstinément rebelle,  
Qui ne connut jamais d'amitié mutuelle.

Dans l'abîme des maux où le sort m'a plongé,  
Le cœur rongé d'ennuis et l'œil de pleurs chargé,  
D'une réflexion mille fois repoussée  
La ténébreuse horreur occupe ma pensée.  
On nous dit que ce Dieu qu'au ciel nous adorons  
Est doux, juste et clément, et, mylord, nous souffrons :  
Comment concilier ses entrailles de père  
Avec l'homme accablé du poids de sa misère?  
Jeune, faible, imprudent, éperdu, sans repos,  
Dès ma première aurore en butte à tous les maux,  
Les vices, la douleur et le péril m'assiége.  
J'ignore mon destin : d'où viens-je? où suis-je? où vais-je?  
J'éprouve, en parcourant ce cercle étroit des ans,  
De souffrance et de maux les douloureux tourments;  
Quand je touche à la fin de ma triste carrière,  
La fille Atropos vient clore ma paupière,  
Et la vertu divine et le crime infernal  
Dans ce monde maudit ont un destin égal.

<sup>a</sup> Voyez t. IV, p. 182 et 222.

Rien ne fléchit ce Dieu, ni le prix des offrandes,  
Ni l'odeur des parfums; il est sourd aux demandes  
Des mortels écrasés par ses cruels décrets.  
Les voilà révélés, ces importants secrets :  
Mylord, qu'importe donc la triste connaissance  
De ce bras qui m'accable et cause ma souffrance,  
Si la mort de mes maux peut seule me sauver?

Il est, il est des maux qu'un mortel doit braver;  
La stoïque raison dont le flambeau m'éclaire  
M'apprend à me roidir contre un malheur vulgaire,  
A calmer le chagrin, à dissiper l'effroi  
D'un désastre qui peut n'influer que sur moi.  
On a vu des mortels dont l'âme peu commune  
Foule aux pieds la grandeur, méprise la fortune,  
D'un infâme intérêt déchire les liens,  
Tranquille, inébranlable en perdant les faux biens,  
Et dans sa décadence, aux trahisons en butte,  
Oppose un front serein aux apprêts de sa chute.

Ne croyez pas, mylord, que j'emprunte le ton  
De l'homme chimérique inventé par Platon :  
Loin de vous étaler l'emphase scolastique,  
C'est moi qui parle, instruit par ma dure pratique.  
J'ai vu mes ennemis saccager mes États,  
J'ai vu mes vœux trahis par le sort des combats,  
Près de mes oppresseurs se sont rangés mes proches,  
Sans m'emporter contre eux en de justes reproches;  
J'ai vu souvent la mort prête à fondre sur moi,  
Sans qu'un trouble secret m'ait fait pâlir d'effroi.  
Dans nos calamités la commune épouvante  
N'a pu rendre un moment ma constance flottante;  
Le pouvoir absolu, le faste, la splendeur,  
Étaient des objets vils pour mon superbe cœur.  
Prêt à perdre cent fois la vie et mes provinces,  
Le sort, qui contre moi réunit tant de princes,  
N'a pu me rendre encore un objet de pitié;  
Mais s'il touche aux saints nœuds que forme l'amitié,  
Par cet endroit cruel, cher mylord, il m'accable.

Achille, au talon près, était invulnérable.  
 A tout autre malheur on trouve des secours,  
 Le temps après l'orage amène de beaux jours;  
 Mais qui peut réparer des pertes éternelles?  
 Quand la mort a blessé de ses flèches cruelles  
 Ces parents, ces amis, objets de nos souhaits,  
 On s'en voit séparé, cher mylord, pour jamais.  
 Réclamez-les aux cieux, invoquez l'enfer même,  
 L'Achéron ne rend plus ceux qu'on pleure et qu'on aime;  
 L'irrévocable loi de la fatalité  
 A ce terme arrêta notre témérité.

Pour toujours, chère sœur, je vous ai donc perdue!  
 Le bras d'un Dieu cruel, sur ma tête étendu,  
 Par des coups redoublés à me perdre occupé,  
 Au plus sensible endroit à la fin m'a frappé.  
 Avec mille regrets, ô mânes que j'adore!  
 Je rappelle les jours de ma première aurore,  
 Où, sitôt que mon cœur a paru s'animer,  
 Mes premiers sentiments furent de vous aimer.  
 De l'amour des vertus l'heureuse sympathie  
 Forma notre union par l'estime nourrie,  
 Et bientôt la raison développée en nous  
 Consacra pour jamais des sentiments si doux.  
 De notre attachement telle était l'origine,  
 Dès notre berceau même il a poussé racine;  
 Nous croissions ainsi sous l'auguste pouvoir  
 De parents dont les mœurs dictaient notre devoir;  
 Nous n'avions entre nous ni secret ni mystère,  
 Et la sœur ne faisait qu'une âme avec le frère.  
 Dès lors, combien de fois, sensible à mes douleurs,  
 Ses généreuses mains ont essuyé mes pleurs!  
 Comme dans les jardins on voit de jeunes plantes  
 S'entre-prêter l'appui de leurs tiges naissantes,  
 Pour éluder les coups des vents impétueux,  
 Nous nous prêtions ainsi des secours vertueux.  
 Depuis, dans les dangers d'un plus terrible orage,  
 Son héroïque exemple affermit mon courage.

Combien de fois enfin, facile à m'égarer,  
Du piège où je tombais elle sut me tirer!  
Le vice à son aspect n'osait jamais paraître,  
De mes sens mutinés elle m'a rendu maître,  
C'était par la vertu qu'on plaisait à ses yeux.

Une aussi sage amie est un bienfait des cieux;  
Les avis, les secours s'y rencontrent en foule,  
Tandis qu'au premier choc se dissipe et s'écoule  
L'hypocrite ramas d'amis sans probité,  
Parasites rampants de la prospérité.  
Quand au bruit d'un revers leur troupe m'abandonne,  
Je sens le prix d'un cœur qui chérit ma personne,  
Qui dans l'adversité redouble de ferveur,  
Console, agit, s'empresse, affronte mon malheur.

Rare félicité, trop courte et peu goûtée,  
Que le destin barbare a trop peu respectée!  
O jour rempli d'horreurs! ô souvenir affreux!  
Sur mon front pâlisant se dressent mes cheveux.  
Je crois le voir encor, l'exécrable ministre,  
Organe et messenger de ce trépas sinistre;  
Quand en perçant mon cœur il pensa m'immoler,  
La force me manqua, je ne pus lui parler;  
Stupide, inanimé, sans voix et sans pensée,  
Tout d'un coup éclata ma douleur oppressée.  
La mort n'égale point tout ce que j'ai souffert,  
C'est un pire tourment que celui de l'enfer;  
Je détestais le jour, je fuyais la lumière,  
Et j'aurais de ma main abrégé ma carrière,  
Quand, pour comble de maux, la voix de mon devoir  
Me força d'arrêter le cours du désespoir.

Vains songes de l'orgueil! ô majesté suprême!  
Un roi moins que le peuple est maître de lui-même.  
L'État presque abattu, colosse chancelant,  
Ne conservait d'appui que mon bras languissant;  
Il fallait s'opposer à l'Europe en furie,  
Il fallut m'immoler au bien de la patrie,  
Voler dans les combats, vivre pour la venger.



Je respirais la mort, j'appelais le danger;  
 Mais quel cruel emploi pour une âme égarée,  
 Dans un chagrin mortel au désespoir livrée,  
 De porter, dans l'horreur qui dévorait mes jours,  
 Aux placés en danger de rapides secours,  
 D'opposer aux essaims que vomissait la terre,  
 De peuples ramassés, dévoués à la guerre,  
 En cent endroits lointains les mêmes défenseurs,  
 De prévoir, calculer, conjurer les malheurs!  
 Je sens que ce fardeau m'accable et m'importune.

Heureux qui, dégagé du joug de la fortune,  
 Inconnu, mais tranquille en son obscurité,  
 S'afflige sans témoins et pleure en liberté!  
 Quand pourrai-je briser mes entraves dorées?  
 Quand pourrai-je quitter ces funestes contrées,  
 Et hâter ce moment, à mes chagrins si doux,  
 Qui me réunira, divine sœur, à vous?  
 Nos ombres, dès ce jour des dieux favorisées,  
 Parmi le peuple heureux des plaines Élysées,  
 Sans craindre le destin, qui ne peut les troubler,  
 De tant de maux soufferts pourraient se consoler;  
 Et nos deux cœurs, brûlant de flammes éternelles,  
 Aux respectables lois de l'amitié fidèles,  
 Cultiveraient en paix cette tendre union.  
 Quoi! ma raison s'égare; ah! quelle illusion  
 Me dépeint de ces lieux l'image mensongère?

D'un songe séduisant la vapeur passagère  
 Sur nos sens engourdis règne dans le sommeil;  
 L'austère vérité le dissipe au réveil.  
 Oui, la raison détruit par sa clarté réelle  
 Le fantôme chéri d'une vie immortelle;  
 Tout ce qu'on se promet du ciseau d'Atropos,  
 C'est un oubli profond, un durable repos.  
 L'irrévocable loi met nos cendres éteintes  
 Hors du pouvoir des dieux, à l'abri des atteintes;  
 Là nous ne craindrons plus ces troubles orageux,  
 D'un aveugle destin enfants impétueux.

De cent rois conjurés les armes triomphantes  
 Contre des corps détruits deviennent impuissantes;  
 Le chagrin dévorant qui nous ronge le cœur,  
 Et l'abreuve à longs traits d'une amère douleur,  
 En de froids ossements ne trouve plus sa proie.  
 Du ciel en vain sur eux le courroux se déploie,  
 On ne viole point l'asile de la mort,  
 Elle est des malheureux le refuge et le port.  
 C'est donc un bien réel que de cesser de vivre :  
 Ce moment fortuné de nos maux nous délivre ;  
 Dès que nous avons bu des sources du Léthé,  
 Tout ce qui fut est tel que s'il n'eût point été.

Tant d'illustres Romains, dans des revers extrêmes,  
 Ont su par le trépas s'en délivrer eux-mêmes ;  
 Que d'exemples fameux, soutenus de grands noms,  
 Les Caton, les Curius,<sup>a</sup> les Brutus, les Othon !  
 On les imite à Londres, et l'Anglais libre et ferme  
 Aux rigueurs du destin prescrit lui-même un terme.  
 Qu'un misérable esclave encor flétri des fers  
 Redoute plus la mort que des affronts soufferts,  
 Il peut vivre en infâme et mourir comme un lâche ;  
 Sa basse ignominie à nos regards se cache,  
 Par la honte avili, par l'opprobre écrasé,  
 Son exemple odieux est partout méprisé.  
 L'école des héros fournit d'autres maximes,  
 La gloire en recueillit les sentences sublimes ;  
 Son crayon nous traça les chemins de l'honneur,  
 Nous apprend à dompter la faiblesse et la peur,  
 Et nous dit que souffrir que le sort nous outrage,  
 C'est moins humilité que défaut de courage.

Les dieux, par un accord conforme à nos souhaits,  
 Promirent à nos jours d'attacher leurs bienfaits.  
 Si ce bien corrompu un bien ne peut plus être,

<sup>a</sup> Le Roi veut parler de C. Scribonius Curion, ami de César, qui, après avoir perdu son armée dans la bataille que le roi Juba lui livra devant Utique, l'an 704 de Rome, y trouva la mort qu'il désirait. Voyez J. César, *De bello civili*, livre II, chap. 42.

On doit y renoncer, tout homme en est le maître;  
Rompant le fil fatal de ses jours désastreux,  
On leur rend tout le bien que l'on a reçu d'eux.

Voilà, dans les horreurs du destin qui m'accable,  
Les sentiments secrets d'un cœur inébranlable  
Qui, sans importuner le ciel par son encens,  
Sans mendier de lui ni faveurs ni présents,  
De son joug dégoûté, désabusé du monde,  
Vit par l'unique espoir sur lequel il se fonde,  
Que s'il sauve l'État, quitte de son emploi,  
Il pourra disposer en liberté de soi.

De Breslau, en décembre 1758.

---

---

---

# ÉPITRE

## AU MARQUIS D'ARGENS.

---

Non, marquis, ton espoir s'abuse,  
Si tu crois qu'auprès d'Apollon  
Jamais une folâtre Muse  
Me ramène au sacré vallon.  
Détrompé de l'erreur d'un nom  
Et de l'oripeau de la gloire,  
Je laisse au temple de Mémoire  
Courir qui voudra s'y placer,  
Sans que dans la glissante route  
Aucun postulant me redoute,  
Ou que j'y puisse embarrasser.

Mon corps s'use, mon esprit tombe,  
Des soins, des chagrins dévorants  
Creusent sous mes pas chancelants  
Imperceptiblement ma tombe.  
Chargé de fardeaux accablants  
Et glacé par le froid des ans,  
Irai-je d'une voix tremblante  
Chevroter des hymnes divins,  
Et de Calliope expirante  
Ranimer les feux presque éteints?  
Au sein de l'horreur, des alarmes,  
Dans le tumulte et les hasards,

Crois-tu que sous nos étendards,  
 Parmi le carnage et les armes,  
 Et l'énorme fracas des camps,  
 Les Grâces prodiguent leurs charmes,  
 Et daignent m'inspirer leurs chants?

Je vois ces nymphes fugitives,  
 Timides, errantes, craintives,  
 Chercher des asiles plus doux;  
 Leurs pas se détournent de nous  
 Pour se fixer sur cette rive  
 Où la paix habite avec vous.

Vois ici, de meurtres avides,  
 L'œil enflammé, de rang en rang,  
 Les implacables Euménides  
 Se baigner dans des flots de sang.  
 Comment à cette race impie  
 Le ciel unirait-il jamais  
 Ces tendres filles du génie,  
 Des beaux-arts et de l'harmonie,  
 De l'opulence et de la paix?  
 Qui voudrait joindre à la fanfare  
 La flûte ou la douce guitare  
 Ferait un mélange odieux.  
 Il faut qu'en ce monde bizarre  
 Chaque chose soit en son lieu;  
 C'est pourquoi la nature sage  
 Aux êtres, par un juste choix,  
 De dons divers fit le partage;  
 L'instinct, qui leur prescrit des lois,  
 Astreint chacun à son usage.

Une agréable et tendre voix  
 Échut à ces chantres des bois  
 Qui nous charment par leur ramage;  
 L'aigle, le vautour dévorant,  
 Armés d'un cœur plein de courage,  
 De serres et d'un bec tranchant,  
 Des airs apercevant leur proie,

## É P I T R E

Poussent des cris aigus de joie,  
Et la déchirent en volant.

Le sort de notre faible espèce  
Est, n'en déplaise à ta sagesse,  
Comme celui des animaux;  
Chacun reçut dès sa jeunesse  
Certains talents, certains défauts.  
L'homme, que la raison éclaire,  
Sait se limiter dans sa sphère,  
Ou, s'il en sort mal à propos,  
Il devient le jouet des sots.

Hercule, dont la main fatale  
Acheva tant de grands travaux,  
Lorsqu'il filait aux pieds d'Omphale,  
Mettait en pièces ses fuseaux.<sup>a</sup>  
Moi, qu'un aveugle destin guide  
Sur les pas du fameux Alcide,  
Moi donc, qui m'oppose aujourd'hui  
A des brigands aussi perfides,  
A des monstres plus homicides  
Que ceux qu'il écrasa sous lui,  
Prétends-tu que ma main déçue,  
Fait à manier sa massue,  
Déchire du premier début  
Les cordes de l'aimable luth  
De Tibulle et de la Chapelle,  
Ou la lyre à mes doigts rebelle  
Sur laquelle Homère chanta,  
Et rendit la fable immortelle,  
Que son beau génie inventa?<sup>b</sup>

Ah! laisse ma muse grossière,  
Avec son harnois martial,  
Couvert de sang et de poussière,  
S'escrimer comme un Annibal,

<sup>a</sup> Boileau dit dans le *Lutrin*, chant V, vers 20 :

Tel Hercule filant rompait tous les fuseaux.

<sup>b</sup> Voyez t. XI, p. 55.

Comme Amadis ou Diomède,  
 Don Quichotte, Ajax ou Tancrède,  
 Et de la guerre qui m'excède  
 Abréger le cours infernal.  
 Bientôt la gazette fidèle  
 T'apprendra la grande nouvelle  
 Que nos preux chevaliers errants,  
 Marchant en pompe solennelle,  
 Ont attaqué, remplis de zèle,  
 Des moulins qu'agite le vent,  
 Dont ils emporteront une aile.

La très-sainte religion,  
 Ainsi qu'un sublime héroïsme,  
 Ont inspiré le fanatisme;  
 Bien des héros grands de renom,  
 Poussant la gloire à l'optimisme,  
 Sont Don Quichottes dans le fond.

Mais sans acharner ma critique  
 Sur cette démente héroïque,  
 Je sens, ô marquis mon appui!  
 Combien ma verve germanique  
 Sur ta cervelle académique  
 Répand un sombre et froid ennui.  
 Crois-m'en, il est dur pour moi-même  
 D'ennuyer un ami que j'aime,  
 Par des vers tracés au hasard;  
 Mais je veux, si je ne t'amuse,  
 T'instruire comme à leur égard  
 Il faut que ta sagesse en use.

Au crépuscule, quand la nuit  
 T'apparaît sur son char d'ébène,  
 Quand ton esprit, las de la gêne  
 Où le travail l'avait réduit,  
 Quitte Euripide et Démosthène  
 Pour chercher le duvet du lit,  
 Prends alors ce soporifique;  
 Je te vois au premier distique,

En commençant de t'assoupir,  
Soupirer, bâiller et dormir.

Puissent ces vers peu supportables,  
A ton repos plus favorables,  
De ton asile ténébreux  
Bannir ces fantômes hideux,  
Enfants de rêves effroyables,  
Et t'amener selon mes vœux  
Toujours des songes agréables!

A Landeshut, le 29 d'avril 1759.

---



---

# LETTRE A VOLTAIRE.

---

Non, si ma muse vous pardonne  
Vos sarcasmes injurieux,  
Jamais elle n'unit Pétrone  
Aux écrivains ingénieux  
Qui m'accompagnent en tous lieux,  
Et partagent avec Bellone  
Des moments courts et précieux  
Qu'un loisir fugitif me donne.  
Je déteste l'impur bournier  
Où ce bel esprit trop cynique  
A trempé sa plume impudique;  
Je n'eus point le front de souiller  
Les Grâces dans ce vil fumier.

La mémoire est un réceptacle;  
Il faut qu'un jugement exquis  
Ne remplisse ce tabernacle  
Que d'œuvres qui se sont acquis  
Autant de crédit qu'eut l'oracle  
Qu'à Delphe adoraient les gentils.

C'est pourquoi, lorsque sans obstacle  
J'ai l'esprit libre de soucis,  
Je vous lis et je vous relis;  
J'allait ma muse française  
Aux tetons tendres et polis

Que Racine m'offre à mon aise ;  
 Quelquefois, ne vous en déplaie,  
 Je m'entretiens avec Rousseau ;  
 Horace, Lucrèce et Boileau  
 Font en tout temps ma compagnie.  
 Sur eux j'exerce mon pinceau,  
 Et dans ma fantasque manie  
 J'aurais enfin produit du beau,  
 S'il ne manquait à mon cerveau  
 Le feu de leur divin génie.

Vous en usez envers la religion comme envers moi et envers  
 tout le monde : vous la caressez d'une main et l'égratignez de  
 l'autre.

Vous avez, je le présume,  
 Pour chaque genre une plume :  
 L'une, confite en douceur,  
 Charme par son ton flatteur  
 L'amour-propre qu'elle allume ;  
 L'autre est un glaive vengeur  
 Que Tisiphone et sa sœur  
 Ont plongé dans le bitume  
 De l'inférieure noirceur ;  
 Il blesse, et son amertume  
 Perce les os et le cœur.  
 Si Maupertuis meurt de rhume,  
 Si dans Bâle on vous l'inhume,  
 L'Akakia \* qui le consume  
 De sa mort est seul l'auteur.

Pour moi, nourrisson d'Horace,  
 Je ne veux point du bonheur  
 Qu'offre l'éclat d'une place  
 Sur le sommet du Parnasse,  
 Chez le peuple rimailleur.  
 Cette dangereuse race,

\* Allusion aux libelles que Voltaire publia contre Maupertuis, et qu'il réunit, en 1753, sous le titre de : *Histoire du docteur Akakia et du natif de Saint-Malo*. Voyez t. VII, p. 56.

Si folle et pleine d'aigreur,  
Se déchire et se tracasse  
Sans raison et par humeur.

De ce tripot enchanteur  
Vous êtes le coryphée;  
Accordez-moi donc, Orphée,  
Cette légère faveur :  
Je vous demande pour grâce,  
Si jamais mon nom s'enchâsse  
Par hasard en vos écrits,  
Qu'en faveur de saint Denis,  
La bonne plume l'y trace.

Faite à Landeshut, 18 mai; corrigée à Wilsdruf, 1759.

---

---

# AUTRE LETTRE

## A VOLTAIRE,

### QUI CONJURAIT LE ROI A FAIRE LA PAIX.

---

Votre muse se rit de moi  
Quand pour la paix elle m'implore.  
Je désire de bonne foi  
Dès ce jour qu'on la voie éclore;  
Mais je n'impose point la loi  
Au Très-Chrétien, ce puissant roi,  
A la Hongroise qu'il adore,  
A cette Russe que j'abhorre,  
A ce tripot d'ambitieux  
Dont les remèdes merveilleux  
Que Tronchin sait, et que j'ignore,  
Ne guériront jamais les cerveaux vicieux  
Qu'en leur donnant de l'ellébore.  
Mais vous, pour la paix tant enclin,  
Vous, qu'on dit avoir l'honneur d'être  
Le vice-chambellan de *Louis du moulin*,<sup>a</sup>  
A la paix, s'il se peut, disposez votre maître.

Faite à Reich-Hennersdorf, le 2 juillet; corrigée à Wilsdruf, 1759.

<sup>a</sup> Voyez t. III, p. 98.

---

---

## LETTRE A VOLTAIRE.

---

**G**rand merci de la tragédie de *Socrate*; elle devrait confondre l'absurde fanatisme de vos évêques et de vos moines. Ces gens, ne pouvant exercer leur despotisme ambitieux sur des sujets de politique, s'acharnent sur les ouvrages que les apôtres du bon sens publient.

Les fronts tondus, mitrés et couverts d'écarlate

Liront en frémissant le drame de *Socrate*;

Je vois se soulever ces docteurs, ces cagots,

Des rayons du bon sens implacables rivaux.

Quand, pour vous dilater la rate

En leur donnant un coup de patte,

Du peuple athénien vous empruntez le dos,

Ils le sentiront trop, ces malheureux bigots.

Voyez-vous leur cabale, accrue

Des Mérites de vos barreaux,

Déplorer qu'en ces temps nouveaux

La bonne mode s'est perdue

D'employer à leur gré le fer et la ciguë?

Leur vengeance, restreinte à de moindres travaux,

Ne peut entasser des fagots

A l'honneur de la troupe élue;

On les élève, et l'on y frit

Un ennemi de Dieu pour le bien de son âme.

De joie en ce moment la Sorbonne se pâme,

Et, pour vous mieux servir, de fagots renchérit;  
 Le feu prend, il s'élève un tourbillon de flamme  
 Qu'allume la main de l'*infâme*  
 Pour consumer ce bel esprit  
 Qui la persifle et nous éclaire;  
 Mais au lieu de rôtir Voltaire,  
 Elle ne peut brûler que son malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant, tout bien examiné, il vaut infiniment mieux qu'on brûle l'ouvrage que l'auteur. Je ne sais sur quel fondement vous m'accusez de vous mordre : c'en serait bien le temps, environné comme je le suis d'ennemis, pressé partout! L'un me pique, l'autre m'éclabousse; gare qu'un troisième ne me renverse. Il est pardonnable, en cas pareil, d'avoir de l'humeur et l'esprit aigri. Je suis à présent

Comme un sanglier écumant  
 Qui, sans s'ébranler, se défend  
 Contre les durs assauts d'une meute aguerrie  
 Qui sur lui s'élance en furie;  
 Il attaque, il blesse, il pourfend,  
 Il donne à propos de sa dent  
 Des coups à la race ennemie.  
 Plus il en met hors de combat,  
 Et plus cette engeance aboyante  
 Par un nombreux concours s'augmente.  
 Il soutient ce cruel débat;

Mais la fureur l'emporte, et, fougueux dans son ire,  
 Il ne voit ni connaît la grandeur du danger,  
 Et s'enfonce sans y songer  
 L'homicide épieu sur lequel il expire.

Laissez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible guerre. Votre imagination poétique me promène flatteusement jusqu'à Vienne. Vous m'introduisez au conseil de chasteté; sachez que je n'ai pas besoin de ce conseil, et que l'expérience m'a suffisamment appris ce qu'on doit craindre quand on se frotte à de méchantes femmes.

Hélas! pensez-vous qu'à mon âge  
 L'on cherche, d'amour agité,

Le corps en feu, l'esprit volage,  
De Vénus le doux badinage,  
Les plaisirs et la volupté?

Ce temps heureux, c'est bien dommage,  
Loin de moi s'est précipité,  
Et les eaux du fleuve Léthé  
En ont même effacé l'image.

La tendre fleur du pucelage,  
Ni l'empire de la beauté,  
Sur un vieillard courbé, voûté  
N'ont plus de prise et d'avantage.  
Le conseil de la chasteté  
Devient par force mon partage;  
Continence est nécessité;

A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu, cette campagne, de vision béatifique. Malheureusement les Tartares, Russes et Cosaques n'ont pas voulu me montrer le derrière; en revanche, ils ont brûlé, ravagé et pillé des contrées, et dévasté beaucoup de pays.

La Fortune inconstante et fière  
Ne traite pas ses courtisans  
Chaque jour d'égale manière;  
Et nous n'avons pas tous les ans  
La faveur de voir le derrière  
De cette vaste fourmilière,  
Moitié héros, moitié brigands,  
Qui viennent désoler nos champs.

Le hasard très-souvent décide une bataille;

Si je lui dois plus d'un beau jour,  
A l'ennemi, par représaille,  
Il m'a fait montrer à mon tour<sup>a</sup>  
Tout le revers de la médaille.

Cependant cet homme béni  
Par l'antechrist siégeant à Rome,  
Ce Fabius,<sup>b</sup> ce plaisant homme,

<sup>a</sup> A Kunersdorf. Voyez t. V, p. 17—20.

<sup>b</sup> Le feld-maréchal Daun. Voyez t. IV, p. 223.

Lui, qui naguère se munit  
 D'une toque, brillant symbole  
 De gloire et de vanité folle,  
 Commence à décamper de nuit.  
 Je ne vous dis pas qu'il nous fuit;  
 Mais si le ciel nous fait la grâce  
 Qu'il nous montre au plus tôt l'opposé de sa face,  
 Alors un certain duc,<sup>a</sup> s'illustrant à jamais,  
 Armé de son trident comme on nous peint Neptune,  
 Apaisera d'un mot la tempête importune.  
 C'est lui qui sauvera votre empire français  
 Sans capitaine, sans finance,  
 Sans Canada, sans prévoyance,  
 Jusqu'en ses fondements sapé par les Anglais.  
 Il leur dira, plein de décence :  
 « Par saint George et par sa croyance,  
 « Bonnes gens d'Albion, accordez-nous la paix. »  
 Quand cette nouvelle échappée  
 Sortira des antres secrets  
 Des politiques cabinets,  
 Je quitte et le casque et l'épée,  
 Et m'envolant soudain d'ici,  
 J'irai, confortant ma vieillesse  
 Par l'étude de la sagesse,  
 M'ensevelir à Sans-Souci.

En attendant, jouissez en paix de votre solitude. Ne troublez plus les cendres de grands hommes. Que la mort mette fin à votre injuste haine, et que Maupertuis trouve au moins un asile dans le tombeau.<sup>b</sup> Songez que les rois, après s'être longtemps battus, font la paix. Je crois que vous descendriez aux enfers comme Orphée, non pas pour en ramener l'immortelle Émilie,<sup>c</sup> mais pour persécuter dans ce séjour, supposé qu'il existe, un homme que votre rancune a poursuivi violemment dans ce monde-ci. Immolez cette haine, qui vous flétrit et fait tort à

<sup>a</sup> Le duc de Choiseul. Voyez t. IV, p. 225, et t. V, p. 40.

<sup>b</sup> Maupertuis était mort à Bâle, le 27 juillet 1759.

<sup>c</sup> La marquise du Châtelet. Voyez t. VII, p. 56.



vosre réputation. Que le plus beau génie de la France soit le plus généreux des hommes; c'est la vertu, c'est le devoir, qui vous parlent par ma bouche; ne soyez pas insensible à cette voix. Pratiquez les beaux sentiments que vous exprimez en vers avec tant d'élégance et de force. Croyez-moi, un exemple de magnanimité persuade plus que tous les beaux préceptes qu'étale la tragédie. Que le dieu des philosophes vous inspire des sentiments plus doux et plus modérés, et que le dieu de la santé vous conserve pour l'ornement des belles-lettres et du Parnasse!

Faite au mois de septembre; corrigée à Wilsdruf, 1759.



---

## AU MARQUIS D'ARGENS.

---

**M**arquis, quel changement! moi, chétif, moi, profane,  
    Qui fréquente peu le saint lieu;  
**Moi**, sans toque et brevet dont la faveur émane  
**Du sacré serviteur des serviteurs de Dieu,**  
    Qui m'anathématise et me damne;  
**Moi**, dont l'attachement au culte naturel  
**Ne reconnut jamais que la pure doctrine**  
**Empreinte dans nos cœurs par une main divine,**  
**Ne servit ni Baal, ni le Dieu d'Israël;**  
**Moi**, que l'adversité nourrit à son école,  
    Qu'à Vienne un frauduleux écrit  
    A dépeint errant et proscrit;  
**Moi**, que plus d'un ministre, en son cerveau frivole,  
**Plus d'un cafard tondu, décoré d'une étole,**  
**Sur le vague récit d'un téméraire bruit**  
    Avait cru de longtemps détruit :  
**Par un coup imprévu l'inconstante Fortune,**  
**Qui me sacrifia pour plaire à mes rivaux,**  
    Contre eux a tourné sa rancune,  
    Et me relève sur les flots;  
**Et cet homme béni, ce dévot personnage,**  
**Qui dévore son Dieu cinquante fois par an,**  
    Qui, pour triompher de Satan,  
**De Vienne à Kloster-Zell trotte en pèlerinage,**

Héros qui par brevet eut le titre de sage,  
 Sans avoir été terrassé  
 Recule chaque nuit de village en village,  
 Comme un barbet meurtri qui fuit le voisinage  
 Du cuisinier qui l'a fessé.  
 O fantasque Fortune! enfin en est-ce assez?  
 Comme de notre sort ta cruauté se joue!  
 Celui-ci sous un dais est par ta main placé,  
 Et celui-là du trône est jeté dans la boue.  
 Mais le souvenir du passé  
 Sur l'avenir enfin m'éclaire;  
 Toi-même, tu m'appris le cas  
 Que d'une coquette on doit faire;  
 Nonobstant tes divins appas,  
 Ni ta tendresse mensongère  
 Ni ton brillant retour ne me séduiront pas.  
 Mais, dis-moi, par quelle sottise  
 Vas-tu te frotter à l'Église?  
 Contre un saint qu'elle canonise  
 Tu prends l'intérêt d'un damné;  
 Dis-moi, quel pouvoir t'autorise  
 A poursuivre un prédestiné?  
 Que diront dans les cieux la . . et Bellone  
 De la farce que tu leur donne,  
 Et que dira Sa Sainteté?  
 Ne pense pas qu'on te pardonne  
 Ce tour de ta déloyauté;  
 Crains qu'outré de ta manie,  
 A Rome on ne t'excommunie.  
 En ce cas, l'univers, en tressaillant d'effroi,  
 Frappé de cette dure et terrible sentence,  
 Tandis que tout mortel au fond du cœur t'encense,  
 Par crainte de l'enfer s'enfuira loin de toi;  
 Et ton temple désert et vide  
 Nous fera la même pitié  
 Que le sacré temple où réside  
 La déesse de l'amitié.

Depuis, en ruminant sur cette ample matière,  
     Marquis, j'ai trouvé la raison  
 Pourquoi cet homme orné de toque et de toison  
 D'une écrevisse a pris la démarche en arrière.  
     Le vieux Satan, esprit malin,  
     A nous nuire toujours enclin,  
 Naguère l'induisit d'une étrange manière :  
 Par des travaux nombreux il occupa son temps,  
     Si bien que, deux jours du printemps,  
 Le guerrier fatigué ne dit point son bréviaire;  
 Et quoique son grand nom à Vienne soit prôné,  
 Par saint Népomucène il se vit condamné  
     A faire un bout de pénitence,  
     Et la Fortune exécuta  
     D'un tour de main cette sentence;  
     Voilà comment il recula.<sup>4</sup>  
     Après quoi de toute œuvre pie  
     Tout bon chrétien présomptueux,  
     Scrutant son zèle fastueux,  
 Des ruses de Satan et de soi se méfie.

(Wilsdruf, 19 novembre 1759.)

<sup>4</sup> Le maréchal Daun avait reculé de Torgau jusqu'à Dresde.

---

# ÉPITRE A VOLTAIRE,

## QUI VOULAIT NÉGOCIER LA PAIX.

---

C'est donc vous qui croyez m'exhorter à la paix ?  
Elle a fait de tout temps le but de mes souhaits ;  
J'espère vainement d'en célébrer la fête.  
Neptune, et non pas moi, peut calmer la tempête ;  
C'est aux antiques dieux, de l'Olympe habitants,  
A réprimer les mers, à renfermer les vents.  
Pour moi, nouveau sevré dans la troupe céleste,  
Je dois borner mes soins à quelque avis modeste ;  
Mais je connais des dieux doux, sages, bienfaisants,  
Qui, toujours modérés, toujours conciliants,  
Déplorant dans leur cœur les souffrances publiques,  
Occupent leurs vertus de projets pacifiques.

Pour l'altière Junon, Virgile vous l'a dit,  
De nos cruels débats son orgueil s'applaudit ;  
Souvent, dans l'univers répandant les alarmes,  
Des dieux trop aveuglés pour elle ont pris les armes.  
C'est elle que l'on vit, sur les bords phrygiens,  
Persécuter Hector, Priam et les Troyens,  
Et sur des fugitifs sa colère acharnée  
Poursuivit par les mers Anchise avec Énée.

L'Europe, assez longtemps trop docile à ses lois,  
Ouvre un œil fasciné pour la première fois,

Et d'un regard hardi confond son imposture.  
 On s'élève, on s'indigne, on éclate, on murmure :  
 « Faut-il, dit-on, flexible à ses impressions,  
 « Fomenter nos malheurs et nos dissensions,  
 « En vils gladiateurs, pour assouvir sa rage,  
 « Nous baigner dans des flots de sang et de carnage,  
 « Et toujours des combats contempler l'appareil? »

La raison assoupie est, au jour du réveil,  
 Par de vains préjugés dans le trouble engagée;  
 Dans peu de l'imposture elle sera vengée.  
 Le tourbillon fougueux qui poussait tous ces corps  
 A par sa violence épuisé ses efforts;  
 Il s'apaise en grondant, essoufflé, hors d'haleine,  
 Et ne fatigue plus les sables de l'arène.

Le stupide habitant de ces vastes forêts,  
 Auquel le dieu du jour a refusé ses traits,  
 Dans le fond ténébreux d'un repaire sauvage  
 Déteste par instinct la guerre qu'il partage;  
 Jusqu'aux lieux entourés par d'éternels glaçons  
 La voix de l'équité parle au cœur des Lapons.  
 Que dis-je?... vos Français, qui, sous différents titres,  
 Des droits des nations s'érigeaient en arbitres,  
 Votre dieu de la Seine et vos rois plébéiens,  
 Depuis que la fortune échappe à leurs liens,  
 Répriment en secret cette fougue effrénée  
 Qui prétendait des rois dicter la destinée;  
 L'abattement succède à ces bruyants transports.

Voyez votre patrie en proie à ses remords;  
 Elle sort à la fin d'un rêve fantastique,  
 Et, libre des ardeurs d'un accès frénétique,  
 Recouvrant ses esprits, le jour et la santé,  
 La France ouvre les yeux et revoit la clarté.  
 D'un rayon de bon sens l'éclatante lumière  
 Abat les préjugés qui couvraient sa paupière;  
 Ces fantômes qu'un songe engendre avec l'erreur,  
 Dont un sang bouillonnant nourrissait la vapeur,  
 Se dissipent soudain, et la vérité nue

Par cent objets fâcheux vient occuper sa vue.  
A ses regards surpris quel odieux coup d'œil!  
Elle voit le faux dieu <sup>5</sup> créé par son orgueil,  
Ce monstre qu'engendra sa haine dévorante  
Au sacrilège sein de la discorde ardente,  
Dont les membres divers sont autant de tyrans  
Prêts à se déchirer pour leurs vains différends,  
Qui, prompts à la servir, prompts à tomber sur elle,  
Sont l'appui dangereux de sa triste querelle.  
Elle-même s'étonne en trouvant en tous lieux  
Les effets qu'ont produits ses transports odieux,  
Terribles monuments de cruauté, de rage,  
D'un orgueil insensé trop déplorable ouvrage,  
De la Vistule au Rhin cent pays désolés,  
Leurs murs encor fumants, leurs peuples immolés,  
Toute l'horreur qui suit une infernale guerre :

C'est elle enfin qui ravagea la terre.

Hélas! on ne sent point dans son égarement  
Jusqu'où peut entraîner un fougueux sentiment;  
Elle-même en rougit, elle a peine à le croire;  
Voltaire effacera ce trait de son histoire,  
Et son roi, dégoûté d'inutiles forfaits,  
Las de tant d'embarras, respirera la paix.  
Cette paix lui devient utile et nécessaire :  
Ses peuples opprimés périssent de misère,  
Ses trésors par l'Autriche ont été épuisés,  
Ses héros par l'Anglais vaincus ou dispersés,  
Ses vaisseaux, souverains d'Éole et de Neptune,  
Échoués ou battus, maudissent leur fortune.  
Un vaste État, fondé dans un climat lointain,  
Qui portait pour tribut du bord américain  
Ces poissons recherchés du zèle apostolique,  
D'abstinence et de jeûne aliment catholique,  
Ce Canada, conquis par ses fiers ennemis,  
Aux hérétiques mains des Bretons est soumis.  
La France sans trésors, sans vaisseaux, sans système,

<sup>5</sup> Le triumvirat. [Voyez ci-dessus, p. 88 et 90.]

Sans Québec, est réduite à manquer au carême ;  
 La paix, la seule paix peut enfin la tirer  
 Du malheur que le temps doit encore empirer.

Dans son accablement, son orgueil plus flexible  
 Aux maux du genre humain entr'ouvre un cœur sensible,  
 Et paraît s'empressez d'en terminer le cours ;  
 La modération éclate en ses discours,  
 De son esprit altier les funestes maximes  
 Font place aux sentiments des âmes magnanimes.  
 Le peuple, qu'éblouit ce généreux effort,  
 Pense qu'il va jouir des biens de l'âge d'or,  
 Qu'étouffant la discorde ainsi que la vengeance,  
 Son bonheur et la paix lui viendront de la France.  
 Mais ce peuple imbécile est dupé par les grands,  
 Oppresseurs des États, du monde sous-tyrans,  
 Qui, sans cesse absorbés dans des projets sinistres,  
 Des attentats fameux sont les cruels ministres.

Que de leurs sons flatteurs la douce impression  
 Ne vous détrompe point de leur ambition.  
 Leur dehors est couvert du fard de la justice,  
 Leur cœur impénétrable est rempli d'artifice ;  
 Vainement sous un masque ils pensent se cacher,  
 D'une main assurée il le faut arracher,  
 Il faut, en découvrant leurs passions iniques,  
 Exposer au grand jour ces démons politiques.  
 Ces farouches mortels, si durs et si hautains,  
 Tendres pour l'intérêt, pour nous pleins de dédains,  
 Si souvent arrosés des pleurs des misérables,  
 N'ont jamais amolli leurs cœurs impitoyables.  
 Trop hauts dans le succès, trop bas dans le malheur,  
 Le destin règle seul leur haine et leur faveur ;  
 S'ils sont compatissants, c'est qu'ils sont sans ressource,  
 Et l'amour de la paix n'est qu'au fond de leur bourse.

Non, le Sphinx qui dans Thèbe exerçait sa fureur,  
 Ces monstres qui d'Hercule éprouvaient la valeur,  
 Les maux contagieux, les famines, les pestes,  
 Sont moins à redouter, sont cent fois moins funestes,



Que tous ces scélérats dont les complots pervers  
Jusqu'en ses fondements ébranlent l'univers.  
Craignez l'infection et le poison que verse  
Dans un cœur simple et pur leur dangereux commerce.  
D'abord on les observe, on craint d'être trompé,  
Tôt ou tard dans leur piège on est enveloppé;  
Il faut jouter contre eux, l'artifice a ses charmes,  
Et l'on se sert enfin de leurs perfides armes.

Ah! passons dans le sein du repos et des arts  
La fin d'un jour obscur, troublé par les hasards;  
Et bornant nos désirs au charme d'être juste,  
Fuyons Tigellius,<sup>a</sup> et Néron, et Locuste.

A Freyberg, ce 13 décembre 1759.

<sup>a</sup> Le Roi veut parler de Tigellin, favori de Néron. Voyez t. X, p. 156.

---

---

# AU MARQUIS D'ARGENS,

SUR CE QU'IL AVAIT ÉCRIT

QU'UN HOMME S'ÉRIGEAIT EN PROPHÈTE A BERLIN,  
ET QU'IL AVAIT DÉJÀ DES SECTATEURS.\*

---

**O**n rechercha toujours des sciences secrètes,  
Et, dans les siècles ténébreux,  
Le peuple stupide et peureux  
Supposa que ses dieux avaient des interprètes,  
Et s'empressait en foule aux oracles fameux,  
Tant on aimait le merveilleux.  
En nos jours éclairés, dans les lieux où vous êtes,  
Le vulgaire ne vaut pas mieux :  
Des astrologues, des prophètes,  
Empiriques, devins, imposteurs, charlatans,  
Fabricateurs d'événements,  
Vous lisent dans le cours des astres, des comètes,<sup>b</sup>  
Du livre des destins les décrets éternels,  
Et vous débitent leurs sornettes  
Aux esprits superficiels  
Des douairières en cornettes,

\* Le marquis d'Argens avait parlé au Roi de ce prétendu prophète dans sa lettre du 24 décembre 1759.

<sup>b</sup> La comète de 1682, dont Halley a découvert la périodicité, repassa avec beaucoup d'éclat dans son périhélie le 12 mars 1759.

Des imbéciles à lunettes,  
Des idiots anachorètes,  
Fanatiques matériels  
Dont les talents essentiels  
Sont de croire à toute imposture,  
Rêve, fantôme, oracle, augure,  
Surtout aux plus surnaturels.

Tous ceux qui comme vous connaissent la nature,  
Les disciples de Lock, de Bayle et d'Épicure,  
Des visions qu'enfante un cerveau né malsain  
Regardent en pitié la rêverie obscure.

Pour votre insensé de Berlin,  
C'est dans l'Apocalypse, où Newton ne vit goutte,  
Qu'il a trouvé notre destin;  
Du vieux démon l'esprit malin  
Jamais ne l'inspira sans doute,  
Et s'il fallait l'apprécier,  
Je parierais, quoi qu'il en coûte,  
Que certes il n'est pas sorcier.  
Abandonnons dans son délire  
Le peuple à ses préventions;  
Qu'il aime le clinquant par où l'erreur l'attire  
En mille superstitions.

Du brillant merveilleux le chimérique empire  
Le réduit en sujétion;  
Il ne sait point ce qu'il admire,  
Le préjugé fait sa raison.

Il craint les maux qu'il envisage;  
Si par trop de faiblesse il se livre à l'erreur,  
S'il croit légèrement au fortuné présage

Que lui débite un imposteur,  
C'est qu'il sent ne pouvoir résister au malheur.  
Non, non, sage marquis, quand même notre course  
Nous offrirait encor d'autres calamités,  
Contre les traits cruels des destins irrités  
Cherchons dans la vertu notre unique ressource;  
Opposons la raison à nos sens révoltés

## AU MARQUIS D'ARGENS.

Contre une âpre et longue souffrance;  
 Une inébranlable constance  
 Triomphera du sort et des adversités.  
 Un homme courageux dont le mâle génie  
 S'élançait hardiment par un sublime effort  
 Des fanges de la terre au palais d'Uranie,  
 Des hautes régions de la philosophie  
 Jette un coup d'œil égal sur la vie et la mort;  
 Son âme, inaltérable aux secousses du sort,  
     Contemple le néant du monde,  
 La vanité, l'orgueil, l'erreur dont il abonde,  
 Et voit que tout commence et que tout doit finir.  
     Ainsi, lorsque l'orage gronde,  
 Le sage dans son cœur garde une paix profonde,  
 Et, sans s'inquiéter d'un funeste avenir,  
     Il l'attend sans le prévenir.  
     Il s'arme contre l'infortune,  
     Quel qu'en sôit le décret cruel,  
 Puisque, sans se soustraire à cette loi commune,  
 Mortel, il doit subir le destin d'un mortel.\*

A Pretzschendorf, le 5 janvier 1760.

\* Racine dit dans *Phèdre*, acte IV, scène 6 :

Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.



---

# SUR LA LECTURE DU SALOMON<sup>a</sup>

## DE VOLTAIRE.

---

Eh bien, j'ai vu dans *Salomon*  
Que l'enchantement de ce monde,  
La gloire, l'intérêt, l'amour, l'ambition,  
Le charme séducteur où mon bonheur se fonde,  
Qu'enfin tout est illusion.  
Si l'homme est malheureux, c'est par réflexion;  
Dans son égarement, par pitié, qu'on le laisse.  
Quand Salomon sur moi s'affaisse,  
Quoique sans doute il ait raison,  
Il me remplit de sa tristesse;  
Il exagère encor le destin qui m'opresse;  
Cet impitoyable docteur,  
Même en la réveillant, irrite ma douleur.  
Non, son hypocondre sagesse  
Ne vaut point l'agréable ivresse  
Où me plonge une douce erreur;  
Et si la vérité n'est faite pour personne,  
S'il faut être trompé, qu'ainsi le ciel l'ordonne,  
J'aime mieux, puisqu'il faut choisir,  
(Que Salomon me le pardonne)  
Ne l'être que par le plaisir.

(Janvier 1760.)

---

<sup>a</sup> *Précis de l'Ecclésiaste*, dédié au roi de Prusse. 1759. *Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XII, p. 205—224. Voyez t. X, p. 51—54.

---

---

# A VOLTAIRE.

---

**D**e combien de lauriers vous vous êtes couvert !  
Au théâtre, au Lycée, au temple de l'histoire,  
Amant des filles de Mémoire,  
Leurs immenses trésors vous sont toujours ouverts ;  
Vous y puisez la double gloire  
D'exceller par la prose ainsi que par les vers.  
Doué de la grâce efficace  
Du dieu du goût et du Parnasse,  
Il vous a de plus départi  
L'art heureux d'instruire et de plaire,  
Que tous les peuples ont senti  
Dans ces écrits divins dont vous êtes le père.  
Un laurier manque encor sur le front de Voltaire :  
Malgré tant d'ouvrages bien faits,  
Avec l'Europe je croirais,  
Si par une habile manœuvre  
Vos soins nous ramenaient la paix,  
Que ce serait votre chef-d'œuvre.

(24 février 1760.)

---

# ÉPITRE A D'ALEMBERT,

SUR CE QU'ON AVAIT DÉFENDU L'ENCYCLOPÉDIE ET  
BRULÉ SES OUVRAGES EN FRANCE.

Un sénat de Midas en étole, en soutane,  
A proscrit, nous dit-on, vos immortels écrits;  
Son imbécillité condamne  
Les sages et les beaux esprits :  
La superstition, l'erreur et l'ignorance,  
Les juges du bon sens seraient-ils à Paris?  
Avec quelle fureur, avec quelle impudence  
Ces prêtres de Baal, que l'enfer a vomis,  
Ont exercé leur violence  
Sur l'art de raisonner, à leurs arrêts soumis!  
Telle parut jadis dans ce jour de ravage  
De leurs cruels aïeux la sanguinaire rage,  
Quand Paris s'égorgeait la Saint-Barthélemy.  
Barbares Visigoths, qu'osez-vous entreprendre?  
Opprobre de nos jours, votre férocité  
Vous empêche donc de comprendre  
Que, malgré les complots de votre iniquité,  
La raison et la vérité  
Sont comme le phénix, qui renaît de sa cendre!  
Nonobstant les brouillards qu'exhalaient les erreurs  
De vos conciles et synodes,  
Galilée eut raison, et vos inquisiteurs

N'ont pu par les bûchers, ni les cris des docteurs,  
 Anéantir les antipodes.  
 Mais qui vous rend persécuteurs?  
 Pourquoi votre rage insensée,  
 Par les convulsions de sa fureur pressée,  
 S'offense-t-elle enfin que de savants auteurs,  
 Organes du bon sens, nous peignent leur pensée?  
 O comble de forfaits! ô siècle! ô temps! ô mœurs!  
 Je laisse en paix l'amas de vos songes trompeurs,  
 De votre système apocryphe;  
 Le crime vous décèle, indignes imposteurs :  
 Le vicaire de Dieu, votre premier pontife,  
 Protège des conspirateurs,  
 Des monstres portugais dont les complots perfides  
 Armaient contre leur roi des sujets parricides;  
 L'événement l'atteste, et l'Europe en frémit,  
 Le sage qui l'apprend en silence gémit.  
 Quoi! Rome en ce siècle servile  
 Devient le refuge et l'asile  
 Du crime, qui s'y raffermir!  
 Un ordre qui d'Ignace a reçu sa doctrine  
 Complotte dans son sein le meurtre et la ruine  
 Des États et des citoyens!  
 Osez-vous, féroces chrétiens  
 Qui jusqu'au sanctuaire, au milieu de vos temples,<sup>6</sup>  
 D'attentats inhumains fournissez des exemples,  
 Calomnier encor la vertu des païens?  
 Si vous les accusez de crimes,  
 Furent-ils comme vous barbares et cruels?  
 Songez au nombre de victimes  
 Dont l'inquisition a rougi les autels.  
 Votre Dieu des âmes sublimes  
 Exige des vertus, non le sang des mortels;  
 Platon dirait, voyant vos fêtes triomphales,  
 Ces innocents menés aux bûchers solennels,  
 Que vous sacrifiez ces victimes fatales

<sup>6</sup> L'hostie empoisonnée qu'ils donnèrent à un empereur, je crois Henri VII.



A des déités infernales.

Ah! jusqu'à quand les nations

Souffriront-elles ces scandales

Et l'abus des religions?

Voilà, voilà pourquoi ces monstres à tonsure,

Ces charlatans de l'imposture,

Défenseurs criminels des intérêts du ciel,

Sont pleins d'acharnement, de fureur et d'envie,

Et contre la raison, et la philosophie;

Voilà pourquoi des flots d'amertume et de fiel

Sont répandus sur votre vie.

Ces fourbes, en tremblant dans leur obscurité,

Craignaient que la raison, d'une vive lumière

N'éclairant de trop près leur coupable carrière,

Nous décelât la vérité.

Laissez ramper dans la poussière

Ces fléaux de l'humanité;

Qu'ils insultent le sage en disant le bréviaire,

Qu'ils confondent l'orgueil avec l'humilité;

De leur croassement la clameur passagère,

O sage d'Alembert! pour votre esprit austère

N'est qu'un son frivole, un vain bruit,

Qui sur l'aile des vents se dissipe et s'enfuit.

Amant de vérités solides, éternelles,

Sans vous embarrasser en d'absurdes querelles,

Du haut du firmament à vos calculs soumis

Méprisez tous vos ennemis.

Continuez en paix, loin de leurs cris rebelles,

Vos découvertes immortelles;

Tandis que leur audace ameute des pervers,

Et qu'à son tribunal l'idiot vous assigne,

Par un sort plus noble et plus digne,

Vous éclairerez l'univers.

(Février 1760. Voyez la lettre de d'Alembert au Roi, du  
11 mars 1760.)

# AU MARQUIS D'ARGENS,

SUR

DES LOUANGES QU'IL DONNAIT AU ROI.

Non, jamais courtisan au langage flatteur  
N'a d'un encens plus fin su nourrir son idole  
Que vous, qui prodiguez à votre serviteur  
Un parfum qui pour lui ne vaut pas une obole.  
    Je ne suis plus, marquis, frais de l'école,  
    Ni dans ce bel âge enchanteur  
Où notre âme ingénue, encor novice et folle,  
Avale avidement un poison séducteur.  
    La louange est une vapeur  
Qui devant le bon sens se dissipe et s'envole :  
La vérité sévère, à l'œil plein de rigueur,  
Se montre à mes regards, et poursuit de l'erreur  
    Un fantôme aimable et frivole  
Que l'amour-propre allaite et forme dans mon cœur.  
Elle m'offre un miroir où, lorsque je m'y mire,  
Je puis de mes défauts composer la satire ;  
    J'y vois avec étonnement  
Ce bonnet redouté que sur ma tête grise  
    Avec ses deux mains, lourdement,  
    A fait enfoncer la Sottise ;  
Quel que soit mon penchant enclin à m'admirer,  
Marquis, dans cet état je ne puis m'y livrer.

Ah! qu'il est différent, au sein de la victoire,  
Tout couvert de lauriers moissonnés par la gloire,  
D'avoir dompté, soumis des peuples belliqueux,  
Ou d'être maltraité, chassé, battu par eux!  
Ce n'est pas le chemin du temple de Mémoire,  
Mais bien de l'hôpital ou d'un destin affreux.  
A mes faibles talents je sais rendre justice,  
Et dans ces jours de sang, dans ces temps orageux,  
    Sans cesse au bord du précipice,  
    Mes malheurs me servent d'indice  
    De mon peu de capacité,  
Et me font étouffer ma folle vanité.  
Non, mon âme n'est pas assez fière, assez haute,  
Pour ne point avouer que souvent par ma faute  
    J'essuyai de cruels revers.  
Sous mes pas incertains mes ennemis pervers  
Ont à loisir creusé des gouffres, des abîmes;  
J'eus l'art d'en éviter que je vis entr'ouverts,  
Mais l'honneur, dont je suis les altières maximes,  
M'a peut-être entraîné dans des pièges couverts.  
Trop peu fait pour goûter un remède timide,  
J'ai su lui préférer un conseil généreux;  
    En le prenant toujours pour guide,  
    Il me semblait moins odieux,  
    S'il fallait être malheureux  
    Sous le bras qui me persécute,  
Qu'une audace intrépide eût signalé ma chute  
    Que de brûler à petit feu.  
Rien de parfait en notre espèce;  
Certain démon qui nous oppresse,  
Par un assemblage fatal,  
En nous a réuni le bien avec le mal,  
Le vice à la vertu, l'orgueil à la faiblesse,  
    Et la folie à la sagesse.  
De ce bizarre composé  
Je suis pétri, je le confesse;  
Mais je n'ai point la petitesse

De m'en sentir désabusé.

Contentons-nous de ce mélange

Auquel notre destin, marquis, nous a réduits;

L'homme tient de la brute et tant soit peu de l'ange,

De la clarté du jour et de l'ombre des nuits.

Par charité pour mes ennuis,

Épargnez-moi toute louange,

Et prenez-moi tel que je suis.

De Freyberg, ce 20 de mars 1760.



# A VOLTAIRE,

## TOUJOURS SUR LA PAIX.

---

Peuple charmant, aimables fous  
Qui parlez de la paix sans songer à la faire,  
A la fin donc résolvez-vous :  
Avec la Prusse et l'Angleterre  
Voulez-vous la paix ou la guerre?  
Si Neptune sur mer vous a porté des coups,  
L'esprit plein de vengeance et le cœur en courroux,  
Vous formez le projet de subjuguier la terre,  
Votre bras s'arme du tonnerre.  
Hélas! tout, je le vois, est à craindre pour nous :  
Votre milice est invincible,  
De vos héros fameux le dieu Mars est jaloux,  
La fougue française est terrible,  
Et je crois déjà voir, car la chose est plausible,  
Vos ennemis vaincus tremblant à vos genoux.  
Mais je crains beaucoup plus votre rare prudence,  
Qui, par un fortuné destin,  
A du souffle d'Éole, utile à la finance,  
Abondamment enflé les outres de Bertin.<sup>a</sup>

<sup>a</sup> Henri-Léonard de Bertin, contrôleur général et ministre d'État en France depuis le 21 novembre 1759 jusque vers la fin de décembre 1763.

Vous parlez à votre aise de cette cruelle guerre. Sans doute les contributions que votre seigneurie de Ferney donne à la France nourrissent la constance des ministres à la prolonger. Refusez vos subsides au Très-Chrétien, et la paix s'ensuivra. Quant aux propositions de paix dont vous parlez, je les trouve si extravagantes, que je les assigne aux habitants des Petites-Maisons, qui seront dignes d'y répondre. Que dirai-je de vos ministres?

Certes, ces gens sont fous, ou ces gens sont des dieux.<sup>a</sup> Ils peuvent s'attendre de ma part que je me défendrai en désespéré; le hasard décidera du reste.<sup>b</sup>

De cette affreuse tragédie

Vous jugez en repos parmi les spectateurs,  
Et sifflez en secret la pièce et les acteurs;  
Mais de vos beaux esprits la cervelle étourdie  
En a joué la parodie.

Vous imitez les rois, car vos fameux auteurs  
De se persécuter ont tous la maladie;  
Nos funestes débats font répandre des pleurs,  
Quand vos poétiques fureurs  
Au public né moqueur donnent la comédie.

Si Minerve de nos exploits  
Et des vôtres un jour faisait un juste choix,  
Elle préférerait, et j'ose le prédire,  
Aux fous qui font pleurer les peuples et les rois  
Les insensés qui les font rire.

Je vous ferai payer jusqu'au dernier sou, pour que *Louis du moulin*<sup>c</sup> ait de quoi me faire la guerre. Ajoutez dixième au vingtième, mettez des capitations nouvelles, créez des charges pour avoir de l'argent, faites, en un mot, ce que vous voudrez. Nonobstant tous vos efforts, vous n'aurez la paix signée de mes

<sup>a</sup> Ce vers est de Voltaire, *Épître à Algarotti*, 1735. Voyez *Œuvres de Voltaire*, édition Beuchot, t. XIII, p. 118. L'édition des *Œuvres posthumes de Frédéric II*, 1788, t. VII, p. 289, porte :

Ou ces géants sont fous, ou ces géants sont dieux.

<sup>b</sup> Voyez ci-dessus, p. 57.

<sup>c</sup> Voyez t. III, p. 98, et ci-dessus, p. 110.

mains qu'à des conditions honorables à ma nation. Vos gens bouffis de vanité et de sottise peuvent compter sur ces paroles sacramentales :

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas. \*

Adieu, vivez heureux; et tandis que vous faites tous vos efforts pour détruire la Prusse, pensez que personne ne l'a jamais moins mérité que moi, ni de vous, ni de vos Français.

De Freyberg, ce 20 de mars 1760.

\* Racine, *Iphigénie*, acte III, scène VII.

---

---

# AU MARQUIS D'ARGENS,

## SUR L'ÉDITION QU'IL ENVOYA AU ROI DES POÉSIES DE SANS-SOUCI.

---

Grand merci, marquis, de mon drame,  
Que, malgré Néaulme et sa femme,  
Vous vous pressez de publier;  
Et si la calomnie infâme  
Se complait à me décrier,  
Si chez le Russe on me diffame,  
Voss pourra me justifier.<sup>a</sup>

Croyez que moi tout le premier,  
En père courroucé je blâme  
Ces vers, qui me font sommeiller;  
Le curieux qui les réclame  
Pestera dans le fond de l'âme  
Du prix qu'il en faudra payer.  
J'entends des censeurs aboyer,  
Et d'une mordante épigramme  
Cruellement m'humilier.  
Ah! ma disgracieuse veine,

<sup>a</sup> La contrefaçon des *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci* divulgua les invectives contre la Russie que contenait l'édition originale, destinée aux seuls amis du Roi. L'édition qu'il en avait préparée pour le public devait être imprimée par le libraire Néaulme, à Berlin; mais comme celui-ci tardait à la publier, elle parut chez Voss. Les vers satiriques y sont supprimés. Voyez t. X, p. x, et p. 33, 147, 155, etc.



Voilà comme ils payent la peine  
Que tu pris de les ennuyer.

Un rimeur qui semble avoir l'asthme,  
Et ployant toujours sous le faix,  
Sans vigueur, sans enthousiasme,  
Glacé dans ses plus forts accès,  
Expire aux cris de l'ironie,  
Et le public, qui le dénie,  
Enterre son nom pour jamais.

A son convoi, sous des cypres,  
Des brocards la cacophonie  
Vient se joindre à la compagnie  
Des trop tardifs et vains regrets.  
Alors ses malheureux ouvrages,  
Étalés au coin des marchés,  
Ont à souffrir tous les outrages  
A ceux de Pradon \* reprochés.

Élevez donc un cénotaphe  
A mes écrits infortunés,  
Véridique historiographe.  
Tracez-y ces mots mieux tournés  
Qu'ils ne sont dans cette épitaphe :  
« Ci-gisent, d'Argens le parafe,  
« Ces vers, morts le jour qu'ils sont nés. »

(Freyberg, 30 mars 1760.)

\* Auteur oublié d'une tragédie de *Phèdre et Hippolyte*, représentée pour la première fois en 1677, et que la cabale opposa quelque temps avec succès à la *Phèdre* de Racine. Voyez t. IX, p. 67.

---

---

# AU MARQUIS D'ARGENS,

## APRÈS QUE LES AUTRICHIENS EURENT PRIS SCHWEIDNITZ.

---

Les biens et les maux confondus  
Dont le ciel a semé le cours de nos années,  
Par leur flux et par leur reflux  
Bouleversent sans fin nos frêles destinées.  
L'avenir est caché, les dieux seuls l'ont connu,  
L'homme à le pénétrer s'abuse et perd ses peines;  
Ses calculs sont fautifs, ses efforts superflus,  
Il se trouve écrasé par des coups imprévus.  
Ah! marquis, les choses humaines  
Sont toutes frivoles et vaines.  
Lorsqu'un malheur subit vient de nous arriver,  
Nous commençons par l'aggraver,  
Il est désespérant, insupportable, extrême;  
Bientôt, ne pensant plus de même,  
Nous finissons par le braver.  
Pourquoi nourrir en nous autant d'inquiétudes?  
L'empire des vicissitudes  
Est le lieu que nous habitons.  
Au sein des maux que nous souffrons,  
Dans les épreuves les plus rudes,  
Ainsi que le sage pensons.

Aujourd'hui, des revers le poids nous importune;  
 Demain, l'inconstante fortune  
 Nous favorisera, marquis, et nous rirons.  
 Ne murmurons donc plus, et cessons de nous plaindre  
 D'un mal qui ne saurait durer;  
 Le sage ne doit pas trop craindre,  
 Et moins encor trop espérer.

A Nossen, ce 3 d'octobre 1761. (Dans la Correspondance du Roi avec le marquis d'Argens, cette poésie forme le commencement de la lettre de Frédéric, du 13 août 1762. Loudon prit Schweidnitz le 1<sup>er</sup> octobre 1761; Tauentzien le reprit le 9 octobre 1762.)



---

# A LA PRINCESSE AMÉLIE,

## SUR UNE NÉGOCIATION DE PAIX QUI ÉCHOUA.

---

Volez, mes vers, à Magdebourg,  
Allez chez ma sœur pour lui dire  
Que de sa troisième hégire<sup>7</sup>  
Nous atteignons le dernier jour.  
Ce fier triumvirat<sup>a</sup> qui voulait me proscrire  
Paraît agonisant, et sa fureur expire;  
Du Très-Chrétien battu les guerriers affaiblis,  
Revenus d'un profond délire,  
Ne feront plus flotter les lis  
Parmi les aigles de l'Empire.  
Mais après leur défection,  
L'orgueil, l'acharnement, l'extrême ambition  
Dont brûle l'implacable reine,  
Le formidable apprêt, joint au puissant effort  
De la souveraine du Nord,  
Feront encor rougir l'arène  
D'un sang dont leur rage inhumaine  
Voudrait désaltérer l'insatiable Mort.  
Ainsi nos vœux fervents ont adouci le sort;  
Jouet des aquilons et des fureurs de l'onde,

<sup>7</sup> Fuite de Mahomet de la Mecque. Pendant la guerre, la cour se retira trois fois de Berlin à Magdebourg.

<sup>a</sup> Voyez ci-dessus, p. 121.

Dans peu notre nef vagabonde  
Sur les flots apaisés pourra voguer au port.  
Mais qu'il en coûtera de travaux, cette année,  
Avant d'avoir atteint cette heureuse journée  
Où la paix, amenant la joie et les plaisirs,  
Arrêtera le cours des pleurs et des soupirs!  
Courez, volez, heures trop lentes,  
Surpassez, s'il se peut, mes rapides désirs;  
Conduisez sur nos bords ces déités charmantes,  
Les Muses, Minerve et Thémis.  
Que Mars au front d'airain, de ses flèches sanglantes,  
N'atteigne que nos ennemis,  
Et que nos demeures riantes  
Dans leurs retraites innocentes  
Nous rassemblent enfin avec tous nos amis.  
Alors, loin de ces champs que Bellone désole,  
Au bout de mon pénible rôle,  
Détestant ce théâtre où souvent j'ai monté,  
Et souvent mal représenté  
D'un tragique héros le fastueux symbole,  
Je pourrai vivre en liberté,  
Sacrifiant avec gaité  
Au bonheur d'un peuple frivole  
L'ambition cruelle et folle  
Et l'ennuyeuse gravité.

De Meissen, 1760. (En novembre, après la bataille de Torgau.)

---

## LETTRE A VOLTAIRE.

Quelle rage vous anime encore contre Maupertuis? Vous l'accusez de m'avoir trahi. Sachez qu'il m'a fait remettre ses vers bien cachetés après sa mort, et qu'il était incapable de me manquer par une pareille indiscretion.

Laissez en paix la froide cendre  
Et les mânes de Maupertuis;  
La Vérité va le défendre,  
Elle s'arme déjà pour lui.  
Son âme était noble et fidèle;  
Qu'elle vous serve de modèle.  
Maupertuis sut vous pardonner  
Ce noir écrit, ce vil libelle  
Que votre fureur criminelle  
Prit soin chez moi de griffonner.<sup>a</sup>

Voyez quelle est votre manie :  
Quoi! ce beau, quoi! ce grand génie,  
Que j'admiraïs avec transport,  
Se souille par la calomnie,  
Même il s'acharne sur un mort!

Ainsi, jetant des cris de joie,  
Planant en l'air, de vils corbeaux  
S'assemblent autour des tombeaux,  
Et des cadavres font leur proie.

<sup>a</sup> Voyez ci-dessus, p. 108.

Non, dans ces coupables excès  
Je ne reconnais plus les traits  
De l'auteur de la *Henriade*;  
Ces vertus dont il fait parade,  
Toutes je les lui supposais.

Hélas! si votre âme est sensible,  
Rougisiez-en pour votre honneur,  
Et gémissiez de la noirceur  
De votre cœur incorrigible.

Vous en revenez encore à la paix. Mais quelles conditions! Certainement les gens qui la proposent n'ont pas envie de la faire. Quelle dialectique que la leur! Céder le pays de Clèves, parce qu'il est habité par des bêtes! Que diraient ces ministres, si on demandait la Champagne, parce que le proverbe dit : Nonante-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes? Ah! laissons tous ces projets ridicules. A moins que le ministère français ne soit possédé de dix légions de démons autrichiens, il faut qu'il fasse la paix. Vous m'avez mis en colère; votre repentir obtiendra votre pardon. En attendant, je vous abandonne à vos remords et aux Furies vengeresses qui poursuivent les calomniateurs, jusqu'à ce que cette religion naturelle que vous dites innée renouvelle les traces qu'elle avait autrefois imprimées dans votre âme.  
*Vale.*

A Freyberg, ce 3 d'avril 1760.

---

# ÉPITRE

## AU MARQUIS D'ARGENS,

en lui envoyant les *Lettres de Phihiu*,<sup>a</sup> que le Roi avait composées; elles contiennent une satire du pape, qui avait envoyé au maréchal Daun une toque et une épéc bénites.<sup>b</sup>

Marquis, je vais sur vos brisées;  
Tantôt Suisse,<sup>8</sup> tantôt Chinois, <sup>a</sup>  
Je reste incognito sous ces formes usées,  
Et débite mes billevesées  
Contre ces potentats sournois,  
Gens durs et de mauvais aloi.  
Je révèle au public, me cachant sous un masque,  
La honte d'un pontife et les crimes des rois,  
Que ma plume, en jouant, par un travers fantasque,  
Avec ménagement persifle quelquefois.  
Je fais flèche de tous les bois;  
Puisque mon fer s'émousse, il faut bien que ma plume  
Me venge des affronts dont l'ennui me consume,  
Et verse selon son pouvoir

<sup>a</sup> Voyez t. XV, *Mélanges littéraires*, n° XX.

<sup>b</sup> Voyez t. IV, p. 223, et ci-dessus, p. 130.

<sup>8</sup> Il avait paru des *Lettres d'un Suisse* dans lesquelles le Roi développait la politique de la cour de Vienne. [Voyez t. XV, *Mélanges littéraires*, n° XVIII et n° XIX.]



Les flots de la plaisanterie  
Et d'une modeste ironie  
Sur le saint-père, unique espoir  
De l'auguste et fière héroïne  
Qui respire le sang et trame ma ruine;  
Sur la cour ennemie et le cœur traître et noir  
D'une princesse à haute mine  
Que dans le fond du Nord, où sa grandeur domine,  
Jadis Algarotti fut voir;<sup>a</sup>  
Sur ce prêtre insensé qui contre moi fulmine  
L'anathème matin et soir,  
Ayant au . . . la cristalline,  
En main le sceptre et l'encensoir.  
Je l'avouerai, ma conscience  
Voudrait qu'avec plus d'indulgence  
Je pardonnasse en bon chrétien  
De tant d'affronts reçus l'irréparable offense.  
Non, je n'en vois pas le moyen;  
On nous dit, et chacun le pense,  
Que le plaisir de la vengeance  
Est un plaisir des dieux, et pour le goûter bien,  
Je suis en ce moment païen.  
Comment! par respect pour le trône,  
Nous faut-il laisser outrager,  
Et, flatteurs rampants, ménager  
Ces avortons de Tisiphone,  
Ces rois qui n'épargnent personne,  
Lorsque, la force en main, ils peuvent se venger?  
Si j'avais du brillant génie  
Reçu le rare don du ciel,  
J'aurais plus finement su draper la manie  
De ce tas d'écoliers qui de Machiavel  
Ont fait leçon de perfidie,  
Qui, prêts à se canoniser,  
Avec un air de modestie,

<sup>a</sup> En 1739.

Ne parlent que de m'écraser.<sup>a</sup>  
Mais après les *Lettres persanes*,  
Et les écrits d'un certain juif,<sup>b</sup>  
Le lecteur fort rébarbatif  
Rira de mes œuvres profanes,  
Et, d'un regard un peu trop vif,  
Aux ongles connaissant la bête :  
J'ai trouvé, dira-t-il, dans l'écrit que l'on fête,  
Au lieu d'un maître un apprenti.  
Ah ! pauvre chantre d'Arcadie,  
Ainsi tu te peinas en vain  
Pour imiter la mélodie  
Du rossignol ou du serin ;  
Tes airs en font la parodie.

(Mars 1760.)

<sup>a</sup> Voyez ci-dessus, p. 10 et 75.

<sup>b</sup> Allusion aux *Lettres juives*, que le marquis d'Argens avait publiées en 1736.

---

---

**La princesse Amélie avait écrit au Roi qu'elle craignait  
bien que la paix ne se fit pas sitôt, et le Roi lui  
répondit par ces vers.**

---

**L**orsqu'un fils d'Apollon que son démon lutine  
Dans le fort du travail embrouille étourdiment  
Un sujet compliqué qu'au théâtre il destine,  
Son esprit, fatigué dans cet épuisement,  
Emprunte pour son dénouement  
Le secours d'un dieu de machine.

(Printemps 1760.)

---

---

## ÉPITRE.<sup>a</sup>

---

Enfin, le triste hiver précipite ses pas,  
Il fuit, enveloppé de ses sombres frimas;  
Le soleil vient dorer le sommet des montagnes,  
Ses rayons renaissants ont fondu les glaçons,  
Les torrents argentins tombent dans les vallons,  
Et leurs flots serpentants humectent les campagnes.  
Les autans rigoureux, les fougueux aquilons,  
Dans les antres du Nord ont cherché leur asile;  
Le printemps vient, tout rit; le souffle des zéphyrs  
Rend le sein de la terre abondant et fertile,  
Il ramène aux mortels la saison des plaisirs.  
La nature aux abois, sans force et décrépité,  
    Que l'hiver a pendant six mois  
    Ensevelie sous ses lois,  
Triomphe du tombeau et d'un sommeil stupide,  
    Comme l'insecte chrysalide  
Ressort de son cocon plus brillant qu'autrefois.  
    La jeune, la charmante Flore,  
    Profitant de ces jours sereins,  
    Incessamment va faire éclore

<sup>a</sup> Frédéric envoya à Voltaire cette *Épître* sur le printemps, le 1<sup>er</sup> mai 1760; elle était alors intitulée, *Épître sur le commencement de cette campagne*. Il l'envoya en même temps au marquis d'Argens.

Dans la traduction allemande des *Œuvres posthumes* (Nouvelle édition. A Berlin, 1789, t. VII, p. 108), ce morceau est intitulé *Der Frühling* (Le Printemps).

Ses fleurs, l'ornement des jardins.  
Les doux parfums de l'air, la chaleur, tout conspire  
A ranimer l'essor de nos sens morfondus,

A nous réunir aux élus,  
Sous le voluptueux empire  
Qu'étend sur tout ce qui respire

Le prestige enchanteur des charmes de Vénus.

Déjà son feu divin inspire  
L'amour qu'en gazouillant expriment les oiseaux ;  
Elle échauffe l'instinct des habitants des eaux ;  
Par elle le berger pour sa Phyllis soupire,  
Tandis qu'un même amour enflamme ses troupeaux ;  
Reine de la nature, elle amollit et touche

Le cœur sanguinaire et farouche  
Des tigres, des lions, des cruels léopards ;

Les accents de sa belle bouche  
Ont su fléchir jusqu'au dieu Mars.

Mais lorsque toute la nature  
S'abandonne à l'instinct d'une volupté pure,  
Que l'amour de ses feux paraît tout ranimer,

Que l'air retentit du murmure  
Des amants qui sous la verdure  
Chantent le doux plaisir d'aimer,

Un austère devoir m'ordonne de m'exclure  
Des charmes enchanteurs que je viens de nommer.

L'honneur parle, la gloire altière  
Va m'entraîner dans la carrière

Où l'implacable Mars au regard inhumain,  
Parmi des tourbillons de flamme et de poussière,  
Fait dans des flots de sang rouler son char d'airain.

L'esprit est occupé par des exploits rapides,  
Il n'est plus là d'Amour, de Cinyre ou d'Iris ;

On ne voit que des Euménides,  
Parmi le meurtre et les débris,

Exciter, animer par l'éclat de leurs cris,  
Dans l'effort du combat, ces guerriers homicides,  
Du vif désir de vaincre et de la gloire épris ;

Et l'on n'aperçoit d'autre image  
Que rapt, violence et carnage.  
Tandis que l'univers ne paraît aspirer  
Qu'au noble emploi de réparer  
L'immense et mémorable perte  
Que l'espèce humaine a soufferte,  
Quand la nature enfin va partout s'occuper  
Du doux plaisir de reproduire,  
Une fatale loi nous condamne à détruire  
Tous ceux que Mars a tardé d'extirper.  
Eh quoi! la nature féconde  
Dans sa profusion n'a pu nous départir  
Qu'un moyen pour entrer au monde!  
Il en est cent pour en sortir.  
Ne devrions-nous pas diminuer le nombre  
De ces chemins semés de douleurs et de maux?  
Mais l'homme, atrabilaire et sombre,  
En invente avec soin chaque jour de nouveaux.  
Ah! quelle fureur nous enivre,  
Pour t'immoler, ô Mars, nos plus tendres désirs!  
Qu'il en coûte, ô gloire, à te suivre!  
Nous avons deux moments à vivre,  
Qu'il en soit un pour les plaisirs.

De Freyberg, avril 1760.

---

---

# C O N T E.

---

## LES AMOURS D'UNE HOLLANDAISE ET D'UN SUISSE, PAR CORRESPONDANCE.

---

Dans ces beaux jours où renaît la nature,  
Où l'air pesant de ses frimas s'épure,  
On voit éclore et fleurs et papillons.  
Il naît aussi des Amours par millions;  
Les uns sont gais, libertins et volages,  
Les autres sont rêveurs et sérieux;  
Ceux-ci hautains et tant soit peu sauvages,  
Ceux-là plus vifs, ardents, impétueux,  
Tracassiers, changeants, capricieux.  
Mais en faisant ces divers personnages,  
Dans leurs esprits ils ont mêmes travers.  
Défiez-vous de leurs doux gazouillages,  
De leurs transports, de leurs serments légers  
Que les zéphyrs emportent dans les airs;  
Retenez bien, si vous m'en voulez croire,  
Ce conte-ci, recueilli de mon temps  
Dans les replis secrets de ma mémoire.

Or, cet Amour dont je vous fais l'histoire,  
Vers le début de ce présent printemps,  
Reçut le jour de grotesques parents;  
Il naquit donc chez une Hollandaise

Folle d'orgueil, et qui se pâmait d'aise  
 Lorsque l'espoir de titres éclatants  
 Enflait son cœur tout pétri de fadaise.

Couchée un jour mollement sur sa chaise,  
 Soit vanité, soit par amusement,  
 Elle voulut se donner un amant,  
 Quoique son cœur, selon la voix publique,  
 Fût réputé dans les pays flamands  
 Pour des plus froids, pour flegmatique.  
 Donc il avint que l'Amour qu'elle fit,  
 Très-ressemblant à sa mère, naquit  
 Plein d'intérêt, le cœur paralytique,  
 Digne par là, si l'on y réfléchit,  
 De devenir un jour grand politique.

Ce gros Amour néanmoins prétendit  
 De devenir le concurrent pudique  
 De Cupidon, nommé le Cythérique.  
 Voici comment notre balourd s'y prit :  
 Il jeta l'œil sur un honnête Suisse;  
 Il se flatta, sans trop se fatiguer,  
 Qu'il pourrait bien au gré de son caprice  
 Prendre d'assaut ce cœur encor novice.  
 Il le fallait de fort loin subjuguier;  
 Il ne pouvait présenter à sa vue  
 De deux tetons les gentils boutonceaux,  
 Toujours flottants, tantôt bas, tantôt hauts,  
 Sur le satin d'une gorge charnue.

Il recourt donc alors très-à propos  
 A ce bel art qui, peignant nos idées,  
 Les fait passer par des mains affidées  
 Aux doux amants, ou bergers, ou héros.  
 La lettre vient, on la lit; que d'alarmes!  
 Elle disait en style gracieux :  
 « J'ai des trésors, ce sont là de vrais charmes;  
 « Ça, que l'on m'aime, et qu'on rende les armes. »  
 Huit fois par mois ces aimables poulets  
 Venaient d'Utrecht à Freyberg par exprès,



Pour rendre un Suisse amoureux et fidèle.  
Le pauvre Suisse, assez mal en sequins,  
Pour ce métal se sentant quelque zèle,  
Aurait voulu soupirer pour la belle ;  
Mais comme on sait qu'ici-bas les destins  
De toute chose ont disposé la course,  
Notre bon Suisse, imbu de projets vains,  
Ne se sentit épris que de la bourse,  
Pour elle enfin s'allumait son brasier.

L'Amour d'Utrecht, balourd et non sorcier,  
Ne savait point le code de Cythère ;  
Il ignorait que le grand art de plaire  
A Cupidon valut plus d'un laurier.  
Qu'arriva-t-il de l'affaire entamée ?  
Le voici net, et le monde saura,  
Ainsi par moi que par la renommée,  
Que notre Suisse assez froid demeura ;  
Le feu languit, la cendre s'affaissa,  
Tout s'éteignit, et parmi la fumée,  
L'Amour d'Utrecht dans les airs s'envola.

A tout Amour de pareil caractère,  
Intéressé, froid et sans passion,  
Du petit dieu très-difforme avorton,  
Vénus dicta, pour l'honneur de Cythère,  
Cette sentence équitable et sévère :

- Quiconque aura lésé de Cupidon
- La majesté, pour sa punition
- En qualité de fourbe et de faussaire,
- N'atteindra pas à l'image légère
- Du vrai bonheur dont jouit à foison
- Quiconque sert et l'Amour, et sa mère.
- Si cependant par ruse le félon
- Entrelaçait les nœuds du mariage,
- Le jour d'hymen sera pour le fripon
- Le premier jour d'éternel cocuage. »

A Freyberg, avril 1760.

---

---

# A VOLTAIRE,

QUI AVAIT FAIT UN COMPLIMENT FLATTEUR AU ROI  
SUR DES VERS QU'IL LUI AVAIT ENVOYÉS.

---

De l'art de César et du vôtre  
J'étais trop amoureux dans ma jeune saison ;  
Mais je vois, au flambeau qu'allume ma raison,  
Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans l'autre.  
Depuis ce grand Romain qu'on osa massacrer,  
Dans les noms que l'histoire eut soin de consacrer,  
Il n'en est presque aucun, en exceptant Turenne,  
Condé, Gustave-Adolphe, Eugène,  
Que l'on ose lui comparer.  
Sur le Parnasse, après Virgile,  
Je trouve, sur dix-sept cents ans,  
Que le génie humain stérile  
Fut dépourvu de grands talents.  
Si le Tasse, depuis, réussit à nous plaire  
Par les beaux détails de ses chants,  
Sa fable mal ourdie altère  
Tout l'éclat de ses traits brillants.  
Enfin le seul digne adversaire  
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'opposer,  
On va le deviner, je me le persuade,

C'est l'auteur que la *Henriade*  
Mérita d'immortaliser.

Pour moi, je me renferme en mes justes limites,  
Et, loin de me flatter d'atteindre en mon chemin  
Au talent du poëte et du héros romain,

Je borne mes faibles mérites  
Aux soins de secourir la veuve et l'orphelin.

(1<sup>er</sup> mai 1760.)



---

# LETTRE

## AU MARQUIS D'ARGENS.

---

De notre camp de porcelaine,  
Au fidèle et bon citadin  
Des murs antiques de Berlin  
Salut et santé souveraine,  
Paix et tranquillité prochaine.

Or dites-nous, mon cher marquis,  
Que faites-vous, et la marquise,  
Séquestrés dans votre taudis?  
Tous deux vivants ensevelis,  
Redoutez-vous toujours la bise  
Et le perfide vent coulis  
Qui perce rideaux, et méprise  
L'épais tissu de vos habits?  
Passez-vous les jours et les nuits,  
Selon vos us et votre guise,  
Sans sortir tous deux de vos lits?  
Ou bien commentez-vous ensemble  
Quelque vieux philosophe grec,  
Ouvrage charmant, quoique sec,  
Devant lequel l'imprimeur tremble,  
Et s'agenouille par respect?

Mais non, mon esprit imagine,  
Ou, pour mieux dire, je devine

Le train de vos jours usité :  
 Je crois vous voir en votre chambre,  
 Où n'entra jamais odeur d'ambre,  
 Dans la flanelle empaqueté,  
 De pelisses emmaillotté,  
 Les pieds sur votre chaufferette,  
 Le bonnet de nuit sur les yeux,  
 Dissserter avec le prophète  
 Sur le destin que nous apprête  
 L'obscur volonté des cieux.

Moi, dont l'âme matérielle  
 N'a pas le don de s'exalter,  
 Je puis, sans vouloir empiéter  
 Sur votre diseur de nouvelle,  
 Vous en révéler aujourd'hui  
 D'aussi vraisemblables que lui.  
 Je les tire de ce grimoire  
 Que me donna ce vieux Dessau  
 A l'œil fier, à moustache noire,  
 Magicien dès le berceau.

Voici ce que dit ce bon livre  
 Sur l'histoire de l'avenir;  
 Gardez-vous bien de le honnir,  
 Ou bien malheur pourrait s'ensuivre;  
 De croyance il faut vous munir :

« Dès que l'ardente canicule  
 « Aura porté dans les cerveaux  
 « Ce feu pénétrant qui les brûle,  
 « Alors les princes, les héros,  
 « Empressés sur les pas d'Hercule,  
 « Aux combats iront à grands flots.  
 « Notez que d'iceux les plus sots,  
 « De Prusse, d'Autriche et Russie,  
 « Acharnés sur la Silésie,  
 « Aux autres tourneront le dos. »

Si cependant je vous dois dire  
 Ce qui se passe dans mon cœur,

Tandis qu'en ce moment flatteur  
 Avec vous je m'efforce à rire,  
 Tout en badinant je soupire,  
 Et sens le poids de mon malheur.  
 Plein de chagrin et de fureur,  
 Je donne à tous les mille diables  
 Les cercles et leur empereur,  
 Les oursomanes exécrables,  
 Vos Français, quoique plus aimables,  
 Avec leur *Louis du moulin*,  
 Ses ministres et sa catin,  
 Madame et monsieur le Dauphin,  
 Et la guerre et la politique.

Je confesse sincèrement  
 Que ce petit emportement  
 N'est point dans le goût du Portique,  
 Et n'a point eu pour élément  
 L'impassibilité stoïque.  
 Mais j'aurais voulu voir Zénon,  
 Socrate et le divin Platon,  
 Contre trois femmes enragées,  
 De hauteur, d'orgueil rengorgées,  
 Se débattre dans ce canton,  
 Et dans ces plaines ravagées  
 Essuyer sur leur triste front  
 Chaque jour un nouvel affront.  
 Leur sang-froid et leur patience,  
 Dans cette épreuve d'insolence,  
 N'aurait pas longtemps tenu bon;  
 Et quand ç'aurait été Caton,  
 Dans son cœur rempli de souffrance  
 Il aurait senti, j'en réponds,  
 Les aiguillons de la vengeance.

Et que peut la froide raison  
 Contre le cri de la nature?  
 On s'aigrit à force d'injure,  
 Et, selon mon opinion,

On verra toute créature  
 Penser de même que Timon.  
 Voilà, marquis, comme raisonne  
 L'esprit, ce sophiste éloquent;  
 Puis-je cacher par ce clinquant  
 La passion qui m'empoisonne?  
 Quoi qu'il en soit, en ce moment  
 Je puis espérer fermement  
 Que tout bon chrétien me pardonne,  
 Et que Dieu, si doux, si clément,  
 En fera par clémence autant.  
 Vous surtout, dont j'ambitionne,  
 Soit dans mon camp, soit sur le trône,  
 Les suffrages et l'agrément,  
 Vous m'absoudrez tout doucement  
 De ce péché, que la Sorbonne,  
 Même l'archange Gabriel,  
 S'il argumentait en personne,  
 Trouverait un péché véniel.

A Meissen, en mai 1760. (Ces vers forment le commencement de la lettre du Roi au marquis d'Argens, datée de Meissen, 7 mai 1760.)



---

**ÉPITRE**  
**AU MARQUIS D'ARGENS,**  
**COMME LES RUSSES ET AUTRICHIENS BLOQUAIENT**  
**LE CAMP DU ROI.**

---

**Le philosophe des marquis,  
Le Provençal le plus fidèle,  
Ne m'a, de deux grands mois, transmis  
Ni mot, ni billet, ni nouvelle.  
Ce n'est pas lui que je querelle,  
Mais ce vil ramas de brigands,  
Ces barbares qui tous les ans  
Viennent, au milieu de l'automne,  
Des riches faveurs de Pomone  
Dépouiller nos fertiles champs.**

**Comme un vaste et sombre nuage  
Renferme en ses flancs ténébreux  
La grêle, la flamme et l'orage,  
Est devancé par le ravage  
Des aquilons impétueux :  
Ainsi cet essaim de barbares,  
De nos troupeaux, de nos trésors  
Pilleurs et ravisseurs avarés,  
En inondant ces tristes bords,  
Ont été précédés des corps**



De leurs Cosaques et Tartares,  
Artisans de destruction,  
D'horreur, de dévastation;  
Ils ont enlevé pour prélude  
Vos lettres et mon postillon.

Bientôt leur vaste multitude,  
Jointe à l'Autrichien Loudon,  
Nous entoure avec promptitude;  
Tous leurs guerriers font un cordon.  
Voilà notre camp qu'on assiège;  
L'Autrichien veut batailler,  
Tout orgueilleux de son cortège;  
Le Russe craint de ferrailer.

Mais le dieu de l'intelligence,  
Qui n'entre point dans les conseils  
De ces gens, à Thrason<sup>9</sup> pareils,  
Nous fit trouver dans la constance  
Notre rempart, notre assurance,  
Et non dans de grands appareils.

La méfiante vigilance,  
Tous les matins, au trait vermeil  
Que dardait la naissante Aurore,  
De nos yeux tout prêts à se clore  
Chassait les pavots du sommeil;  
Et Mars, qui, selon sa coutume,  
Se rit d'un catarrhe ou d'un rhume  
Gagné dans ses champs périlleux,  
Au lieu de la douillette plume,  
Nous fournit des lits plus pompeux  
Que n'ont les courtisans oiseux  
Qui, dans la mollesse, à Versailles,  
En étourdis, de nos batailles  
Se font les juges sourcilleux.

Une colline en batterie,  
Monument de notre industrie,  
Fut notre somptueux palais,

<sup>9</sup> Brave de Térence.

Et des javelles que sans frais  
Amassait une main guerrière  
Nous offraient leur douce litière;  
La terre portait notre faix,  
Et des cieux l'immense carrière  
De notre lit formait le dais.

Là, quinze jours, et plus encore,  
Nous vîmes la naissante Aurore,  
A sa toilette le matin,  
De vermillon hausser son teint,  
Se parer de ses émeraudes,  
De ses rubis, montés aux modes  
Qui de Paris vont à Berlin.  
De même, vers le crépuscule,  
Tant que dura la canicule,  
On nous vit, sans nous relâcher,  
Assister au petit coucher  
De Phébus, qui chez Amphitrite  
Toutes les nuits fait sa visite.

Enfin, par un heureux hasard,  
Ou bien quel qu'en soit le principe,  
Des bataillons l'épais brouillard  
En moins d'un clin d'œil se dissipe.  
Où sont ces hommes qu'ont vomis  
Les bords glacés du Tanaïs,  
Les marais empestés du Phase,  
Ou les cavernes du Caucase?  
Je n'aperçois plus d'ennemis.

Non, non, ils n'ont point de scrupule,  
Ils vont fuyant vers la Vistule,  
Pour cacher la honte et l'affront  
Dont on a fait rougir leur front.  
Qu'ils retournent dans leur repaire,  
Chez les farouches animaux,  
Et qu'ils déchargent leur colère  
Sur cette engeance sanguinaire,  
De tigres, d'ours, de lionceaux.

Pour Loudon, ce vaillant Achille,  
Qui traite à présent d'imbécile  
Ce Daun qu'il méprise et honnit,  
Quoique du saint-père béni,  
Loudon et sa troupe dorée,  
Et ses guerriers et ses archers,  
Se sont une belle soirée  
Blottis derrière un rocher  
Où nous n'irons pas les chercher.

Tels sont les gestes véridiques,  
Les faits, les exploits héroïques  
Qu'ont vus les champs silésiens  
Des Russes et des Prussiens.

Mais tandis que ma muse accorte  
Très-succinctement vous rapporte  
Les prouesses de nos soldats,  
Subitement devant ma porte  
Arrive, avec un grand fracas,  
Cette bavarde<sup>10</sup> à l'aile prompte  
Qui sans respirer vous raconte  
Ce qu'elle sait ou ne sait pas,  
Et qui répand à chaque pas  
La gloire tout comme la honte  
Des belles et des potentats.

Cette rapide renommée,  
Dont l'homme le plus éventé  
Et le sage, par vanité,  
Convoient tous deux la fumée,  
Nous apprend par des bruits confus  
Que Daun et Broglie sont battus.<sup>11</sup>

C'est ainsi que le ciel se joue  
De ce que l'homme croit prévoir;  
Ce plan où se fondait l'espoir  
Que la grande alliance avoue,  
Et que Loudon sans s'arrêter

<sup>10</sup> Fausse nouvelle.

<sup>11</sup> Cela était faux.

Contre nous dut exécuter,  
Ce plan dans un moment échoue.

Ceci me rappelle, marquis,  
La montagne de La Fontaine,  
Qui, hurlant et jetant des cris,  
Du travail d'enfanter en peine,  
N'accoucha que d'une souris.

---

### GAZETTE MILITAIRE.

---

Dans ce moment, de grand matin,  
Nous apprenons par le Sarmate  
Qu'un de nos héros, nommé Plate,  
Vient de donner un coup de patte  
Au Moscovite Buturlin.

Il a pris un gros magasin  
Et deux mille hommes à Koblin;<sup>a</sup>  
Mais, ce qui passe la croyance,  
Et fâche la russe Excellence,  
Ce sont cinq mille chariots,  
Tous bien chargés, par prévoyance,  
Du butin que fit ce héros.  
Oh! que la guerre est impolie!

De plus, voici ce qu'on apprend :  
Qu'une cité très-bien munie,  
Capitale de Posnanie,  
Par un bonheur tout aussi grand,  
Signale le bras triomphant

<sup>a</sup> Le magasin russe que le lieutenant-général de Platen détruisit à Kobylin le 13 septembre était peu considérable; mais, deux jours après, non loin du couvent de Gostyn, il s'empara d'un magasin de cinq mille chariots. Voyez t. V, p. 126.

Du vainqueur du peuple oursoman.  
Neuf bataillons portent nos chaînes,  
Et ce Buturlin si rétif,  
Cet ardent dévastateur de plaines,  
Chez le Sarmate fugitif,  
Se cache pour pleurer ses peines.

Ainsi, bonnes gens de Berlin,  
Ne craignez plus pour cette automne  
Les maux que vous ferait Bellone  
Sous la forme de Buturlin.  
Pour éviter votre ruine,  
Nous avons eu l'art de traiter  
D'une alliance à la sourdine  
Avec madame la Famine;  
Lorsque sur elle on peut compter,  
Jusqu'aux ours, tout peut se dompter.

Ah! puissent-ils dans la mer Noire,  
Tous ces fâcheux, tout d'un plein saut,  
La tête en bas, le cul en haut,  
S'abîmer, eux et leur mémoire!

Du camp de Bunzelwitz, 1761.



# ÉPITRE

## AU MARQUIS D'ARGENS.

---

Orgueilleuse raison, ce trait doit te confondre;  
Que de maux inouïs sur nous viennent de fondre!  
L'œil n'a pu les prévoir, ni l'art les prévenir,  
Un voile impénétrable a caché l'avenir;  
Nos regards curieux sans fin sur lui s'exercent,  
Leurs efforts sont perdus, jamais ils ne le percent.

La campagne, marquis, approchait de sa fin,  
On osait se flatter d'un plus heureux destin;  
Déjà disparaissait l'immense multitude  
De ce peuple cruel, né dans la servitude,<sup>a</sup>  
Qui, tel qu'aux Apennins les orageux torrents,  
Ravageait nos cités et dévastait nos champs.  
Ils avaient fui, l'espoir commençait à renaître  
Qu'ayant moins d'ennemis, on les vaincrait peut-être.

Ce calme inespéré ne dura qu'un moment,  
La foudre avec l'éclair partit au même instant;  
L'Autrichien caché, tapi dans ses montagnes,  
Prémédite son coup, descend dans les campagnes.  
Ces travaux dont Vauban, le digne fils de Mars,  
Par des fossés profonds défendait les remparts  
Dont Schweidnitz assurait sa redoutable enceinte,  
N'ont pu contre un assaut la préserver d'atteinte;

<sup>a</sup> Le général Buturlin, évacuant la Silésie, repassa l'Oder le 17 septembre 1761. Voyez t. V, p. 126.

Sous un bras téméraire autant qu'audacieux  
Elle tombe une nuit, presque à nos propres yeux.  
Dès lors les embarras de tout côté nous pressent,  
Depuis ce coup fatal tous les troubles renaissent ;  
De l'Oder jusqu'au Rhin, de Cosel à Colberg,  
On voit l'airain tonnant, et la flamme, et le fer,  
Déployer leur horreur sur toutes mes provinces,  
N'épargner ni les grands, ni les peuples, ni princes ;  
Tout l'État est en butte à ce commun danger.  
Je ne puis me défendre, et je dois me venger ?  
Les projets des Césars, des Condés, des Eugènes,  
Dans cette extrémité sont des sciences vaines ;  
Il faudrait que le ciel, favorable à nos vœux,  
Daignât manifester son bras miraculeux.  
Nos moyens sont à bout, l'adresse et la vaillance  
Succombent sous le nombre et sous la violence  
De l'univers entier conjuré contre nous.

« Le sage doit prévoir ; il le peut, direz-vous :  
« Des faits bien combinés lui tiennent lieu d'augures,  
« Il se prépare ainsi d'heureuses conjonctures. »

La prudence, marquis, est un fil incertain,  
Il guide, égare, et cède au pouvoir du destin ;  
L'apparence souvent dément ce qu'elle indique,  
Ce qui paraît probable au fond est chimérique.  
Tel est ce labyrinthe où l'homme, sans flambeau,  
Se perd en tâtonnant, l'œil chargé d'un bandeau.

Le perfide métier que celui qui m'occupe !  
En calculant mes pas, je n'en suis pas moins dupe  
Des caprices du sort et des événements ;  
Je perds en vains projets de précieux moments.  
Ma constance, aux abois du fardeau qui m'excède,  
D'un soin opiniâtre y veut porter remède ;  
Mais quel esprit perçant pourra me conseiller  
Par quel art ce chaos pourra se débrouiller ?

Ah ! quelque fermeté qu'ait l'âme la plus forte,  
Un torrent de malheurs sur elle enfin l'emporte ;  
Quand on n'a plus d'espoir, le courage tarit,

Et l'esprit révolté contre ses fers s'aigrit.  
 Le fatal ascendant du sort qui m'enveloppe  
 Infecte mes esprits d'un poison misanthrope;  
 J'ai pris ma vie en haine, et le jour en horreur;<sup>a</sup>  
 Et lorsque la raison adoucit cette aigreur,  
 Qu'un intervalle heureux permet que je respire,  
 D'un désastre nouveau l'on s'empresse à m'instruire:<sup>b</sup>  
 Pour nourrir ma douleur, hélas! que d'aliments!

J'épanche en votre sein mes secrets sentiments.  
 Jamais l'ambition ni l'intérêt infâme  
 N'ont pu tenter mes sens ni subjuguer mon âme;  
 Un sentiment plus grand, plus noble et généreux,  
 Au sortir du berceau m'embrasa de ses feux.  
 Mon cœur vous est connu; vous savez qu'il dédaigne  
 Les symboles pompeux d'un despote qui règne,  
 Que, souvent entouré d'un appareil si vain,  
 Vous m'avez toujours vu moins roi que citoyen.  
 Mais ma philosophie et mon indifférence  
 Ne vont point à souffrir l'injuste violence  
 De ce complot de rois qui, sans se rebuter,  
 D'un trône chancelant veut me précipiter.  
 Qui foule aux pieds l'orgueil déteste la faiblesse,  
 Endurer un affront, cher marquis, c'est bassesse;  
 De ce trône envié, tout prêt à succomber,  
 Je descendrais sans peine, et n'en veux pas tomber.

Peut-être qu'autrefois, enchanté par l'histoire,  
 J'ai sacrifié trop à l'amour de la gloire;  
 L'exemple séduisant de tant d'hommes fameux  
 Me remplit du désir de m'élever comme eux.  
 Mais bientôt, redressé par la philosophie,  
 J'appris par ses conseils à réformer ma vie,  
 A rejeter l'erreur, chérir la vérité;

<sup>a</sup> Racine dit dans *Phèdre*, acte I, scène 3 :

J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.

<sup>b</sup> Le Roi parle ici des échecs que les généraux Platen et Knobloch essayèrent en Poméranie, le 20 et le 25 octobre, et dont la suite fut la perte de Colberg, le 16 décembre. Voyez t. V, p. 133 et 134.



Et mon esprit alors, par ce charme emporté,  
 Connut que, pour atteindre à la gloire mondaine,  
 Il avait poursuivi sans fruit une ombre vaine,  
 Qu'il n'est qu'illusions, que tout s'évanouit.

Revenu de l'objet qui longtemps m'éblouit,  
 Je me disais : Je vois la fin de ma carrière,  
 Bientôt le froid trépas va clore ma paupière;  
 Faut-il par tant de soins, de chagrins et d'ennuis,  
 De jours si douloureux, de plus cruelles nuits,  
 Arriver à ce gîte où nous devons nous rendre,  
 Où le temps détruira nos noms et notre cendre?  
 Ah! s'il faut tout quitter au moment du trépas,  
 A des soins superflus pourquoi perdre nos pas?  
 Terminons les travaux d'une vie importune;  
 Est-ce à nous, vils mortels, à dompter la fortune?  
 Non, non, il faut choisir, pour aller à sa fin,  
 Une voie aplanie et le plus doux chemin;  
 Laissons aux conquérants entourés de ruines  
 Ces sentiers hérissés de ronces et d'épines.

Vaines illusions! songe vague et flatteur!  
 Cessons de nous tromper pour vaincre la douleur.  
 Esclave scrupuleux du devoir qui me lie,  
 Un joug superbe et dur m'attache à ma patrie;  
 Je vois en gémissant ses honneurs abolis,  
 Tant d'États inondés d'avidés ennemis,  
 Du danger renaissant l'intarissable source,  
 L'ennemi triomphant, le peuple sans ressource,  
 Et partout le ravage et la destruction.

Patrie! ô nom chéri! dans ton affliction,  
 Mon cœur, mon triste cœur te voue et sacrifie  
 Les restes languissants de ma funeste vie.  
 Loin de me consumer en soins infructueux,  
 Je m'élançai aussitôt dans ces champs périlleux;  
 La vertu me ranime, un nouveau jour m'éclaire.  
 Courons venger l'État, soulager sa misère,  
 Oublions tous nos soins pour ne penser qu'à lui,  
 Que l'effort de nos bras lui procure un appui;

Il faut dans le torrent nager malgré sa pente,  
Périr pour la patrie, ou remplir son attente.

Si quelque ambitieux, avide du danger,  
De ce pesant fardeau voulait me soulager,  
Qu'avec plaisir, marquis, dégagé de contrainte,  
Sans besoin d'étaler l'indifférence feinte,  
J'abdiquerais d'abord ma triste dignité!  
Dans le sein du repos et de l'obscurité,  
Loin des yeux importuns d'une foule indiscrete,  
J'irais m'ensevelir au fond d'une retraite.  
Si jamais votre ami, hors de ce tourbillon,  
D'un vain désir de gloire éprouvait l'aiguillon;  
Si ce monde pervers, ingrat, cruel et traître,  
L'abusait de nouveau, lui qui l'a su connaître . . . . .  
Ah! vous verrez plutôt et le ciel et les flots,  
Confondus, à l'instant rétablir le chaos.

Non, non, sans désirer dans cet heureux asile  
Ces honneurs, ces grandeurs, cette gloire stérile,  
Au sein de la vertu, moins craint, moins envié,  
J'élèverais un temple au dieu de l'amitié,  
Et saurais conserver l'unique bien du monde,  
L'innocence du cœur dans une paix profonde.  
Là, soit que le destin dût prolonger mes jours,  
Ou qu'il eût résolu d'en abrégér le cours,  
D'un œil indifférent, que la raison éclaire,  
Je verrais dans la mort la fin de ma misère,  
Certain que de ce corps par les maux accablé,  
Le souffle qui l'anime à peine est exhalé,  
Que cet instant rapide, en détruisant mon être,  
Rend l'homme tel qu'il fut avant qu'on le vit naître.<sup>a</sup>

Ainsi, ceux que ce jour a vu mettre au tombeau,  
Et tous ceux dont la mort éteindra le flambeau,  
Seront également, par une loi durable,  
Absorbés à jamais par l'âge irrévocable.

A Strehlen, le 8 novembre 1761.

<sup>a</sup> Voyez t. X, p. 199, et ci-dessus, p. 100.

---

# ÉPITRE

## SUR LA MÉCHANCETÉ DES HOMMES.

---

Je pensais autrefois, encor jeune et novice,  
Étranger dans le monde, étranger dans le vice,  
Que l'homme est le meilleur de tous les animaux.  
Il est bon, me disais-je, il a peu de défauts,  
Il n'est point furieux, cruel, ingrat ou traître.  
Je le prenais enfin pour ce qu'il devait être,  
Et dans le fond du cœur j'étais bien convaincu  
Qu'on rencontrait partout l'honneur et la vertu.

Cette charmante erreur, qu'enfantait l'ignorance,  
Se dissipa trop tôt; dans peu, l'expérience,  
Dans le tumulte affreux où je me vis jeté,  
Fit briller à mes yeux la triste vérité.  
Je cherchais des vertus, et je trouvais des crimes;  
Que de tours odieux! que d'infâmes maximes!  
Menteurs, fourbes, fripons, fous, perfides, ingrats,  
La foule d'envieux environna mes pas,  
Et mon âme, étonnée, interdite, éperdue,  
S'en fiait avec peine au rapport de ma vue.  
Je confessais enfin, frappé de tant de maux,  
Que, malgré sa raison, de tous les animaux  
L'homme est le plus cruel, de tous le plus féroce.  
Non, l'animal n'a point ce caractère atroce :  
La faim le rend avide, et non dissimulé,

Son courroux, s'il s'enflamme, est bientôt exhalé;  
Mais l'homme étant vengé conserve encor sa haine.

Cependant cette race, envers elle inhumaine,  
Perverse et si portée à la méchanceté,  
Au milieu des horreurs et de l'iniquité,  
Produisit quelquefois de ces âmes divines  
Qui sans doute des cieux tirent leurs origines,  
Esprits consolateurs des maux que nous souffrons,  
Qui paraissent des dieux au milieu des démons.  
Mais d'un présent si beau, si précieux, si rare,  
La main de la nature en tout temps fut avare.  
Le mal assurément domine ici partout,  
Il est dans l'univers de l'un à l'autre bout,  
On le trouve en autrui, trop souvent en soi-même.

Eh quoi ! l'Être parfait, ce Dieu grand et suprême,  
Fait-il également de sa divine main  
Cet ange que j'honore et ce monstre inhumain ?  
Je m'arrête, interdit, au bord de cet abîme,  
Où se perd en sondant l'esprit le plus sublime;  
Mes yeux respectueux de ces profonds secrets  
Détournent aussitôt leurs regards indiscrets.

Il nous suffit ici, malheureux que nous sommes,  
Tous les jours exposés aux trahisons des hommes,  
D'apprendre, en contemplant ce spectacle touchant,  
Combien le cœur humain est perfide et méchant.  
Il le paraît surtout quand, libre de contrainte,  
Du frein sacré des lois il étouffe la crainte,  
Ou quand impunément il ose les braver  
Du rang où la fortune a daigné l'élever;  
De ces lieux éminents, à l'abri du tonnerre,  
Enivré d'amour-propre, il écrase la terre.

C'est de là que des rois les folles passions  
Percent malgré leur voile aux yeux des nations.  
Ennemi déclaré de leur culte idolâtre,  
Je parus malgré moi sur le même théâtre;  
Le hasard, qui nous place ici-bas à son choix,  
Voulut qu'un philosophe eût le sceptre des rois.

Mais le trône aussitôt me fit des adversaires;  
Je les crus des héros, et c'étaient des corsaires.  
Que ce récit apprenne aux peuples ignorants  
Pour quels indignes dieux a fumé leur encens.

Le bonheur autrefois compagnon de ma vie  
Excita contre moi la fureur et l'envie  
Des rois ambitieux dont les sanglants complots  
De mes voisins jaloux ont soulevé les flots;  
De leurs bras réunis l'effort me persécute,  
Leur haine a préparé leur triomphe et ma chute.  
Dans la brûlante soif qu'ils ont de dominer,  
Il n'est rien de sacré qu'ils n'osent profaner,  
Ni rien que n'ait atteint leur foudre vengeresse;  
L'orgueil qui les possède, augmentant leur ivresse,  
Leur dépeint leurs forfaits sous les traits éclatants  
Des dieux qui de l'Olympe écrasent les Titans.  
Mais mon cœur, en ce trouble, atteint d'un coup plus rude,  
Éprouve de mon sang la noire ingratitude;  
Des princes élevés et nourris dans mon sein <sup>a</sup>  
Ont tâché d'y plonger le poignard assassin.  
Un lustre entier, témoin de ce sanglant ravage,  
A vu renouveler le crime et mon outrage,  
Et, malgré tant d'assauts, mon bras faible et tremblant  
Soutenir sans secours ce trône chancelant.

Le seul peuple en Europe auquel la foi nous lie,  
Triomphateur des mers, nous plaint et nous oublie.  
Nœuds sacrés, mais nœuds vains entre les nations,  
De l'amitié des rois douces illusions,  
Nés de la politique et de la conjoncture,  
Vous gardez le limon de cette source impure,  
Vous éblouissez l'œil qui ne sait pas prévoir,  
Et trompez qui sur vous croit fonder son espoir.  
Ces nobles sentiments et cette grandeur d'âme  
Que la vertu nourrit et que l'honneur enflamme  
A l'esprit des traités n'ont pu s'associer.

<sup>a</sup> Le duc Charles-Eugène de Wurtemberg. Voyez t. IV, p. 142; t. V, p. 9 et 232; t. IX, p. 11, x, et p. 1-7; et ci-dessus, p. 90.

L'intérêt y domine, et marche le premier;  
 Ses perfides conseils, son funeste artifice,  
 Au cœur des souverains altèrent la justice;  
 Sous le nom de Minerve il fait connaître au Roi  
 Comment en conscience il peut manquer de foi,  
 En mettant sa parole, au cas qu'il la révoque,  
 Sous le frivole abri d'une phrase équivoque.  
 Dans cette affreuse école instruit à s'avilir,  
 On apprend à tromper, on finit par trahir;  
 Les traités chez les grands sont le sceau des parjures.

Voilà d'autres amis, témoins de nos injures,  
 Indécis, incertains, pleins de crainte et glacés,  
 Faibles consolateurs de nos malheurs passés.  
 Ils ont dressé d'avance un pompeux cénotaphe,  
 Décoré de nos noms, chargé d'une épitaphe,  
 Satisfaits de laisser au monde consterné  
 Un léger souvenir d'un peuple exterminé.  
 En souffrirons-nous moins? Pour guérir nos atteintes  
 Il faut de vrais secours, non de vaines plaintes,  
 Une mâle assistance, un vigoureux soutien,  
 Un ami qui partage et le mal, et le bien.

Quittez le nom d'amis, vous que la crainte arrête,  
 Qui, tranquilles, du port contemplez la tempête,  
 Qui, sans tendre la main à ceux qui vont périr,  
 Par les flots courroucés les laissez engloutir.  
 Vos cœurs, à la pitié toujours inaccessibles,  
 Aux malheurs étrangers demeurent insensibles.  
 Le nom de l'amitié, pour moi saint et sacré,  
 Ne décorera point qui l'a déshonoré;  
 Je le refuse à vous, placés au rang suprême,  
 Dont l'amour concentré n'a d'objet que lui-même;  
 Je le refuse à toi, barbare souverain  
 Dont le cœur est de fer, les entrailles d'airain.

Mais qu'on m'apprenne, ou bien qu'un de ces rois m'explique  
 Sur quel principe absurde agit sa politique,  
 Et comment de sang-froid il a pu regarder  
 Ce torrent orageux, courant tout inonder,

Dévaster les États, en effacer la trace,  
Qui, s'approchant de lui, d'assez près le menace  
D'un sort non moins funeste et plus injurieux.

Ce n'était pas ainsi que pensaient nos aïeux,  
Lorsque de Charles-Quint le sanglant héritage  
A Philippe ou Joseph retombait en partage;  
A peine la discorde armait ces héritiers,  
A peine couvraient-ils les champs de leurs guerriers,  
Que l'Europe agitée, attentive aux alarmes,  
Par un effort soudain parut d'abord en armes,  
Mesura ses secours, et par un juste choix  
Rétablit l'équilibre et protégea les rois.  
Si de la liberté sa main prit la défense,  
Si sa prudence alors redressa la balance  
Qu'un monarque puissant fait pencher à son gré,  
Le mal était moins proche et moins désespéré  
Que le danger présent dont l'aspect la menace.

Rien ne peut égaler la criminelle audace  
De ce complot de rois, monarques conjurés  
Contre la liberté des Germains atterrés.  
Le Français, à poids d'or achetant des complices,  
Du Nord et du Couchant les deux impératrices,  
Cruels perturbateurs de ce triste univers,  
Le partagent entre eux et préparent ses fers.  
De ce corps monstrueux l'esprit est despotique:  
Uni par l'artifice et par la politique,  
C'est un feu dévorant qui veut tout consumer.

Si, libre en ses efforts, on lui laisse opprimer  
Un prince magnanime, ardent à se défendre,  
Alors, sans résistance osant tout entreprendre,  
Gouvernant l'univers au gré de ses projets,  
Il réduira les rois au rang de ses sujets;  
Voilà dans l'avenir ce que tout œil peut lire.  
Qui peut vous empêcher, princes, de vous instruire?  
Peuples trop amoureux de votre oisiveté,<sup>12</sup>  
Assoupis dans les bras de la sécurité,

<sup>12</sup> La Hollande.

De votre inaction goûtez longtemps les charmes,  
 Laissez verser le sang et répandre des larmes  
 A ceux dont les efforts ont au moins combattu;  
 Et puisqu'enfin l'Europe est stérile en vertu,  
 Puisque dans mes revers en vain je vous implore,  
 Puisque votre tendresse en regrets s'évapore,  
 En dédaignant l'effet de vos secours douteux,  
 Je fonde désormais mon espoir et mes vœux  
 Sur l'Orient, rempli d'enfants de la victoire,  
 Réservoir de héros, d'esprits nés pour la gloire.  
 J'y découvre de loin un peuple plein d'honneur,  
 Ami de l'oppressé, fléau de l'oppresser;  
 Votre infidélité, ce détestable crime,  
 N'a jamais pénétré dans les murs de Solime.<sup>13</sup>  
 Voyez vers l'Hellespont ces puissants armements  
 Ces guerriers vont voler et remplir leurs serments.

Qu'importe à ma raison et le rite et le culte  
 D'un ami généreux qui venge mon insulte?  
 Qu'on l'apprenne, en dépit de tous mes envieux :  
 Qui daigne m'assister est chrétien à mes yeux,  
 Et cent fois plus chrétien qu'un ennemi barbare,  
 De trésors et d'États usurpateur avare.  
 De la religion et l'esprit et la loi  
 Consiste dans les mœurs, et non pas dans la foi;  
 Celui qui veut ma perte est le seul infidèle.

Ah! laissons tonner Rome et frémir le faux zèle;  
 Qu'importe qu'un docteur imbécile, indiscret,  
 Maudisse absurdement Platon ou Mahomet?  
 Jadis le fanatisme, en allumant la guerre,  
 Pour de vains arguments a saccagé la terre;  
 De nos jours ce prétexte, aux regards pénétrants,  
 N'est plus qu'un masque usé des fureurs des tyrans.

Vous, rapides vainqueurs, vous, braves janissaires,  
 Accourez, combattez, frappez nos adversaires,

<sup>13</sup> On espérait le secours des Turcs, ils avaient fait avancer des troupes à Belgrad; mais la mort de l'impératrice de Russie rendit vaines ces démonstrations.



Aux champs de la victoire allez vous signaler.  
Vos pâles ennemis commencent à trembler;  
Puisse-ils à vos pieds expier leurs parjures!  
Puisse notre triomphe effacer nos injures!  
Puisse un noble dessein, d'un bon succès suivi,  
Rendre aux lois du croissant le Danube asservi!  
Accourez immoler d'une main enhardie  
Les crimes de l'Europe aux vertus de l'Asie.

De ces climats lointains va sortir le vengeur,  
De la Prusse aux abois heureux libérateur;  
Le trône des sultans, aux ennemis terrible,  
A produit un héros dont le cœur est sensible.<sup>a</sup>  
Digne de ses aïeux et du sang ottoman,  
Je vois revivre en lui l'esprit de Soliman;  
Il va, noble héritier de ce puissant génie,  
D'un innombrable camp couvrir la Pannonie,  
Et du Nord consterné presser en même temps  
Des bords du Tanaïs les cruels habitants.

Mais vers ces grands travaux qu'il est près d'entreprendre,  
Ces combats que pour nous son courage va rendre,  
N'est-ce que l'amitié qui dirige ses pas?  
Comment peut-on s'aimer, ne se connaissant pas?

Scrutateurs indiscrets d'une vertu bornée,  
Respectons d'un héros la course fortunée,  
Dont les secours réels, donnés comme promis,  
Traverseront les vœux de tous nos ennemis.  
Si d'un œil pénétrant il a prévu les suites  
Qu'aura l'ambition sans frein et sans limites  
De deux puissants voisins, accrus par nos débris,  
Si pour tant de hasards il se propose un prix,  
En cneillerons-nous moins, forts de son assistance,  
Les fruits de ses secours et ceux de sa vaillance?  
Ah! soyons, dans ces temps si souillés d'attentats,  
Reconnaissants outrés plutôt qu'amis ingrats.

Voilà le sort des grands qui gouvernent le monde :

<sup>a</sup> Mustapha III, qui régna de 1757 à 1774. Voyez t. IV, p. 183; t. V, p. 107, 150 et 151; et t. VI, p. 63.

Des chagrins, des revers, une douleur profonde,  
 Des pièges, des dangers, des ennemis cruels,  
 Des soins pour des ingrats, des soucis éternels;  
 Et si, se consumant en des travaux utiles,  
 Le destin les traverse, on les croit malhabiles;  
 Aux malheurs, aux hasards plus que d'autres soumis,  
 Ils ont des envieux, et point de vrais amis.

Si je m'en étais cru, j'aurais cent fois moi-même  
 Arraché de mon front ce fatal diadème;  
 Le trône est un objet qui ne m'a point tenté,  
 L'éclat qui l'environne est faste et vanité.  
 L'honneur et le devoir forcent à le défendre;  
 S'il est de la grandeur de savoir en descendre,  
 C'est un opprobre affreux de s'en laisser chasser;  
 Et puisque le destin a daigné m'y placer,  
 Je ne veux, quels que soient les malheurs que je brave,  
 Ni régner en tyran, ni mourir en esclave.  
 Le bonheur au pouvoir ne fut point attaché,  
 Le vulgaire le croit sous la pourpre caché;  
 Mais le vulgaire enfin, juge sans connaissance,  
 Prend pour réalité ce qui n'est qu'apparence.

Pour moi, qui dans le monde ai de tout éprouvé,  
 Dans ces divers états mon cœur vide a trouvé  
 Qu'au milieu de ces maux le seul bien véritable,  
 Aux grandeurs, à la gloire, aux plaisirs préférable,  
 Seul bien étroitement à la vertu lié,  
 C'est de pouvoir en paix jouir de l'amitié.  
 Ah! je l'ai possédée une fois en ma vie,  
 Dans le sein d'une sœur que la mort m'a ravie;  
 Amitié, don du ciel, seul et souverain bien,  
 Tu n'es plus qu'un vain nom, son tombeau fut le tien.

A Strehlen, le 11 novembre 1761.

## LE STOÏCIEN.

---

**O** mortels mécontents! ô raisonneurs coupables!  
De vous-mêmes, des dieux ennemis implacables,  
Des moindres accidents consternés, accablés,  
Toujours séditieux, incertains et troublés,  
Sous vos palais dorés ou sous vos toits de chaume  
Du bonheur fugitif embrassant le fantôme,  
De son image en vain vous occupant toujours,  
En soins infructueux vous consommez vos jours :  
Écartez ces brouillards et laissez-vous instruire.

La nature ici-bas vous plaça sous l'empire  
Des songes, des erreurs et des illusions;  
Votre bonheur dépend de vos opinions.  
Vos désirs insensés, guidés par l'ignorance,  
Ont pris pour le vrai bien sa trompeuse apparence;  
Étrangers en vos cœurs, vous ne sûtes jamais  
Ce qui vous faisait craindre, ou former des souhaits.  
Le fol enchantement, l'ivresse de la vie  
Retient vos yeux distraits sur sa superficie;  
Ah! pouvez-vous, mortels, toujours vous ignorer?  
Dans l'abîme de l'homme il faut vous éclairer.

Vous êtes composés d'esprit et de matière;  
L'un pense et vous conduit, l'autre n'est que poussière.  
Cette âme, souveraine et maîtresse du corps,  
Fait à sa volonté mouvoir tous ses ressorts;

Des présents que du ciel a reçus l'homme injuste,  
 Sans en excepter un, l'âme est le plus auguste,  
 Elle doit occuper chez vous le premier rang.  
 Sacrifiez-lui donc cette chair et ce sang;  
 Cela ne suffit point, tâchez de la connaître,  
 Voyez à quelle fin le ciel lui donna l'être :  
 L'homme est-il pour lui seul dans l'univers jeté,  
 Ou tient-il aux liens de la société?

Nos désastres égaux, nos communes misères,  
 Hélas! prouvent assez que nous sommes des frères,  
 Et que, par nos secours adoucissant nos maux,  
 Il faut nous entr'aider à porter nos fardeaux.  
 D'un si noble désir entretenez la flamme,  
 Placez dans la vertu le bonheur de votre âme,  
 C'est le souverain bien; vous pouvez le trouver,  
 Mais en le possédant, il le faut conserver.

Lorsqu'un esprit docile aux lois de la nature  
 A la vertu qu'il aime obéit sans murmure,  
 Il trouve, chaque fois qu'il rentre dans son cœur,  
 Au temple des vertus l'asile du bonheur.  
 L'âme, en faisant le bien, peut donc se rendre heureuse,  
 La moins intéressée est la plus vertueuse;  
 Elle immole au public, sans peine et sans regret,  
 Ses travaux, et sa vie, et son propre intérêt,  
 Et, sur tous ses défauts rigide et vigilante,  
 Dompte des passions la révolte naissante.

Le sage est doux, humain, sensible et généreux,  
 Il connaît des mortels l'égarement affreux;  
 Pour eux juge indulgent, il est pour lui sévère.  
 L'absinthe à votre goût est âpre et trop amère?  
 Vos cris sont vains, son suc n'en est point radouci :  
 Tolérez les méchants, puisqu'ils sont faits ainsi.

Qu'importe si la main d'un ingrat, d'un perfide,  
 Ose attenter sur vous; le prendrez-vous pour guide?  
 Son crime et sa noirceur vous le font détester,  
 Mais votre emportement est près de l'imiter.  
 Songez qu'en votre cœur le ciel mit la clémence

Pour surmonter la haine et pardonner l'offense;  
 Cette aimable vertu, sans fruit pour vos amis,  
 Ne peut briller en vous qu'envers vos ennemis,  
 Qu'envers des scélérats, des traîtres, des parjures.

Certain passant, dit-on, éclatant en injures,  
 Étendu sur le bord du plus clair des ruisseaux,  
 De fange et de limon voulut souiller les eaux;  
 Mais son paisible cours, en poursuivant sa pente,  
 Augmenta la clarté de son eau transparente.

Varus au désespoir paraît s'abandonner;  
 D'où provient sa douleur? Il faut l'examiner :  
 La gloire le possède, il s'emporte, il s'enflamme  
 De ce qu'un inconnu dans ses discours le blâme.

Ami, sois en repos, écoute la raison;  
 Sois docile à sa voix et souple à sa leçon.  
 Quel est l'objet fâcheux dont l'aspect te dérange?  
 Quels sont ces vains propos de blâme ou de louange?  
 J'entends de quelques sons l'ébranlement léger,  
 Des mots articulés, et dissipés dans l'air.  
 Quelle immortalité te peut donner la gloire?  
 Tu veux de nos neveux étourdir la mémoire,  
 Et voir tout l'avenir de tes hauts faits frappé,  
 De ton nom, de toi seul à jamais occupé?  
 Approche, et ton erreur va d'abord disparaître.  
 Pendant l'éternité qui précéda ton être,  
 Dis-moi, fus-tu sensible à ce qu'on dit de toi?  
 Ménippe<sup>a</sup> ou l'Arétin<sup>a</sup> t'ont-ils rempli d'effroi?  
 Si de tous leurs discours tu n'eus aucune idée,  
 De quelle rage enfin ton âme possédée  
 Peut-elle s'agiter de ce qu'après ta mort  
 Le monde, en te jugeant, aura raison ou tort?

Lorsque la froide mort étend sur nous ses ailes,  
 Dû feu qui nous anime éteint les étincelles,  
 Nous couche dans la tombe à jamais étendus,  
 Dès ce moment, pour nous tout l'univers n'est plus;

<sup>a</sup> Voyez t. IX, p. 48 et 162; et t. X, p. 142.

Dans cette sombre nuit que le vulgaire abhorre,  
Aucun ne sentira le ver qui le dévore.

Les plus grands ennemis, les plus ambitieux,  
Qui pensaient se placer sur le trône des dieux,  
Qui de tout l'univers se disputaient l'empire,  
Acharnés à se perdre, ardents à se détruire,  
Ces fiers compétiteurs, et Pompée, et César,  
Lépide, Antoine, Auguste, enfin Charle et le Czar,  
De toutes leurs fureurs, leurs combats et leurs haines  
Ont à peine laissé quelques images vaines;  
Leurs chagrins sont perdus, ainsi que leurs travaux,  
Et leur ambition se borne à leurs tombeaux.  
Leur exemple suffit, leur sort devrait nous dire  
Que le héros, la gloire, et qu'enfin tout expire.  
O gloire, ambition, richesses, dignité,  
Images du bonheur! tout n'est que vanité;  
Entraîné par le cours d'un mouvement rapide,  
C'est un éclair qui passe, il n'a rien de solide.

Ainsi qu'en dissolvant des êtres composés,  
Pour un but différent tous corps organisés,  
La nature s'en sert, et par eux renouvelle  
De ses productions l'abondance éternelle,  
Et de la pourriture et du sein des tombeaux  
Produit, et rend la vie à des êtres nouveaux :  
Ainsi le temps qui fuit, ce torrent qui s'écoule,  
Sans fin, d'événements pousse et produit la foule;  
Son cours impétueux, fécond en changements,  
S'en sert même à fixer les saisons et les ans.  
Il enfante, il détruit, il élève, il abaisse,  
A varier le monde il s'occupe sans cesse;  
Amenant le présent, effaçant le passé,  
Il est toujours mobile et n'est jamais lassé.

Et je murmurerais, et je serais rebelle  
A la loi générale, immuable, éternelle!  
Et je m'emporterais contre l'événement,  
Qui, sourd à tous mes cris, n'a point de sentiment!  
Tes efforts sont perdus, âme dure et rétive,

Ce qui doit arriver également arrive;  
 Et tel étant l'arrêt de la fatalité,  
 Apprends à te soumettre à la nécessité.

Notre course ici-bas est courte et passagère,  
 Nous traversons en hâte une terre étrangère  
 Où rien ne nous est propre, où tout a dû rester;  
 Nous pouvons en jouir, mais il la faut quitter.  
 Déjà nos successeurs demandent notre place,  
 Nos pères l'occupaient, et le temps nous en chasse :  
 Ah! ne pouvons-nous pas, modérés et discrets,  
 Posséder sans orgueil et perdre sans regrets  
 Les biens qu'on nous prêta dans cet instant de vie?  
 Ces méprisables biens, objets de tant d'envie,  
 De nos vœux insensés l'espoir et le fléau,  
 Ont la légèreté qu'a le vol d'un oiseau;  
 Tandis qu'on le contemple, il échappe à la vue,  
 Et prend en fendant l'air une route inconnue.

Les désastres fameux peints dans l'antiquité  
 Se répètent aux yeux de la postérité;  
 Si le nom des acteurs, si la scène diffère,  
 L'action est la même, et frappe le vulgaire.  
 Lorsque la faction qui déchirait les grands  
 Mit Rome tour à tour aux fers de deux tyrans,  
 L'un, Caius Marius, par la guerre civile  
 Forcé jusqu'en Afrique à chercher un asile,  
 Par un préteur cruel rebuté de ces lieux,  
 Sans trouver un abri contre ses envieux,  
 Ressentant de Sylla la haine vengeresse,  
 Courbé par les revers, mais rempli de noblesse,  
 Répondit au préteur : « Apaise enfin tes cris;  
 « Viens repaitre tes yeux, vois Marius assis  
 « Sur les débris fumants de Carthage détruite. »

Les grands et les États ont des bornes prescrites,  
 Ils ont un temps pour croître et pour se maintenir;  
 Mais tout ce qui commence était fait pour finir.  
 J'ai connu Charles sept, j'ai vu le vieil Auguste,  
 J'ai vu le fameux czar, grand prince, mais injuste :

Ils se consumaient tous en projets superflus ;  
Je n'ai fait que passer, ils n'étaient déjà plus.\*

Où sont les compagnons de mon adolescence ?  
Où sont ces chers parents, auteurs de ma naissance ?  
Ce frère qui n'est plus, et vous, ô tendre sœur !  
Vous, qui ne respirez que dans ce triste cœur ?  
Que dis-je ? où sont enfin ces familles entières,  
Ces générations anciennes et dernières ?  
Ah ! tout fut moissonné par la faux du trépas.

Examinez le sort des plus puissants États,  
Les Perses et les Grecs, et Rome après Carthage.  
Leur éclat un instant précéda leur naufrage ;  
Colosses redoutés, par l'âge ils ont péri,  
Ne laissant qu'un vain nom couvert de leurs débris.

Et vous, toujours rebelle aux lois de la nature,  
A l'indocilité vous joignez le murmure !  
Indifférent au bien et trop sensible au mal,  
Vous voulez vous soustraire au destin général !  
Goûtez, goûtez plutôt, supprimant votre plainte,  
Un bonheur limité qu'étouffe votre crainte ;  
Il vous fut accordé, mais court, mais passager,  
Et jamais pur ; le mal a dû s'y mélanger.

Mais vous me répondez : « Je vis, je suis sensible,  
• Mon corps à la douleur n'est point inaccessible,  
• Je sais qu'il faut souffrir le mal et le trépas ;  
• Votre nécessité ne me console pas. »

Quoi ! vous ne voyez point qu'ici-bas la souffrance  
N'épargne ni vertu, ni pouvoir, ni naissance,  
Atteint un criminel ainsi qu'un innocent ?  
Chacun s'y voit sujet, et nul n'en est exempt ;  
Tout ce que la vertu partage avec le crime  
N'est un mal qu'à l'égard d'un cœur pusillanime.  
A quoi sert la constance et l'intrépidité,  
Si ce n'est pour braver les coups d'adversité ?

\* Racine dit dans *Esther*, acte III, scène 9 :

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Ce vers est une imitation du psaume 37, versets 35 et 36.



Dès que le mal est long, il devient supportable;  
S'il est court, il finit, il est plus tolérable.  
Votre corps, en effet, en peut être abattu,  
Mais il ne peut blesser l'honneur ni la vertu.  
Si le temps vous guérit, si, tandis qu'il s'envole,  
En essuyant vos pleurs enfin il vous console,  
Il conviendrait au sage éclairé par Zénon  
Qu'il dût cet heureux calme aux fruits de sa raison.  
Vos tourments, vos soucis sont souvent des chimères,  
Préjugés appuyés des erreurs populaires,  
Que de l'esprit d'un sage il faut déraciner.

Quel charme à l'univers a pu vous enchaîner?  
La terre à mes regards est un amas de boue  
Dont la vicissitude insolemment se joue,  
Le monde, à peine un point du tout illimité,  
Et nos jours, un clin d'œil envers l'éternité.  
L'instant présent s'enfuit, il vient de disparaître,  
Le passé n'est plus rien, et l'avenir doit naître;  
Et dans ce tourbillon notre esprit inconstant,  
A peine sûr de vivre un court et prompt instant,  
D'un désir altéré d'heureuses destinées  
Enchaîne dans ses vœux un nombreux cours d'années.

Quel mélange étonnant de gaité, de soupirs,  
De transports, de regrets, de dégoûts, de désirs!  
Ce contraste éternel au désordre vous livre;  
Détestant votre sort, vous désirez de vivre.  
Décidez-vous enfin; fatigué de vos jours,  
Qui peut vous empêcher d'en abréger le cours?  
Sortez de cette terre en maux inépuisable,  
Et ne respirez plus sa vapeur exécrable.  
Qu'est l'homme en ce séjour frivole et décevant?  
C'est une âme qui traîne un cadavre vivant;  
Par ses distractions toujours hors d'elle-même,  
Et qui sans réfléchir végète sans système.

D'un regard intrépide envisagez la mort,  
C'est notre seul asile et notre dernier port;  
Chaque jour nous la montre, et pourrait nous apprendre

Que tout homme lui doit le tribut de sa cendre.  
 Lorsque le doux sommeil, nous couvrant de pavots,  
 Rend le corps insensible aux biens ainsi qu'aux maux,  
 Privée entre ses bras des sens de la pensée,  
 L'âme éprouve la mort tant qu'elle est éclipée,  
 Et le corps se dissipe et s'accroît tous les jours.  
 D'atomes étrangers le nombre et le concours  
 Répare en aliments la force qui s'altère,  
 Mais ce n'est plus ce corps qu'allaita notre mère;  
 L'invisible progrès de tant de changements  
 Forme un être nouveau par le secours des ans.  
 S'il subsiste et s'il vit par sa métamorphose,  
 Du trépas dans son sein rien n'affaiblit la cause;  
 La Mort nous attend tous près de son étendard,  
 L'un y vole à la hâte, et l'autre y va plus tard,  
 Ainsi que les ruisseaux et les grandes rivières,  
 Par des canaux divers se creusant leurs carrières,  
 D'un cours égal au fleuve, au rapide torrent,  
 Vont se précipiter au sein de l'Océan;  
 De leurs flots confondus le tribut le ranime,  
 Dans son immensité leur nom et tout s'abîme.

Esprit séditieux, spectateur plein d'orgueil,  
 Entouré de débris, assis sur un écueil,  
 Si, tandis que tu vis, tout ce que tu contemples  
 De la destruction t'offrit les grands exemples,  
 Apprends à te soumettre, à respecter ton sort :  
 La vie était pour toi l'école de la mort.  
 Si ce souffle inconnu qui t'anime et qui pense  
 Souffre du changement et sent la décadence,  
 Si, lorsque tu périr, un même coup l'éteint,  
 Après cet attentat qu'est-ce donc que l'on craint?  
 La mort à la douleur te rend inaccessible;  
 Tes organes détruits, ton corps est insensible.

Mais si ce même esprit, par un bienfait des dieux,  
 Triomphant du trépas te survit dans les cieux,  
 Cesse de t'alarmer, ton cœur n'a rien à craindre,  
 Bénis plutôt le ciel, et rougis de te plaindre.

Dieu, l'être seul parfait, est débonnaire et doux,  
Son immense bonté s'oppose à son courroux;  
Nous, faibles vermisseaux, qui rampons sur la terre,  
N'attirons point sur nous les éclats du tonnerre;  
L'homme, ici-bas, tremblant, de dangers effrayé,  
Est à ses yeux divins un objet de pitié,  
Et devient par sa mort un objet de clémence.  
En ce Dieu bienfaisant place ta confiance,  
Et, sûr de son secours au jour de ton trépas,  
Va, plein d'un doux espoir, te jeter dans ses bras.\*

A Strehlen, ce 15 de novembre 1761.

\* Cette fin du *Stoïcien* est une réminiscence de l'*Épître* de Chaulieu *A monsieur le marquis de la Fare. Sur la Mort*.

---

## ÉPITRE A CATT.

---

**O** Catt! nos jours, nos ans s'écoulent,  
Qui peut, hélas! les arrêter?  
Le temps, les destins qui nous roulent  
Ne cessent de nous emporter.

Nous avons deux temps dans la vie :  
L'un est l'empire de l'erreur,  
Où nous possédons le bonheur;  
L'autre est pour la philosophie,  
Il est triste, morne et rêveur.

Encor dans la fleur de votre âge,  
Le premier est votre partage.  
Le charme des illusions  
Et l'ivresse des passions  
Remplissent votre cœur volage;  
La vive imagination  
Du plus frivole badinage  
Vous fait une occupation.  
Tout vous rit, et tout vous engage  
A rendre un éternel hommage  
Au plaisir sans réflexion;  
Votre âme, toujours dissipée,

Tourbillonnant dans les plaisirs,  
Par l'abondance des désirs  
Se trouve sans cesse occupée.

Ici l'Amour en badinant  
Décoche une flèche dorée  
Dont vous sentez incontinent  
Dans le cœur la pointe acérée.  
Vous soupirez, vous vous troublez,  
Soudain vos feux sont redoublés,  
Vos sentiments, toute votre âme,  
Sont à l'objet qui vous enflamme,  
Vous domptez ce cœur rigoureux,  
Un moment vous êtes heureux ;  
Mais l'inconstance vous réclame,  
La jouissance éteint vos feux.

Vous quittez donc votre maîtresse,  
Et, revenu de votre ivresse,  
L'Amour a dirigé vos pas  
Vers les filets que tend Sylvie ;  
Vous y tombez, et votre vie  
Se termine par le trépas,  
Si vous ne contentez l'envie  
De posséder autant d'appas.  
Bientôt une autre lui succède ;  
Vient son tour, et celle-là cède  
Votre cœur au nouvel objet  
Dont l'Amour vous rend le sujet.

Ainsi courant de belle en belle,  
Un heureux instinct vous appelle  
A goûter des plaisirs nouveaux.  
Des soucis la troupe cruelle,  
La prévoyance et sa séquelle,  
Ne troublent point votre repos ;  
Votre cœur ouvert se déploie,  
Au sein de la société,  
Aux épanchements de la joie.

## É P I T R E

Dans votre heureuse liberté,  
Tout semble créé pour vous plaire ;  
La vérité sans contredit,  
Souvent dure et toujours sévère,  
Ne vaut pas, lorsqu'on l'applaudit,  
Une jouissance en chimère ;  
Être heureux, c'est la grande affaire,  
Et dans ce séjour imposteur  
Où tout est fiction et songe,  
Qu'importe qu'en nous le bonheur  
Naisse dans le sein de l'erreur ?  
Chérissons - en jusqu'au mensonge.

On l'a tant dit, nous sommes tous,  
Les uns plus, les autres moins fous :  
Ce fait me semblant très-probable,  
Choisissez la folie aimable :  
De tous les agréments pour nous  
Elle est la source intarissable.

Pour jouir longtemps de ce bien,  
Gardez - vous d'approfondir rien ;  
Tout est prestige en cette vie.  
Des objets de votre folie,  
En fidèle épicurien,  
Effleurez la superficie.

Vos plaisirs sont comme une fleur,  
Cueillez - la d'une main légère ;  
A sa nuance, à sa couleur,  
Au doux parfum de son odeur  
S'attache un prix imaginaire.  
Ah ! nos sens ont tout à risquer  
De qui veut métaphysiquer :  
La rose, sous la main profane  
Qui s'obstine à la disséquer,  
Perd tout son éclat et se fane.  
Le monde, et sans rien excepter,  
S'échappe dès qu'on le pénètre ;

L'examiner et le connaître,  
C'est apprendre à s'en dégoûter.

Pour moi, qu'une longue infortune,  
Le temps et les maux ont flétri,  
Sous le fardeau qui m'importune  
J'ai fait divorce avec les ris;  
Je touche aux bornes de ma vie,  
L'erreur de chez moi s'est enfuie,  
Et la raison, à mes esprits  
Montrant son austère figure,  
Me force à suivre son allure,  
Et prétend qu'en mes fonctions  
Avec son compas je mesure  
La moindre de mes actions.  
Cette raison a ses apôtres;  
Mais dure, inflexible envers nous,  
C'est un pédagogue en courroux  
Qui nous nuit en servant les autres.

Après tous les destins divers  
Que l'un essuie et l'autre évite,  
Présents que dans cet univers  
Répand la fortune maudite,  
Nous allons tous au même gîte,  
Les ignorants et les experts  
Passeront tous l'eau du Cocyte.

Mais lorsque la Mort décrépité  
Vers ses abîmes entr'ouverts  
Voudra diriger votre fuite,  
L'Amour et les Plaisirs légers  
Jusqu'au portique des enfers  
En foule iront à votre suite;  
Et pour moi, rêvant tristement,  
Peut-être en hâtant le moment <sup>a</sup>  
Du coup du ciseau de la Parque,

<sup>a</sup> Ce vers est omis dans le texte des *Œuvres posthumes*. Nous l'avons rétabli d'après l'autographe du Roi.

## ÉPITRE A CATT.

J'irai mélancoliquement

Passer dans la fatale barque.

N'allez donc pas vous dessaisir

Des erreurs, charmes de la vie :

O Catt ! un moment de plaisir

Vaut cent ans de philosophie.

A Breslau, en janvier 1762. (Cette date est celle de la correction  
de l'*Épître*, qui a été composée le 24 novembre 1761.)

---



# ÉPITRE

## A MONSIEUR MITCHELL,\*

### SUR L'ORIGINE DU MAL

---

**M**inistre vertueux d'un peuple dont les lois  
Ont à leur sage frein assujetti les rois,  
Chez vous la liberté respire auprès du trône,  
Et contient le tyran, s'il fulmine et s'il tonne.  
Vos princes, jouissant d'un droit vraiment royal,  
Sont libres s'ils font bien, enchaînés s'ils font mal.  
Que leur sort est heureux ! qu'ils sont dignes d'envie !  
Ils sont à la vertu liés toute leur vie,  
La justice et les lois ont réglé leur devoir,  
Et leur caprice en vain réclame leur pouvoir.

Pourquoi, mon cher Mitchell, pourquoi l'Être suprême  
N'a-t-il donc pas daigné nous enchaîner de même ?  
Nous garderions empreint le sceau de sa bonté,  
Nous n'aurions point, hélas ! la triste liberté  
De quitter la vertu pour embrasser le vice ;  
Pourquoi nous exposer au bord du précipice ?  
Moins libres dans nos choix, nous serions plus heureux,

\* Sir Andrew Mitchell, né à Aberdeen en 1710, envoyé de la Grande-Bretagne à la cour de Frédéric, vint à Berlin le 8 mai 1756, et y mourut le 28 janvier 1771. Voyez t. V, p. 66. Voyez encore l'*Éloge de Milord Maréchal* par d'Alembert. A Paris, 1779, p. 80.

Et la nécessité nous rendrait vertueux ;  
L'innocence et la paix habiteraient la terre,  
Plus de destruction, d'assassinats, de guerre.  
Quel grand sujet, Mitchell, à nos réflexions !  
Comment concilier ces contradictions ?  
L'Être suprême est bon, et l'homme est misérable,  
Pour nos faibles esprits abîme impénétrable,  
Mais secret important loin de nos yeux placé,  
Auquel tout notre sort se trouve intéressé.  
D'où vient le mal moral ? d'où vient le mal physique ?

Votre Locke profond, si sage et méthodique,  
Et Clarke, et Shaftsbury, n'auraient osé risquer  
De toucher cette énigme et de nous l'expliquer.

J'écarte de vos yeux ces visions trop folles  
Dont la Grèce égarée inondait ses écoles.  
Elle attribuait tout au pouvoir du hasard ;  
Un système lié par la sagesse et l'art,  
Dont l'ordre, le rapport, le but se manifeste,  
Démontre ouvertement un ouvrier céleste.  
Le hasard n'est qu'un mot, sans rien signifier,  
A l'orgueil ignorant qui sert de bouclier.

Voulez-vous de Manès adopter le système,  
Concevoir de deux dieux l'égalité suprême ?  
L'un est l'auteur des biens, l'autre répand les maux ;  
La discorde aussitôt rendra ces dieux rivaux.  
Si Rome succomba quand César et Pompée  
Luttaient pour s'arracher leur puissance usurpée,  
Quel serait, pensez-vous, le sort de l'univers,  
Si le ciel combattait le pouvoir des enfers ?  
Du trouble et du désordre obligés de s'accroître  
Un chaos plus confus aurait donc dû renaître.  
Pour soutenir ce monde et pour le protéger,  
Un Dieu suffit ; son bras ne peut se partager.

Ce Dieu, dont la nature a publié la gloire,  
Dont chaque astre en son cours rappelle la mémoire,  
Est non seulement grand, éternel et puissant,  
Mais clément, débonnaire, et surtout bienfaisant.

Ce sont ces attributs que l'univers adore,  
N'est-ce pas sa bonté que tout mortel implore?  
Tels sont les traits frappants qu'il grava dans nos cœurs.  
Un être malfaisant, objet de nos terreurs,  
Ne peut être le Dieu que des anthropophages;  
L'unique auteur du bien reçoit l'encens des sages.

Venons au nœud gordien où gît tout l'embarras;  
Pope en le maniant ne le dénoua pas.  
Comment, me direz-vous, un Dieu si débonnaire  
De maux accumulés accabla-t-il la terre?  
Quel est l'auteur du mal? Je ne vous réponds rien :  
Le mal peut-il venir de l'auteur de tout bien?

De ce sujet abstrait les ténèbres sublimes,  
Effrayant ma raison, découragent mes rimes;  
Moi, qui chez saint Thomas n'ai point pris mes degrés,  
Modeste adorateur des mystères sacrés,  
Je crains d'être profane en touchant ce problème.  
Passe pour votre roi des Henri le huitième,  
Possesseur du savoir de nos loyaux aïeux,  
Plein de la scolastique et d'auteurs ténébreux,  
Qui versa sur Luther pour la gloire papale  
Tous les flots érudits d'horreur théologale;  
De son travail ingrat, dont Léon dix fit cas,  
L'écrivit au Vatican fut rongé par les rats.

Si cependant, Mitchell, vous désirez d'apprendre  
Ce qu'ont dit des auteurs qu'on ne saurait entendre,  
Sur leurs pas hasardeux osons nous essayer;  
Mais, hélas! ces docteurs n'ont pu que bégayer.

Nous devons convenir, ignorants que nous sommes,  
Que l'Être tout-puissant ne devait rien aux hommes;  
Rien n'ayant pu gêner son pouvoir absolu,  
Il a pu les former selon qu'il a voulu.  
L'éternel artisan, débrouillant la nature,  
Ne fit point de contrat avec la créature,  
Sans qu'elle y consentît, il lui donna le jour;  
Nous fûmes condamnés à vivre en ce séjour  
Pour qu'on versât sur nous de deux tonneaux célestes

Des biens si passagers et des maux si funestes.  
Mais d'autres animaux sont aussi malheureux ;  
Tout être éprouve ici des destins rigoureux.  
L'homme ne tient-il pas à la nature entière ?  
Il est un composé des corps de la matière.  
Voyez ces éléments en guerre et divisés,  
Par leur choc éternel l'un à l'autre opposés,  
La chaleur et le froid, et le sec, et l'humide,  
Prêts à briser le frein qui les retient en bride ;  
Et vous vous étonnez du choc des passions,  
Enfants séditieux de nos sensations !  
L'homme, étant le jouet de la vicissitude,  
Joint à quelques vertus beaucoup de turpitude ;  
Si dans ce tourbillon il se change en effet,  
Il ne pouvait pas être impassible et parfait ;  
C'est de l'Éternel seul l'attribut légitime.  
Mais quel est le principe enfin qui nous anime ?  
Vous le voyez, tout corps vit par le mouvement,  
Rien ne peut se mouvoir que par le changement.  
Tandis que notre sort par nécessité change,  
Nous ne pouvons jouir d'un bonheur sans mélange,  
Nos parents, nos amis doivent naître et mourir,  
Nous devons pleurer, rire, espérer et souffrir.  
Mais pourquoi, direz-vous, l'homme est-il dans le monde ?  
Ces êtres qu'enfanta la nature féconde,  
La chaîne qui descend de l'homme aux végétaux,  
Du sublime Newton aux moindres vermisseaux,  
De la profusion accidents nécessaires,  
Sont produits pour orner les plaines sublunaires ;  
Peut-être l'Éternel voulut qu'en ce séjour  
Tout atome jouît de la vie à son tour.  
Voyez dans vos jardins, sous un tas de poussière,  
Les fourmis à l'écart creuser leur fourmilière ;  
Pourraient-elles penser que la faveur des dieux  
Créa pour les fourmis l'eau, la terre et les cieux ?  
Sans les voir, en passant, le maître du domaine  
Écrase sous ses pieds leur engeance hautaine.

L'auteur de la nature est au-dessus des lois,  
Il n'est point notre esclave, il est libre en ses choix;  
Dans un des moins parfaits des univers possibles,  
D'un bonheur passager il nous fit susceptibles.  
S'il est des scélérats, opprobres des humains,  
Nous avons des Catons et des Marc-Antonins :  
Soyons contents, ce monde à nos vœux doit suffire.

A moins que d'être enfer, il ne serait pas pire,  
Répond le philosophe avec simplicité.  
Pénétrez donc au fond de la difficulté;  
Je veux savoir comment un Dieu juste, équitable,  
Fait souffrir l'innocent ainsi que le coupable.  
J'éprouve un sort affreux; mais l'ai-je mérité?  
Et Dieu contre un mortel peut-il être irrité?  
S'il est injuste, ô ciel! quelle pensée horrible!  
L'ignorance ou l'erreur est mon lot infaillible.  
Le mal ne peut venir d'un être tout parfait;  
Quelle origine a-t-il? d'où vient-il? qui l'a fait?

Essayons cependant s'il n'est aucune route  
Moins fertile en écueils, pour nous tirer de doute.  
Supposez avec moi, sans toucher aux autels,  
Que l'univers et Dieu sont tous deux éternels.  
L'homme, animal pensant, et le reptile insecte  
Sont tous deux composés d'une matière abjecte;  
Cette imperfection n'a pu se démentir,  
Et les êtres divers ont dû s'en ressentir.  
Dès qu'on ne fait plus Dieu l'auteur de cet ouvrage,  
Le mal est nécessaire et devient mon partage;  
On ne m'entend donc point me plaindre ou murmurer  
Quand je vois la vertu gémir et soupirer,  
Et le crime insolent, dans sa cruelle ivresse,  
De son triomphe injuste accabler la faiblesse.  
Sans doute un créateur s'y devait opposer,  
Mais Dieu jusques à nous ne peut se rabaisser;  
Il borne son pouvoir à des lois générales,  
A la fécondité dont ses mains libérales  
Raniment l'univers dans son épuisement,

Au principe inconnu de ce grand mouvement  
 Qui pousse et qui retient dans sa course rapide  
 Ces globes enflammés qui nagent dans le vide.  
 En scellant ses travaux du sceau de sa grandeur,  
 Dieu seul de ce grand tout est le conservateur,  
 Les saisons et les jours, c'est lui qui les dispense;  
 Mais de lui jusqu'à nous l'intervalle est immense.  
 Peut-être la matière, indocile à traiter,  
 Rebelle à ses desseins, a su lui résister.  
 Deux causes existant, égales en puissance,  
 L'agent n'a pu sur l'autre emporter la balance;  
 De deux mauvais partis il lui restait le choix,  
 Et sur le moins mauvais il a réglé ses lois.

Peut-être, en me voyant étaler ce système,  
 Votre raison, Mitchell, n'y souscrit pas de même;  
 Vous cherchez l'évidence en ces sujets obscurs;  
 Mais l'art conjectural a-t-il des côtés sûrs?  
 La matière éternelle et pourtant imparfaite,  
 Loin de vous contenter, vous choque et vous arrête.  
 A ces objections que répondrai-je, hélas!  
 Aucun objet parfait ne me frappe ici-bas;  
 L'homme a contre l'erreur des armes offensives,  
 Mais ses opinions manquent de défensives.  
 Le mal est dans le monde, il n'est que trop certain;  
 On ne peut l'en bannir, on le déguise en vain.  
 Pour ne point voir en Dieu le promoteur du crime,  
 J'en charge la matière, elle en est la victime;  
 Je défends la bonté, l'honneur de l'Éternel,  
 Je puis mal deviner sans être criminel.

Mais on me presse encore, on s'efforce à me dire  
 Que nous sommes heureux. Hélas! je le désire;  
 Mais pour me le prouver, ne pleurez donc jamais,  
 Que je n'entende plus ni soupirs ni regrets.  
 Notre sort, me dit-on, ne paraît point étrange;  
 Dieu plaça les humains entre la brute et l'ange.  
 Je sais qu'aux animaux l'homme est supérieur,  
 L'ange est plus inconnu; mais je serais d'humeur

De laisser à Milton les anges et les diables,  
Pour ce bizarre auteur sujets inépuisables.

On me répète encor que l'homme limité  
Ne peut concevoir Dieu ni son immensité;  
D'un point dans l'univers, dont il a quelque indice,  
Il juge en souverain de ce vaste édifice;  
Ce qu'il critique enfin, et qu'il appelle un mal,  
Est admirable et bien conçu dans le total.

Je n'escalade point des lieux inaccessibles,  
Le crime et la douleur sont des objets sensibles;  
Je sais que mon esprit est très-faible et borné,  
En suis-je moins à plaindre et moins infortuné?  
Le vice est mon tyran, mes vertus sont restreintes;  
Quel cœur assez cruel peut condamner mes plaintes?  
La douleur me pénètre, en déchirant mon corps,  
Le chagrin de l'esprit use enfin les ressorts,  
L'avenir me prédit des maux d'une autre espèce,  
Dont la caducité menace ma vieillesse;  
De périls renaissants, de maux environné,  
Je suis dans des tourments à vivre condamné.  
Ah! quel mortel voudrait, dans la nature entière,  
Renaitre et parcourir de nouveau sa carrière?

Voilà la vérité. Mais un docteur d'Oxford,  
M'anathématisant, vous dira que j'ai tort,  
Qu'il sait tout, et qu'il peut, aidé de sa science,  
D'un roi pyrrhonien accabler l'ignorance;  
Il croit qu'en ce séjour on nous veut éprouver,  
Que nous portons la croix afin de nous sauver,  
Que l'âme au désespoir, contrite, infortunée,  
De gloire dans les cieux se verra couronnée;  
Mais sur trois millions à jamais réprouvés,  
A peine deux mortels en tout seront sauvés;  
Puissez-vous être admis parmi leur petit nombre!

Je hais, je vous l'avoue, un docteur dur et sombre  
Qui veut que Dieu créât jadis le genre humain  
Pour brûler dans le gouffre où git l'esprit malin,  
Et prétend me prouver par son jargon bizarre

Que mon maître est injuste autant que lui barbare.  
Laissons cet insensé que l'erreur a séduit,  
Des décrets éternels profondément instruit,  
Dans ses égarements, imbu de ses chimères,  
Sans scrupule au démon assigner tous ses frères;  
Tandis que le bourru se plaît à disputer,  
La modeste raison me condamne à douter.  
D'un esprit curieux la vive intempérance  
Croit par la conjecture aller à l'évidence;  
Mais au lieu de pouvoir atteindre aux vérités,  
Elle égare, elle induit en cent absurdités.  
C'est le conte du pauvre accablé de détresses :  
Pour sortir du besoin il chercha des richesses,  
Un trésor qu'on disait caché sous son foyer;  
Mais il fut confondu d'y trouver du fumier.

A Breslau, le 28 de décembre 1761.

---



---

# LE CONTE DU VIOLON.

---

Certain monsieur Vacarmini,  
Élève harmonieux de monsieur Tartini,<sup>14</sup>  
Voyageait pour se faire entendre  
Par les trois quarts de l'univers.  
Un beau jour, produisant en Flandre  
Lui, son violon et ses airs,  
Il se trouvait en compagnie  
Où le monde, ébahi de tant d'accords divers  
D'une exécution hardie,  
Stupide admirateur de ses talents divins,  
Redoublait d'applaudir et de battre des mains.  
Les concerts achevés, un étourdi l'aborde,  
Lui dit : Daignez à moi, comme à mes citadins,  
Accorder une grâce. — Ah! tout je vous accorde;  
Ordonnez, dit l'artiste, elle est à votre choix.  
— De votre violon détachez une corde,  
Et puisqu'il vous en reste trois,  
Voyez si vous pourrez suppléer par vos doigts  
Au défaut de la chanterelle.  
— Cette invention est nouvelle,  
Dit l'autre, et pourtant je verrai  
Comment je vous contenterai.

<sup>14</sup> Tartini, un des plus fameux violons d'Italie. [Giuseppe Tartini, né en 1692 à Pirano en Istrie, mort à Padoue en 1770.]

## LE CONTE DU VIOLON.

Sur trois cordes il joue, étend les doigts, démanche,  
Et produit des accords doux et mélodieux.

Son auditeur, plus curieux,  
Veut encore qu'on lui retranche  
Une corde; il en resta deux.

Le joueur, comme on peut le croire,  
S'en acquitta moins bien, cependant avec gloire.

Sur cela le jeune insensé  
Voulut qu'il n'en gardât plus qu'une.

Le pauvre artiste, à bout poussé,  
Lui joue à force d'art une chanson commune.

Alors l'importun sans façon  
Détache la corde dernière :  
Encore un air, mon bon garçon,  
Çà, çà, je t'en fais la prière.

Mais l'instrument muet ne rendit plus de son.

Par ce conte, s'il peut vous plaire,  
Apprenez, chers concitoyens,  
Que, malgré tout le savoir-faire,  
L'art reste court sans les moyens.<sup>a</sup>

A Breslau, le 28 de décembre 1761. (Cette date est celle de la correction de la pièce, qui avait été composée au camp de Strehlen, le 11 novembre précédent.)

<sup>a</sup> Dans sa lettre inédite à d'Argens, du 5 janvier 1762, Frédéric, parlant de ses échecs militaires et des espérances de son ami, s'exprime ainsi : « Je vois, mon cher marquis, que votre imagination provençale, plus forte, plus vive que celle que les climats du nord m'ont donnée, vous peint un avenir riant et des perspectives agréables. Pour moi, je ne saurais vous répondre sur le même ton. Je vous laisse le charme de vos illusions, qui vous consolent, et je m'en tiens au conte de l'élève de Tartini, qui est l'allégorie la plus vraie qu'on ait jamais faite. »

---

# LES DEUX CHIENS ET L'HOMME,

## FABLE.

---

Deux gros mâtins acharnés à leur perte,  
Rivaux de bâfre, irrités par la faim,  
Se déchiraient pour saisir la desserte  
Que certain gars jeta sur leur chemin.  
Le sang coulait de leur gueule entr'ouverte,  
Leurs cris aigus, leurs fiers aboyements  
Frappaient au loin l'oreille des passants.  
Certain quidam d'humeur dure et brutale  
Voit leur combat, se saisit d'un bâton,  
Tout en fureur, sans rime ni raison,  
A double tour de son tricot régale  
Nos deux champions tout meurtris de ses coups,  
Toujours criant : Canaille quadrupède,  
Roquets maudits, qu'on s'enfuie et qu'on cède.  
L'un des mâtins, bouillonnant de courroux,  
Tout en fuyant lui dit : Seigneur féroce,  
Médiateur impertinent qui rosse  
Deux vrais héros, souviens-toi qu'ici-bas  
Comme on l'entend chacun fait son négoce;

Nous autres chiens, nous livrons des combats  
Pour quelques os, et vous, pour des États.

De vrais besoins entre chiens font les guerres,  
Entre nous c'est l'orgueil et cent chimères.

(Breslau, février 1762.)

---

---

# DISCOURS

## DE L'EMPEREUR OTHON

### A SES AMIS, APRÈS LA PERTE DE LA BATAILLE DE BÉDRIAC.<sup>a</sup>

---

Approchez, mes amis.<sup>b</sup> Les destins rigoureux,  
Inflexibles et sourds, ont rejeté nos vœux;  
C'est à vous, chers amis, que mon cœur se découvre.

Vous voyez sous vos pas l'abîme qui s'entr'ouvre  
(Rarement le bonheur est le prix des vertus),  
Vitellius triomphe, et nous sommes vaincus.  
Le dépit, la fureur, empreints sur vos visages,  
M'annoncent le projet de venger mes outrages;  
Je sais ce que promet votre insigne valeur,  
Vous voyez le trépas sans en frémir d'horreur;  
Si, versant votre sang, si, perdant votre vie,  
Vous pouviez relever ma puissance avilie,  
Vous le feriez, j'en ai des gages trop certains.

Mais Othon pourra-t-il approuver vos desseins?  
Je fus ambitieux, je désirais l'empire;

<sup>a</sup> On voit, par la lettre inédite que le Roi adressa au marquis d'Argens, le 5 janvier 1762, qu'il s'amusaît alors à lire dans Plutarque les vies de Caton d'Utique et de l'empereur Othon.

<sup>b</sup> Ce début rappelle celui du discours de Mithridate à ses fils, dans la tragédie de ce nom par Racine, acte III, scène 1 : « Approchez, mes enfants, etc. »

Quel homme ne l'est pas? <sup>a</sup> Je sors de ce délire.  
 Quoi! ce pouvoir fatal qu'on m'ose disputer,  
 Est-ce par votre sang qu'il le faut cimenter?  
 Et faudra-t-il souffrir pour le bien d'un seul homme  
 Que de ses propres mains Rome déchire Rome?  
 La patrie à nos yeux ne doit point succomber,  
 S'il faut que quelqu'un tombe, Othon seul doit tomber.  
 Ma mort terminera la discorde civile;  
 Au moins à cette fois je puis vous être utile  
 En arrêtant d'un coup et les proscriptions,  
 Et les effets sanglants de vos divisions,  
 Tous malheurs qui du monde entraîneraient la perte.

L'image de ces maux à mes yeux s'est offerte,  
 Sur ce funeste objet je me suis consulté,  
 J'ai sondé les replis de ce cœur agité;  
 Il n'a pu soutenir cette affreuse pensée.  
 Perdant le souvenir de ma grandeur passée,  
 Accablé de débris, entouré de fuyards,  
 J'ai jeté sur la mort d'intrépides regards.  
 Que me ravira-t-elle? Un pouvoir peu durable,  
 Un bien qu'en l'acceptant je connus périssable,  
 Un bien que tout mortel doit quitter quelque jour.

Ah! que Vitellius le possède à son tour.  
 Je veux, de quelque éclat dont brille sa victoire,  
 D'un ennemi vainqueur surpasser la mémoire;  
 S'il s'achemine au trône à force de forfaits,  
 Je veux, en le quittant, vous combler de bienfaits.  
 Les dieux m'en sont témoins, lorsque, daignant m'élire,  
 Par vos soins généreux je parvins à l'empire,  
 Ma seule intention, mes désirs et mes vœux  
 Étaient de rendre Rome et mes amis heureux.  
 Le ciel qui me traverse, et le destin contraire,  
 Détruisent maintenant ce projet salutaire;  
 Leur courroux n'a point su me ravir les moyens  
 De sauver mes amis et mes concitoyens.

<sup>a</sup> Voltaire dit dans *Mahomet*, acte II, scène 5 :

Je suis ambitieux; tout homme l'est, sans doute.

Sans que Vitellius dans votre sang se baigne,  
 Je lui cède mes droits; qu'il triomphe et qu'il règne :  
 L'empire veut un maître, il n'en peut avoir deux;  
 Qu'il possède un pouvoir souvent si dangereux,  
 Et, quoique usurpateur, désormais magnanime,  
 A force de bienfaits qu'il efface son crime,  
 Et prépare aux Romains des destins fortunés.

Des mains de ces cruels contre vous acharnés  
 Demain par mon trépas j'arracherai les armes . . .  
 Mais quels cris, quels sanglots et quel torrent de larmes !  
 Serai-je, hélas ! l'objet de ces vertueux pleurs ?  
 Je suis trop fortuné, j'ai régné sur vos cœurs,  
 D'un désespoir mortel vos fronts portent le signe;  
 D'amis si généreux Othon se rendra digne :  
 Dans un pouvoir sans borne à mes soins confié,  
 Je conservais un cœur sensible à l'amitié.  
 Un simple citoyen eut l'âme assez hardie  
 Pour dévouer ses jours au bien de la patrie;  
 Si Décius fournit un tel trait de grandeur,  
 Que n'attends-tu donc pas, Rome, d'un empereur ?  
 C'est lui qui pour l'État doit présenter sa tête,  
 Pour conjurer l'orage et calmer la tempête;  
 Othon, né citoyen, doit ses jours à l'État,  
 Il vous les doit à vous, s'il n'a le cœur ingrat.

Le danger est l'épreuve où brille une âme ferme,  
 Au sort inexorable elle prescrit un terme.  
 On ne mesure point le règne des héros  
 Par d'inutiles jours coulés dans le repos;  
 Je n'ai que trop vécu, si l'univers publie  
 Le vertueux motif qui termine ma vie,  
 Si l'on dit que, voyant l'État près de périr,  
 Othon pour le sauver consentit à mourir.

Amis, sans balancer en ce péril extrême,  
 Courez chez le vainqueur, c'est mon ordre suprême.  
 Je vous rends votre foi, je vous rends vos serments,  
 Le temps presse, fuyez, profitez des moments;  
 Pour la dernière fois que je vous vois paraître,

Obéissez encore aux lois de votre maître.  
 J'approche de ma fin, je ne suis déjà plus;  
 En quittant de mes sens les fragiles tissus,  
 Le cœur rempli de vous, ma dernière pensée,  
 Ma dernière prière à nos dieux adressée  
 Sera qu'après ma mort ils daignent dignement  
 Payer votre tendresse et votre attachement,  
 Et que, vous accordant un sort toujours prospère,  
 Ils fassent envers vous ce qu'Othon n'a pu faire.

Vous bénirez mon sort; la mort n'est point un mal,  
 Le genre humain lui paye un tribut général.  
 Heureux celui qui peut, quittant cette demeure,  
 Du sceau de la vertu sceller sa dernière heure!  
 Si notre esprit s'éteint au moment du trépas,  
 Il n'est plus de douleurs, de soins, ni d'embarras;  
 Si le coup qui détruit cette fragile trame  
 N'est point assez puissant pour atteindre à mon âme,  
 Je trouverai des dieux aux pervers peu connus,  
 Dieux rémunérateurs de nos faibles vertus.  
 Adieu, je vais quitter ma dépouille mortelle,  
 Et jouir dans les cieus d'une gloire éternelle.

Fait à Strehlen, le 1<sup>er</sup> décembre 1761.

---



---

# DISCOURS

## DE CATON D'UTIQUE

### A SON FILS ET A SES AMIS, AVANT DE SE TUER.

---

Nos malheurs sont au comble; ô jour que je déteste!  
De ta grandeur, ô Rome! il n'est rien qui te reste.  
Ah! de tes demi-dieux les immortels travaux,  
Le fruit de tes combats, le sang de tes héros,  
Ce pouvoir tant accru par ta valeur féconde  
Sur le débris des rois, sur l'empire du monde,  
Le prix de ta vertu, celui de tes succès,  
Vont d'un brigand heureux couronner les forfaits.  
Un de tes propres fils, dénaturé, perfide,  
Enfonce dans ton sein son glaive parricide;  
Ce fer dont tu l'armas contre tes ennemis,  
L'ambitieux César en perce tes amis.  
Il dévoue aux forfaits les vertus d'un grand homme;  
S'il est héros en Gaule, il est tyran dans Rome.  
Ce cruel destructeur de notre liberté,  
Contre un sénat de rois citoyen révolté,  
Bouleverse l'État, l'attaque, le déchire;  
Tout tombe, tout périt, la république expire.  
Et nous vivons encor! et nous sommes témoins  
Des crimes que n'ont pu conjurer tous nos soins!

La vertu combattait pour la cause commune,  
Les lois étaient pour nous, pour César la fortune;  
L'univers est soumis aux fers des scélérats.  
Qu'il règne, le cruel, sur des Catilinas,  
Dignes d'accompagner sa pompe triomphale.

O héros immolés aux plaines de Pharsale!  
O mânes généreux des derniers des Romains!  
Du fond de vos tombeaux, de ces champs inhumains  
Où sans distinction repose votre cendre,  
A mes sens éperdus vos voix se font entendre :  
« Quitte, quitte, Caton, ce séjour détesté  
« Où le crime insolent détruit la liberté;  
« Jouet infortuné des guerres intestines,  
« Vole t'ensevelir sous nos tristes ruines. »

Oui, vengeurs malheureux de nos augustes lois,  
Caton ne sera point rebelle à votre voix.  
Mais sauvons nos débris épars sur ce rivage,  
Qu'ils voguent loin des bords où dominait Carthage,  
Loin du joug qu'un tyran voudrait leur imposer;  
Alors de mon destin je pourrai disposer.

Et toi, mon seul espoir, à qui je donnai l'être,  
Que je laisse en mourant sous le pouvoir d'un maître,  
Fuis les lieux corrompus, le séjour profané  
Où ce vainqueur répand son souffle empoisonné;  
D'un tyran orgueilleux fuis l'aspect effroyable,  
Cherche en d'autres climats un ciel plus favorable,  
Et te maintenant libre en ce siècle odieux,  
Souviens-toi des vertus dont brillaient tes aïeux.  
Que ton cœur en conserve un souvenir modeste,  
Et loin de t'opposer à ce destin funeste  
Qui renverse l'État en détruisant ses lois,  
Laisse aux dieux irrités leur vengeance et leurs droits.  
Sans chagrin, sans douleur vois expirer ton père;  
Bénis, bénis le jour qui finit ma misère.  
Je veux d'un front serein m'élancer à tes yeux  
Des fanges de la terre au temple de nos dieux;  
Dans cet asile saint, la gloire et la justice

Abreuvent la vertu d'un torrent de délice;  
Là je retrouverai Pompée et Scipion,  
Et ces héros dont Rome a consacré le nom.  
Oui, César, à ma mort tu porteras envie,  
Un illustre trépas va couronner ma vie;  
Véritable Romain, libre, et maître de moi,  
Je préfère la mort à vivre sous ta loi.

Il est temps, finissons, donnez-moi mon épée;  
Du sang des citoyens elle n'est point trempée,  
Mon sang est le premier qui la fera rougir.  
Mais quoi! . . . . tenterait-on de me désobéir?  
Forme-t-on des complots? qu'enferme ce mystère?  
Ah! timides amis, que prétendez-vous faire?  
Croyez-vous m'empêcher de terminer mon sort?  
Il est mille chemins pour courir à la mort,  
Ils me sont tous ouverts, ma mort est nécessaire.  
Voulez-vous donc livrer votre ami, votre père,  
Vivant et désarmé, dans les bras du vainqueur,  
Le défenseur des lois à leur perturbateur,  
Un vrai républicain au tyran qui le brave?  
Caton ornera-t-il son triomphe en esclave?

Ah! tels étaient les fruits de votre aveuglement.  
Détestez vos erreurs, pensez plus noblement.  
Le sage avec mépris voit la mort sans la craindre;  
Louez mon action, gardez-vous de me plaindre :  
Quand on voit sa patrie et ses amis périr,  
Un lâche y peut survivre, un héros doit mourir.

Fait à Strehlen, le 8 décembre 1761.

---

## ALLÉGORIE.<sup>a</sup>

---

Deux voyageurs jeunes et curieux  
De l'Orient parcouraient divers lieux.  
On leur apprend qu'une grotte enchantée,  
Depuis longtemps des peuples respectée,  
Se trouvait là. Pleins d'admiration,  
Ils vont la voir, mais sous condition;  
Car mon lecteur saura qu'en la caverne  
Nul curieux n'osait porter lanterne;  
Sombre en était le ténébreux séjour,  
Et l'enchanteur surtout craignait le jour;  
Jamais lueur n'en éclaira l'interne.

S'il avenait que quelque impertinent  
Osât léser cette règle absolue,  
Aveugle était, d'abord perdait la vue.  
On en faisait plus d'un conte étonnant,  
Propre à tourner une tête innocente;  
Car rien ne gagne aussi vite à l'instant  
Que la terreur d'une sainte épouvante.

Nos étrangers vont, selon ce traité,  
Sans éclairer leur démarche tremblante,  
Dans l'antre sourd braver l'obscurité.

<sup>a</sup> Le Roi écrit au marquis d'Argens, dans sa lettre du 6 mars 1762 : « Je vous envoie un conte que j'ai fait; j'étais plein, en le composant, de la lecture de Bossuet et de ses impertinentes *Variations*, où toutes les rêveries mystiques de l'école sont expliquées. »

Mais que ne peut la curiosité?

Tout en entrant, l'un dit à son confrère :

« Ceci sent l'art d'un grand magicien ;

« Que de beautés cette caverne enserre !

« J'aime le grand et l'extraordinaire.

« Vois-tu ce jaspe, et remarques-tu bien

« Ces chapiteaux au-dessus des colonnes?

« Ah! quels trésors! c'est de l'or le plus fin.

« Cette corniche à palmes et couronnes,

« Quel bon ouvrage et quel riche dessin! »

Son compagnon considère, examine,

Le préjugé lui troublait le cerveau;

Ce n'est pas là, direz-vous, du nouveau;

Il pense voir tout ce qu'il examine.

Après qu'en soi longuement il rumine :

« Ces chapiteaux, dit-il, ne sont point d'or,

« Mais bien d'argent; ces colonnes encor

« Sont de lapis, et ces grandes statues,

« Tout alentour dans ces niches reçues,

« Sont du plus clair et transparent cristal. »

— « Oh! tu rêves, dit l'autre, ou tu vois mal;

« De l'argent là sont visions cornues. »

Le partisan de l'argent, très-brutal,

Soutient sa cause, en gros mots se querelle;

L'entêtement, la colère s'en mêle,

On jure, on peste, on veut avoir raison,

Et le bon sens n'était plus de saison.

Tout en criant, on regagne la rue;

Du peuple sot l'imbécile cohue

Accourt, s'attroupe, et bientôt, disputant,

Entre les deux champions se partage;

Tel est pour l'or, un autre pour l'argent.

Parmi ces fous il se rencontre un sage;

Ce n'est pas trop de ce monde l'usage,

Mais il y fut; de vous dire comment,

Mon chroniqueur n'en rend point témoignage.

Il soupira de la mystique rage

Qui s'emparait des esprits échauffés,  
Car ils étaient pareils aux fous fieffés.

Bien informé du point de la dispute,  
Le sage veut lui-même examiner  
D'enchantement ce qu'on vient de prôner.  
Sans dire mot, il part, il exécute  
Tout doucement l'entreprise, sans bruit;  
Sous son manteau il cache une lanterne,  
Il voit la grotte, il entre, il y discerne  
Tout aussi loin que sa lumière luit,  
Ne trouve point colonnes ni statues,  
Chapiteaux d'or, les beautés aperçues.

« Je vois, dit-il, des roches toutes nues,  
« Ouvrage brut où rien ne ressent l'art,  
« Tel que partout la grossière nature  
« En a produit comme il plaît au hasard.  
« Sublime objet de fraude et d'imposture,  
« O grotte ! il faut que tu restes obscure ;  
« Tu n'as de prix que par l'illusion. »

Vers son logis il reprit son allure ;  
Point aveuglé ne fut, on nous l'assure,  
Point ne fronda la superstition,  
Monstre et tyran du sublunaire empire.  
Il sut garder au fond de sa maison  
La vérité, sans daigner la produire ;  
Ah ! cher lecteur, il avait bien raison.

L'erreur se cache, elle craint et redoute  
L'éclat brillant dont luit la vérité ;  
Un seul rayon qui perce dans sa voûte,  
En éclairant sa sombre obscurité,  
Met imposteurs et dupes en déroute.

Faite à Breslau, ce 23 février 1762.

---

---

---

# FACÉTIE

AU SIEUR D'ALEMBERT,

GRAND GÉOMÈTRE, INDIGNÉ CONTRE LE FRIVOLE  
PLAISIR DE LA POÉSIE. <sup>a</sup>

---

Amants des filles de Mémoire,  
Surchargés des lauriers et couverts de la gloire  
Qu'Apollon distribue à ses chers favoris,  
Abjurez désormais vos célèbres écrits.  
L'oracle des hautes sciences,  
Toisant de son compas les accents de vos voix,  
A de son tribunal prononcé vos sentences;  
Tremblez et respectez ses lois.  
Peintre de la nature, harmonieux Homère,  
Qui chantes les Troyens, et les Grecs, et les dieux,  
Agissant, combattant, entretenant la guerre  
Où périssent Priam et ses fils malheureux,  
A quoi servent ta force et ta noble harmonie,  
Tes tableaux enchanteurs, tant de traits de génie  
Qui jusques à nos jours ont ravi tes lecteurs?

<sup>a</sup> Voyez t. IX, p. xii, et p. 59—74.

Un barbare, fameux chez les calculateurs,  
 Perché sur un nuage à côté d'Uranie,  
     Confond tes sots admirateurs,  
     Et prétend voir dans son grimoire  
     Que tu n'étais qu'un fablier.  
 Au pays des badauds la mode est de l'en croire,  
     Et dût-il te calomnier,  
 Nos bons Grecs à rabat, qui tremblent pour ta gloire,  
     Sont près de la sacrifier.  
     Je vous plains tous les deux, Théocrite et Virgile,  
 Vous, qu'inspiraient jadis les Grâces et l'Amour,  
 Quand ils vous dictaient tour à tour,  
     Sur le ton simple de l'idylle,  
 Ces vers qu'avec plaisir on relit chaque jour,  
 Ces tableaux si rians d'un asile champêtre,  
 Ce ruisseau près duquel, couchée au pied d'un hêtre,  
     Phyllis caresse ses moutons.  
 Les tendres sentiments que Lycidas sent naître  
     Ne nous font, après tout, connaître  
 Que d'amants ingénus les douces passions,  
 Sans un seul mot d'algèbre ou de géométrie,  
     De courbes ou d'équations.  
     Quelle était votre frénésie !  
 Il nous faut des calculs et des solutions.  
 O sublimes esprits, desquels la noble audace  
 D'un vol d'aigle perça le vaste champ des cieux !  
     Vous franchîtes l'immense espace  
     Qui sépare à jamais la race  
 Des enfants des mortels du trône où sont les dieux.  
     Sachez, Pindare, et vous, Horace,  
 Qu'insensible à vos chants les plus mélodieux,  
     La farouche philosophie  
 Traite l'enthousiasme et l'ode de folie,  
     Et leurs auteurs de furieux.  
     Que vous dirai-je, ô tendre Ovide ?  
     Vous dédîâtes l'*Art d'aimer*



A la divinité de Gnide;  
 Mais vous ne pûtes présumer  
 Que la fécondité d'une muse fluide  
 Vous ferait des Gaulois un jour mésestimer.  
 Que n'alliez-vous chez eux consulter un druide?  
 Il vous aurait appris que l'art de les charmer  
 Consiste à renoncer au dieu qui vous possède,  
 A courir, arpenter sur les pas d'Archimède.  
 O secret des beaux vers, inconnu jusqu'à nous!  
 Comment s'est-il donc fait que tant d'illustres fous,  
 Pensant que leur génie enfantait des merveilles,  
 Consacrèrent leurs soins, leurs travaux et leurs veilles  
 A peindre les objets qu'enserme l'univers,  
 A toucher, émouvoir et plaire par leurs vers?  
 De ce goût suranné l'on abolit la mode,  
 Un rabbin newtonien réforme notre code;  
 Des poudres du calcul, au bout de l'Occident,  
 Le Parnasse a vu naître et sortir son tyran.  
 Tout se confond, tout change, il n'est rien qu'il conserve,  
 Il foule sous ses pieds la poétique verve.  
 Chez lui, jeunes auteurs, recevez des leçons:  
 Plus d'images en vers, ni de comparaisons;  
 Son austère rigueur en serait offensée,  
 Et sa prolixité sensiblement blessée.  
 Que désormais vos vers soient durs et décharnés,  
 D' $a$  plus  $b$  moins  $x$  et de calculs ornés;  
 Au lieu de travailler sur des sujets épiques,  
 Mettez en beaux sonnets les sections coniques;  
 Pour amuser un roi d'ennuis toujours muni,  
 Que sur un vaudeville un des chantres lyriques  
 Lui détonne au Pont-neuf le calcul infini.  
 S'il vous faut captiver le cœur d'une maîtresse,  
 Ne lui dépeignez point la peine qui vous presse;  
 Sans vanter son esprit, ses charmes, ses appas,  
 A toiser tous ses traits employez le compas,  
 De leur proportion comparez la mesure,

Et puis laissez errer la vague conjecture ;  
 Vous ferez un ouvrage et physique et profond,  
 En vers comme en faisaient Musschenbroek et Newton.

Dans des cerveaux brûlés jadis la Fable éclore  
 Enfant les vains dieux de la métamorphose,  
 Improprement donna le nom de Jupiter  
 A l'espace infini qu'on appelle l'éther,  
 Par Vénus désigna la féconde nature,  
 Bacchus était le vin, Cérès l'agriculture.

Nouvel iconoclaste, armez-vous de rigueur,  
 Extirpez tous ces dieux, fantômes de l'erreur,  
 Rejetez le sens clair de leur allégorie;  
 La vérité voilée est à demi flétrie.  
 Au lieu de nous conter comment le dieu des eaux  
 Protégea contre Pan Syrinx dans les roseaux,  
 Philosophe solide, il faudra vous rabattre  
 A prouver en rimant que deux fois deux font quatre.  
 O l'excellent secret de plaire et de charmer !  
 Flairez, flairez l'encens qui va vous enfumer.

Aux hautes régions le voyez-vous paraître,  
 Au sourcil refrogné, ce sombre géomètre,  
 Applaudir en bâillant à ce genre nouveau,  
 Digne de son aride et stérile cerveau,  
 Donner au rimailleur de ces doctes sornettes  
 Le titre fastueux de premier des poètes ?  
 Pour acquérir ce nom par de hardis essais,  
 Des algébriques vers ébauchons quelques traits;  
 Leur charme lèvera le fatal anathème  
 Que la haute science a lancé contre nous;  
     En faveur de ce théorème,  
     Nous nous concilierons tous.


#### THÉORÈME.

Apprenez qu'en tous les triangles,  
 Si l'on réunit les trois angles,  
 Ils seront égaux à deux droits.

DÉMONSTRATION.

A la figure, en deux endroits,  
Vous tracerez des parallèles;  
Doctement comparez entre elles  
Les différentes sections,  
Et, au moyen d'équations,  
Toujours deux angles droits résulteront d'icelles;  
*Id quod erat demonstrandum.*

A Dittmannsdorf, le 3 d'août 1762.



---

# AU MARQUIS D'ARGENS,

APRÈS L'AFFAIRE DE REICHENBACH.

---

Eh bien, voilà ces postillons;  
Vous les voulez, je les envoie.  
Puissent-ils de nos camps et de nos pavillons  
Reconduire chez vous le plaisir et la joie,  
La vive et saillante gaité,  
Compagne de votre bel âge!  
Puisse le récit non flatté  
D'un assez léger avantage  
Rétablir la sérénité,  
Le calme et la tranquillité  
Dans votre âme abattue après un long orage!  
Ces rapides courriers n'annoncent pas la fin  
D'un pénible et vigoureux siège;  
Mais vous apprendrez d'eux par quel coup le destin,  
Dans certain combat clandestin,  
Nous a su garantir du piège  
Que l'implacable Autrichien  
Nous tendait en mauvais chrétien.  
Vraiment, ce n'était pas la peine  
Qu'avec tant d'appareil le peuple en fût instruit;

Jamais ni Condé ni Turenne  
Pour si petits exploits ne firent si grand bruit.  
Le politique, d'une âme hautaine,  
    Vous soutiendra qu'on est réduit  
    A nourrir d'espérance vaine  
Le public aveuglé, fait pour être séduit.  
    A... ainsi... le mène  
    Du Canada jusqu'en Ukraine;  
    Qui sait le tromper le conduit.  
Pour moi, qui n'ai jamais reçu cet Évangile,  
    Je ne prétends point par l'erreur  
Abuser lâchement, en scélérat habile,  
    La confiance et la candeur  
    D'un peuple frivole et facile.  
Ah! fasse d'un ciron qui veut un éléphant,  
J'aime la vérité, le vrai seul est charmant.  
Je ne veux point de bruit, de pompe solennelle,  
Pour immortaliser le succès d'un moment.  
    Ce sujet, marquis, me rappelle  
    Ce trait d'un Suisse goguenard :  
    Il mangeait gras, c'était carême;  
Un orage survint avec un bruit extrême.  
    Certain dévot, maître cafard,  
    Au front sournois, à l'œil hagard,  
Lui dit : Vous excitez la céleste colère.  
    L'autre s'écrie en vieux soudard :  
Grand Dieu, que de fracas! épargne ton tonnerre;  
    Ce n'est qu'une omelette au lard.

Mes vers vous expliquent mes pensées sur les postillons que vous avez vus arriver à Berlin. Il est bon de se réjouir d'un grand malheur que nous avons évité; cependant, mon cher marquis, il y a loin de ce point à une fortune entière; et pour vous parler tout à fait naturellement, je crois que nous aurons encore une crise avant la réduction de Schweidnitz. Il arrivera de tout ceci ce qu'il plaira au hasard, à la destinée ou à la Providence; car certainement tous les trois ou l'un d'eux a plus de part aux

événements du monde que la prévoyance des hommes. Je vous laisse faire vos petites réflexions philosophiques sur cette matière obscure et impénétrable; si vous y faites quelque heureuse découverte, vous me ferez plaisir de me la communiquer. En attendant, je vous prie, mon cher marquis, de ne me point oublier.

A Péterswaldau, ce 19 août 1762.

---

---

---

AU MARQUIS D'ARGENS,  
SUR  
SON TIMÉE DE LOCRES, QU'IL LUI AVAIT  
ENVOYÉ.

---

Dans la fleur de mes ans je m'occupais d'Ovide,  
Ou je suivais Renaud dans le palais d'Armide,<sup>a</sup>  
Et lorsqu'un poil naissant ombragea mon menton,  
Je pris goût pour Sophocle, Horace et Cicéron;  
Plus mûr, j'étudiai César dans son allure,  
Leibniz et Gassendi, mais surtout Épicure.  
A présent, cher marquis, que l'âge injurieux,  
Énervant ma vigueur, grisonne mes cheveux,  
Et m'avertit qu'en peu je joindrai mes ancêtres,  
J'ai choisi pour hochets ces scélérats de prêtres;<sup>b</sup>  
La folle ambition de ces faquins mitrés,  
La luxure et l'orgueil de ces fronts tonsurés,  
Amuse, en m'irritant, ma pesante vieillesse.  
Je m'emporte en voyant la honteuse faiblesse  
De lâches souverains, sous la tiare rampants,  
Par bassesse embrasser les pieds de leurs tyrans;

<sup>a</sup> Voyez t. XI, p. 40.

<sup>b</sup> *Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury. Voyez t. VII, p. xiv et xv, et p. 131—144.

Je me gausse des saints, et ris de leurs reliques,  
 Je plains l'aveuglement des querelles mystiques,  
 Bavardage idiot, futile jeu de mots  
 D'imposteurs révévés, pour abuser les sots.

Le cerveau tout rempli de leur saint brigandage.  
 Je reçois, cher marquis, votre élégant ouvrage.  
 Un plus sage que moi n'aurait pu différer  
 De se jeter dessus et de le dévorer;  
 Mais mon esprit, tout plein de bulles, de vigiles,  
 De docteurs, de martyrs, d'interdits, de conciles,  
 De ce fatras inepte, indigne et mensonger,  
 Doit, marquis, pour vous lire, avant tout se purger.  
 Attendez, s'il vous plait, que ces folles chimpères,  
 Sortant de mon cerveau, dégagent ses viscères,  
 Et que mon esprit, pur et net de ces erreurs,  
 Se prépare à se joindre à vos admirateurs.

Avant que l'Orion annonce la froidure,  
 Suspende les torrents et glace la nature,  
 En lecteur diligent, au métier aguerri,  
 J'aurai, n'en doutez point, expédié Fleury.  
 Alors, en renonçant à la théologie,  
 Je me vouerai, marquis, à la philosophie,  
 Et retrouvant en vous la belle antiquité,  
 J'irai dans votre sein puiser la vérité.  
 Nous examinerons la nature des choses,  
 Remontant par degrés à leurs premières causes;  
 Nous verrons avec Lock combien sur notre corps  
 La mécanique influe et règle ses ressorts,  
 Et comment notre esprit, si fier dans sa carrière,  
 N'est qu'un effet brillant des lois de la matière.

Mais, hélas! cher marquis, pour remplir ces projets,  
 Il faut voir reflleurir l'olive de la paix;  
 Les Muses, on le sait, redoutent les alarmes,  
 Leur chaste troupe fuit le tumulte des armes.  
 Si leur temple s'entr'ouvre au désir des héros,  
 C'est dans des jours sereins, à l'ombre du repos;



Mais dans des champs sanglants, parmi la barbarie,  
Mars même irait en vain courtiser Uranie.

Nos yeux ne sont frappés que d'objets inhumains,  
Détestables effets des troubles des Germains,  
Fruits de l'ambition et des haines des princes,  
Qui, pensant conquérir, désolent les provinces.  
L'Europe tout en feu va se bouleverser ;  
Parmi ces chocs affreux comment peut-on penser ?  
De tant d'événements le cours prompt et rapide  
M'entraîne vers Bellone, en m'éloignant d'Euclide ;  
Dans l'agitation de ce flux et reflux,  
Il faut rendre le calme à mes sens éperdus.

Vous direz, rappelant un exemple à votre aide,  
Qu'on vit à Syracuse un certain Archimède,  
Tandis que Métellus<sup>a</sup> et la fleur des Romains  
Sur ces murs écroulés se frayaient des chemins,  
Qui, demeurant tranquille et maître de lui-même,  
Au fond de son jardin résolvait un problème.  
J'estimerai bien plus ce sage indifférent,  
Si, chargé de la ville et du commandement,  
Accablé de travaux, rempli d'inquiétudes,  
Il eût, malgré ces soins, pu suivre ses études.

Moi, dont l'esprit pesant et peu développé  
Par un objet unique est longtemps occupé,  
Il faut, pour qu'en détail ma raison le digère,  
Ne la point surcharger de plus d'une matière.  
Je n'ai point, en naissant, eu des bienfaits du ciel  
Un génie étendu, sublime, universel ;  
C'est pourquoi prudemment je me borne et resserre  
Dans les confins marqués de mon étroite sphère.  
Vous, formé, né, mûri sous le ciel provençal,  
Loin des sombres frimas d'un climat glacial,  
Doué d'un esprit vaste, ingénieux, facile,  
Vous nous supposez tous pétris de même argile,

<sup>a</sup> Marcellus. Voyez t. X, p. 66 et 251.

Et croyez comme vous que nous nous élevons  
D'un vol audacieux aux hautes régions.

Non, marquis, les esprits n'ont pas la même trempe;  
Si l'un peut s'élever, le plus grand nombre rampe;  
Pour un Jules César quel nombre de Varus!  
Et contre un seul Virgile il est cent Mévius.  
Des dons les plus exquis la nature est avare,  
Le médiocre abonde et l'excellent est rare.

Conservez les beaux dons qui vous sont départis.  
Grand nombre de mortels, sous les sens abrutis,  
Végètent beaucoup plus qu'ils ne pensent et vivent,  
Et sans réflexions leurs jours vides se suivent;  
L'image qu'imprima sur eux le Créateur  
Du temps qui ronge tout sent le bras destructeur.  
Supportez leurs défauts, en plaignant leurs misères,  
Encor qu'abâtardis, songez qu'ils sont vos frères;  
N'exigez jamais d'eux des progrès violents  
Qui passent à la fois leur force et leurs talents;  
Ne les mesurez point selon votre opulence,  
Rapprochez-les plutôt de vous par indulgence.

Ainsi, si vous daignez m'accorder quelque temps,  
Malgré tous les travaux aussi durs qu'importants  
Qui demandent mes soins et ceux de mon armée,  
Je vous promets dans peu d'avoir lu le *Timée*.

Ces vers se ressentent, mon cher marquis, du temps où ils sont produits. J'ai des soucis politiques, des inquiétudes militaires, des tracasseries de finance, enfin une multitude d'occupations désagréables qui m'obsèdent. Mes vers vaudraient peut-être un peu mieux, s'ils avaient été enfantés dans un temps plus tranquille; ils seront toujours bons pour l'usage que vous en ferez. Quiconque n'écrit pas comme Racine devrait renoncer à la poésie. Mais on dit que les poètes sont fous; voilà mon excuse. Vous m'avouerez que cette folie n'est pas dangereuse pour le public, surtout lorsque le poète ne violente pas le monde pour lire ses ouvrages, qu'il ne fait des vers que pour s'amuser, et qu'il est le premier à rendre justice à son faible talent. J'aimerais mieux, je

vous l'avoue, faire à présent un beau et bon traité de paix qu'un poëme épique, et, au défaut de cela, battre bien serré les Autrichiens plutôt que de composer une ode comme Rousseau. Vous en seriez content aussi, je le crois bien. Cependant il faut avoir patience, laisser agir les causes secondes, puisque nous ne pouvons remonter aux premières, et plier sous le joug des événements, qui ne dépendent en vérité aucunement de notre prudence. Adieu, mon cher marquis; laissez-moi mes inquiétudes, conservez pour vous une tranquillité inaltérable, et soyez sûr de mon amitié.

A Péterswaldau, le 22 octobre 1762.

---

---

# V E R S

FAITS POUR ÊTRE ENVOYÉS PAR UN SUISSE A CERTAINE DEMOISELLE ULRIQUE<sup>a</sup> DONT IL ÉTAIT AMOUREUX.

---

Je vois ici comment on prend des villes;  
Leurs défenseurs, pareils à des Achilles,  
Mènent grand bruit et nous résistent bien.  
Ces beaux exploits, en lauriers si fertiles,  
Toujours cruels, ne me touchent en rien.

J'aimerais mieux le beau secret de prendre  
Un jeune cœur enclin à se défendre,  
Surtout lui plaire, et par mon entretien  
Faire passer mon amour dans le sien.

A mon avis cet art est difficile;  
Je le croirais toutefois plus utile  
Que les travaux funestes des guerriers  
Couverts de sang, de fange et de lauriers.

Quel triste jeu d'abimer des murailles,  
Vieux monuments d'habiles ouvriers,  
De s'acharner dans le fort des batailles,  
Et de causer nombre de funérailles!

Que si j'étais auprès de vos foyers,  
Je l'avouerais, j'aurais plutôt envie

<sup>a</sup> Ulrique Kühn, fiancée du lecteur du Roi, M. de Catt, qu'elle épousa à Berlin. le 9 novembre 1762.

De m'occuper à procurer la vie,  
En retirant des cachots du néant  
De l'univers un futur habitant.

S'il se pouvait que celle que j'adore,  
En concourant à ma félicité,  
De son beau sein quelque jour fit éclore  
Un rejeton de ma fécondité,  
Ce trait parfait ajouterait encore  
A ses vertus, qu'on ne peut trop priser.  
C'est, croyez-moi, soit dit sans métaphore,  
Le vrai moyen de s'immortaliser;  
Le dieu d'hymen autorise ces gages.  
Le bien de voir croître et multiplier  
N'est point celui de ces âmes sauvages,  
Des Iroquois et des anthropophages;  
C'est un plaisir qu'on peut concilier  
Avec les mœurs que prescrivent les sages,  
Et la vertu doit le justifier.

Voilà pourquoi Mars, ce dieu si terrible,  
Me vit revêché, inexorable et sourd,  
Quand il voulut m'engager à sa cour;  
Vous le savez, mon cœur tendre et sensible  
Sous vos drapeaux et sous ceux de l'Amour  
S'était naguère enrôlé sans retour.

Ce dieu charmant m'a tenu lieu de père;  
Dans son école, à Paphos, à Cythère,  
De ses secrets il daigna m'informer :  
« Retenez bien, dit-il, que l'art de plaire  
« Doit en tout temps précéder l'art d'aimer. »  
Il me montra son arsenal, ses armes;  
Je ne vis point des tonnerres d'airain,  
Mais de beaux yeux brillants de mille charmes,  
Dont la tendresse exprimait quelques larmes,  
Et qui des dieux feraient l'heureux destin.

Tous ses sujets vivent en assurance;  
Leurs travaux sont exempts de violence,  
Attentions, sentiments délicats,

Soupirs, doux soins, égard et complaisance,  
 De tendres vers écrits sans embarras;  
 Pour leurs exploits, ce sont baisers de flamme,  
 Qui font couler la volupté dans l'âme,  
 Qu'il faut sentir, mais qu'on n'exprime pas.

Vous le voyez, j'ai l'âme trop humaine  
 Pour me complaire au danger, à la peine  
 Que, dans les camps au dieu Mars départis,  
 Également souffrent les deux partis.  
 Habitant doux des rives d'Hippocrène,  
 Toujours soumis à ma belle, à ma reine,  
 Je voudrais fort, si j'avais à choisir,  
 En lui donnant, recevoir du plaisir.

A ce propos, ma divine maîtresse,  
 Je vous dirai le mot d'un ancien ;<sup>a</sup>  
 Russe n'était, non plus qu'Autrichien :  
 « Dieu me fit homme, ainsi je m'intéresse  
 « Aux biens, aux maux de toute notre espèce. »

A Dittmannsdorf, 6 août 1762.

<sup>a</sup> Tércence dit dans son *Heautontimorumenos*, acte I, scène 1, vers 25 :  
 Homo sum, humani nihil a me alienum puto.



---

# AUTRE ÉPITRE

## POUR L'AMOUREUX SUISSE.

RÉPONSE A DEMOISELLE ULRIQUE.

---

Ah! que j'estime les monarques,  
Surtout lorsque c'est vous qui les faites parler!  
Oui, s'ils pouvaient vous ressembler,  
Les cours n'entendraient plus la voix des Aristarques  
En vaines plaintes s'exhaler;  
La vérité dans ses remarques  
N'aurait rien à dissimuler.  
Ces rois auraient le don de plaire  
Et l'art plus précieux de régner sur les cœurs,  
Par là cent fois supérieurs  
A tout souverain arbitraire  
Qui sur un peuple tributaire  
Établit son pouvoir à force de rigueurs.  
Mais votre empire est doux, votre âme est débonnaire,  
Vous m'avez subjugué, mon joug est volontaire,  
Et ce serait pour moi le comble des malheurs  
Si jamais le destin contraire  
Entreprenait de me soustraire  
A la douce rigueur de mes fers enchanteurs.  
Tandis que grand nombre d'esclaves,  
Foulés par le sceptre des rois,  
S'efforcent vainement de rompre leurs entraves

Pour se gouverner à leur choix;  
Tandis que le peuple de Corse  
Toujours obstinément se ranime et s'efforce  
A briser les fers des Génois :  
Mon cœur ne veut d'autre avantage  
Qu'à vos attraits de rendre un éternel hommage;  
Et pour vous, ma divinité,  
Je renonce à ma liberté,  
D'un Suisse le seul héritage,  
Qui fait des humains en tout âge  
La suprême félicité.

Idole de mon cœur, vous, l'âme de mon âme,  
Vous détruisez en moi l'esprit républicain.  
J'abhorrais autrefois le nom de souverain;  
Que le conseil des Cent de nos Bernois me blâme,  
Que l'esprit du grand Tell dans son tombeau s'enflamme,  
Qu'il m'appelle parjure, esclave de Tarquin,  
Vous serez, quoiqu'il me réclame,  
Souveraine de mon destin.  
Prenez donc désormais les rênes de l'empire  
Sous ces auspices fortunés;  
Songez, en me voyant à vos pieds prosterné,  
Que des Brutus, ces forcenés,  
Détestant à vos yeux le stoïque délire,  
Je serai, j'en fais le serment,  
Fidèle et dévoué jusqu'au dernier moment  
Au monarque nouveau que mon cœur vient d'élire.

A Péterswaldau, 25 août 1762.

---



---

# ENCORE ÉPITRE

DU SUISSE AU CABINET DE MADEMOI-  
SELLE ULRIQUE.

---

Recevez, charmant cabinet,  
Ce tas de rimes insensées;  
Désormais confident secret  
De mes amoureuses pensées,  
Soyez prudent, sage et discret.  
Combien je vous porte d'envie!  
Vous êtes dans l'appartement  
De celle par qui vivement  
Mon âme en extase est ravie;  
Vous la voyez à tout instant,  
Elle vous touche en écrivant.  
Si, par un beau trait de magie,  
Je me pouvais pour un moment  
Transformer à ma fantaisie,  
Je serais, non en Silésie,  
Mais, à Berlin assurément,  
Le cabinet de mon amie.

## ENCORE ÉPÎTRE.

La nuit, lorsqu'elle dormirait,  
Toujours vigilant auprès d'elle,  
Je me tiendrais en sentinelle;  
Lorsqu'elle se réveillerait,  
L'objet premier qu'elle verrait,  
Ce serait son amant fidèle.

Si le matin elle traçait  
Sur moi, bureau, quelque billet,  
Je baiserais, brûlant de zèle,  
Cette main si blanche et si belle.  
Qu'avec plaisir je porterais  
Ce beau sein de neige et d'albâtre!  
Qu'amoureusement idolâtre  
Doucement je le presserais!  
Que, si j'osais, je lui dirais  
Tout ce qu'Antoine à Cléopâtre  
A dit sur de pareils sujets!

Que j'aurais de cuisants regrets,  
Si, trop vite et sans me rien dire,  
Elle achevait trop tôt d'écrire!  
Mais du moins en me refermant  
Elle toucherait son amant;  
Cette faveur sans conséquence  
Pour moi serait d'un prix immense.

Au lieu de ce bruit sourd que fait  
En se fermant tout cabinet,  
Je m'écrierais, Catt vous adore!  
Et sitôt qu'on me heurterait,  
Je le répéterais encore.

Mais la triste réalité,  
A l'œil plein de sévérité,  
Dissipe de ma douce ivresse  
La fiction enchanteresse,  
Et de colère transporté,  
Je me trouve ici rejeté  
Dans un camp, loin de ma maîtresse.

Je le vois, la félicité  
N'est pour nous qu'un aimable songe;  
Il vaut donc mieux, tout bien compté,  
Être trompé par le mensonge  
Qu'éclairé par la vérité.

A Péterswaldau, 9 septembre 1762.

---

---

## D'UN SUISE.

---

A la divinité mère du tendre Amour  
J'osais, me recueillant un jour,  
Du fond d'une antique chaumière  
Adresser humblement ma dévote prière.  
Je lui disais tout doucement :  
O déesse aimable, en qui brille  
Ce qu'on imagina jamais de plus charmant!  
Je vous en conjure ardemment,  
Daignez protéger votre fille;  
C'est votre sang, votre famille,  
C'est de l'aimable Cupidon  
La compagne et la sœur cadette;  
C'est elle dont l'amour, dit-on,  
En m'embrasant me fit poète,  
Dont vous connaissez bien le nom,  
Qui rime richement en *ique*.  
Sur elle répandez, versez sur ses destins  
Tous les biens que des dieux la faveur magnifique  
Peut distribuer aux humains;  
Qu'autant qu'elle est charmante et belle,  
Elle soit, s'il se peut, aussi tendre et fidèle;  
Que ni l'absence ni le temps  
N'éteignent dans son cœur de nos feux innocents  
La flamme pure et mutuelle,

Ainsi que vos appas digne d'être immortelle.  
Qu'elle connaisse bien le cœur  
D'un certain Suisse qui l'adore,  
Qui passe jour et nuit à compter chaque aurore  
Dont l'éclat importun diffère son bonheur.  
Puissiez-vous, ô Vénus! acceptant mon hommage,  
Bénir le destin qui l'engage  
A former ce nœud solennel!  
Et puisse-t-elle enfin, dans cette union sainte,  
En n'éprouvant jamais de la lune d'absinthe,  
N'y goûter pour toujours que la lune de miel!

A Péterswaldau, septembre 1762.

---



## TABLE DES MATIÈRES.

	PAGES
Avertissement de l'Éditeur . . . . .	IX
ODE A MON FRÈRE HENRI . . . . .	I
ODE AU PRINCE FERDINAND DE BRUNSWIC sur la retraite des Français en 1758 . . . . .	8
ODE AUX GERMAINS . . . . .	15
ODE AU PRINCE HÉRÉDITAIRE DE BRUNSWIC . . . . .	22
ODE A MA SŒUR DE BRUNSWIC sur la mort d'un fils tué en 1761 . . . . .	30
ÉPITRE A MA SŒUR DE BAIREUTH. En 1757 . . . . .	36
ÉPITRE A MA SŒUR ANÉLIE . . . . .	43
ÉPITRE CHAGRINE . . . . .	46
ÉPITRE AU MARQUIS D'ARGENS . . . . .	50
ÉPITRE SUR LE HASARD. A MA SŒUR ANÉLIE . . . . .	57
CONGÉ DE L'ARMÉE DES CERCLES ET DES TONNELIERS . . . . .	70
AUX ÉCRASEURS . . . . .	74
ÉPITRE A MA SŒUR DE BAIREUTH . . . . .	76
CONGÉ DE L'ARMÉE IMPÉRIALE ET DU MARÉCHAL DAUN, après la bataille de Lissa . . . . .	80
AU SIEUR GELLERT . . . . .	82
ÉPITRE A PHYLLIS. Faite pour l'usage d'un Suisse . . . . .	84
AU MARQUIS D'ARGENS, que la peur des ennemis avait déterminé à quitter Berlin . . . . .	87
ÉPITRE A MA SŒUR DE BAIREUTH sur sa maladie . . . . .	89
A MYLORD MARISCHAL sur la mort de son frère . . . . .	94
ÉPITRE AU MARQUIS D'ARGENS . . . . .	102
LETTRE A VOLTAIRE . . . . .	107
AUTRE LETTRE A VOLTAIRE, qui conjurait le Roi à faire la paix . . . . .	110

	PAGES
LETTRE A VOLTAIRE . . . . .	111
AU MARQUIS D'ARGENS . . . . .	116
ÉPÎTRE A VOLTAIRE, qui voulait négocier la paix . . . . .	119
AU MARQUIS D'ARGENS, sur ce qu'il avait écrit qu'un homme s'éri- geait en prophète à Berlin, et qu'il avait déjà des sectateurs . . . . .	124
SUR LA LECTURE DU SALOMON DE VOLTAIRE . . . . .	127
A VOLTAIRE . . . . .	128
ÉPÎTRE A D'ALEMBERT, sur ce qu'on avait défendu l'Encyclopédie et brûlé ses ouvrages en France . . . . .	129
AU MARQUIS D'ARGENS, sur des louanges qu'il donnait au Roi . . . . .	132
A VOLTAIRE, toujours sur la paix . . . . .	135
AU MARQUIS D'ARGENS, sur l'édition qu'il envoya au Roi des poé- sies de Sans-Souci . . . . .	138
AU MARQUIS D'ARGENS, après que les Autrichiens eurent pris Schweidnitz . . . . .	140
A LA PRINCESSE AMÉLIE, sur une négociation de paix qui échoua . . . . .	142
LETTRE A VOLTAIRE . . . . .	144
ÉPÎTRE AU MARQUIS D'ARGENS, en lui envoyant les <i>Lettres de</i> <i>Phihhu</i> , que le Roi avait composées; elles contiennent une satire du pape, qui avait envoyé au maréchal Daun une toque et une épée bénites . . . . .	146
La princesse Amélie avait écrit au Roi qu'elle craignait bien que la paix ne se fit pas sitôt, et le Roi lui répondit par ces vers . . . . .	149
ÉPÎTRE . . . . .	150
CONTE. Les amours d'une Hollandaise et d'un Suisse, par cor- respondance . . . . .	153
A VOLTAIRE, qui avait fait un compliment flatteur au Roi sur des vers qu'il lui avait envoyés . . . . .	156
LETTRE AU MARQUIS D'ARGENS . . . . .	158
ÉPÎTRE AU MARQUIS D'ARGENS, comme les Russes et Autrichiens bloquaient le camp du Roi . . . . .	162
ÉPÎTRE AU MARQUIS D'ARGENS . . . . .	168
ÉPÎTRE SUR LA MÉCHANCETÉ DES HOMMES . . . . .	173
LE STOÏCIEN . . . . .	181
ÉPÎTRE A CATT . . . . .	190
ÉPÎTRE A MONSIEUR MITCHELL, sur l'origine du mal . . . . .	195
LE CONTE DU VIOLON . . . . .	203



# DES MATIÈRES.

243

## PAGES

LES DEUX CHIENS ET L'HOMME, fable . . . . .	205
DISCOURS DE L'EMPEREUR OTHON A SES AMIS, après la perte de la bataille de Bédriac . . . . .	207
DISCOURS DE CATON D'UTIQUE A SON FILS ET A SES AMIS, avant de se tuer . . . . .	211
ALLÉGORIE . . . . .	214
FACÉTIE AU SIEUR D'ALEMBERT, grand géomètre, indigné contre le frivole plaisir de la poésie . . . . .	217
AU MARQUIS D'ARGENS, après l'affaire de Reichenbach . . . . .	222
AU MARQUIS D'ARGENS, sur son Timée de Locres, qu'il lui avait envoyé . . . . .	225
VERS faits pour être envoyés par un Suisse à certaine demoiselle Ulrique dont il était amoureux . . . . .	230
AUTRE ÉPITRE pour l'amoureux Suisse. Réponse à demoiselle Ulrique . . . . .	233
ENCORE ÉPITRE du Suisse au cabinet de mademoiselle Ulrique .	235
D'UN SUISSE . . . . .	238



---

**IMPRIMERIE ROYALE**  
**(R. DECKER)**

---

**ŒUVRES**  
**DE**  
**FRÉDÉRIC**  
**LE GRAND**

---

**TOME XIII.**



**OEUVRES.**  
**DE**  
**FRÉDÉRIC**  
**LE GRAND**

---

**TOME XIII.**

---



---

**BERLIN**



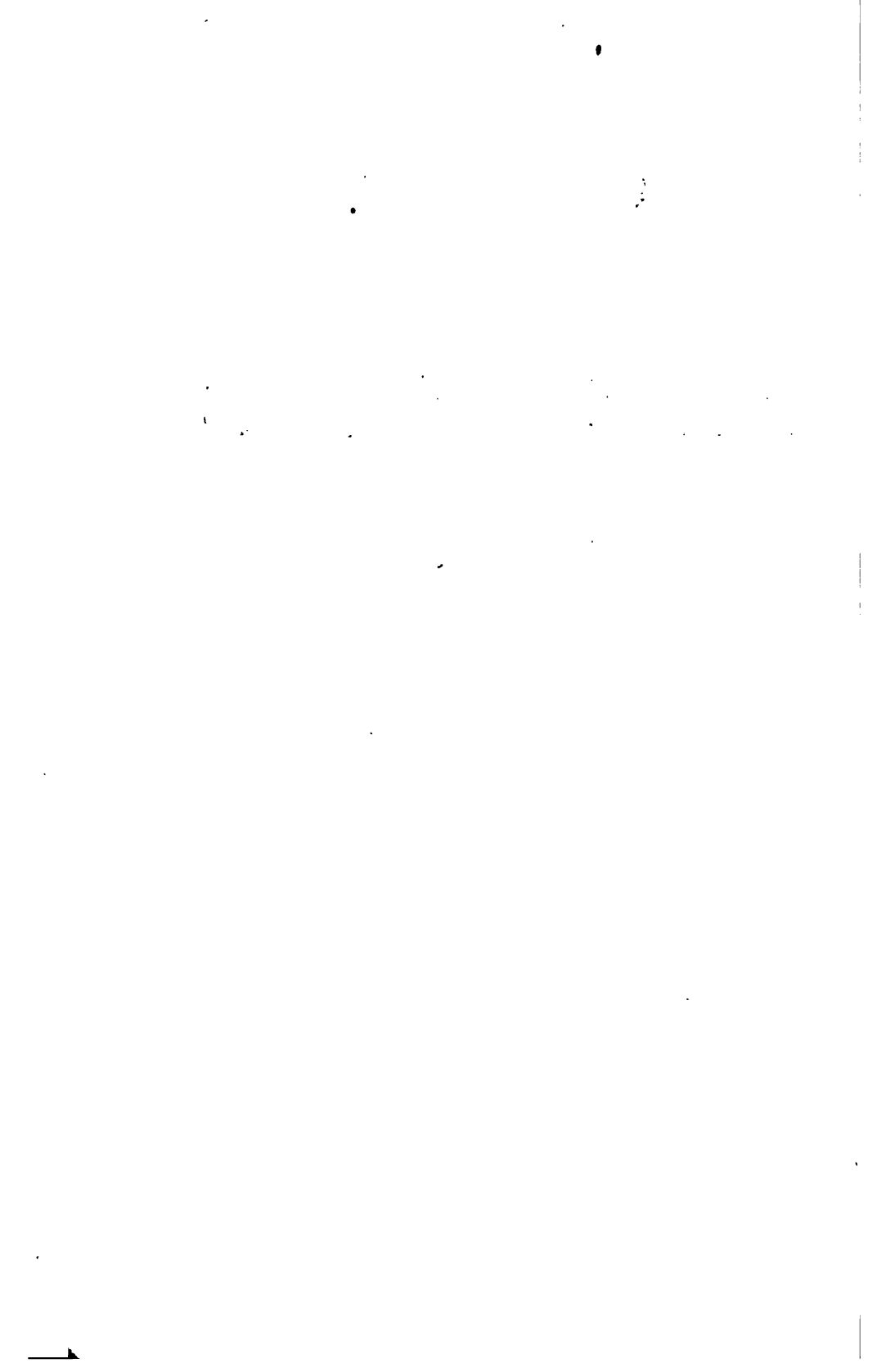
**MDCCCXLIX**

**CHEZ RODOLPHE DECKER**

**IMPRIMEUR DU ROI**

**SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS**

---



**ŒUVRES**  
**POÉTIQUES**  
**DE**  
**FRÉDÉRIC II**  
**ROI DE PRUSSE**

---

**TOME IV.**

---

**BERLIN**  
**CHEZ RODOLPHE DECKER IMPRIMEUR DU ROI**  
**SUCCESSEUR ET HÉRITIER DE DECKER PÈRE ET FILS**

---

**M DCCC XLIX**

---





# POÉSIES POSTHUMES

---

TOME II.



---

---

# ÉPITRE

## A MA SŒUR DE BRUNSWIC.

### QU'IL EST DES PLAISIRS POUR TOUT AGE.

---

Dans le monde, ma sœur, tout ce qui naît périt;  
Une éternelle loi tour à tour y proscrit  
Ces générations qui constamment renaissent,  
Et sous la main du temps aussitôt disparaissent.  
Si la rapidité d'un si prompt mouvement  
Ne se fait pas pour nous sentir à tout moment,  
C'est qu'on fait chaque jour une perte insensible,  
Que chaque homme, entraîné par quelque soin pénible,  
Ou rempli d'un dessein dont l'espoir le séduit,  
Laisse échapper le temps, qui loin de nous s'enfuit.  
Mais à peine le cours de deux lustres s'achève,  
Que nos jours écoulés paraissent moins qu'un rêve;  
Quand l'âge irrévocable a sillonné nos fronts,  
Alors nos yeux surpris découvrent ses affronts.

Comment a disparu le feu de ma jeunesse,  
De mes sens enchantés l'impétueuse ivresse,  
Ce fonds inépuisable et fertile en désirs,  
Ces ailes pour voler de plaisirs en plaisirs?  
J'existe, et cependant je ne suis plus le même.  
O vérité cruelle, humiliant problème,

## ÉPITRE A MA SŒUR

Qui, dévoilant les lois de la fatalité,  
Aggrave encor mes maux par leur nécessité!  
Offusqué des vapeurs de la misanthropie,  
Las de perdre en détail les restes de ma vie,  
Au point de renoncer à l'espoir du bonheur,  
L'amour-propre aussitôt s'empare de mon cœur;  
De ce flatteur adroit le discours me console.  
Apaise, me dit-il, ce murmure frivole,  
Écart sédition de tes sens révoltés;  
Tu perdis moins de biens qu'il ne t'en est resté.  
Le printemps de tes jours fait place à leur automne,  
Flore, en fuyant tes pas, te confie à Pomone;  
Tu promettais jadis, à présent tu produis,  
Et, dépouillé de fleurs, tu dois porter des fruits.  
Dans ta maturité la raison te décore,  
Ton goût, ton jugement vient à peine d'éclorre;  
Ce fil guida jadis Aristide et Platon,  
Trajan, les Antonins, Titus et Scipion.  
Que la raison t'éclaire en cet affreux dédale  
Où l'intérêt, l'orgueil, l'envie et la cabale  
S'empressent d'égarer tes pas mal assurés;  
Elle sauva tes jours de périls entourés.  
Ta jeunesse a bien pu jeter des étincelles;  
Compare leur éclat, leurs beautés peu réelles  
A la sagesse enfin, à ce don précieux  
Dont Minerve elle-même a fait trophée aux cieux.  
J'entendais son discours en répandant des larmes.  
Amour, me faudra-t-il renoncer à tes charmes?  
Disais-je; et faut-il donc qu'insensible à jamais,  
Mes organes usés rejettent tes bienfaits?  
Mais cent plaisirs nouveaux s'offrent à ma pensée,  
Plus vrais, plus assortis à ma course avancée.  
Plions, puisqu'il le faut, sous les lois du destin,  
Du couchant d'un jour sombre embellissons la fin;  
Près de frapper au but d'une pénible course,  
Cherchons pour nos désirs encor quelque ressource;  
Couronnons-nous des fleurs du tendre Anacréon,

J'en veux le front paré traverser l'Achéron.  
Jusqu'au temps où des morts le nocher me réclame,  
Que la sérénité se maintienne en mon âme.  
Je renonce au fracas de ces plaisirs fougueux,  
Si peu satisfaisants et toujours dangereux;  
Vous, molle oisiveté, chansons, douceurs futiles,  
Je vous quitte en faveur d'amusements utiles.

Je vis avec les morts; leurs doctes monuments  
A d'austères leçons joignent les agréments.  
Au coin de mon foyer, tranquille et solitaire,  
Je converse avec Lock, Tacite, ou bien Homère;  
Si quelque sage vient, je me plais à l'ouïr :  
Les talents sont un bien dont l'esprit doit jouir.

Mes organes, flattés des sons de l'harmonie,  
Chérissent tous les arts qu'a produits le génie;  
J'aime sur le théâtre à voir Sémiramis  
Frémir au souvenir de ses crimes commis,  
Ou, dans les murs pompeux qu'elle élève à Carthage,  
L'amoureuse Didon, dans l'excès de sa rage,  
Pour un amant ingrat, mais qui sut la toucher,  
Abandonner le trône et courir au bûcher.  
Je me plais dans les traits de la vive peinture  
Des sentiments qu'en nous a gravés la nature,  
Surtout si le poète a l'excellent secret  
De nourrir, d'échauffer, d'accroître l'intérêt,  
D'exciter la terreur, d'augmenter mes alarmes,  
De m'attendrir au point de répandre des larmes.

Si je n'habite plus cette orageuse cour  
Où tant d'illusions environnent l'amour,  
Un sentiment plus fin, plus noble et plus solide,  
De ce bonheur perdu sait remplacer le vide.  
O divine Amitié! présent chéri des cieux!  
Ce n'est que dans ton temple où vivent les heureux.  
J'ai connu le bonheur depuis que dans mon âme  
Tu daignas allumer cette pudique flamme;  
Ton doux contentement n'est jamais combattu  
Par les étroits devoirs qu'impose la vertu.

#### 4 ÉPITRE A MA SŒUR DE BRUNSWIC.

C'est toi, fille du ciel, dont l'appui secourable  
Du déclin de mes jours rend la fin supportable  
Par le cœur dont ta main m'a rendu possesseur.

Ce noble sentiment, vous l'éprouvez, ma sœur.  
Ce cœur que je chéris, quel est-il? c'est le vôtre;  
Lui seul, il me suffit, je renonce à tout autre  
Qui, volage, indiscret, habile à m'imposer,  
De la vertu se pare afin d'en abuser.

Je trouve tout en vous, esprit, vertu, tendresse,  
Et l'indulgent support qu'exige ma vieillesse;  
A vous à cœur ouvert je puis me confier.

Quel malheur quand d'amis il faut nous défier!  
On sent, on vit en eux, c'est un autre soi-même;  
J'existe doublement dans une sœur que j'aime.

Que la jeunesse, aveugle en ses égarements,  
Se livre au tourbillon de ses plaisirs bruyants;  
Que de cent nouveautés la lanterne magique  
Réveille son ennui d'un sommeil léthargique :  
Je vois, sans l'envier, prospérer ses beaux jours;  
J'ai pour calmer mes maux trouvé d'autres secours;  
Vous avez vu, ma sœur, jusqu'où s'étend leur nombre.

Ainsi, sans que les ans me rendent morne ou sombre,  
Des faveurs que sur moi le ciel daigna jeter,  
En bornant mes désirs, je sais me contenter.  
Votre amitié, ma sœur, en est la principale,  
C'est un bien qu'à mes yeux aucun autre n'égale;  
Daignez me conserver ce trésor précieux,  
Et de tous les mortels je suis le plus heureux.  
Que m'importe, dès lors, que mes sens s'affaiblissent,  
Que mon ardeur s'éteigne, et mes cheveux blanchissent?  
Je renonce à l'amour, j'embrasse l'amitié,  
Et loin d'être à mes yeux un objet de pitié,  
Sans redouter du temps l'irréparable outrage,  
J'ai su trouver, ma sœur, des plaisirs en tout âge.

A Potsdam, le 15 de février 1765.

---

A MES NEVEUX  
LES PRINCES  
**FRÉDÉRIC ET GUILLAUME**  
**DE BRUNSWIC.**

---

Que tout mortel, hélas! facilement s'abuse,  
Quand la passion le conduit!  
L'illusion, l'erreur l'amuse,  
Ce qui le flatte le séduit.  
J'ai soutenu que la vieillesse,  
Alors qu'elle a proscrit l'amour, les jeux, les ris,  
Et les grâces de nos esprits,  
Se consolait par la sagesse :  
Chimères d'un vieux radoteur,  
Maladroit, ennuyeux, sophiste,  
De la perte de son bonheur  
Tout étourdi, rêveur et triste!  
Quoi! son orgueil blessé veut, dans sa folle ardeur,  
Élever un trophée à sa propre faiblesse!  
Ah! croit-il dénigrer par son ton de docteur  
La foule des plaisirs dont jouit la jeunesse?  
Tes beaux jours se sont écoulés,  
Sur les ailes du temps les plaisirs envolés,  
Par le fatal pouvoir de la vicissitude  
Abandonnant ton corps à la décrépitude;

En perdant tous tes sens, tu viens hors de saison  
 Vanter les vains progrès qu'aura faits ta raison.

Pour moi, plus franc et plus sincère,

Je porte avec ingénuité

Un hommage tout volontaire

Au trône de la Vérité;

Je prends en pitié la sagesse

Qui choisit pour son fondement

Un corps tout usé de vieillesse.

Notre gaité, notre tristesse,

Tout nous vient ou de l'âge, ou du tempérament;

Quand on n'a plus l'esprit volage,

Quand on n'a plus de sentiment,

C'est malgré soi que l'on est sage.

Il n'est point de Nestor austère à nous transir

Qui ne rappelle avec plaisir

Les jours de sa naissante aurore,

Et qui ne brûle du désir

De retourner, s'il peut, encore

Sous l'empire charmant de Vénus et de Flore.

Ses regrets importuns vous doivent avertir

Que malgré lui, par impuissance,

Il renonce à la jouissance

Des bienfaits que vous possédez;

Les destins rigoureux ont de plus décidé

Qu'il n'en garderait point la plus frêle espérance.

Vous voyez donc, mes chers neveux,

Que votre âge est le seul où l'on peut être heureux.

Usez de ce trésor avec poids et mesure :

Partout l'abondante nature

Vous fournit des plaisirs nouveaux;

Le ciel, en dépit des dévots,

Prodigue ses faveurs aux enfants d'Épicure,

Et la volupté la plus pure,

Comme une immense mer en répandant ses flots,

Les désaltère de ses eaux.

De sa liqueur enchanteresse



Abreuvez - vous, jeunes héros;  
Mais gardez - vous de son ivresse.  
On ne sent pas, dans la chaleur,  
Dans le transport, dans le délire  
Des passions que l'on respire,  
Jusqu'où peut aller leur fureur.  
Croyez - en mon expérience,  
Associez la tempérance  
Aux goûts de ces plaisirs charmants;  
Vous êtes dans votre printemps,  
Et le conseil de la prudence  
Est de vous ménager pour en jouir longtemps.  
Les destins ont borné les facultés de l'homme;  
Le prudent seul, bon économiste,  
En garde encor pour ses vieux ans.  
Ce n'était pas ainsi que, d'une voix tremblante,  
J'exerçais ma muse naissante  
A chanter, jeune encor, les succès de l'amour;  
Le temps, de sa main malfaisante,  
D'une voix naguère brillante  
Éteint le charme sans retour.  
Adieu gaité, plaisir, et santé florissante;  
Le sort inexorable et sourd  
S'obstine à vouloir dès ce jour  
Que la raison, cette pédante,  
Sur mon esprit règne à son tour.  
Vous voyez maintenant quelle est la différence  
De l'hiver de nos ans et de l'adolescence;  
L'une jouit de tout, l'autre n'use de rien.  
Selon le sentiment d'un fameux moraliste,  
Le jeune est un fou gai, le vieillard, un fou triste;  
Cependant le leibnizien,  
Dans l'école, à grands cris obstinément persiste  
A soutenir que tout est bien.

A Potsdam, le 20 de février 1765.

---

---

---

# ÉPÎTRE

## SUR LE TROP ET LE TROP PEU,

### A MADAME DE MORRIEN.\*

---

O vous, qu'en mon printemps je connus sous le nom  
De la folâtre Tourbillon !  
Est-ce vous qui voulez, dans une cour polie,  
Que les disciples d'Uranie,  
Le compas à la main, du trop et du trop peu  
Vous marquent le juste milieu ?  
Rappelez-vous ces temps où, sans philosophie,  
Un tissu de plaisirs enchainait votre vie,  
Où, sans souci du lendemain,  
Vous confiant aux soins de la naissante aurore,  
Vous saviez qu'à chaque matin  
Pour vous elle ferait éclore,  
Avec les riches dons de Flore,  
La foule des plaisirs naissants sous votre main.  
Ah ! trop aimable créature,  
Que vous étiez, Morrien, gaie et sage autrefois,  
Vous, qui teniez de la nature  
L'inépuisable fonds d'une joie si pure

\* La baronne de Morrien (Charlotte - Wilhelmine - Dorothée), fille de Ernest-Louis de Marwitz, seigneur de Zernikow, Grabow, etc., naquit à Berlin le 18 juillet 1705. Veuve de Ferdinand - Bernard - Didier baron de Morrien, décédé le 24 août 1760, elle devint en 1767 grande gouvernante de la princesse de Prusse, et mourut le 11 février 1775. Voyez les lettres de Frédéric à Jordan, du 29 avril 1742, et à Voltaire, du 17 février 1770.

Qui, sans jamais blesser les lois  
Dont la pudeur fixa le choix,  
Vous laissait savourer le plaisir sans mesure!  
Par quel enchantement est-ce donc que je vois  
Qu'en quittant les sentiers où marchait Épicure,  
Vous voulez qu'une raison mûre  
Pèse les plaisirs à son poids?  
Toute erreur, croyez-moi, dont l'attrait nous sait plaire,  
Vaut mieux que le triste flambeau  
De la raison qui nous éclaire.  
Et qu'apprendrez-vous de nouveau  
Par l'œil de la raison, qui voit tout sans bandeau,  
Sinon qu'en général ce que le monde enserme,  
Tout n'est que vanité, séduction, chimère?  
Nous sommes ici tous sous la sujétion  
Du sceptre de l'illusion;  
Choisissons donc la plus aimable,  
Et qu'avec son air vénérable,  
L'importune réflexion  
N'arrive qu'au sortir de table.  
Allons, mettons à part toute prévention :  
Trouveriez-vous hors de saison  
Que, si je rencontrais un plaisir sur ma route,  
Ma main le cueillît sans façon?  
Vous me répondriez sans doute  
Que votre serviteur l'a fait avec raison.  
Retournez donc aux jeux, aux ris, à l'allégresse,  
Aux hochets de votre printemps;  
Qu'ils remplissent tous vos moments,  
C'est le conseil de la sagesse.  
Et sur le trop et le trop peu  
Du temple d'Épidaure interrogez les dieux;  
Vous apprendrez par leur prêtresse  
Que tout paraît trop peu dans la verte jeunesse,  
Et tout est trop quand on est vieux.

Faite au mois de mars 1765. (Envoyée à Voltaire le 17 février 1770.)

---

---

# V E R S

RÉCITÉS A SANS-SOUCI<sup>a</sup>

A LA DUCHESSE DE BRUNSWIC

PAR

UNE ACTRICE DÉGUISÉE EN BERGÈRE, QUI L'INVITAIT A VOIR UNE COMÉDIE PRÉPARÉE  
POUR ELLE.

---

Les nymphes, les sylvains de ces épais bocages  
Viennent vous offrir leurs hommages  
Rustiques, ingénus comme eux.  
Ah! daignez recevoir de nous, grande princesse,  
L'encens qu'on brûle à la déesse  
Protectrice de ces lieux.  
Vous remplirez surtout nos vœux,  
Si, par votre extrême indulgence,  
D'un moment de votre présence  
Vous daignez honorer nos danses et nos jeux.  
Sitôt que vous serez sous notre toit champêtre,  
Il va, transformé, vous paraître  
Comme celui de Philémon,  
Dont des dieux le souverain maître  
En temple changea la maison.

<sup>a</sup> 12 juillet 1765.

---

---

## A L'ABBÉ BASTIANI.\*

---

Croyez, abbé, qu'un front tondu  
Ne perd rien lorsqu'on lui confère  
Ce bonnet par le haut fendu  
Que tout moine et tout sot révère.  
Ce bonnet vous est déjà dû,  
Et je regarde cette affaire  
Comme un problème résolu.  
Ah! qu'on dit bien mieux son bréviaire  
Lorsqu'on tient de bons revenus!  
Les trésors de la terre entière  
Sont destinés pour les élus.  
Vous avez le bonheur de plaire  
Au vieux successeur de saint Pierre,  
Que Luther prend pour l'Antechrist;  
De plus, vous êtes favori  
De la déesse de Cythère.  
L'un doit vous décorer un jour  
De la pourpre de ses apôtres,  
Et la mère du tendre Amour  
Attend de vous qu'à votre tour  
Vous décoriez le front des autres.

A Potsdam, en 1766.

\* L'abbé Bastiani, né à Venise, et vivant ordinairement à Breslau, était du nombre des personnes dont le Roi recherchait la société dans ses heures de loisir. Voyez t. I. p. xx, et t. IX. p. xv, n° XI.

---

---

**V E R S**  
**DE LA LEVRETTE DIANE**  
**A LA PRINCESSE DE PRUSSE.\***

---

**U**ne chienne en ce jour vous donne un grand exemple.  
J'ai mis au monde deux petits;  
Tout curieux qui les contemple  
Les trouve comme moi beaux, bien faits et gentils.  
Soyez marraine à leur baptême,  
Et mes vœux seront accomplis,  
Si, madame, dans peu vous en faites de même.

*(Signé)* Diane.

A Potsdam, ce 30 de novembre 1767.

\* Il s'agit ici de la princesse Élisabeth de Brunswic (t. VI, p. 16 et 23),  
qui naquit le 8 novembre 1746, et mourut à Stettin le 18 février 1840.

---

---

---

# AU BARON DE PÖLLNITZ,<sup>a</sup>

## SUR SA CONVALESCENCE.<sup>b</sup>

---

Ah! vous voilà, mon vieux baron,  
De retour des bords du Cocyte  
Et du redoutable Achéron,  
D'où le nocher du noir Pluton  
Renvoya votre ombre maudite,  
En contrebande, au doux canton  
Que votre serviteur habite.

Vous fites frissonner Caron;  
Il craignit tout pour Proserpine,  
Femme de réputation,  
Qui n'aime point qu'on la badine.  
Il sait que vous avez le don  
De turlupiner du bon ton  
Amis, parents, voisin, voisine.

Tout l'enfer était attentif,  
Comme il apprit votre venue;  
Tisiphone en fut éperdue,  
Minos même en parut craintif.

<sup>a</sup> Voyez t. XI, p. 11.

<sup>b</sup> On trouvera plus loin une autre *Épître* au baron de Pöllnitz, sur le même sujet, envoyée à Voltaire le 4 avril 1773, avec la nouvelle positive du rétablissement du vieux baron. La traduction allemande des *Œuvres posthumes* (Nouvelle édition. A Berlin, 1789) contient aussi, t. VII, p. 56—59, et p. 77—82, ces deux *Épîtres* au baron de Pöllnitz.

Tous deux, avec un ton plaintif,  
 Ils vinrent chez le noir monarque;  
 En pleurant ils dirent : « Seigneur,  
 • Ne souffrez point que dans sa barque  
 • Caron passe un perturbateur  
 • Qui, des mortels le persifleur,  
 • Serait ici notre Aristarque;  
 • Renvoyez-le en tout honneur,  
 • Bien vite et, s'il se peut, sans langue;  
 • Car si là-haut, en belle humeur,  
 • Il jase, pérore ou harangue,  
 • Nous allons mourir de douleur  
 • Des traits perçants de ce railleur. »

Ayant reçu cette requête,  
 Pluton fit un signe de tête;  
 L'enfer en parut ébranlé,  
 Mégère en rit par ironie,  
 Et le baron fut exilé  
 Au fin fond de la Germanie.

Demeurez donc chez les vivants :  
 Ils sont de bonne compagnie,  
 Moins cruels et plus endurants  
 Que ce Pluton, que je renie;  
 Et de vos propos médisants  
 Ils connaissent depuis longtemps  
 Le sel attique et la folie.  
 Restez donc toujours confiné,  
 Vieux baron, sous notre tropique,  
 En vous gardant de la colique.

Déjà par Minos condamné,  
 Attendez, damné pour damné,  
 Que Sa Majesté diabolique,  
 Pour ragoûter l'engeance inique  
 De son grand peuple infortuné,  
 Peuple pervers à cœur de roche,  
 Lui serve un jour, pour déjeuner,  
 D'un chambellan cuit à la broche,



Bien apprêté, dûment offert  
Par les marmitons de l'enfer.

Jusqu'au temps que le jour approche  
Où vous irez chez Lucifer  
Passer joyeusement l'hiver,  
Dans un reste de jouissance  
Réveillez votre médisance.  
Vous n'irez que trop tôt là-bas,  
Auprès de l'infemale engeance;  
Ne hâtez pas votre trépas.

Et que gagneriez-vous au change?  
Ici, vous vivez comme un ange,  
Chacun vous porte sur les bras.  
Dans l'enfer, un vieux satirique  
Est plongé par un vieux démon  
Au fond d'une chaudière antique,  
Et bout aux eaux du Phlégéthon;  
Dans sa cuve mélancolique  
On lui donne pour compagnon  
Juvénal, ou bien Hamilton.

Tout ceci, baron, vous engage  
A ne point hâter ce voyage.  
Jouissez donc, comme à crédit,  
Des jours heureux que dans votre âge  
Le ciel encor vous départit.

Fait à Berlin (décembre) 1767.

---

---

## A LA PRINCESSE AMÉLIE.

---

Dans un réduit philosophique  
Daignerez-vous prendre un soupé  
Très-simple et même un peu rustique?  
L'hôte, de vous seule occupé,  
Sait que d'un apprêt magnifique  
Votre esprit sage et méthodique  
Ne serait que très-peu frappé.

Il compte y voir à votre suite  
Les deux Grâces de votre cour,<sup>a</sup>  
La duègne<sup>b</sup> dont le mérite  
Près de vous fixa son séjour,  
Et la nymphe<sup>c</sup> de notre mère,  
Qui brava Stockholm et Cythère,  
Et voulut à perpétuité  
Conserver sa virginité.

Mais ne cherchez point, dès l'entrée  
D'un asile purifié  
D'orgueil et d'une morgue outrée,  
La troupe imbécile et dorée  
De courtisans qui font pitié.

<sup>a</sup> Mesdemoiselles de Podewils et de Zerbst.

<sup>b</sup> Madame de Maupertuis, née de Borcke. Voyez t. XI, p. 47.

<sup>c</sup> Mademoiselle de Knesebeck. Voyez plus bas l'*Épître* adressée à cette dame en mars 1773.

Les convives que j'ai priés  
Sont la Joie en tout modérée  
Avec la divine Amitié.  
Puissent ces compagnes aimables  
Être toujours inséparables  
Chez vous, chez moi, dans tous les temps,  
Et de leurs faveurs délectables  
Adoucir nos derniers moments!

A Berlin, ce 31 décembre 1767.

---

# PROLOGUE DE COMÉDIE.

---

## A C T E U R S :

### LES NEUF MUSES.

Trois parlent dans le dialogue; les autres, avec leurs attributs,  
ne font qu'acte de comparution. Celles qui parlent sont :

MELPOMÈNE,  
CALLIOPE  
et THALIE.

---

### MELPOMÈNE.

Notre gloire est donc éclip­sée!  
Mes sœurs, que deviendra notre antique grandeur?  
Le mérite supérieur  
D'une auguste princesse au double mont placée  
Ternit notre splendeur.

### CALLIOPE.

Nos talents partagés sont réunis en elle,  
Mes sœurs, elle est universelle.  
En naissant, tous les dieux la comblèrent de dons :  
Apollon la doua de ce puissant génie,  
Sublime créateur de nos productions;  
Le dieu du goût, suivi du dieu de l'harmonie,  
Lui départirent leurs présents;

\* Récité à Berlin, le 26 octobre 1769, pour célébrer la présence de l'électrice  
douairière Antonie de Saxe.

Minerve couronna tant de divers talents  
En y réunissant sa divine sagesse.  
Mais que redoutez-vous ? Ce n'est pas tous les ans  
Que le ciel peut former pour l'exemple des grands  
Un modèle parfait d'une auguste princesse ;  
Et quand par ses bienfaits signalés, éclatants ,  
Le ciel aux mortels s'intéresse,  
On peut leur céder sans bassesse.

MELPOMÈNE.

Cédons à ses vertus, malgré moi j'y consens.

CALLIOPE.

Ses mains d'un vaste État ont gouverné les rênes,  
Tous ses sujets étaient heureux ;  
Elle essuyait leurs pleurs, elle allégeait leurs peines,  
Elle était l'objet de leurs vœux,  
Et ces mains, dont la force étayait un empire,  
A l'égal d'Amphion en maniant la lyre,  
Savaient apprivoiser les sauvages humains ;  
Thèbes aurait pu voir par ses accords divins  
Ses murs longtemps détruits soudain se reproduire.  
Dans ses vers aisés et coulants,  
Je dois vous l'avouer sans feindre,  
On trouve de ces traits frappants  
Auxquels nous ne pouvons atteindre.

MELPOMÈNE.

Et pourquoi donc nous obliger  
A comparaitre devant elle ?  
Des beautés que notre art recèle  
Rien pour elle n'est étranger.  
Ah ! si je m'en croyais. . . . .

CALLIOPE.

Imitez donc mon zèle,  
Ce jour se doit solenniser ;

# PROLOGUE

Si les efforts de l'art que nous pouvons produire  
 Sont insuffisants pour l'instruire,  
 Nous pouvons du moins l'amuser.  
 Momus, aux traits de la folie  
 Mêlant le sel attique et la vive saillie,  
 Causait dans le banquet des cieux  
 Ce rire inextinguible où se livrent les dieux;  
 De Momus nous avons la rivale en Thalie,  
 Même fonds de gaité, mêmes propos joyeux.  
 Revêts tes brodequins, ma sœur, je t'en supplie;  
 Que la satire, sur tes pas,  
 Anime tes portraits d'un noble badinage;  
 Les sots sont placés ici-bas  
 Pour les menus plaisirs du sage.

## THALIE.

Je suis tout éperdue, et sens mon corps trembler;  
 A l'aspect imposant d'une illustre princesse,  
 Sais-je si je pourrai parler?  
 Mais enfin, sans plus me troubler,  
 Domptant la frayeur qui m'opprime,  
 Je puis sans me déshonorer,  
 Mes sœurs, moi seule lui montrer  
 Ce que dans le fond de son être  
 Elle n'a pu jamais ni trouver ni connaître,  
 Les vices, les défauts des vulgaires humains,  
 Le ridicule, la sottise,  
 Faux pas et tours de balourdise,  
 Dont le monde fécond nous produit des essais.  
 Et si je vous parais encor trop circonspecte,  
 C'est crainte de mes nourrissons;  
 Il est dur d'ennuyer les grands que l'on respecte,  
 Par de maussades histrions.  
 Ah! tout dégénère au Parnasse;  
 Les Roscius et les Barons \*

\* Michel Baron, comédien français, élevé et formé par Molière, mourut en 1729. Agé de soixante-dix-huit ans. Il conserva jusqu'à sa mort la faveur du public.

Étaient ma véritable race,  
Ceux que vous allez voir en sont les avortons;  
Et quoique par mes jeux je n'ose me promettre  
Un suffrage bien mérité,  
Puisque le sort en est jeté,  
Avancez, mes bâtards, il est temps de paraître.

---

---

# ÉPÎTRE

CONTRE

## MESSIEURS LES ÉCORNIFLEURS,

EN GREC PHILOCOPROS.

---

Ah! quelle insupportable engeance  
Que ces traitants, que ces commis,  
Vrais excréments de la finance,  
Brigands que l'enfer a vomis!  
Sans les voir, je bâille d'avance,  
En traçant leurs noms ennemis.

Pour des vers remplis d'élégance  
Quel nom discordant que Boué,<sup>a</sup>  
Par Apollon désavoué!  
Ma plume refuse d'écrire  
Ces mots, vrai jargon de l'enfer,  
De Wurm, van Zanen<sup>a</sup> ou . . . ;  
Mon oreille en est le martyr,  
Ces noms seuls servent de satire.

Mais voyez les originaux  
Chargés du fatras de leurs baux,  
Griffonné de leur écriture;

<sup>a</sup> Pierre Boué, Wurm et van Zanen, négociants hambourgeois et hollandais que le Roi employa en 1765 pour organiser la banque de Berlin.



## ÉPITRE CONTRE MESSIEURS LES ÉCORNIFLEURS. 23

Les voilà-t-il pas, échauffés  
Par l'intérêt et par l'usure,  
Qui me salissent de l'ordure  
Du change, de contrats biffés,  
De grimoire, de tablature,  
De billets signés, parafés,  
Et de leur banque qui m'ennuie?

Les sottes gens! la sotte vie!  
Je me consume et je maigris  
Pour qu'un tour de nécromancie,  
Que le juste ciel leur dénie,  
Mette leurs billets *al pari*.

O plats revendeurs de carotte,  
De la gloire à jamais proscrits!  
Connaissez-vous les Aristote,  
Les Locke, ou du moins les La Motte?  
Non, grâce à vos pesants esprits,  
Vous ne lisez point leurs écrits;  
Votre séquelle famélique  
Ne trouve de puissant attrait  
Qu'aux règles de l'arithmétique;  
Pousser à quinze l'intérêt,  
Entasser, c'est votre logique.

Venez, messieurs du bois, venez;  
Les sages du Péloponnèse  
(Soit dit sans qu'il leur en déplaise)  
N'avaient l'esprit si raffiné  
Que vous, débitant votre thèse :  
« L'argent donne au plus hébété,  
« Dites-vous, de l'habileté. »  
Ah! messieurs, je me pâme d'aise  
Aux rayons de votre clarté;  
Quelle abominable fadaise,  
Digne de l'immortalité!

Quel est ce seigneur débonnaire?  
C'est le grand fléau des brasseurs;

## ÉPITRE CONTRE MESSIEURS

Les étriller est son affaire,  
Ils sont fripons, ils sont voleurs.  
On le croit, mais c'est un mystère  
Du plus fin des écornifleurs;  
S'il suce ardemment le vulgaire,  
C'est qu'il croit, suivant ses docteurs,  
La pauvreté très-nécessaire  
Pour le maintien des bonnes mœurs.

Ah! sort des rois, sort des humains,  
Quel destin bizarre et baroque  
Me fourra parmi ces vauriens!  
Quand leurs propos, leurs entretiens,  
Quand en eux enfin tout me choque,  
Ah! fallait-il quitter pour eux  
Ces héros que mon cœur invoque,  
Et ces chants si mélodieux  
D'un Homère, qui nous enflamme,  
D'un Virgile, qui touche l'âme,  
Parlant le langage des dieux,  
Pour les cris d'un tripot infâme?  
Fuyons promptement vers ces bois  
Où les Muses dictent leurs lois,  
Où ces neuf filles de Mémoire  
Remplissaient mon cœur autrefois  
Du brûlant désir de la gloire.

Mes crimes doivent s'expier,  
J'abjure mes erreurs sans peine;  
J'irai dans les eaux d'Hippocrène  
Me plonger, me purifier.  
Là, sombre et dur financier,  
De ta fange et de tes ordures  
Je nettoierai les souillures;  
Pour toi, pourris dans ton bournier.

Oui, j'en jure par le Permesse,  
Et par toi, divin Apollon,  
Que de Plutus la folle ivresse

## LES ÉCORNIFLEURS.

25

N'offusquera plus ma raison,  
Et que, rejetant ce poison,  
Je te célébrerai sans cesse  
Dans la demeure enchanteresse  
Que j'obtiens au sacré vallon.

Faite à Berlin, 1765.

---

---

# ÉPÎTRE A VOLTAIRE.

---

**D**e Chaulieu l'épicurien  
Je n'eus point en don le génie; /  
Mais la goutte qui me retient  
Sur mon grabat à l'agonie  
Vient par sa généalogie  
De la même dont fut atteint  
Cet aimable Sybaritain.

Je vois que par détail il faut quitter la vie  
Ou plus tôt ou plus tard; les ressorts sont usés:  
L'un ne digère plus, l'autre a les yeux blessés;  
De sourds et de perclus la gente moribonde  
Transportent en ballots par bonne occasion  
Leur gros bagage en l'autre monde,  
Jusqu'à la dissolution

Qui rassemble le tout dans le séjour immonde.  
Pour moi, je sens déjà crouler le bâtiment,  
Mes pieds estropiés perdent leur mouvement;  
Couvert de mes débris, je me fais une fête  
Que de maux conjurés l'implacable tempête  
Par hasard jusqu'en ce moment  
Ait encore épargné ma tête.

---

---

# ÉPÎTRE

## SUR MA CONVALESCENCE.

---

O brillant rayon d'espérance!  
O divine convalescence!  
Tu finis ces moments affreux  
De maux, de tourments, de souffrance; <sup>a</sup>  
Tu délivras un malheureux  
Des supplices que lui prépare  
La douleur, ce tyran barbare,  
Pour lui rendre l'éclat des cieux.

J'éprouvais de cent maux le mélange bizarre,  
Je sentais les tourments des gouffres du Ténare;  
Alecton, s'attachant à mon corps décharné,  
Sur un triste grabat me tenait enchaîné.  
Tout ce que des tyrans raffinés dans les vices  
Ont jamais inventé de plus cruels supplices,  
Ces monstres, de mes maux barbares artisans,  
Les exerçaient sans interstices  
Sur mes membres perclus, à peine palpitants.  
La nature à mes yeux paraissait se soustraire  
A mes organes défaillants,  
Animés d'un souffle précaire;

<sup>a</sup> Voyez la pièce précédente, qui est probablement, comme celle-ci, du 3 avril 1770, et les lettres de Frédéric à d'Alembert, de la même date et du 17 mai suivant. Voyez aussi sa lettre à Fouqué, du 6 mai 1770.

Je semblais isolé dans ce triste univers;  
 Ce qui peut soulager, ou consoler, ou plaire,  
 Devenait impuissant dans ces tourments d'enfers.  
 Quinze fois le soleil, fournissant sa carrière,  
 Au globe qu'il attire a rendu la lumière,  
 Quinze fois, sur son char d'ébène marqué,  
 La nuit a répandu sa sombre obscurité,  
 Sans que le doux sommeil vint clore ma paupière.  
 Ma vigueur affaiblie à tant de maux cédait,  
 Des fantômes confus dérangeaient ma pensée,  
 Mes sens étaient vaincus, et mon âme éclipée

Dans peu m'abandonnait.

Près des bords d'Achéron, de la barque fatale,  
 Un vrai fils d'Esculape,<sup>a</sup> armé pour mon secours,  
 M'arrache avec effort de la rive infernale,

Et vient de prolonger mes jours.

Santé, que l'on ne connaît guère

Dans les plaisirs, les jeux, les ris,

Et qu'insulte souvent la vigueur téméraire,

C'est ta privation qui fait sentir ton prix.

O moment enchanteur! ô seconde naissance!

Je revis donc pour mes amis;

Un moment m'a rendu l'espoir, la jouissance

De tous les biens auxquels les mortels sont admis;

Je vous reverrai donc, moments remplis de charmes.

O sœur, à qui mes maux ont coûté tant de larmes!

O sœur, mon espoir, mon appui!

Vous m'écrivez, mon mal a fui.

Ah! si je vis, si je respire,

Si je suis délivré de mon cruel martyr,

Amitié, doux lien si peu connu des rois,

C'est à toi seul que je le dois.

Encor je jouirai de votre amitié tendre,

Je pourrai resserrer ces fidèles liens,

<sup>a</sup> Le Roi veut sans doute parler de son premier médecin ordinaire, le conseiller intime Chrétien-André Cothenius, élève de Frédéric Hoffmann, né à Anclam le 14 février 1708, mort à Berlin le 5 janvier 1789.

.Vous voir, vous parler, vous entendre,  
Profiter de vos entretiens.  
A quoi pourrai-je plus prétendre?  
Ce sont là mes suprêmes biens.  
Et vous, beaux-arts, qui dans tout âge  
Couronnez le bonheur du sage,  
Malgré tous les assauts que l'enfer en courroux  
M'a livrés dans sa sombre rage,  
Relevé du tombeau, je vis encor pour vous.  
Mont révérend, mont où j'honore  
Les chastes filles d'Apollon,  
Je pourrai te revoir encore;  
Et, baissant ma lyre d'un ton,  
Au lieu de célébrer l'aurore  
Et l'appareil pompeux d'un beau soleil levant,  
Je saurai destiner mon chant  
A vanter la douceur d'un soleil qui colore  
De ses derniers rayons les rives du couchant.  
Ainsi nous peignons les images  
Des objets qui frappent nos sens.  
Lorsque j'étais dans mon printemps,  
Je ne pouvais chanter que les amours volages;  
A présent, je gémis des funestes ravages  
Des soucis, des maux et des ans.  
Tout doit se succéder, chaque chose a son temps.  
Mais aux noires vapeurs ne soyons point en proie :  
Nos jours ne durent qu'un moment;  
Si ce moment est plein de joie,  
Il s'écoule plus doucement.  
Vivons autant que va le fuseau de la Parque;  
J'oublie et Caron, et sa barque.  
Illusions, douces erreurs,  
Semez encor de quelques fleurs  
Le bout de ma longue carrière,  
Et que la Volupté, me fermant la paupière,  
Sur mon tombeau verse des pleurs.  
Ainsi, sans que mon âme éprouve des terreurs,

30 ÉPITRE SUR MA CONVALESCENCE.

Tranquille entre les bras de la philosophie,  
De l'hiver de mes ans supportant les rigueurs,  
Je verrai s'écouler les restes de ma vie,  
Et j'attends sans peur qu'Atropos,  
Tranchant mon fil de ses ciseaux,  
Change soucis, douleurs et peines,  
Erreurs, projets et grandeurs vaines,  
En éternité de repos.

Le 3 d'avril 1770.

---



---

# ÉLÉGIE

## A MA SŒUR AMÉLIE,

POUR

LA CONSOLER DE LA PERTE DE MADEMOISELLE  
HERTEFELD.

---

Rarement en nos vœux le destin nous seconde,  
Les biens avec les maux sont mêlés dans ce monde;  
Jupiter, de ses deux tonneaux,  
Sans qu'à nos souhaits il réponde,  
Les verse sur nous à grands flots.  
Rien n'est stable ici-bas, tout se métamorphose;  
On naît, on s'affaiblit, le temps nous décompose,  
Et ces mutations, ces changements divers  
Sont les effets de cette cause  
Qui renouvelle l'univers.  
Si vous éprouvez des revers,  
Si le bonheur vous fuit quand le destin se change,  
Songez au moins, ma sœur, que les dieux, en échange,  
Ont orné votre esprit des plus précieux dons,  
Et qu'à moins de vous faire un ange,  
Ils n'ont pu vous donner plus de perfections.  
Mais quel que soit l'heureux partage  
D'esprit, de vertus, de grandeur,  
Dont vous possédez l'avantage,  
Dans ce haut degré de splendeur

Qui ne souffre aucun parallèle,  
 Vous demeurez enfin mortelle,  
 Comme nous sujette au malheur.  
 Il n'est, ma sœur, pour se défendre  
 Contre les caprices du sort,  
 Que de s'y préparer, de savoir les attendre,  
 De résister à leur effort.  
 Mais vous êtes frappée en un endroit sensible,  
 Votre amitié ressent un mal irrésistible;  
 O malheur! pour jamais il faut vous séparer  
 D'un cœur auquel le vôtre avait pu se livrer.  
 O jeune Hertefeld! l'éclat de votre aurore,  
 Qui dans mes sens glacés ranimait le plaisir,  
 N'a pu fléchir ni radoucir  
 La Mort, qui lentement vous mine et vous dévore;  
 Je vois son fer tranchant moissonner vos appas;  
 Tandis que vos amis, que Berlin vous honore,  
 Vous vous échappez de nos bras.  
 Les grâces, la beauté, nos soupirs et nos larmes  
 N'ont donc pu vous fournir des armes  
 Contre les assauts du trépas!  
 Telle une tendre fleur à peine encore éclose  
 Étale en nos jardins son coloris brillant;  
 Mais, rose, elle a le sort qu'éprouve toute rose,<sup>a</sup>  
 Elle se fane en un moment.  
 Des destins rigoureux l'arrêt irrévocable  
 Marqua les bornes de nos jours,  
 Et Némésis inexorable  
 Attend l'instant inévitable,  
 Pour qu'un coup de ciseau tranche à jamais leur cours.  
 O mortel aveuglé! mortel plein d'imprudence!  
 Trop ébloui du merveilleux,  
 Enivré du plaisir, privé de prévoyance,  
 Tu formes, insensé, de ridicules vœux.  
 Tu comptes de remplir un long amas d'années  
 Par des prospérités l'une à l'autre enchainées;

<sup>a</sup> Voyez t. XII, p. 34.

Dans ce tableau qu'un rêve à tes yeux vient offrir,  
Tu te crois habitant des Iles Fortunées.  
Mais un pouvoir fatal règle tes destinées,  
    Tu ne vis que pour voir souffrir,  
    Te plaindre, gémir, et mourir;  
Après avoir perdu tout ce que ton cœur aime,  
    Ton tour vient, tu péris toi-même.  
Voilà comment l'illusion  
Disparaît au flambeau qu'allume la raison.  
Le sort du genre humain, au vrai, tel qu'il existe,  
    De maux et de chagrins rempli,  
    Serait plus funeste et plus triste  
Sans l'aide et le secours du bienfaisant oubli;  
    Avec une éponge il efface  
Des maux les plus cuisants jusqu'à la moindre trace,  
Par lui le souvenir en est même aboli.  
Rien n'est fait pour durer, le bien et le mal passe.  
Mais, ma sœur, si le temps peut calmer la douleur,  
S'il bannit à la fin le désespoir, l'horreur  
    D'une perte vive et récente,  
Pourquoi donc la raison, si sage et si prudente,  
Ne pourrait-elle pas dominer sur nos sens,  
Ramener nos esprits par sa voix éloquente,  
Et, tenant lieu pour nous de l'éponge du temps,  
Imposer le silence à nos gémissements?  
Si tout est arrangé, si tout est nécessaire,  
    Ce qui se fait a dû se faire;  
Dans l'Olympe nos cris ne sont point entendus,  
    Et les jours qu'on se désespère  
    Ne sont que des moments perdus.  
Passe encor qu'une âme commune,  
    En des malheurs inattendus,  
    Succombe sous son infortune;  
    Mais quand on a reçu du ciel  
    Le noble cœur d'une héroïne,  
Lorsqu'on a comme vous l'âme toute divine,  
On dompte les sanglots et le chagrin cruel.

Le monde, dès notre naissance,  
 Est l'école de la souffrance;  
 Des instants de prospérités  
 Sont emportés dans la balance  
 Par des torrents d'adversités.

Tous les temps ont fourni des spectacles tragiques,  
 Nos malheurs ont rempli les fastes historiques,  
 Tant l'homme est né sujet d'un destin ennemi.  
 Achille aux champs troyens enterra son ami,  
 Orphée a par deux fois perdu son Eurydice,  
 Thésée aux sombres bords laissa Pirithoüs,  
 Pénélope longtemps pleura son cher Ulysse,  
 La mort de Scipion foudroya Lélius.  
 Cicéron, désolé du trépas de Tullie,  
 Prétend que sa tombe ennoblie  
 Se transforme en un temple où vivront ses vertus,  
 Et cette attente encor ne put être remplie:  
 Ses cendres, son tombeau, rien n'en existe plus.  
 Nous sommes tous soumis à cette loi commune,  
 Tout homme du malheur sans cesse est menacé;  
 Le temps présent est tel qu'était le temps passé.  
 Que n'ai-je point, ô Dieu! souffert de l'infortune!  
 A quel désastre, ô ciel! m'avez-vous exposé!  
 De mes pleurs mille fois je me suis arrosé.  
 O jour de désespoir! jour affreux de colère!  
 Mes propres yeux ont vu dans l'horreur du tombeau  
     A pas lents descendre ma mère;  
 D'une sœur<sup>1</sup> qui m'était si fidèle et si chère  
 Je vis pour mon supplice éteindre le flambeau;  
     Des amis que j'aimais naguère  
 Se sont évanouis comme une ombre légère,  
 Et je respire encore, en les ayant perdus.  
 Mais en vain de leur sort mon cœur se désespère,  
     Malgré tous mes cris superflus,  
 On ne ranime point ce qui n'existe plus.  
     Telle est ma triste expérience;

<sup>1</sup> De Baireuth. [Voyez t. XII, p. 89—93, 180 et 186.]

Je le sens trop, et je connais  
L'anéantissement où plonge la souffrance;  
Je ne blâme donc point vos vertueux regrets.  
Pensez, ma sœur, pensez, en répandant des larmes,  
Que l'objet de vos pleurs, ombragé de cyprès,  
N'a rien à redouter des terreurs, des alarmes;

Rien ne peut altérer sa paix.

Si j'avais le secret de ranimer sa cendre,  
Si son âme pouvait vous voir et vous entendre,

Ah! ma sœur, ellè vous dirait :

- Princesse, modérez une douleur si tendre
- Pour un fantôme, hélas! qui fuit et disparaît.
- Cette douleur un jour peut vous être cruelle,
- Un corps débile et faible a tout à craindre d'elle,
- Par le chagrin rongeur la santé se tarit;
- Si vous en éprouvez l'atteinte la plus frêle.

• C'est une blessure mortelle

• Pour un frère qui vous chérit. »

A peine, ma sœur, je respire;

Veuille le ciel pour vous exaucer mes souhaits!

Les morts ont le droit de tout dire,

Moi, je vous respecte et me tais.

A Potsdam et à la Vigne, <sup>a</sup> ce 13 avril 1770.

<sup>a</sup> Voyez t. X, p. xiii, *Avertissement de l'Éditeur.*

---

---

# V E R S

## DE L'EMPEREUR DE LA CHINE.<sup>a</sup>

---

En dépit de l'Europe et du mont Hélicon,  
Ma gloire est assurée et mon poëme<sup>b</sup> est bon ;  
Les vers qu'un empereur et son conseil travaillent  
Sont lus par les Chinois, sans que jamais ils bâillent.  
Welches occidentaux, gens pesants ou légers,  
Censurez vos écrits, mais respectez mes vers.  
L'éloge de ma ville<sup>b</sup> est hors de toute atteinte,  
Elle vaut et Paris, et votre cité sainte.  
Vous me nommez encore un certain Frédéric,<sup>a</sup>  
Dont jamais à Pékin n'a parlé le public ;  
Je vois, du haut du trône où le Chang-ti me range,  
Cet insecte du Nord rimailler dans la fange,  
Et cheviller ses vers froids, ennuyeux et plats.  
Et qu'un roi scandinave, excédé des frimas  
Dont les sombres vapeurs offusquent sa patrie,

<sup>a</sup> Frédéric, voulant remercier Voltaire de son *Épître au roi de la Chine*, sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer, lui envoya, le 4 décembre 1770. cette réponse, faite au nom de l'empereur de la Chine. Les vers de l'*Épître* de Voltaire qui font allusion à Frédéric commencent par celui-ci :

Frédéric a plus d'art, et connaît mieux son monde, etc.

*Œuvres de Voltaire*, édit. Beuchot, t. XIII, p. 278.

<sup>b</sup> *Éloge de la ville de Moukden et de ses environs*, poëme composé par Kien-Long, empereur de la Chine. Traduit en français par le P. Amiot, missionnaire à Peking, et publié par M. Deguignes. A Paris, 1770.

Aille à Paris chercher et bal et comédie,  
 Empereur du Cathay, devrais-je l'imiter?  
 Tous mes vœux dans Pékin pourront se contenter;  
 Je suis de mes États le plus fameux poëte,  
 Ni césure, ni sens, ni rime ne m'inquiète.  
 Qui pourrait me siffler? seraient-ce les lettrés?  
 En payant leur encens, mes vers sont admirés.

On trouve ici des fous comme on en voit en France,  
 Bigots ou rimailleurs, gens pétris d'insolence;  
 L'homme est partout le même, et ses traits différents  
 Ne changent point l'esprit, les cœurs, les sentiments;  
 Ce sont d'autres travers et d'autres ridicules.  
 Et j'irais à Paris pour y voir nos émules,  
 Pour qu'un peuple indiscret, me désignant des doigts,  
 S'écrie, en me heurtant : Il a l'air bien chinois! \*

Que m'importe, après tout, qu'alléguant Aristote,  
 Ou saint Thomas, ou Scot, en Sorbonne on radote,  
 Qu'on damne Confutzé, invoquant saint Denis,  
 Qu'on vous peuple l'enfer, comme le paradis,  
 Au gré d'un tonsuré dont l'étrange caprice  
 Dans un monde fictif vous envoie au supplice?  
 Mon bon sens, que l'erreur n'a jamais obscurci,  
 Rit de cet autre monde, et tient à celui-ci.  
 Ici tout bon Chinois fixe sa résidence,  
 Il est fort en vertus, mais débile en croyance,  
 Chérit la vérité, répugne aux fictions;  
 Dur comme un géomètre en ses opinions,  
 Au bonze fanatique, à l'ignorant brahmane  
 Il laisse avec mépris un culte tout profane.  
 Tandis que, me livrant aux jeux de mon loisir,  
 Mes vers sans nul effort coulent avec plaisir,  
 Et que mon âme heureuse en rien n'est alarmée,  
 Je vois vers l'Eucathay voler la Renommée;  
 Elle paraît manquer d'organes suffisants  
 Pour publier partout des succès étonnants.

\* • Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. • Montesquieu, *Lettres persanes*, lettre XXX, Rica à Ibhen.

Aux bords du Pont-Euxin, mon illustre voisin  
 Fait trembler le croissant au nom de Catherine.<sup>a</sup>  
 De l'Araxe au Danube étendant ses exploits,  
 Tient les fiers Musulmans sous ses augustes lois:  
 La fortune est pour elle inutile à sa gloire,  
 Elle va constamment de victoire en victoire,  
 Et son grand cœur préfère, au comble des succès,  
 A ses lauriers sanglants l'olive de la paix.  
 Moi, Mantchou chinoisé, mon tapabor en tête,  
 De son rare bonheur je me fais une fête,  
 Et ne puis envier ses triomphes voisins,  
 Qui sont le digne fruit des plus vastes desseins.

La Renommée, après ces fameuses querelles,  
 Des peuples d'Occident nous donne des nouvelles:  
 Elle suffit à peine à ces vastes récits,  
 Et nous raconte enfin en des termes choisis  
 Qu'il se fait à Paris des choses sans pareilles.  
 Les Welches depuis peu produisent des merveilles.  
 Ils couvent un projet plus digne des Anglais,  
 Des Grecs et des Romains, que des légers Français.  
 Moi qui, toujours fixé dans ma terre natale,  
 Suçais avec le lait la morgue impériale,  
 N'aurais jamais quitté qu'au moment de la mort  
 Mes sujets, mes États, et mon trône tout d'or,  
 A présent un désir qui passe la croyance,  
 Digne d'un empereur et d'un sage qui pense,  
 M'entraîne vers Paris, où, malgré les censeurs,  
 On veut récompenser les talents enchanteurs.  
 A l'Homère français s'érige une statue;<sup>b</sup>  
 Ah! pour me rajeunir qu'on l'élève à ma vue,  
 Ce spectacle charmant réveille mes esprits;  
 Partons subitement, et volons à Paris.

J'aime à voir le grand homme, honoré dès sa vie.

<sup>a</sup> Voyez t. VI, p. 27 et 28.

<sup>b</sup> Le sculpteur Pigalle avait été chargé d'exécuter cette statue, que les gens de lettres érigeaient à Voltaire. Voyez la lettre de Frédéric à d'Alembert, du 28 juillet 1770.



Écraser sous ses pieds les serpents de l'envie,  
Respirer à longs traits cet encens, ces parfums  
Que le public cruel n'accorde qu'aux défunts.  
Mais cela vu, je pars, sans parler à personne,  
Fuyant avec dédain les fous de la Sorbonne,  
Les grimauds du Parnasse, phénomènes d'un jour,  
Les lourds financiers, les freluquets de cour,  
Les faiseurs de projets, les charlatans de prêtres,  
Les ignorants titrés, et les fats petits-maitres.  
Aux rives de la mer je vole en palanquin;  
Les vents et mon vaisseau me rendront à Pékin,  
Où, tandis qu'au couchant tout ressent le désordre,  
Je chasserai chez moi saint Ignace et son ordre.

---

# AU MARQUIS D'ARGENS

SUR SON JOUR DE NAISSANCE. <sup>a</sup>

**E**n ce grand jour naquit le fameux Jean-Baptiste,  
Non pas ce dur docteur baptisant les Hébreux,  
Dont le peuple-au désert allait suivant la piste,  
Mais le marquis d'Argens, auteur fort lumineux,  
Et qu'en lieu solitaire on ne voit de coutume.  
Ce sage a pris son gîte en un bon lit de plume;  
L'impassibilité l'éloigna des travaux,  
Il s'endort mollement dans les bras du repos.  
A Philippsbourg son front fut surchargé d'un casque,  
Bientôt après d'un juif il emprunta le masque,<sup>b</sup>  
Pour draper librement les fous et les bigots.  
Que son front soit toujours ombragé de pavots,  
Et que, sans se nourrir de miel, de sauterelles,  
Il puisse un jour atteindre aux ans de Fontenelle!<sup>c</sup>

Par son très-humble et très-obéissant serviteur,  
le poëte de sa cour,

FR.

<sup>a</sup> Le 24 juin 1754. Voyez t. X, p. 90.

<sup>b</sup> Voyez t. XII, p. 148.

<sup>c</sup> Voyez t. VIII, p. 50; t. X, p. 201, et t. XI, p. 48.

# CODICILLE.

---

**Del Bene**<sup>a</sup> avait raison, j'adopte le système :  
Le monde, disait-il, se gouverne lui-même.<sup>a</sup>  
Les trônes, de son temps, étaient tous occupés  
Par de faibles esprits de faste enveloppés,  
Qui, flottant incertains au gré des conjonctures,  
Signalaient tous leurs pas par de fausses mesures.

Les rois, depuis son temps, ne se sont point changés ;  
Par la honte des grands les sujets sont vengés.  
Le siècle nous fournit des souverains en foule,  
Jetés et modelés dans cet ancien moule ;  
J'en sais d'inférieurs à ceux de ce temps-là.

Autrefois Julien au public dévoila  
De ses douze Césars l'esprit, les caractères.  
Si j'osais, comme lui, révéler des mystères,  
J'userais mes couleurs, j'userais mes pinceaux,  
Avant que d'achever ces indignes tableaux.  
Aristarque des rois, de mordante mémoire,  
O toi, sage Arétin,<sup>b</sup> le fléau de leur gloire !  
Ma voix t'invoquerait, afin que ton instinct  
M'inspirât dans ton goût quelque couplet malin.

Cependant, cher lecteur, si la plaisanterie

<sup>a</sup> Ministre des Médicis à Florence, grand prieur de Pise.

<sup>a</sup> Voyez t. X, p. 157 et 211.

<sup>b</sup> Voyez t. IX, p. 48 ; t. X, p. 142 ; et t. XII, p. 183.

Peut distraire ou charmer ta sombre hypocondrie,  
 Je vais légèrement et sans art te croquer  
 Des traits rendus au vrai, mais non pour t'en moquer;  
 J'ose espérer que Dieu tout bon me le pardonne.  
 Je respecte les grands, et ne nommant personne,  
 Je brave la Bastille, et je ne m'attends pas  
 D'habiter des cachots peuplés de scélérats;  
 Mes traits sont émoussés, ma plume circonspecte  
 Jamais d'un fiel amer en ses jeux ne s'humecte.  
 Mais allons droit au fait et contons uniment.

Vois ces rois; ils sont là pour ton amusement :  
 Tel paraît dans sa cour comme un lourd automate  
 Exténué d'ennuis, sujet au mal de rate;  
 Maîtresse, favoris, ministres, courtisans  
 Lui cherchent des plaisirs, en y perdant leur temps.  
 Il faut, pour ranimer sa masse léthargique,  
 Exposer à ses yeux la lanterne magique,  
 Et lorsqu'à son conseil il se trouve présent,  
 Il entend sans entendre, et ressort en bâillant.  
 O fortuné pays! heureuse monarchie!  
 Conseil de quatre rois, règne de l'anarchie,  
 Mais toujours, sous la main du bon frère Lourdis,<sup>a</sup>  
 Guidé par des fripons ou par des étourdis!

Que voyez-vous là-bas? Un enfant sur le trône,  
 Tremblant, et redoutant la cour qui l'environne,  
 Roseau, jouet des vents, qui plie au moindre effort,  
 Servilement soumis aux lois de son mentor.  
 Impitoyablement le peuple le ballotte,

<sup>a</sup> Dans ce *Codicille*, Frédéric se moque de plusieurs rois, sans s'excepter lui-même. On y reconnaît facilement Louis XV; Joseph - Emmanuel de Portugal, avec le ministre Pombal; Don Carlos III d'Espagne, avec son ministre le comte d'Aranda; Ferdinand IV de Naples, le troisième fils de Don Carlos; Charles-Emmanuel de Sardaigne; Christian VII de Danemark, faisant en 1768 un voyage en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en France; Adolphe-Frédéric de Suède; Frédéric II, roi de Prusse, «roi de nouvelle date»; enfin, Stanislas Poniatowski de Pologne.

Quant à la composition de cette poésie, on doit en fixer la date entre le voyage du roi de Danemark et la mort du roi de Suède, c'est-à-dire, à peu près à l'année 1770.

Le meilleur persifleur passe pour patriote :  
Ce pauvre potentat, honni, turlupiné,  
Voit et le diadème et son nom profané.

Cet autre est occupé d'une génisse blanche,<sup>a</sup>  
En lui pressant le sein, c'est sa soif qu'il étanche ;  
Aux bords de ce ruisseau, les yeux sur l'hameçon,  
Tout son salut dépend d'attraper un poisson.  
S'il manque de savoir, d'esprit ou de courage,  
Il emprunte le tout d'un ministre qu'il gage ;  
Parmi les végétaux il aurait figuré.  
Quel searabée, ah dieux ! a-t-il donc engendré !  
C'est un roi, le voilà ; dans sa cour attroupée,  
Avec sa femme encore il joue à la poupée.

Non loin de ses États est un vieux radoteur,  
Plus fourbe que bigot, mais cruel exacteur  
De ses sujets foulés, du pauvre qu'il opprime.  
Il déteste à présent son vieux métier d'escrime ;  
De l'abbé de Saint-Pierre adoptant les projets,<sup>b</sup>  
Il s'attend à jouir d'une éternelle paix.

Là, dans le fond du Nord, un autre roi réside,  
Bon chevalier errant, mais bourse et tête vide ;  
Quittons sa cour, passons ce court trajet de mer.  
Dans ce pays fécond en soldats comme en fer  
Règne sur des sujets accablés de misère  
Un roi ; mais il n'en est que le roi titulaire,  
Le sénat prudemment s'empare de son seing,  
Pour promulguer ses lois au nom du souverain.

Là-bas, un autre fou, roi de nouvelle date,  
Se pavane et s'encense en vainqueur du Croate ;  
Mais, bourgeois gentilhomme, il prétend être intrus  
Chez ces vieux souverains, si fiers et si bourrus ;  
Un refus à sa suite attire une bataille.  
De tous ses ennemis le scélérat se raille ;  
Mais, devenu vieux loup, n'ayant griffes ni dents,  
Ses voisins sont en paix à l'abri de ses ans,

<sup>a</sup> Voyez t. II, p. 32.

<sup>b</sup> Voyez t. IX, p. 33.

A moins que le démon qui l'obsède et l'inspire  
Ne verse encor sur eux les flots de sa satire.

Dans la proximité des États de ce roi,  
Sur un peuple abruti, sans police et sans loi,  
Il est un souverain, vrai roi de l'anarchie,  
Élevé par hasard à cette monarchie;  
Amoureux de ruelle, et prince sans vigueur,  
Il est Russe, il est Turc, rien dans le fond du cœur.  
Tandis que la discorde à ses yeux se déchaîne,  
Que le royaume en feu ne se soutient qu'à peine,  
Tranquille en son palais, son âme est sans ressort,  
Il laisse la fortune arbitre de son sort.

Si je voulais encor grossir ce catalogue,  
J'aurais un magasin de matière analogue;  
Mais il est des sujets que l'on doit respecter,  
N'écritra jamais bien qui ne sait s'arrêter.\*  
Ah! qu'en réflexions cette matière abonde!

Voyez ces vils mortels, ils sont maîtres du monde;  
Qui ne passera pas, s'il s'arrête à leurs mœurs,  
Du mépris de ces rois à celui des grandeurs?  
Arbitres des humains, et demi-dieux sur terre,  
Ce sont ces fainéants qui lancent le tonnerre;  
Tout accourt à leur voix, leurs sujets de tout rang  
Vont répandre pour eux le reste de leur sang;  
Tout leur État conspire à les couvrir de gloire,  
Mais l'avenir dans peu ternira leur mémoire.  
En quelles mains, grand Dieu, mites-vous le pouvoir!

Au travers de leur faste il est aisé de voir  
Que leur rôle emprunté, ce fardeau qui les peine,  
Veut de plus forts acteurs pour briller sur la scène.  
Voyez à l'entour d'eux ministres, conseillers  
Intriguer, cabaler pour être les premiers;  
Souvent tout est réglé par un roi subalterne  
Qui pour son fainéant travaille, agit, gouverne,  
Tandis que dans la cour la contradiction

\* Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Boileau, *L'Art poétique*, chant I, vers 63.

Replonge encor l'État dans la confusion :  
Voilà comme en nos jours le ridicule abonde.  
Qui donc, répondez-moi, qui gouverne le monde?  
Sont-ce ces potentats? Je vous réponds que non.  
Serait-ce leur conseil rempli de déraison,  
Qui bronche à chaque pas, qui vit sans prévoyance,  
Péchant ou par faiblesse, ou par trop d'arrogance?  
Quoi! ces fous, ignorants dans l'art de gouverner,  
Qui vivent sans penser, juger, ni combiner,  
Prétendent hardiment qu'un sage les honore?  
Ah! qu'on double pour eux la dose d'ellébore,  
Pour purger leurs cerveaux de projets gangrenés.  
Qu'ont-ils produit de grand, ces rêveurs forcenés?  
Du bruit et peu d'effet, de la tracasserie,  
La discorde des rois, les maux de la patrie,  
Et le plaisir, flatteur pour un plat polisson,  
De voir le gazetier occupé de son nom.

Mais la fatalité qui des humains dispose,  
Qui lia les effets à leur secrète cause,  
Se rit de leurs projets inspirés par l'erreur,  
Et, choquant leur orgueil, et blessant leur hauteur,  
Fait voir que leur coursier n'était qu'une haridelle.  
On les chante au Pont-neuf? Sottise, bagatelle!  
Contents de leur mérite, ils poursuivent leurs pas  
En dignes rejetons du pur sang de Midas.

Comme on voit par hasard dans des terrains sauvages  
De grands chênes chargés de frais et beaux feuillages,  
Il se rencontre aussi parmi les potentats,  
Dans ce nombre infini de possesseurs d'États,  
Quelque esprit moins sujet à de lourdes fredaines.  
L'univers est surpris par de tels phénomènes,  
On prodigue pour lui l'encens et le parfum;  
Quelle merveille! un prince avoir le sens commun!  
L'Europe se récrie, elle a peine à le croire.  
Bientôt un envieux barbouille sa mémoire,  
Les sots et les pédants se mettent à crier :  
C'est un ambitieux, c'est un tracassier,

Il respire le trouble, il cherche les querelles :  
Envoyons - le rôtir aux flammes éternelles !  
D'autres disent tout bas : Il fait, il règle tout,  
Mais, pour le voir tomber, attendons jusqu'au bout.  
Tant ce vieux préjugé s'est gravé dans leur tête,  
Qu'on ne peut être roi sans qu'on soit une bête.

Les conseils et les chefs de tant de nations  
Devraient donc tous loger aux Petites - Maisons.  
Ce n'est pas mon arrêt, princes, qu'on vous y loge.  
Je respecte le droit que le public s'arroe ;  
Je sais que l'Arétin pouvait vous corriger,  
Les bons temps sont passés, il faut vous ménager.  
Accoutumés aux vœux d'une cour idolâtre,  
Vains de représenter sur un vaste théâtre,  
Qui voudrait devant vous gloser en badinant  
Périrait foudroyé dans votre appartement :  
Le calus endurci résiste à la censure.

Que les rois à leur gré suivent donc leur allure,  
Que le sot ait le pas sur les gens à talents,  
Que l'insensé parvienne aux postes importants,  
Qu'un pilote hébété les guide à l'aventure,  
Que son vaisseau se brise et rompe sa mâture,  
Je ne dirai plus rien à ces cerveaux perclus :  
Prêcher devant des sourds sont des discours perdus.  
Del Bene avait très - bien résolu ce problème,  
Car le monde en effet se gouverne lui - même.

---



# ÉPITRE

## AU LIT DU MARQUIS D'ARGENS.

O meuble fait pour charmer le repos!  
Toi que Morphée ombragea de pavots,  
Du doux sommeil compagnon légitime,  
Soulagement à l'âpreté des maux,  
Souffre un moment que ma muse t'anime,  
Et sens, ô lit! tout le prix que tu vaux.

Tu ne sais point quel est l'esprit sublime  
Que tu soutiens mollement sous son dos:  
C'est ce d'Argens, la terreur des bigots,  
Ce grand Isaac que tout Paris estime,  
Qui foudroya les préjugés, les sots.  
Sur ton chevet sa cervelle féconde  
Conçoit des plans, et mûrit ses écrits  
Si promptement publiés dans le monde,  
Et dont Bourdeaux<sup>3</sup> connaît si bien le prix.

Mais, mon cher lit, ta nature stupide  
N'a point senti jusqu'où va ton bonheur.  
Jamais la flamme amoureuse d'Ovide  
N'eut pour Corinne une aussi vive ardeur;  
Sa passion n'eut point cette fureur  
Que ton marquis témoigne pour tes charmes.  
Quand il te quitte, en proie à sa douleur,

<sup>3</sup> Libraire de Berlin.

Il veut en vain nous cacher ses alarmes ;  
Jamais ne fut un plus fidèle amant.

Plutôt Nisus dans sa course fatale  
Aurait trahi son fidèle Euryale ;  
Plutôt Orphée aurait vécu content,  
Seul et toujours séparé d'Eurydice ;  
Ou Pénélope, absente encor d'Ulysse,  
Aurait donné au premier poursuivant  
Avec sa main son empire vacant,  
Avant qu'on vit ton marquis, le modèle  
D'un Céladon, d'un soupirant fidèle,  
Quand l'ombre arrive et que le jour s'enfuit,  
Passer sans toi la moitié d'une nuit.

Pour ton duvet, qui sent la pourriture,  
Et tes vieux draps aussi crasseux qu'usés,  
Et tes rideaux déchirés et percés,  
Et tes coussins avec la couverture,  
Ton bon patron quitterait, je l'assure,  
Bibliothèque, amis, biens et parents,  
Pour végéter entre tes draps puants.

Est-il chez nous un goût qui s'éternise ?  
En jouissant, bientôt l'amour s'épuise ;  
Dans quel pays vit-on des soupirants  
Dont les beaux feux aient duré cinquante ans ?  
Quel Cupidon eut jamais barbe grise ?  
O lit ! toi seul, et je m'en scandalise,  
Tu sus fixer notre inconstant d'Argens.

Mais quel miracle ! observe que le temps,  
Qui détruit tout dans sa course rapide,  
De tes faveurs l'a rendu plus avide :  
Naguère au moins dans tes crasseux réduits  
Il se bornait à se fourrer les nuits ;  
Mais à présent, moins sage et moins timide,  
Plus acharné dans ses folles amours,  
Tu le retiens et les nuits et les jours.

O vous, grands dieux qu'a célébrés ma verve !  
Toi, dieu du Pinde, immortel Apollon,

Auguste, sage et prudente Minerve,  
 Vengez les arts, et vengez votre affront.  
 Souffrirez-vous que ce marquis transfuge,  
 Que ce d'Argens, loin du sacré vallon,  
 Au fond d'un lit se soit fait un refuge,  
 Et qu'oubliant votre culte et son nom,  
 En entassant les pavots et l'opium,  
 Sur son chevet il élève un trophée  
 A son idole, à son pesant Morphée?

Armez vos bras, et rendez aux beaux-arts  
 Ce nourrisson déserteur et rebelle,  
 Et qu'arraché du sein de sa ruelle,  
 Il n'ose plus quitter vos étendards.

(7 février 1754. Voyez la lettre du marquis d'Argens à Frédéric,  
 datée du jour suivant.)



## AU MARQUIS D'ARGENS.

---

**R**edoutez-vous, marquis, la clameur impertune  
De nos ennemis les bigots?

Enhardis par mon infortune,

Vous les voyez sur moi s'élancer à grands flots.

Je compare ces cris des docteurs idiots

A ceux d'un gros matin aboyant à la lune;

L'astre, sans y prêter attention aucune,

Continue en repos son majestueux cours.

Ayons un sens de moins, marquis, rendons-nous sourds,

Et, sachant imiter cette auguste planète,

Laissons le fanatique, au fond de sa retraite,

Librement contre nous tempêter et hurler;

Ses malédictions ne pourront nous troubler.

Que m'importe que me respecte

Un scarabée, un vil insecte?

Il ne mérite pas qu'on daigne l'écraser.

Ce sont là les beaux fruits que m'ont valus mes œuvres.

J'ignore par quel tour et par quelles manœuvres

Quelque scélérat de métier

A l'aide du larcin a pu les publier; <sup>a</sup>

Amant respectueux des filles de Mémoire,

Reçu chez Calliope, admis près de Clio,

Sans être insensible à la gloire,

J'étais poète incognito.

<sup>a</sup> Voyez t. X, p. x.

Je n'ai jamais voulu, m'affichant pour poète,  
Étourdir les passants du bruit de ma trompette,  
Ni répandre mes vers dans l'idiot public,  
De ses vains préjugés esclave pour la vie;  
Je ne suis pas si fou, et n'eus jamais le tic

D'éclairer son faible génie

Aux rayons du flambeau de la philosophie.

Peut-il sentir, peut-il goûter

Des vers où le bon sens s'allie

Aux grâces de la poésie?

Il n'est fait que pour végéter.

Je l'abandonne à sa bêtise,

L'erreur est sa divinité,

Et tout auteur le scandalise

Qui lui montre la vérité.

Quand encor le démon du Pinde me domine,

Que mon esprit appesanti,

Se ranimant, excite un feu presque amorti,

S'il m'échappe en riant une pièce badine,

Sans que mon nom soit compromis,

Sans penser au public, ma muse la destine

A désennuyer mes amis.

(Mars 1760.)

---

# ÉPITRE

## AU MARQUIS D'ARGENS,

### SUR LA PRISE DE SCHWEIDNITZ.

---

Si j'étais le bonhomme Homère,  
Je chanterais en beaux vers grecs,  
Ni chevillés, ni durs, ni secs,  
Le grand exploit qu'on vient de faire.

Si j'étais monsieur de Voltaire,  
Par le dieu du goût inspiré,  
Et par conséquent sûr de plaire,  
Je vous peindrais Schweidnitz livré  
A Tauentzien, à ce Lefebvre,  
Dont les bras l'ont récupéré,<sup>a</sup>  
Et de loin, de colère outré,  
Loudon, qui s'en mord bien la lèvre.

Ne me croyez point assez fou  
Pour fabriquer une Iliade  
Sur ce siège achevé par nous;  
Je laisse la rodomontade  
A l'orgueil révoltant et fade  
Dont s'infatuent nos jaloux.

Enfin la place est donc reprise,  
Et nous réparons la sottise

<sup>a</sup> Voyez t. V, p. 202—204.

De ce butor de commandant  
Qui la perdit naguère un an.

Les postillons pourront vous dire  
Ce que j'omets ici d'écrire  
Du feu, des bombes, du canon,  
Des approches, sapes, tranchées,  
Des palissades arrachées,  
Du globe de compression,  
Des assauts, des brèches jonchées  
De pandours sans confession  
Précipités dans l'Achéron.

Ma muse humaine et plus timide,  
Ni de sang, ni de mort avide,  
Abhorre ce lugubre ton.  
Qu'une autre muse boursofflée  
Chante l'Europe désolée,  
Victime de l'ambition,  
Dans les champs de la fiction  
Je choisis plutôt des images  
Qui plaisent aux esprits volages  
Que les feux et l'explosion  
Du Vésuve et de ses ravages.

Quand de Noé le beau pigeon,  
Vrai messenger de patriarche,  
L'olive au bec, volant à l'arche,  
Apportera dans ce canton  
La nouvelle tant désirée  
D'une paix sûre et de durée,  
Alors, tout rempli d'Apollon,  
Cédant à l'ardeur qui m'embrase,  
Et piquant des deux mon Pégase,  
Je volerai vers l'Hélicon.  
Mais en passant, je vous supplie  
Que ma muse fort affaiblie,  
Et que le froid de l'âge atteint,  
Ranime son feu presque éteint  
Au brasier de votre génie.

Ah! marquis, quelle est ma manie!  
Tandis que, par Bellone astreint  
A risquer chaque jour ma vie  
Pour les foyers de ma patrie,  
Plus Don Quichotte que jamais,  
Je ferraille encore à l'excès  
Contre la grande hydre amphibie  
Que compose la Germanie,  
Au très-chrétien roi des Français  
Par la Pompadour réunie,  
Jointe à la Suède, à la Russie,  
Dois-je, hélas! penser à la paix?

Cette paix se fera sans doute;  
Quand et comment? je n'y vois goutte:  
Mon âme, lente à s'agiter,  
N'a pas le don de s'exalter.  
Très-incrédule en fait d'augure,  
J'ignore encore incessamment  
Quelle espèce d'événement  
Produira l'aurore future;  
Et bien moins puis-je deviner  
Quand ces potentats en démence,  
Las enfin de nous ruiner,  
Arrêteront leur insolence.

Ah! quel roi, quel sot animal,  
S'éciera mon marquis caustique,  
Qui, trotant comme un caporal,  
Ignore de la politique  
Le grimoire conjectural!  
Quoi! d'une infortune imprévue  
Il s'en prend au sort, il s'en plaint?  
Un monarque à si courte vue  
Devrait loger aux Quinze-Vingts.

Ah! marquis, n'allez pas si vite;  
Souffrez plutôt que je vous cite  
Un trait du Nouveau Testament.

Apprenez donc par mon organe



Que les scribes, impunément  
A l'Homme-Dieu cherchant chicane,  
Lui montrèrent publiquement  
Une Israélite adultère,  
Lui demandant quel châtiment  
Elle méritait pour salaire.

L'Homme-Dieu, doux et débonnaire,  
Leur répondit très-sensément :  
• Race pécheresse et perfide,  
• Qui de vous se croit innocent  
• Lève une pierre et la lapide. •

Aucun scribe ne lapida,  
Et, confondu par le Messie,  
Chacun se tut et s'en alla ;  
Et voilà mon apologie.

Croyez, marquis, que ce trait-là  
A mon sujet très-bien s'applique.  
Depuis Machiavel à Kaunis,  
De Richelieu jusqu'à Bernis,<sup>a</sup>  
Il ne fut point de politique,  
Pussiez-vous tous les réunir,  
Dont la raison géométrique  
Ait pu déchiffrer l'avenir.

Qu'ils viennent donc à la barrière,  
Ces grands scrutateurs du destin,  
Et qu'un infallible devin,  
En levant la main la première,  
A l'honneur de l'esprit humain  
Sur moi lance à l'instant sa pierre.

(Octobre 1762.)

<sup>a</sup> Voyez t. IV, p. 32, et t. X, p. 109.

---

---

# AU MARQUIS D'ARGENS,

## SUR UN RHUME

QUE LUI GUÉRISSE LE MÉDECIN LIEBERKÜHN.\*

---

Vous ignorez jusqu'à présent  
D'où vous vient cette maladie  
Qui vous mène, toussant, crachant,  
Sous terre, en triste compagnie.

De votre docteur ignorant,  
Qui jase avec effronterie,  
Et vous farcit très-lourdement  
Des drogues de sa pharmacie  
Et de grands mots d'anatomie,  
Vous croyez le raisonnement.  
Que vous dit-il? Que votre vie  
Est dans un danger imminent.

On voit que votre mal empire,  
C'est une vérité de fait;  
Le médecin doit-il redire  
Ce que par malheur chacun sait?  
Vous soulager est son affaire;  
Mais saisir les sources du mal,

\* Cette *Épître* et la suivante, sur le même sujet, se trouvent aussi dans la traduction allemande des *Œuvres posthumes*. Nouvelle édition. A Berlin, 1789, t. VII, p. 46—50, et p. 50—56. Elles y sont datées de 1764.

C'est ce dont votre original  
Paraît ne s'embarrasser guère.

Hier au soir, tout solitaire,  
Je réfléchissais à loisir  
Sur les moyens de vous guérir.  
Je disais : O destin contraire !  
Contre d'Argens qui peut t'aigrir ?  
Ne poursuis plus en ta colère  
Sa personne qui m'est si chère ;  
Le marquis ne doit point mourir.

De larmes mes yeux s'obscurcirent ;  
Fatigué, mes sens s'assoupirent,  
Et las de m'entendre gémir,  
Le doux sommeil vint m'endormir.

Pendant qu'ainsi je me repose,  
L'esprit encor plein des regrets  
De vos maux et de leurs progrès,  
Ma paupière à peine était close,  
A peine je m'assoupissais,  
Que soudain du fond d'une nue  
Paraît un fantôme à ma vue,  
Tout environné d'arguments,  
A l'œil vif, aux regards perçants.  
La Vérité, si peu connue,  
L'aimait comme un de ses amants,  
Et de ses rayons éclatants  
Ombrageait sa tête chenue.  
C'était Bayle, qui si longtemps  
Lutta contre les vrais croyants.

« Je viens du palais d'Uranie,  
« Dit-il, pour te sauver d'Argens ;  
« C'est mon fils, je suis son Élie,  
« Que mon esprit le fortifie.  
« Ses docteurs sont des ignorants ;  
« Son mal n'est point la pulmonie,  
« C'est réplétion de génie.  
« Il faut que son cerveau purgé

« Soit subitement déchargé  
 « Par une main sage et hardie  
 « Du fiel que contre les bigots  
 « Il a distillé dans son âme,  
 « Sinon tu verras qu'Atropos  
 « Va sans pitié trancher sa trame.  
 « Laisse-lui déchirer . . . ,  
 « Qu'il travaille sur Ocellus,<sup>a</sup>  
 « Et que son ardeur ranimée  
 « Commente longuement Timée,<sup>a</sup>  
 « En frondant cet amas d'abus  
 « Dont tous les peuples sont imbus. »

Il disparaît, et je m'éveille.  
 Ah! marquis, mettez à profit  
 Le récit de cette merveille;  
 Qu'il soit ainsi que Bayle a dit.

Déjà votre teint s'éclaircit,  
 Votre peau redevient vermeille,  
 La mort vous respecte et s'enfuit.  
 La santé paraît; votre rhume,  
 Se distillant par votre plume,  
 Répandra son impureté,  
 Son venin et son acreté  
 Sur plus d'un monstrueux volume.  
 Tremblez, pédants, docteurs fourrés,  
 Qui de vos mystères sacrés  
 Et d'un ramas d'absurdes fables  
 Amusez les sots méprisables  
 Dont vos autels sont entourés.

Déjà sa trompette résonne,  
 La renommée en tous lieux sonne,  
 Partout on l'entend proclamer  
 Que votre toux vous abandonne,  
 Que vous vous sentez enflammer  
 De courroux contre la Sorbonne.

<sup>a</sup> Le marquis d'Argens publia une édition d'Ocellus en 1762 et une de Timée en 1763. Voyez la correspondance de Frédéric avec le marquis d'Argens.

Tous les bigots de s'alarmer,  
Chacun d'eux craint pour sa personne;  
On croit dans leur tripot bouffon  
Que vous, nouveau Bellérophon,  
Vous terrasserez la Chimère;  
Leur saint troupeau s'en désespère.

Tel, quand de ses puissantes mains  
Jupiter saisit son tonnerre,  
On voit de crainte, sur la terre,  
Trembler l'amas des vils humains :  
Ainsi le marquis de son foudre  
Va frapper et réduire en poudre  
L'erreur, les prêtres et les saints.

---

---

---

**AU MARQUIS D'ARGENS,**  
**SUR LE RHUME**  
**QUI, AVEC LIEBERKÜHN, LE TENAIT AU LIT.**

---

**V**ous ignorez jusqu'à présent  
D'où vous vient cette maladie  
Qui vous mène, crachant, toussant,  
A la fin de la comédie  
Que tout mortel jouera céans.  
N'en croyez point la pharmacie,  
Ni l'absurde raisonnement  
D'un docteur dont l'effronterie  
Veut prouver par l'anatomie  
Que vous souffrez réellement,  
Et qui, pour vous rendre à la vie,  
Va vous droguer cruellement.

Longtemps, à tête réfléchie,  
Sur vos maux, que Babet <sup>a</sup> publie,  
J'avais usé mon jugement.  
Une nuit où tranquillement  
Je dormais, mon âme assoupie  
S'abandonnait tout mollement  
Aux accès de sa rêverie,  
Lorsque je crus voir Uranie,

<sup>a</sup> La marquise d'Argens. Voyez t. XII, p. 88.

Dans la main un compas tenant.  
 Je suis depuis longtemps l'amie,  
 Dit-elle, de mon lit s'approchant,  
 De ce d'Argens qu'on vous envie.  
 Apprenez quelle est l'ennemie  
 Qui le poursuit si vivement;  
 Son nom est la Théologie.  
 Non, il n'est point dans tout l'enfer  
 Un monstre plus abominable;  
 Son cœur est plus dur que le fer,  
 Sa haine est toujours implacable.  
 Son courroux naquit sûrement  
 D'un mot que par plaisanterie  
 D'Argens a lâché sur . . . ,  
 Ou d'un trait plus fin, plus sanglant  
 Contre le . . . . ;

Depuis ce jour, sincèrement,  
 Elle hait sans discernement  
 Philosophe et philosophie.

Dans son premier emportement,  
 Son poil affreux se hérissant,  
 Tout ce qui s'offre à sa furie,  
 D'abord elle l'excommunie.  
 Eh quoi! l'on ose m'attaquer!  
 Dit-elle; et quelle main hardie.  
 Sans trembler peut me critiquer,  
 Et publiquement démasquer  
 Mes tours de charlatanerie?  
 Ah! qu'il apprenne à respecter,  
 Cet infâme apostat, ce traître,  
 Tous ceux à qui, sans les connaître,  
 Il a le cœur de se frotter.

Qu'importe que mon crédit baisse,  
 Que la sainte inquisition  
 Ne rôtisse plus en mon nom,  
 Par zèle et par délicatesse,  
 Tous ces fous dont l'opinion,

Contraire à mon ambition,  
 Ou me scandalise, ou me blesse?  
 Non, non, je ne suis pas si bas,  
 Pour dévorer ces attentats  
 Sans manifester ma vengeance;  
 J'ai des moyens en abondance,  
 Je veux m'en servir dans l'instant.

Elle part, et va promptement  
 Chez sa sœur la Sorcellerie.  
 Là, tout ne vit que par magie,  
 Son antre affreux n'est point réel;  
 On y voit des images vaines  
 Et des fantômes par centaines,  
 Mercure, Astaroth, Gabriel,  
 Des satyres et des sirènes;  
 Là, pensant lire dans les cieux,  
 On bouffit les ambitieux  
 Des vains objets et des chimères  
 Qu'avaient trop adoptés nos pères.

Là s'est tapi le vieux serpent,  
 Et son tortueux instrument,  
 Dont Ève fut un peu tentée,  
 Quand la pomme elle eut entamée,  
 Ce qui très-malheureusement  
 Nous maudit éternellement.

C'est là qu'arriva la harpie,  
 Digne d'habiter ce séjour;  
 Elle se presse avec furie  
 Entre les farfadets de cour,  
 Et près du trône aussitôt crie :  
 Sachez, ma sœur, qu'on m'humilie;  
 Un Français, un marquis maudit,  
 Veut nous ravir notre crédit;  
 C'est un philosophe, un impie,  
 Il rit de la crédulité,  
 Et veut, pour comble de folie,  
 N'admettre que la vérité.



Ah! ma sœur, il faut qu'on le tue,  
Ou pour jamais je suis perdue,  
Et vous aussi, car vos destins  
Sont en tout semblables aux miens.  
Allons, que votre art s'évertue;  
Broyez-moi, sans perdre de temps,  
Les poisons les plus violents.

Oui, répondit la sorcière,  
J'exaucerai votre prière;  
Je veux que ce marquis d'Argens,  
Notre ennemi depuis longtemps,  
Pour payer son effronterie  
Soit atteint de la pulmonie.  
Mais il nous faut des actions,  
Et non pas de vaines paroles;  
Faisons nos conjurations,  
Leurs vertus ne sont pas frivoles.

Puis son esprit aliéné  
Se trouble et tombe en frénésie;  
Telle, montant sur son trépied,  
Parut à Delphes la pythie.  
Son corps s'agite, elle frémit,  
Puis d'un ton terrible elle invoque  
L'astre présidant à la nuit;  
Aux durs accents de sa voix rauque,  
La terre tremble et le jour fuit,  
Tout se confond dans la nature,  
Et parmi ce trouble et ce bruit  
On entend un affreux murmure,  
Éole a déchainé les vents.  
Déjà la sorcière impure,  
En soulevant les éléments  
Avec les aquilons barbares,  
Sur un tas de vapeurs chargée  
Des asthmes, rhumes et catarrhes,  
Et, les poussant, les obligea  
De fondre tous sur la retraite

Que le bon marquis s'était faite.  
Précédés de longs sifflements,  
Arrivèrent les ouragans;  
A vous, par un effet magique,  
Tout leur venin se communique.  
Voilà mon marquis alité,  
Toussant, crachant comme un étique,  
Et moi dans la perplexité.

Tandis que sur vous se déploie  
Le mal avec son âpreté,  
Quel est le triomphe et la joie  
Qui brille avec férocité  
Dans les yeux de votre mégère!  
C'en est fait de la vérité,  
Dit-elle, et mon règne prospère.  
Elle croit que dans les poumons  
Consiste toute l'éloquence,  
Et qu'un rhume et des fluxions  
Réduisent un sage au silence;  
Car elle entendait l'ignorance  
Plus applaudir dans des sermons  
Les cris aigus que la science.

Mais mon marquis l'attrapa bien :  
Si la toux le force à rien dire,  
Sans pérorer il sut écrire,  
Et lui dédia *Julien*. \*

---

\* *Défense du paganisme par l'empereur Julien, en grec et en français, avec des dissertations et des notes, par le marquis d'Argens. A Berlin, chez Voss, 1764.*

---

## AU MARQUIS D'ARGENS.

---

Ah! cher marquis, quel grand sujet d'envie!  
Vous n'êtes plus le seul dont Atropos  
Dans nos cantons ait menacé la vie;  
Tout comme vous, j'eus une maladie,  
Un gros catarrhe, en m'accablant de maux,  
A de Berlin réjouï les bigots.

Mon sang pressé, trottant de veine en veine,  
S'accumulant, oppressait mon cerveau,  
Et redoublait la fièvre et la migraine;  
De mes poumons, en forme de jets d'eau,  
On vit jaillir des gerbes d'écarlate.  
J'ai vu pâlir les enfants d'Hippocrate;  
Mais glorieux qu'avec ces maux exquis  
Je puisse au moins ressembler au marquis,  
Je m'en console, et mon orgueil s'en flatte.

Mon corps était de rouge tacheté,  
Ainsi qu'une panthère marqueté.  
Ah! ce récit vous émeut et vous touche,  
Vous m'enviez, l'eau vous vient à la bouche;  
J'en lis la marque en votre œil irrité,  
Car vous croyez qu'un chacun vous dégrade,  
Qui comme vous prétend être malade.

Mais calmez-vous, je ne suis qu'apprenti,  
 Je n'atteins point à la longue tirade  
 De tous vos maux au cortège plaintif.  
 Gardez-les donc, mais sans qu'ils vous excèdent;  
 Selon vos vœux, de longtemps ils possèdent  
 Sur votre corps privilège exclusif.

Obstructions, vapeurs d'hypocondrie,  
 Relâchement, colique, strangurie,  
 Transports ardents, catarrhes, fluxions,  
 Poumons crachés, fièvre d'esquinancie,  
 La gale aux doigts, des ébullitions,  
 Un flux de sang, tantôt paralysie,  
 Vomissements, vertiges, pâmoisons,  
 Sont tous des maux remplis de courtoisie,  
 Prêts d'obéir à votre fantaisie,  
 Et que chez vous, cher marquis, tour à tour,  
 Exactement on trouve être du jour,  
 Ainsi qu'on voit d'infâmes parasites,  
 Des souverains serviles satellites,  
 De leur essaim déshonorer la cour.

Ces maux affreux causent notre martyre,  
 Par eux enfin nous nous voyons détruire;  
 Mais près de vous trop familiarisés,  
 Par mauvais goût ou par bizarrerie,  
 Depuis vingt ans, marquis, vous vous plaisez  
 Dans leur funeste et triste compagnie,  
 Et préférez, par singularité,  
 L'état fâcheux de souffrir maladie  
 Au doux plaisir qui naît de la santé.

Malade enfin par état, par coutume,  
 Un poêle ardent dans le lit vous consume;  
 Et s'il advient dans un temps limité  
 Qu'Éguille<sup>a</sup> un jour proprement vous inhume,  
 Sur votre tombe, au pied du grand autel,  
 Seront ces mots crayonnés par ma plume :

<sup>a</sup> *Éguilles*, nom de la terre du marquis d'Argens, en Provence. Voyez t. XII, p. 87.

« Ci-gît, passant, l'auteur de maint volume,  
 « Mort de frayeur d'avoir été mortel. »

Ah! qu'un héros, dans une tragédie,  
 En cent périls se puisse embarrasser,  
 Qu'à tout moment on tremble pour sa vie,  
 C'est là la règle, il doit intéresser.  
 Mais vous, marquis, qui savez qu'on vous aime,  
 Comment, pourquoi, par quel travers extrême  
 De vos dangers nous faut-il menacer?

Là, près de vous, poudreuse de l'école,  
 Ne vois-je pas l'insolente hyperbole,  
 Aux yeux taillés en deux tubes parfaits,  
 Amplifier, grossir tous les objets?  
 Elle gangrène une faible piquûre,  
 Ou par malheur si sur votre encolure  
 Dans le miroir vos regards inquiets  
 Ont le soupçon d'une légère enflure,  
 Elle prédit votre prochain décès;  
 Et quand Éole en vos boyaux murmure,  
 Vous supposez qu'il va dans les forêts  
 Pour vous cueillir de funèbres cyprès.

Chassez, marquis, ce monstre qui m'outrage,  
 Qu'il n'entre plus dans le palais d'un sage;  
 Je hais l'erreur, je hais la fausseté,  
 Des fictions le frivole étalage  
 Qui défigure et perd la vérité.  
 Ne pensez plus à tous ces noirs fantômes,  
 Ne craignez plus la mort, ni ses symptômes,  
 Qui jusqu'ici de vos plus heureux jours  
 Ont sans relâche empoisonné le cours;  
 Et que mon bras à jamais vous délivre  
 De ces frayeurs qui troublent votre sort.  
 Pensez-y bien : vous négligez de vivre  
 Par la terreur que vous donne la mort;  
 En attendant, le temps fuit et s'envole.  
 Déchirez-moi ce vilain protocole  
 Que vous tenez et de votre urinal,

Et de ce poulx au galop inégal.  
Tandis qu'encor Lachésis pour vous file,  
Sans toujours craindre et sans toujours ouïr  
Ce que vous dit un docteur imbécile,  
De votre temps apprenez à jouir.

(Février 1768.)

---

---

# ÉPITRE AU COMTE HODITZ,

## SUR ROSSWALDE.\*

---

O singulier Hoditz ! vous qui, né pour la cour,  
Avez fui, jeune encor, ce dangereux séjour,  
Libre des préjugés qui trompent le vulgaire,  
Vous riez de ces fous dont l'esprit mercenaire  
N'amasse des trésors que pour les dépenser,  
De ces fats dont l'orgueil sait si bien s'encenser,  
Se dresse, se rengorge, et se mire en ses plumes,  
Et de ces sombres fous qui, dans les amertumes,  
Toujours pour leur grandeur occupés de projets,  
S'épuisent en travaux sans réussir jamais,  
Mécontents du présent à leurs vœux peu sortable,  
Cherchent dans l'avenir un sort plus favorable ;  
Vous avez rejeté ce dangereux poison,  
Vous bornez vos désirs à suivre la raison.

Être heureux en effet, c'est bien la grande affaire ;  
L'orgueil est à mes yeux une triste chimère.  
A quoi vous eût servi que, valet grand seigneur,

\* Au commencement de septembre 1770, Frédéric se rendit à Neustadt en Moravie, pour faire visite à l'Empereur (voyez t. VI, p. 29). Il logea au château de Rossvalde en allant et en revenant, et en invita le maître, le comte Hoditz, à venir le voir à Potsdam. Ce fut à cette occasion qu'il lui dédia la présente *Épître*, le 26 mars 1771.

Vous eussiez quarante ans déchaussé l'Empereur?<sup>a</sup>  
 Il est beau d'approcher de près du diadème,  
 Mais il vaut mieux encor dépendre de soi-même.  
 Ainsi vous avez su, d'un choix prémédité,  
 Préférer aux grandeurs l'heureuse liberté,  
 Sans faste et sans apprêts, guidé par la nature,  
 Même sans y penser, disciple d'Épicure.

Rosswalde, en héritage entre vos mains passé,  
 Le disputa bientôt au palais de Circé,  
 Et ce bourg, ignoré du Tanais à l'Èbre,  
 Grâce à vos talents est devenu célèbre.  
 Ce n'est plus ce donjon sombre et peu fréquenté  
 Qu'à peine on tolérât pour son antiquité;  
 C'est un séjour divin; les yeux et les oreilles  
 S'étonnent d'y trouver cent charmes, cent merveilles;  
 Le Tasse et l'Arioste en deviendraient honteux,  
 S'ils voyaient vos travaux les surpasser tous deux.

Là, des enchantements l'ingénieux prestige  
 Produit à chaque instant prodige sur prodige;  
 Tout respire, tout vit, tout être est animé.  
 Par un charme soudain ce bois est transformé,  
 C'est un jardin superbe, et là-bas, par miracle,  
 Vous lisez dans un puits les arrêts d'un oracle.  
 La nature paraît obéir à vos lois,  
 Tout s'arrange, se fait, se plie à votre choix.  
 Tandis qu'en avançant on examine, on cause,  
 L'œil est soudain frappé d'une métamorphose:  
 En fuyant Apollon, plus prompt qu'un coursier,  
 Daphné subitement se transforme en laurier.  
 Là, j'aperçois Renaud dans le palais d'Armide;  
 Ici sont tous les dieux célébrés par Ovide,

<sup>a</sup> Dans le manuscrit original, ce vers est accompagné de la note suivante :  
 « L'empereur Charles VI, dont le comte était chambellan. » Ce manuscrit de  
 neuf pages in-4, de la main d'un secrétaire, avec des corrections de celle du  
 Roi, se trouve aux archives du Cabinet, et porte la date « Potsdam, le 26 de  
 mars 1771. »



Vénus, Pallas, Diane, Apollon, Jupiter,  
Neptune, Mars, Mercure et le dieu de l'enfer.

Ces dieux, qui n'existaient qu'au code poétique,  
Ont retrouvé chez vous autels et culte antique :  
Des prêtres revêtus d'habits pontificaux  
Amènent la victime, et puis de leurs couteaux  
L'égorgent, en l'offrant aux dieux en sacrifice ;  
Ils aspergent l'autel du sang de la génisse,  
Ils invoquent ces dieux, l'encens fume pour eux.  
Que l'ombre de Symmaque<sup>a</sup> approuverait vos jeux,  
Si, dans ce nombre outré de cultes ridicules  
Dont on charge à plaisir les peuples trop crédules,  
Il voyait par vos soins ressusciter le sien !

Mais vous aimez la Fable, en restant bon chrétien,  
Et sans que la vraie foi puisse en être alarmée,  
Vous pouvez vous créer tout un peuple pygmée.  
Je crus, dans leur cité, quand leur essaim parut,  
Être avec Gulliver tombé dans Lilliput ;  
Je semblais un géant envers cette peuplade,  
Typhée, ou Géryon, ou du moins Encelade,  
Et la cité, bâtie à leur proportion,  
N'avait point de clocher qui m'atteignît au front.  
Telle Virgile a peint la naissante Carthage,  
Où tout un peuple actif s'empressait à l'ouvrage,  
Et travaillait aux murs qu'avait tracés Didon.

Bientôt d'autres objets nous font diversion :  
De voix et d'instruments la douce mélodie  
Par un plaisir nouveau change et diversifie  
Tout ce qu'ont prodigué les charmes précédents ;  
Tant l'esprit des humains se plaît aux changements !  
Tantôt c'est l'opéra, tantôt la tragédie,  
Ou bien la pantomime, ou bien la comédie,  
Qui viennent tour à tour par leur variété  
Écarter les ennuis de l'uniformité.

Mais serai-je muet au sujet des actrices,

<sup>a</sup> Symmaque ( Quintus Aurelius Avianus Symmachus ), préfet de Rome en 384, est connu dans l'histoire par ses efforts pour soutenir le paganisme.

Ces vestales qu'encor je ne crois pas novices,  
Qui, venant étaler leurs grâces, leurs appas,  
Semblent briguer l'honneur de passer dans vos bras?  
Ce sérail de beautés qui forment les spectacles  
N'aiment que leur sultan, respectent ses oracles;  
Sa volonté décide et marque leur devoir,  
Il fixe leur destin en jetant son mouchoir.  
Ce sultan, cher Hoditz, vous le devez connaître;  
De ces lieux enchantés n'est-ce pas l'heureux maître,  
Génie infatigable, inépuisable, égal,  
Et qui, toujours nouveau, demeure original?  
Ainsi vos jours heureux sans embarras s'écoulent,  
Les Amours enfantins et les Plaisirs les moulent.

Lorsque dans vos jardins, vers la fin d'un beau soir,  
La rivale du jour vient de son crêpe noir  
Obscurcir les objets de la nature entière,  
Vous parlez, et d'abord reparait la lumière.  
Tel Dieu créant ce monde, auquel il se complut,  
Dit : Que le jour paraisse ! et la lumière fut.  
A Rosswalde aussitôt cent raquettes s'élancent,  
Et remplissent les airs des feux qu'elles dispensent,  
De leur gerbe brillante éclairent l'horizon,  
Et semblent suppléer au char de Phaëthon.  
Vos prestiges de l'art égalent la nature.

Mais ce jour fortuné penche vers sa clôture ;  
Pour le finir ainsi qu'il avait commencé,  
Mon comte va choisir dans son peuple empressé  
Un tendron de quinze ans. Grands dieux, qu'elle était belle !  
Le fameux Phidias, l'élégant Praxitèle,  
En elle auraient cru voir une divinité ;  
Si ce n'était Vénus, c'était la Volupté,  
Les charmes enchanteurs, les Grâces l'ont pétrie.  
Elle doit cette nuit lui tenir compagnie ;  
L'Amour, qui l'aperçoit, en rit malignement,  
Ses rivales en feu s'en plaignent vivement.

Ah ! qu'il est difficile, en un sérail de belles,  
De contenter son goût sans causer des querelles !

Toutes, comme Vénus, et Pallas, et Junon,  
S'attendaient au mouchoir; chacune avait raison.  
Le plus sage des rois en entretenait mille,  
S'il pouvait y suffire, il était plus qu'habile;  
Mais mon comte, après tout, peut bien être aujourd'hui,  
Sans qu'il soit Salomon, plus Hercule que lui.

Comment pourrai-je enfin tout conter, tout décrire?  
Les mots me manqueraient pour peindre et vous redire  
Les plaisirs différents qu'on savoure en ces lieux;  
Vous n'en approchez pas, tristes plaisirs des cieux.

C'est ainsi qu'au-dessus des pompeuses chimères  
Qui flattent les mortels de destins plus prospères,  
Vous vous êtes choisi le plus fortuné sort,  
Et libre de soucis, tranquille au sein du port,  
O comte! vous savez jouir, penser, produire;  
Aussi des voluptés l'ingénieux délire  
Partout sème de fleurs les traces de vos pas.

C'est dans ce choix surtout qu'on distingue ici-bas  
Le jugement du fou du jugement du sage.  
Dans les jours fugitifs d'un court pèlerinage,  
L'un, s'accablant de soins, de peines, d'embarras,  
Est, toujours projetant, surpris par le trépas;  
L'autre voit des objets le néant, la folie,  
Profite des plaisirs et jouit de la vie.  
C'est votre lot, cher comte, il faut vous y tenir :  
Le plaisir est le dieu qui vous fait rajeunir.  
Puissiez-vous en santé, dans le sein de la joie,  
Passer encor longtemps des jours filés de soie!

---

---

# ÉPÎTRE

## A LA REINE DOUAIRIÈRE DE SUÈDE.\*

---

Quoi donc, ô tendre sœur! l'amour de vos parents  
Vous a fait affronter Neptune et les autans?  
Les abîmes ouverts d'une mer orageuse  
N'ont point épouvanté cette âme courageuse  
Qui, vous faisant quitter le trône et vos États,  
En comblant tous nos vœux vous remet en nos bras?  
C'est en vain que le temps, l'éloignement, l'absence,  
Ont sourdement miné votre austère constance;  
Six lustres révolus n'ont donc pu réussir  
A nous ôter, ma sœur, de votre souvenir.  
Des droits sacrés du sang l'inviolable empreinte  
De nœuds jadis formés resserre encor l'étreinte :  
Qu'un aussi grand exemple éclaire les mortels!  
Assez et trop longtemps auprès de ses autels  
L'Amitié languissait isolée en son temple;  
Dans nos jours dégradés il n'était point d'exemple  
Que deux cœurs généreux, vrais et constants amis,  
Sans un vil intérêt fussent toujours unis.  
Le temple était désert, il menaçait ruine,  
Quand pour le réparer paraît une héroïne.

\* La reine de Suède, veuve du roi Adolphe-Frédéric depuis le 12 février 1771, arriva à Berlin le 3 décembre de la même année. Voyez t. IX, p. xvi et 180, et t. X, p. 145.

Sur son front éclatant luit l'étoile du Nord,  
 La douce majesté s'annonce à son abord;  
 Elle est par la déesse en son temple reçue,  
 Ses décombres plaintifs ont attristé sa vue,  
 Mais c'est par son secours qu'on va les relever.

Ma sœur, c'est donc ainsi que vous osez prouver;  
 En dépit des fureurs et des cris de l'envie  
 Contre les cours des rois, et leur règne, et leur vie,  
 Qu'en nos jours la vertu peut trouver dans ces cours  
 Des cœurs assez parfaits, dignes de ses amours.

Allez, vils artisans de fraude et de mensonge,<sup>4</sup>  
 Répandre sur les rois tout le fiel qui vous ronge;  
 Vos efforts insensés sont désormais perdus,  
 Ulrique en prendra soin, on ne vous croira plus.  
 Par des traits trop frappants elle a su vous confondre,  
 Contre l'expérience il n'est rien à répondre.  
 Rentrez dans le néant dont vous êtes sortis,  
 Méprisés, détestés, confondus, avilis;  
 Le coup qui vous écrase est émané du trône.  
 C'est venger noblement les droits de la couronne,  
 Quand par l'aspect frappant de toutes les vertus  
 On atterre à ses pieds les monstres confondus.

Vous allez donc, ma sœur, sur les traces d'Hercule,  
 Par de nobles travaux vous rendre son émule,  
 Écraser sous vos pas les calomniateurs,  
 Du vulgaire égaré dissiper les erreurs,  
 Venger les opprimés, et montrer qu'une reine  
 Peut encor sur les cœurs régner en souveraine.

Qu'il est beau de donner d'aussi grandes leçons!  
 Ah! pour vous admirer, ma sœur, que de raisons!  
 Avez-vous vu nos cœurs voler sur le rivage,  
 Vous attendre à Stralsund, à votre heureux passage,  
 Les peuples vous bénir, nos vœux vous devancer?  
 Sans doute en ce moment vous avez dû penser :

<sup>4</sup> L'auteur du *Système de la nature*, qui conseille le régicide; l'auteur des *Préjugés*, qui adopte les mêmes maximes. Ils appellent les cours les foyers de la corruption publique.

76 ÉPITRE A LA REINE DOUAIRIÈRE DE SUÈDE.

Quelque odieux que soit l'éclat du diadème,  
Si le vice me craint, tout cœur vertueux m'aime;  
Mes frères, mes parents, ma famille, mes fils  
Sont tous par sentiment mes fidèles amis.

Ah! puissiez-vous, ma sœur, un temps immémorable  
Profiter et jouir d'un sort si favorable!  
Le rang ni les grandeurs ne font pas les heureux ;<sup>a</sup>  
Il en est moins encor chez ces ambitieux  
Qui, de commandements et de puissance avides,  
Par des tourments pareils à ceux des Danaïdes,  
Sans remplir leurs désirs se laissent consumer :  
Ma sœur, on n'est heureux qu'autant qu'on sait aimer.

- La Fontaine commence son poëme de *Philemon et Baucis* par ce vers :  
Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
-

---

---

**A MA SŒUR AMÉLIE,**  
**EN PASSANT, LA NUIT, SOUS SA FENÊTRE**  
**POUR ALLER EN SILÉSIE.**

---

Sommeil, auteur du doux repos,  
Restaurateur divin de la santé perdue,  
Répands et jette tes pavots  
Sur les yeux de ma sœur, dans son lit étendue.  
Fais voltiger sur son chevet  
Les rêves les plus agréables;  
Qu'elle entende, en rêvant, les voix, sur son duvet,  
Des nymphes d'Apollon, de sirènes aimables,  
Chantant en chœur et d'un son net  
La tablature chromatique  
Du *contrapunto* pathétique,  
Mêlé des plus savants motets,  
Tous harmoniques et bien faits.  
Qu'aucun rêve effrayant n'altère  
Ou n'échauffe son sang en sa course ordinaire;  
Que la santé, dès son réveil,  
Et la vigueur, sa sœur cadette,  
L'accompagnent à sa toilette,  
Demain, dès que le jour finira son sommeil.  
Pour moi, que le destin lutine,  
Toujours dans des travaux, toujours forcé d'errer,

De fatiguer sans fin ayant pris la routine,  
Je consens que Morphée ose encor me frustrer  
Du doux repos, ma sœur, que mon cœur vous destine;  
Et si vous en jouissiez,  
Mes veilles et mes soins seraient tous oubliés.  
Puissiez-vous donc dans votre asile,  
Loin du fracas, loin de l'ennui,  
En conservant l'âme tranquille,  
Passer des jours heureux et de plus douces nuits,  
Pensant, ma sœur, que partout où je suis,  
En quelque temps que ce puisse être,  
Absent, ou bien à vos genoux,  
L'attachement ne peut s'accroître,  
Que jusques au tombeau je conserve pour vous!

(Août 1772.)

---



---

## A LA REINE DE SUÈDE.

---

Non, ma sœur, les grandeurs, les couronnes, les mitres,  
L'amas accumulé des plus superbes titres,  
Ces symboles pompeux de notre vanité,  
Ne sauraient cimenter notre félicité.  
Du plus vil des humains aux têtes couronnées,  
Tout mortel est soumis aux lois des destinées,  
A souffrir, à se plaindre, à déplorer ses maux :  
Les dehors sont divers, les états sont égaux.  
Qu'importe donc quel rang décore ma misère ?  
Le bonheur n'est point fait pour ce triste hémisphère ;  
Sous la pourpre ou la bure obligé de souffrir,<sup>a</sup>  
Il est égal des deux qui sert à me couvrir.  
A trouver ce bonheur on consume sa vie,  
Peu d'humains ont joui de sa superficie ;  
L'un, pensant le trouver en de vastes palais,  
Quitte, en le poursuivant, ses paisibles forêts,  
Et ses troupeaux féconds, son champ, son toit de chaume ;  
Il arrive, et soudain disparaît le fantôme.  
Les grands, remplis d'espoir, d'orgueil, d'ambition,  
Adorent du bonheur l'aimable fiction,  
Et, pour le posséder, de l'ardeur la plus vive  
Ils poursuivent en vain cette ombre fugitive ;  
Au lieu de la saisir, ô perfides destins !

<sup>a</sup> Voyez t. X, p. 54, et t. XII, p. 186.

Ils trouvent des soucis, des revers, des chagrins.  
 Tel est le sort commun de ces rois qu'on envie,  
 Par leur éclat trompeur la vue est éblouie;  
 En les voyant de près, on gémit en secret  
 De leur sort, que de loin l'ignorance admirait.

Vous, dont l'éclat naissant d'une beauté touchante  
 Fixa sur vous les yeux de la Suède inconstante,  
 Vous montâtes au trône où vous plaça leur choix;  
 Et quoique fille, sœur, femme et mère de rois,<sup>a</sup>  
 Le bonheur de chez vous s'échappa comme une ombre,  
 Sous vos pas les revers s'accumulaient sans nombre.

La Suède n'était plus l'État jadis fameux,  
 Vengeur des libertés des Germains belliqueux;  
 De son gouvernement la forme différente<sup>b</sup>  
 Énervait de ce corps la masse languissante.  
 Dès lors, n'éprouvant plus le pouvoir souverain,  
 L'anarchie opprimait l'état républicain;  
 Des grands, dégénérés de leur noblesse antique,  
 L'intérêt personnel bornait la politique;  
 Ils couvraient des beaux noms de lois, de liberté,  
 La honte de se vendre avec impunité.  
 Rien de plus rare alors, tant tout abus excède,  
 Qu'un citoyen zélé et fidèle à la Suède.

Vous voulûtes, ma sœur, dans ces cœurs dépravés  
 Ranimer des vertus les germes énervés;  
 Ce fut en vain; longtemps le vice qui les dompte  
 Effaçait de leur front la pudeur et la honte;  
 Par le lâche ascendant de la corruption,  
 L'amour de leur pays n'était plus qu'un vain nom.

Dans les convulsions des discordes civiles,  
 Moments si dangereux, en désastres fertiles,  
 Au fort de la tempête, un flot impétueux  
 Pensa vous engloutir dans ses flancs orageux.

<sup>a</sup> Agrippine dit dans le *Britannicus* de Racine, acte I, scène 2 :

Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres.

<sup>b</sup> Le comte Arvid Horn fut le principal promoteur de la constitution de 1720, qui limitait la puissance royale. Voyez t. VI. p. 24.

Des esprits échauffés la fureur effrénée,  
Par des conseils cruels aigrie, empoisonnée,  
Confondait tous les droits, ce qu'on pouvait tenter,  
Et les objets sacrés qu'on devait respecter.  
Ils osèrent saper les fondements du trône;  
Mais votre fermeté soutint votre couronne.  
Depuis, votre prudence, éludant leurs assauts,  
Sut apaiser leur haine et mater leurs complots.  
Qu'il en coûte, ma sœur, pour acquérir la gloire!

Depuis ce temps encore une trame plus noire,  
Attaquant vos appuis, voulut vous isoler;  
Sans honte à ses projets osant tout immoler,  
Elle alluma soudain le flambeau de la guerre,  
De ses bras énervés nous lança son tonnerre,  
Poursuivit votre sang établi dans le Nord,  
Et contre un empereur dirigea son effort.

A peine à tant de traits étiez-vous échappée,  
A peine voyait-on la diète occupée  
A rétablir la paix, objet de tous les vœux,  
Que des troubles nouveaux et non moins dangereux  
Remplirent votre cœur des plus vives alarmes.  
Que ce royaume, ô dieux! vous a coûté de larmes!

La Discorde, en soufflant l'ardeur des factions,  
Sut ranimer le feu de leurs dissensions,  
Et, tournant contre vous leur noire perfidie,  
En vous calomniant, aliéna la Russie.  
La cabale, depuis, marchant le front levé,  
De l'ordre se jouant par l'État approuvé,  
Épuisait tous les fonds par sa folle dépense,  
Et se plaisait à voir renaître l'indigence.  
Le Roi, trop rabaissé, se vit, hélas! réduit  
A voir en spectateur son royaume détruit;  
Il fallut qu'il cédât à l'effort de l'orage,  
Qu'il s'unit au parti qui lui faisait outrage;  
Et sans que ses clients en fussent compromis,  
Il agit de concert avec ses ennemis.

Ces traîtres endurcis bientôt vous traversèrent,

A rompre vos desseins leurs chefs se signalèrent;  
 C'était à Norrköping, <sup>a</sup> au fort des démêlés.  
 L'indigne maréchal des états assemblés  
 Vous manqua, vous trahit et vous devint parjure.  
 Aucun tigre jamais n'a changé de nature,  
 Et jamais vos Suédois, républicains fougueux,  
 N'atteindront aux vertus dont brillaient leurs aïeux.

Il vous restait au moins un époux cher et tendre,  
 Qui savait partager vos maux et vous défendre;  
 L'impitoyable mort le frappa dans vos bras.

Voilà, ma sœur, voilà le sort des potentats,  
 Surtout des rois privés du pouvoir monarchique,  
 Tâchant de résister au torrent anarchique.  
 Des roseaux jusqu'au cèdre, et des rois aux manants,  
 Tout mortel est en proie aux chagrins dévorants;  
 Un pauvre laboureur dont périt la génisse  
 Sent sa perte aussi bien, souffre même supplice  
 Qu'un roi qui voit soudain avorter ses projets;  
 La douleur est égale, autres sont les objets.  
 Le pauvre a des parents ainsi que le monarque,  
 L'un et l'autre gémit des rigueurs de la Parque;  
 Un ami tendre, un père, une sœur, un seul fils,  
 Nous déchirent le cœur quand ils nous sont ravis,  
 Et nos fragiles corps, moulés sur un modèle,  
 Cèdent à la douleur quand elle est trop cruelle.  
 Ainsi tout est égal, soit grands, soit plébéiens,  
 La somme de nos maux l'emporte sur les biens.

Épicure, autrefois contredit dans la Grèce,  
 Mais dont on reconnut le grand sens, la sagesse,  
 Prescrivait pour maxime à tous ses auditeurs  
 D'éviter avec soin les pièges des grandeurs.  
 Fuyez, leur disait-il, les affaires publiques,  
 Et, laissant consumer ces sombres politiques,  
 Conservez dans vos cœurs la paix et le repos.  
 Atticus, qui l'en crut, au milieu des complots  
 Qu'enfantait chaque jour une guerre civile,

<sup>a</sup> Le Roi veut parler de la diète convoquée à Norrköping en 1769.

Fut respecté de tous et se maintint tranquille,  
Tandis que, dans le trouble, et Pompée et César  
Abandonnaient l'empire et leur sort au hasard.

Quand l'âme est fortement et longtemps agitée,  
Par un essor si vif hors d'elle transportée,  
Sa gaité disparaît, et laisse dans l'esprit  
Un funeste levain qui le ronge et l'aigrit;  
De ses noires vapeurs l'ambition l'enivre.  
Ah! pour si peu de jours que nous avons à vivre,  
Dans d'aussi vains projets faut-il se consumer?  
Ce roi, ce souverain que l'on vient d'inhumer,  
Voilà ses monuments qu'aussitôt on renverse :  
Tout s'élève, s'accroît, enfin se bouleverse.

Alexandre conquît les plus vastes États;  
Il meurt : tout aussitôt des courtisans ingrats  
Partagent à leur gré les dépouilles du maître.  
Ses enfants sont exclus; un capitaine, un traître  
A ses souverains nés fait souffrir le trépas.  
Ainsi ce conquérant a livré cent combats,  
Pour qu'un Démétrius et pour qu'un Ptolémée  
Jouît de ses travaux, hors de sa renommée.

Voilà, ma sœur, à quoi mènent ces grands desseins.  
Les politiques sont pareils aux Quinze-Vingts,  
Ils agissent sans voir, le destin les attrape;  
Il fit que Romulus travailla pour le pape,  
Que David éleva Sion pour Mahomet.  
Enfin aucun de nous ne sait trop ce qu'il fait,  
De projets en projets notre espoir nous engage;  
Il est, vous le savez, des hochets pour tout âge.\*

Rejetant de ces jeux la folle illusion,  
Vous détournez vos pas du bruyant tourbillon  
De ce gouvernement tant agité d'intrigues,

\* Voyez t. VI, p. 72. Frédéric écrit à d'Alembert, dans sa lettre du 24 mars 1765 : « Je vous dirai, comme Fontenelle, qu'il faut des hochets pour tout âge. » Il dit aussi dans une lettre à Voltaire, du 5 décembre 1775, et dans celle à d'Alembert, du 17 septembre 1772 : « Ce sont là les hochets de ma vieillesse. » Voyez encore ci-dessus, p. 9.

Et loin de ses complots, à l'abri de ses brigues,  
Vous jouirez enfin des charmes de la paix.  
Ah! puissiez-vous, ma sœur, oublier pour jamais  
Vos ennuis, vos chagrins, vos revers et vos pertes,  
Par des prospérités à l'avenir couvertes!  
A l'abri des malheurs, dans un tranquille cours,  
Puissiez-vous voir couler le reste de vos jours  
Au sein de l'amitié! C'est le bonheur suprême;  
Ce sont les vœux, ma sœur, d'un frère qui vous aime.

(Janvier 1772.)

---

---

# AU SIEUR NOËL,

## MAITRE D'HOTEL.<sup>a</sup>

---

Je ne ris point; vraiment, monsieur Noël,  
Vos grands talents vous rendront immortel.  
Sans doute il est plus d'un moyen de l'être;  
Qui dans son art surpasse ses égaux,  
Qui s'aplanit des chemins tout nouveaux,  
Est dans son genre un habile, un grand maitre :  
Des cuisiniers vous êtes le héros.

Vous possédez l'exacte connaissance  
Des végétaux; et votre expérience,  
Assimilant discrètement leurs sucs,  
Sait les lier au genre de ses sauces,  
Au doux parfum des jasmins et des roses,  
Qui font le charme et des rois et des ducs.

Si quelque jour il vous prend fantaisie  
D'imaginer un ragoût de momie,  
En l'apprêtant de ce goût sûr et fin  
Et des extraits produits par la chimie,  
L'illusion, le prestige et la faim  
Nous rendront tous peut-être anthropophages.

<sup>a</sup> Tous les cuisiniers du Roi étaient sous la direction de deux maitres d'hôtel, cuisiniers eux-mêmes. L'un, nommé Joyard (t. X, p. 101), était de Lyon; l'autre, Noël, de Périgueux. Ce dernier était encore en fonctions à la mort du Roi. Voyez l'ouvrage du chevalier de Zimmermann : *Ueber Friedrich den Grossen und meine Unterredungen mit ihm kurz vor seinem Tode*. Leipzig, 1788, p. 113.

Mais non, laissons ces repas aux sauvages,  
Même épargnons la chair des animaux;  
Prodiguez - nous plutôt les végétaux,  
Ils sont plus sains, plus faits pour nos usages.

Que de filets par vous imaginés!  
Que de pâtés par vos mains façonnés!  
Que de hachis, de farces délectables,  
Dont nos palais, souvent trop enchantés,  
Sont mollement chatouillés et flattés!

Auteur fécond de ces mets admirables,  
Que cent festins ne sauraient épuiser,  
Vous inventez et savez composer  
Ce que jamais aucun de vos semblables  
Ne produisit pour s'immortaliser.

Aussi jamais, croyez - moi, la cuisine  
Égyptienne, ou grecque, ou bien latine,  
Ne put atteindre à la perfection  
Où la porta votre esprit qui combine,  
Et votre vive imagination.

Ce Lucullus, fameux gourmet de Rome,  
Dans ses banquets au salon d'Apollon,  
Festins fameux que Cicéron renomme,  
Ne goûta rien d'aussi fin, d'aussi bon  
Que cette bombe à la Sardanapale,  
Ce mets des dieux qu'aucun ragoût n'égale,  
Dont vous m'avez régalez ce midi.

Si l'on pouvait ranimer Épicure,  
Si la vertu de quelque saint hardi  
Pouvait encor le rendre à la nature,  
Ah! que Noël en serait applaudi!  
Il choisirait Noël pour son apôtre;  
Il l'est déjà, car son travail vanté  
A tout palais prêche la volupté.  
A nous tenter plus séduisant qu'un autre,  
Il est vainqueur de la frugalité,  
Et surpassant le philosophe antique,  
Noël réduit ses leçons en pratique;



Ses mets exquis, amorçant les Prussiens,  
Les ont changés en épicuriens.

Au temps passé, la volupté grossière,  
Sans méditer sur des mets délicats,  
Se contentait de surcharger les plats,  
Pour assouvir sa dent carnassière;  
On était loin de nos raffinements,  
On ignorait nos assaisonnements,  
On recherchait la viande la plus rare,  
Ce qui coûtait le plus passait pour bon.

Pétrone ainsi peint le festin bizarre  
Que lui donna certain Trimalcion.  
On y servit avec profusion  
Des animaux entiers de toute espèce;  
D'un porc surtout le cadavre hideux,  
Si révoltant, si choquant à nos yeux,  
Fut étalé, rôti tout d'une pièce;  
Dès que ses flancs furent tranchés en deux,  
On en tira l'oiseau brillant du Phase,  
Chapons, dindons, becfigues et perdrix.  
Les conviés, tous ravis en extase,  
A cet aspect jetèrent de grands cris;  
Le cuisinier fut loué par bêtise,  
Chacun mangea selon sa friandise,  
On dévora le porc et ses débris.

Qui servirait à présent à ses hôtes  
Un tel repas? Au lieu d'être loué  
Des successeurs des Térences, des Plautes,  
En plein théâtre on serait bafoué.  
Les fins gourmets à table délicate  
Ne souffrent point qu'un chétif gargotier  
Grossièrement travaille à la sarmate;  
On veut surtout qu'habile en son métier,  
Par des ragoûts dont la saveur nous flatte  
L'artiste ait l'art de nous rassasier.  
Il faut encore, et j'allais l'oublier,  
Que toute table, élégamment servie,

Évite en tout l'air d'une boucherie;  
 Qu'un rôti coupé ne soit jamais sanglant,  
 Un tel objet d'horreur est révoltant.  
 Un cuisinier qui brigue la louange  
 Doit déguiser les cadavres qu'on mange;  
 En cent façons il peut les disséquer,  
 D'ingrédients il compose un mélange,  
 La farce enfin lui sert à tout masquer.

Voilà par où le fameux Noël brille.  
 Il imagine, et jamais il ne pille  
 De vieux menus d'autres maîtres d'hôtels;  
 C'est un Newton dans l'art de la marmite,  
 Un vrai César en fait de lèchefrite,  
 Et, surpassant nos héros actuels,  
 Il les vaut tous aux palais sensuels.

Mais si ces vers tombaient à l'improviste  
 Entre les mains d'un bourru janséniste,  
 Zélé dévot, et prompt à s'enflammer,  
 Je crois d'ici l'entendre déclamer  
 Contre ce monstre impie et sybarite  
 Qui prône trop la volupté maudite,  
 Et vous loger l'auteur, sans le nommer,  
 Au gouffre affreux que Lucifer habite.

Tout doux, tout doux, monsieur le cénobite,  
 Plus de bon sens, de grâce, moins d'humeur;  
 Entre nous deux c'est la raison, docteur,  
 Qui seule doit juger notre querelle.  
 A ses décrets ne soyez point rebelle;  
 Elle vous dit, si vous pouvez l'ouïr :  
 Prétends-tu donc laisser évanouir  
 Les dons du ciel qu'il verse en abondance?  
 S'il les donna, selon toute apparence,  
 Ce fut afin que l'on pût en jouir.

User de tout, c'est le conseil du sage;  
 Savoir jouir sans abuser de rien,  
 Souffrir le mal, s'il vient, avec courage,  
 Et bien goûter l'avantage du bien.

Hâtez-vous donc, Noël, servez la table;  
 Je sens déjà le parfum délectable  
 De vos ragoûts; on vient me les offrir.  
 Allons goûter de vos métamorphoses,  
 Car puisqu'enfin, si l'on ne veut mourir,  
 Tout homme doit chaque jour se nourrir,  
 Ne nous donnez que d'excellentes choses.

(1772.)



---

## A UNE CHIENNE.

---

**J**e t'envie, ô bichon ! ta fortune prochaine,  
Mon cœur voudrait te la ravir;  
Le sort te fait passer dans les mains de la Reine,<sup>a</sup>  
Et te dévoue à la servir.  
Ah ! si le ciel voulait par grâce  
Me métamorphoser sous ton extérieur,  
D'abord j'occuperais ta place;  
La servir, l'admirer, ce serait mon bonheur.

(1772.)

<sup>a</sup> Frédéric veut probablement parler de la reine de Suède. Voyez ci-dessus,  
p. 74 et 79.

---

---

**V E R S**  
**POUR MADEMOISELLE SCHIDLEY,\***  
**QUI AVAIT ENVOYÉ AU ROI UNE CHARRUE**  
**ANGLAISE.**

---

**O** miss! vous pensez donc à moi?  
Cet instrument d'agriculture  
Dont vos bontés m'ont fait l'envoi  
Désigne trop à quel emploi  
Vous allez mettre ma figure;  
Tout autrement organisé,  
Par vos mains métamorphosé,  
Je m'en vais donc changer d'espèce.

Vous savez quelle fut Circé;  
Vous lûtes dans votre jeunesse  
De quel effroi parut glacé  
Le sage, le prudent Ulysse,  
Lorsque Circé, par artifice,  
Transforma tous ses courtisans  
En autant d'animaux broutants.

Dans votre généalogie  
Circé, dit-on, tient le haut bout;  
Et vous lui ressemblez en tout,  
Autant en beauté qu'en magie.

\* Peut-être mylady Chudleigh, qui avait été à Berlin en 1765.

Mais pourquoi voulez - vous sur moi  
Éprouver l'effet de vos charmes ?  
Vous savez que de bonne foi,  
Vous voyant, je rendis les armes.

Désormais leur pouvoir fatal  
Va charger ma tête chenue  
Du joug pesant de la charrue,  
Et me change en cet animal  
Dont le pas lourd trace avec peine  
Un léger sillon dans la plaine.

Certain Nabuchodonosor  
Eut autrefois un pareil sort ;<sup>a</sup>  
Jupiter prit bien l'enveloppe  
D'un jeune et ravissant taureau  
Pour enlever la belle Europe.  
Quand l'Amour leur ceint son bandeau,  
On a vu les nymphes, les belles,  
Vers les dieux faisant les cruelles,  
S'adoucir pour les animaux.

Ces traits ne nous sont pas nouveaux :  
Léda soupira pour un cygne ;  
L'or même fut l'amant indigne  
Qui triompha de Danaé ;  
Vous savez de Pasiphaé  
Le goût bizarre et le caprice ;  
Mais le sexe est plein de malice.

Si pour gagner votre faveur  
Il faut passer par telle chose,  
Je risque la métamorphose,  
Afin de fléchir votre cœur.  
Quelle qu'enfin soit la figure  
Où vous voudrez me transformer,  
Je la prendrai, je vous le jure,  
Si vous promettez de m'aimer.

(1772.)

<sup>a</sup> Voyez t. X, p. 71.

---

## A VOLTAIRE.

---

Sur la fin des beaux jours dont vous fîtes l'histoire,<sup>a</sup>  
Si brillants pour les arts, où tout tendait au grand,  
Des Français un seul homme a soutenu la gloire.  
Il sut embrasser tout : son génie agissant  
A la fois remplaça Bossuet et Racine,  
Et maniant la lyre ainsi que le compas,  
Il transmit les accords de la muse latine  
Qui du fils de Vénus célébra les combats.  
De l'immortel Newton il saisit le génie,  
Fit connaître au Français ce qu'est l'attraction;  
Il terrassa l'erreur, la superstition :  
Ce grand homme lui seul vaut une académie.

<sup>a</sup> Ces vers, du 6 décembre 1772, font allusion à ceux par lesquels commence la lettre de Voltaire au Roi, du 18 novembre de la même année.

---

---

# A VOLTAIRE.

---

Combien Thieriot \* a d'esprit,  
Depuis que le trépas en a fait un squelette!  
Mais lorsqu'il végétait dans ce monde maudit,  
Du Parnasse français composant la gazette,  
Il n'eut ni gloire ni crédit.  
Maintenant il paraît, par les vers qu'il écrit,  
Un philosophe, un sage, autant qu'un grand poète.  
Aux bords de l'Achéron, où son destin le jette,  
Il a trouvé tous les talents  
Qu'une fatalité bizarre  
Lui dénia toujours lorsqu'il en était temps,  
Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.  
Enfin les trépassés et tous nos sots vivants  
Pourront donc aspirer à briller comme à plaire,  
S'ils sont assez adroits, avisés et prudents  
De choisir pour leur secrétaire  
Virgile, Orphée, ou mieux Voltaire.

---

\* Nicolas-Claude Thieriot, qui avait été depuis 1736 l'agent littéraire du Roi, mourut à Paris le 23 novembre 1772. C'est sous son nom que Voltaire composa une pièce en vingt-six vers qu'il intercala dans sa lettre à Frédéric, du 22 décembre suivant. La réponse du Roi est du 3 janvier 1773. Voyez les *Œuvres complètes de Voltaire*, édit. de Kehl, 1785, t. LXVI, p. 71 et 72. Dans les *Œuvres posthumes de Frédéric II*. A Berlin, 1788, t. IX, p. 181—185, cette réponse du Roi est datée du 26 janvier 1773, et les dix-sept vers destinés à servir d'introduction à la lettre y sont omis.



---

## A VOLTAIRE.

---

Non, plus je ne veux à Paris  
Avoir de courtier littéraire;  
Je n'y vois plus ces beaux esprits  
Dont nombre d'immortels écrits,  
En m'instruisant, savaient me plaire.  
Je ne veux de correspondants  
Que sur les confins de la Suisse,  
Province qui jadis était très-fort novice  
En arts, en esprit, en talents,  
Mais qui contient des bons vieux temps  
Le seul auteur qui me ravisse  
Par l'art harmonieux de modeler ses chants.  
Ces Grecs, vos favoris, cherchèrent en Asie  
Les sciences, la vérité;  
Platon jusqu'en Égypte avait même tenté  
D'éclairer sa philosophie.  
Désormais nos cantons, charmés de ses attraits,  
Sans chercher pour l'esprit des aliments dans l'Inde,  
Trouvent le dieu du goût comme le dieu du Pinde  
Tous deux réunis dans Ferney.  
Vous m'enverriez votre extrait baptistaire, que je n'en croi-  
rais pas davantage à votre curé.  
On juge mal, on est déçu  
En se fiant à l'apparence;  
Je suis très-sûr et convaincu

Que Voltaire en secret a bu  
De la fontaine de Jouvence.  
Jamais aucun héros n'approcha de son sort,  
Immortel par sa vie ainsi qu'après sa mort.

A Potsdam, le 29 février 1773. (L'année 1773 n'était pas une année bissextile. Néanmoins la réponse de Voltaire, du 19 mars, rappelle la date du 29 février.)

---

---

## ÉPITRE.

---

Dans ce vaste univers, le globe où nous vivons  
Lui sert, à mon avis, de Petites-Maisons;  
De fous, d'extravagants la bizarre cohue  
De Lisbonne à Pékin offre en grand à ma vue  
Un pré de mille fleurs richement émaillé.  
Sur cette ample pâture, un esprit éveillé  
Saisit malignement la fleur du ridicule,  
L'extrait et l'assaisonne au fond de sa cellule.

Un quaker me dira d'un air sombre et chagrin  
Qu'il faut toujours couvrir les défauts du prochain.  
Mais lorsqu'un fat abonde en traits de balourdise,  
Loin d'en verser des pleurs, je ris de sa sottise.  
J'aime à rire, il est vrai, même aux dépens des rois;  
Je hais le misanthrope et les fronts trop sournois.  
Je préfère à ce fou que l'on nomme Héraclite  
Ce fou plus gai que lui, l'enjoué Démocrite;  
Sans se fâcher de rien, il s'amusait de tout,  
De nos frivolités il avait vu le bout.  
Et qu'importe en effet qu'un esprit sot et louche  
D'un flux de pauvretés jaillissant de sa bouche  
M'étourdisse un moment, bavardant sans esprit?

<sup>a</sup> Dans la traduction allemande des *Œuvres posthumes* (Nouvelle édition. A Berlin, 1789, t. VII, p. 194), cette pièce est intitulée *Der Schwätzer* (Le Babillard).

Cet arbuste est restreint à porter un tel fruit;  
 A m'amuser de lui mon penchant me convie,  
 Son ridicule est fait pour égayer ma vie.

Oui, je te le confesse ici, mon cher Damon,  
 Ma rate, qui sans toi risquait l'obstruction,  
 T'entendant pérorer d'une mine effrontée,  
 En riant, cet hiver, s'est si bien dilatée,  
 Qu'à ton seul souvenir mon mal a disparu.

Au beau monde, à la cour Damon s'était intrus;  
 Il décidait de tout sans jamais rien comprendre,  
 Un cercle autour de lui se formait pour l'entendre.  
 Là s'empressait en foule un peuple curieux,  
 Tendant le cou, ouvrant les oreilles, les yeux,  
 Se pâmant de plaisir des traits de balourdise  
 Qu'innocemment Damon leur lâchait par bêtise.  
 Je m'empresse, et je perce à travers le concours  
 Où notre fat s'épanche en sublimes discours.

La M... a su, dit-il, toucher mon âme.  
 — Ah! monsieur, c'est beaucoup d'allumer une flamme  
 A soixante et dix ans. — Elle en a trente au plus,  
 Répond le discoureur; telle parut Vénus  
 Quand on la vit flotter sur le sein d'Amphitrite.  
 Sur son discernement chacun le félicite;  
 Il avoue à la fin qu'il ne la connaît pas.

Quelqu'un d'officieux, sentant son embarras,  
 De discours en discours vous le promène en France.  
 C'est le pays, dit-il, où brille la finance.

— Eh! monsieur, ce royaume est si fort endetté!

— C'est le dernier effort de son habileté  
 D'épuiser les trésors de voisins économes;  
 Berne, ainsi qu'Amsterdam, lui fournissent des sommes.  
 Ah! quel plaisir aura le plus chrétien des rois  
 Lorsque l'abbé Terray,<sup>a</sup> par de nouveaux exploits  
 Englobant les voisins dans la chute commune,

<sup>a</sup> Ministre des finances sous Louis XV, en 1771; remplacé en 1774 par Turgot.

D'un coup de plume un jour ravira leur fortune!  
 Voyez-vous, dans ceci tout est grand et nouveau;  
 Faillite d'un banquier n'a pour moi rien de beau;  
 Mais quand un grand État vise à la banqueroute,  
 Le crédit abîmé, le richard en déroute,  
 La consternation qui trouble les esprits,  
 D'un colosse ébranlé les étonnants débris,  
 La chute des Crésus tombés de leur pinacle,  
 L'ébranlement affreux que produit ce spectacle,  
 Le rend en même temps rare et majestueux.  
 — Eh quoi! vous plaisez-vous au sort des malheureux?  
 — Non pas, mais on en parle, et ce sujet amuse.  
 — Voilà vraiment, monsieur, une excellente excuse.

On l'interrompt. L'un dit : En France on voit au moins  
 Que pour le militaire on épuisa ses soins.

Tant de fameux héros, il est vrai sans pratique,  
 Dans leurs savants écrits enseignent la tactique!  
 Il n'est dans leurs vieux corps pas jusqu'au caporal  
 Qui ne figure ailleurs comme un bon général :  
 Chez eux de ce grand art il faudra nous instruire.

— Oui, dit le Schah-Baham;<sup>a</sup> mais j'y trouve à redire  
 Qu'à présent la colonne<sup>b</sup> a moins d'admirateurs;  
 Les Thébains s'en servaient, et tous nos vieux auteurs  
 Trouvent cette ordonnance admirable et requise;  
 Sa masse enfonce tout, et même dans Moïse  
 Vous voyez précéder le Juif guidé par Dieu  
 Une colonne d'air, ou colonne de feu.<sup>b</sup>

— Quelle érudition! s'écriait tout le monde;  
 Science universelle! ô caboche profonde!

Mais le canon, monsieur, ce foudre des guerriers,  
 Écrase la colonne et flétrit ses lauriers;  
 Elle est détruite avant que d'agir. — Je m'en moque.

<sup>a</sup> Voyez t. XI, p. 74.

<sup>b</sup> L'auteur fait ici allusion au système des colonnes du chevalier Folard. Voyez t. I, p. 159, et t. X, p. 240. Voyez aussi J.-D.-E. Preuss, *Friedrich der Grosse als Schriftsteller*, p. 350.

— Comment la garantir? — Je marche, avance, et choque.

— Cela pourrait manquer. — Vous êtes trop craintif;  
Trois rangs ne peuvent rien contre un corps si massif.  
Si l'on m'écoute, il faut que Monteynard <sup>a</sup> ordonne  
Que toujours le Français vous attaque en colonne.

— Ah! vous aurez le temps de mûrir vos projets:  
Nous jouissons ici d'une profonde paix;  
Du temple de Janus les portes sont fermées,  
Les arts sont florissants à l'abri des armées,  
L'envie est enchaînée, et les grands potentats  
Font dans ce calme heureux prospérer leurs États.

— Cela vous plaît à dire, a répondu mon homme:  
De l'Espagne en Écosse, et du Pont jusqu'à Rome,  
Des esprits agités la fermentation  
Va mettre incessamment l'Europe en action.

Pouvez-vous supposer que de sang-froid on souffre  
Qu'un royaume en trois parts par trois voisins s'engouffre,  
Qu'on s'arroe des droits, que trois princes d'accord  
N'aient pas même imploré les arbitres du sort?

— Qui sont-ils, s'il vous plaît? — La France et l'Angleterre.  
Vous les verrez bientôt, portant partout la guerre,  
Corriger et punir des écoliers mutins  
Qui, jouant les grands rois, ne sont que des gredins.

— Ah! pour la Prusse au moins nous vous demandons grâce.

— Peine perdue; il faut que justice se fasse.  
Que diraient Richelieu, Philippe deux, Cromwell,  
Grands hommes qu'illustra l'art de Machiavel,  
Si dans nos jours déçus, de lâches politiques  
Craignaient de s'égarer sur leurs pas héroïques?  
On connaîtra dans peu la France et d'Aiguillon;<sup>b</sup>  
Le Sarmate a chez eux sonné le réveillon.  
Vous allez voir du Nord la fierté confondue,

<sup>a</sup> Le marquis Louis-François de Monteynard, ministre de la guerre en France du 4 janvier 1771 au 28 janvier 1774.

<sup>b</sup> Le duc d'Aiguillon était ministre des affaires étrangères. Voyez t. VI, p. 31, 32 et 114.

Catherine sera par Mustapha battue;  
 Du fond de la Gothie un innombrable essaim  
 Des murs de Pétersbourg changera le destin;  
 L'Hellespont rassuré ne verra plus de Russe,  
 Et l'on extirpera jusqu'au nom de la Prusse.

— Ah! votre âme s'exalte, et vous prophétisez,  
 Dit doucement quelqu'un. — Les feux sont attisés,  
 Lui repartit mon homme; on va voir des miracles;  
 Ce sont des vérités, et non pas des oracles.

— La Lippe à Bückebourg<sup>a</sup> s'en réjouira bien,  
 Reprit-on; sans la guerre il ne tient plus à rien;  
 Voilà l'occasion, il pourra reparaitre.

— Il est mort. — Ce matin j'en reçus une lettre.

— Non, il est mort, vous dis-je; un gros marchand forain,  
 Revenu de Brunswic, fut présent à sa fin.

— Mais ce marchand, monsieur, est mal instruit sans doute.

— Eh quoi! faut-il douter de tout ce qu'on écoute?

— C'est qu'aucun mort jamais du tombeau n'écrit,  
 Qu'un marchand n'a d'objet que celui du crédit,  
 Et qu'on se voit moqué quand on est trop crédule.

— Non, répliqua Damon, je suis né sans scrupule;

Je crois tout bonnement : comment examiner,  
 Vétiller les propos, sans succès me peiner,  
 L'esprit toujours tendu, peser dans ma balance  
 La vérité dans l'un, en l'autre l'apparence?

Non, j'y vais rondement, je crois tout ce qu'on dit;

Journal, folliculaire, imprimé, manuscrit,

Miracles, s'il le faut, rien ne m'est indigeste;

Je figure, il suffit, que m'importe le reste?

— Mais, monsieur... — Mais, monsieur... — Mais la Lippe est vivant.

— Que m'importe qu'il vive ou soit agonisant?

Voilà comme on entend raisonner le vulgaire.

Diderot prévenu croit tout homme un Voltaire,

<sup>a</sup> Voyez t. V, p. 103. Le comte Guillaume de Schaumbourg-Lippe mourut le 16 septembre 1777.

Il se porte avec zèle à vouloir l'éclairer;  
 Il y perdra ses soins, sans le régénérer.

Mais vous, mes chers amis, qui, dévorés de gloire,  
 Voulez tracer vos noms au temple de Mémoire,  
 Hélas! examinez le public en détail,  
 Stupide, ignorant, sot, méprisable bétail.  
 C'est là l'organe impur de votre renommée,  
 Au prix de votre sang il vous vend sa fumée;  
 Vous placez le bonheur dans l'appât décevant  
 D'être applaudi, loué par ce peuple ignorant;  
 Mais il blâme souvent, car la chance est douteuse.

Trompé par des fripons, sa langue venimeuse  
 Flétrit ce Julien qu'on nomma l'Apostat;  
 Ce philosophe était la gloire de l'État.  
 Un pontife insolent, natif de Naziance,<sup>a</sup>  
 Calommiant ses mœurs, sa bonté, sa clémence,  
 En fit un monstre aux yeux de la postérité.  
 Après plus de mille ans parut la vérité;  
 D'Argens rendit justice aux vertus du grand homme.<sup>b</sup>  
 La superstition en frémit jusqu'à Rome,  
 Et le mensonge impur effacé de son nom  
 Rétablit pour jamais sa réputation.

Que nous importent donc les rumeurs du vulgaire?  
 Il critique, il approuve, il outrage, il révère,  
 Il tourne à tous les vents; qui connaît ses ressorts  
 L'excite en se jouant, ou calme ses transports.  
 C'est l'immortalité dont l'espoir nous enivre,  
 En sauvant notre nom, nous croyons encor vivre;  
 Mais sitôt que la tombe a renfermé nos corps,  
 Les vains bruits du public sont perdus pour les morts;  
 Ce sont des préjugés, il n'en faut point au sage,  
 Il saura mépriser ce vil aréopage.

<sup>a</sup> S. Grégoire de Naziance, évêque de Constantinople, écrivit contre l'empereur Julien, à l'occasion de sa mort, arrivée en 363, un ouvrage intitulé: *Deux Invectives contre Julien*.

<sup>b</sup> Voyez ci-dessus, p. 64.



Mais que fais-je ? et de moi que penserait Zénon ?  
Tandis que je combats la vanité du nom,  
D'un ascendant vainqueur sentant l'effort suprême,  
Mon cœur de ma raison contredit le système.  
Je repolis ces vers au point de m'énerver,  
Pourquoi ? Pour qu'à Ferney l'on puisse m'approuver,  
Et qu'on imprime un jour dans quelques vers grotesques :  
« Il est le moins mauvais des rimailleurs tudesques. »

(Envoyée à Voltaire le 4 avril 1773.)

---

---

## ÉPITRE A D'ALEMBERT.

---

Vous ne le croirez point, sage Anaxagoras,  
Qu'au siècle où nous vivons, il soit en ces États,  
Même au sein révéré de notre Académie,  
Un ennemi secret de la philosophie,<sup>a</sup>  
Qui, jadis reconnu pour très-mince aumônier,  
Fait métier maintenant de nous calomnier.  
Cependant il s'érige en écrivain habile;  
Ce bel esprit pesant, nourri . . . . ,  
Soutient que tout penseur qui regimbe à son frein,  
Que tout bon raisonneur n'est qu'un franc libertin,  
Aux plaisirs adonné, séduit par Épicure,  
Qui suit brutalement l'instinct de la nature;  
Mais qu'il attend le jour de deuil, d'adversité,  
Où ce penseur hardi, tristement alité,  
Verra de près la mort, qui de sa faux tranchante  
Dans ses sens affaiblis portera l'épouvante;  
Qu'alors ses goûts charnels se réduisant à rien,  
La peur du vieux Satan le rendra bon chrétien.  
Passe qu'en un sermon un sot ainsi s'exprime;  
Mais mon docteur écrit, ce vil fatras s'imprime,  
On le lit en bâillant à l'honneur du Midas.  
Faut-il donc me guetter au moment du trépas

<sup>a</sup> M. Formey, secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin. Voyez la lettre de Frédéric à d'Alembert, du 27 avril 1773.

Pour me persuader que deux fois deux font quatre?  
Je le crois en santé, sans même en rien rabattre.  
Mais quand un imbécile, un bavard importun  
Soutient effrontément que trois ne valent qu'un,  
Je renvoie aussitôt ce zélé fanatique  
Aux premiers éléments de son arithmétique,  
Ou je lui dis : Monsieur, quelle est la pension  
Que le synode attache à votre fonction?  
— Mille écus. — Mais, monsieur, si contre votre attente  
On vous dit, Les voilà ; vous comptez trois cent trente ;  
Les yeux tout enflammés, frémissant de fureur,  
Vous vous ruerez d'abord sur ce mauvais payeur.  
— *Distinguo*, me dit-il, c'est un fait ordinaire ;  
L'autre est de notre foi l'ineffable mystère.

— Eh ! garde donc pour toi ton merveilleux secret.  
Pourquoi le divulguer ? tu n'es qu'un indiscret,  
Qui, l'esprit tout farci de contes incroyables,  
Viens pour des vérités nous débiter tes fables.  
Crois-tu donc, si j'étais malade agonisant,  
Obsédé par malheur d'un cafard insolent  
Qui me dit qu'en ce jour Jupiter par la tête  
Accoucha de Minerve, et qu'en chômant sa fête  
Je pourrais à l'instant recouvrer ma vigueur,  
Crois-tu que ce propos m'induirait en erreur ?  
Non, ce fourbe y perdrait toute son industrie.

Le cygne de Léda, . . . . .

Jadis ont fait fortune auprès des potentats,  
Lorsqu'on était crédule et qu'on ne pensait pas.  
Le monde était tombé, dans ces temps, en syncope ;  
Maintenant la raison, l'esprit se développe,  
Rien n'est cru, s'il n'est pas clairement démontré,  
On rejette un verbiage obscur, mais consacré ;  
Aux mots vides de sens ont succédé des choses,  
Par des effets certains nous remontons aux causes ;  
La nature muette apprit à s'exprimer,  
On sut l'interroger, et même l'animer.  
Les miracles dès lors à nos yeux disparurent,

La vérité régna, les charlatans se turent,  
 La critique éclairée étourdit les docteurs,  
 Et partout la raison poursuivit les erreurs.  
 — Non, non, dit mon cafard, c'est par libertinage  
 Que l'incrédulité prévalut en cet âge.  
 — Eh quoi donc! grand docteur, connais-tu Spinoza?  
 Qui jamais de débauche en son temps l'accusa?  
 Et Bayle, plus profond, qu'un faquin méprisable  
 Persécuta longtemps d'un zèle charitable,  
 Nul penchant sensuel ne put le détourner  
 Du plaisir de penser et de bien raisonner.  
 Et ce bon empereur, de tous rois le modèle,  
 Cet homme en tout parfait, le divin Marc-Aurèle,  
 Penses-tu que ce fût un gros voluptueux,  
 Un pourceau d'Épicure, un prince crapuleux?  
 Peux-tu d'un Antonin faire un Sardanapale?  
 O fureur de parti! rage théologale!  
 C'est toi qui corrompis la probité, les mœurs  
 De ces fourbes tondus et de leurs sectateurs.  
 Pour maintenir la foi chancelante et douteuse,  
 Tout cagot sans rougir aima fraude pieuse;  
 L'audace osa forger les livres sibyllins,  
 La légende s'enfla de faux martyrs chrétiens,  
 On supposa, depuis, de fausses décrétales,  
 Et la religion n'offrit que des scandales.  
 Faut-il, pour appuyer la simple vérité,  
 Qu'un mensonge odieux souille sa pureté?  
 Jamais Newton ni Locke, en leur philosophie,  
 N'ont mêlé des poisons aux sucres de l'ambrosie;  
 L'expérience en main, ils surent se guider,  
 Ils prouvent; c'est ainsi qu'il faut persuader.  
 Mais si l'on en croyait la troupe consacrée,  
 En soutane, en rabat, à tête tonsurée,  
 Dieu, qu'ils nous ont dépeint tout aussi méchant qu'eux,  
 Deviendrait un objet indigne de nos vœux.  
 Ils l'ont fait le tyran le plus inexorable,  
 Pour assouvir sa rage, il rend l'homme coupable;

Non content d'exercer sur lui sa cruauté,  
 Il prétend le punir durant l'éternité.  
 Si Lucifer sur nous eût usurpé l'empire,  
 Notre condition ne pourrait être pire.

Ce n'est point là le Dieu dans mon cœur adoré;  
 Le mien doit mériter un hommage éclairé.  
 La terre me l'indique et le ciel me l'annonce,  
 Un but marqué dans tout en sa faveur prononce :  
 Mon estomac digère, et des sucres nourrissants  
 Vont réparer mon être et prolonger mes ans;  
 Mon œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre,  
 Le pied pour me porter, le bras pour me défendre,  
 Et si j'ai de l'esprit, celui dont je le tiens  
 En doit posséder plus que n'en ont les humains :  
 Qui pourrait me donner ce qu'il n'a pas lui-même?

Voilà pourquoi j'admets ce mobile suprême.<sup>a</sup>  
 Le fameux Copernic, vos Newtons, vos experts  
 Ont deviné les lois qui meuvent l'univers;  
 Les astres dans leur cours ont une allure stable.  
 Comment un pur hasard, inconstant, variable,  
 Pourrait-il maintenir ces éternelles lois  
 Dont l'art pousse et suspend tant de corps à la fois?  
 Convenons donc qu'un être intelligent préside  
 Au ressort qui produit ce spectacle splendide;  
 Mais sans le définir mon cœur doit l'adorer.  
 Sans lui je ne pourrais vivre ni respirer :  
 Donc ce divin moteur est bon par excellence;  
 Au-dessus des mortels, à l'abri de l'offense,  
 Rien ne peut l'exciter à la méchanceté.

Je me suis vu souvent sur les bords du Léthé,  
 Et j'aurais entendu hurler de près Cerbère,  
 Si l'enfer n'était pas un être imaginaire.  
 Dans ce moment fatal où la mort m'apparut,  
 La peur ne m'a jamais fait payer de tribut.  
 Recueillant mes esprits, concentré en moi-même,  
 Je fus inébranlable et ferme en mon système;

<sup>a</sup> Voyez t. VII, p. 111; t. IX, p. 90, 156 et 157; et t. X, p. 60 et 181.

L'erreur, que je bravais étant plein de santé,  
Ne prit point à mes yeux l'air de la vérité;  
Aucun doute importun ne troubla ma conscience,  
Et je fixai la mort d'un œil plein d'assurance.

C'est lorsque notre esprit jouit de sa vigueur  
Qu'il faut examiner, sonder la profondeur  
Des secrets enfouis au sein de la nature,  
Trouver la vérité dans cette nuit obscure,  
Peser tout mûrement, avancer à pas lents.  
Quand on s'est décidé sur ces points importants,  
Rien ne peut plus dès lors troubler la paix de l'âme.

Mais quoi! déjà ces vers font-ils rugir...?<sup>a</sup>  
N'entends-je pas les noms de relaps, d'apostats?  
Nous sommes à ses yeux plus vils que des forçats;  
Je suis un échappé des bancs-de ses galères,  
Ses droits sur moi sont tels que s'en font les corsaires  
Sur ceux que la victoire a rendus leurs captifs.  
Que l'on me compte donc parmi ces fugitifs  
Dont l'effort généreux a su briser les chaînes.

Heureux qui, délivré de ces lois inhumaines,  
De ce joug de l'esprit, mortel à la raison,  
Méprise également Satan comme Pluton;  
Qui d'un bras vigoureux terrasse le mensonge,  
Et foule aux pieds l'erreur où l'Europe se plonge!

Tels sont mes sentiments, ô profond d'Alembert!  
Et neutre entre Calvin, Ganganelli, Luther,  
Je tâche, en tolérant leur fougueuse séquelle,  
D'éteindre ou d'amortir la fureur de leur zèle;  
Mais ces soins sont perdus, et mes efforts sont vains :  
Un mortel rendrait-il des tigres plus humains?  
Aussi froid au sujet de dispute et de haine,  
Au fanatisme affreux dont leur mal se gangrène,  
Qu'exempt des passions dont la frivolité  
Entraîne à décider avec témérité,  
J'ai consacré mes jours à la philosophie.  
J'admets tous les plaisirs innocents de la vie,

<sup>a</sup> Voyez t. XII, p. 112.

Et sachant que dans peu ma course va finir,  
Je jouis du présent sans peur de l'avenir.  
Quel est après la mort l'épouvantail à craindre?  
Serait-ce ces enfers qu'Ovide eut l'art de peindre,<sup>a</sup>  
Et que nos sots dévots ont, depuis, adoptés?

Quittons, quittons l'amas de ces absurdités,  
Pensons comme on pensait dans le sénat de Rome.  
Que lui dit Cicéron, ce consul, ce grand homme?  
« Rien ne reste de nous, messieurs, après la mort. »<sup>b</sup>  
Mais faut-il s'affliger que tel est notre sort?  
Si le corps et l'esprit souffrent la même injure,  
Je rentre et me confonds au sein de la nature;  
S'il échappe au trépas un reste de mon feu,  
Je me réfugierai dans les bras de mon Dieu.<sup>c</sup>

(Envoyée à d'Alembert le 27 avril 1773.)

<sup>a</sup> Voyez, dans les *Métamorphoses d'Ovide*, livre XIV, v. 101 et suivants, la descente d'Énée aux enfers.

<sup>b</sup> On trouve l'exposition de cette doctrine dans Cicéron, *Pro A. Cluentio Avito oratio*, cap. 61, 171. Salluste, *De bello Catilinario*, cap. 51, fait parler César de la même manière en plein sénat. Voyez t. X, p. 54, 199; et t. XII, p. 100 et 172.

<sup>c</sup> Voyez la fin de la poésie adressée par l'abbé de Chaulieu au marquis de la Fare, et commençant par le vers : « Plus j'approche du terme, etc. » Voyez aussi t. XII, p. 188, 189 et 210.

---

# AU BARON DE PÖLLNITZ,

## SUR SA RÉSURRECTION.<sup>a</sup>

---

Ah! vous voilà ressuscité, baron!  
Et près d'entrer dans la fatale barque,  
Heureusement repoussé par Caron  
Des bords du Styx, des rives d'Achéron,  
Vous vivrez donc en dépit de la Parque!

Avouez-nous que vous êtes plus fin  
Que Caron, joint avec l'esprit malin.  
Il espérait d'un baron bonne aubaine;  
Il se flattait qu'il viendrait la main pleine  
De bons ducats, louis, frédéric d'or,  
Pour lui payer tous les frais du transport.  
Mais le baron poliment lui proteste  
Qu'il n'est venu qu'en équipage leste,  
Que, méprisant l'or et les vils métaux,  
Et que n'ayant su payer de sa vie  
Créanciers qui servaient sa folie,  
Il n'est séant de payer ses bourreaux.

Tout aussitôt de ces morts qui passèrent  
Aux sombres bords mille voix s'élevèrent;  
Ils disaient tous : Nous lui fîmes crédit,  
Et notre argent jamais il ne rendit.  
Distinctement, la mine refrognée,

<sup>a</sup> Voyez ci-dessus, p. 13.



Le vieux Caron ces propos entendit,  
Et d'un grand coup de sa rame empoignée,  
Qui durement sur votre dos fonde,  
Vous repoussa de sa barque et de l'onde;  
D'un soubresaut vous revintes au monde,  
Et notre vieux baron il nous rendit.

Qu'on est heureux quand, domptant ses faiblesses,  
On se refuse à l'appât des richesses!  
Un avare est un faux calculateur,  
Qui se méprend sur le fait du bonheur,  
Qui, sans jouir, sourniois dans sa cellule,  
Sans cesse amasse et sans cesse accumule,  
Un rustre enfin, dont l'esprit sot et lourd  
Ne connut point les charmes de l'amour,  
Des beaux esprits les fines gentilleses,  
Et les plaisirs des princes, des princesses,  
Qui, hors Plutus, pour tout le reste est sourd.

Mais vous, baron, peu soucieux d'espèces,  
Vos jours sont purs, et votre esprit serein  
N'est point distrait des soins du lendemain;  
Vous ignorez et calcul et finance,  
Et ne vivez que de bonne espérance.

Ainsi pensait la grave antiquité.  
Souvenez-vous qu'en Grèce les sept sages  
Ont reconnu de plus grands avantages  
Dans l'humble état d'honnête pauvreté  
Qu'à posséder de vastes apanages,  
Les vils objets de la cupidité.

Votre mentor vous a dans la jeunesse  
Souvent parlé du puissant roi Crésus,  
Nageant dans l'or, plongé dans la mollesse,  
Et d'un manant, nommé le pauvre Irus.  
L'orgueil du Roi se fondait sur Plutus,  
Il s'égalait aux dieux par sa richesse,  
Quand tout à coup le conquérant Cyrus  
Dans des combats détruisit son armée.  
L'âme du Roi, de douleur abimée,

Ne sentait plus qu'horreur, que désespoir,  
 Tandis qu'Irus, insensible et tranquille,  
 Vit l'ennemi s'emparer de la ville,  
 Voler, piller, brûler, sans s'émouvoir.

La pauvreté, qui nous met hors d'atteinte,  
 Nous met encore à l'abri de la crainte;  
 Sans bien, on a l'esprit toujours égal,  
 Tandis qu'on voit ces grands, ces âmes vaines,  
 Se consumer en d'inutiles peines,  
 Pour se soustraire à leur destin fatal.

Loin des chagrins qui rongent ces illustres,  
 Vous avez su, pour avoir mieux choisi,  
 Sur votre chef rassembler seize lustres,  
 Vivant toujours joyeux et sans souci.  
 Ne changez donc jamais de conduite,  
 Dépensez tout, soyez bon parasite,  
 Et vous vivrez satisfait et content,  
 Toujours heureux et toujours jouissant  
 Des biens qu'enfin vous laissa la fortune.  
 Lorsque vos yeux sont chargés de pavots,  
 Un rêve affreux, d'une image importune,  
 Ne troublera jamais votre repos.

Permettez donc encor que je compare  
 Votre destin au sort d'un vieil avare.  
 Quand le jour vient, ce jour tant odieux,  
 Qu'il lui faudra dénicher de ces lieux,  
 Ce gros richard, qu'on dit homme de mise,  
 Tout moribond, péniblement s'épuise  
 A fabriquer un ample testament.  
 Aux tribunaux, quoiqu'on s'en formalise,  
 Vingt avocats affamés, disputant,  
 Trouvent pour eux ses biens de bonne prise,  
 Et vont réduire, en vous le commentant,  
 Ses volontés et ses dons à néant.

Vous êtes sûr, en perdant la lumière,  
 Qu'exactly on exécutera  
 Et codicille et volonté dernière;

Car, vieux baron, rien ne vous restera,  
Et vous serez votre héritier vous-même.  
Que j'applaudis encor sur ce point-là,  
Ainsi qu'en tout, votre prudence extrême!

Mais je m'égare en n'apercevant pas  
Que ce n'est point, ô Pöllnitz! votre cas;  
Car si Caron veut que notre séquelle  
Du noir Pluton n'habite les États  
Qu'en lui payant le fret de sa nacelle,  
Exempt, baron, à jamais du trépas,  
Vous jouirez d'une vie éternelle.

(Envoyée à Voltaire le 4 avril 1773.)

---

---

# ÉPITRE

## A MADEMOISELLE DE KNESEBECK,\*

SUR

LE SAUT QU'ELLE FIT DE SON CARROSSE  
LORSQUE SES CHEVAUX PRIRENT LE  
MORS AUX DENTS.

---

Qui m'aurait dit qu'un jour sur ma guitare,  
Dont les accords sont peu mélodieux,  
Je chanterais, à l'envi de Pindare,  
Des Prussiens les exploits glorieux,  
Non ces combats qui renversent les trônes,  
Mais les hauts faits d'illustres amazones,  
Plus beaux, plus grands et plus merveilleux?  
Viens, Calliope, il faut que tu m'inspires  
Pour bien chanter ces exploits étonnants.

\* Wilhelmine de Knesebeck, fille de Jean-Christophe de Knesebeck, qui, à sa mort, arrivée le 22 février 1739, était lieutenant-colonel dans le régiment des grenadiers, en garnison à Potsdam. Fort jeune encore, elle fut nommée dame d'honneur de la reine Sophie-Dorothée. Ses fonctions l'appelèrent deux fois en Suède : elle y accompagna la princesse Ulrique en 1744, et y fit plus tard un second voyage. Mademoiselle de Knesebeck mourut à Berlin le 12 juin 1802, âgée de près de soixante-dix-huit ans et très-estimée de la famille royale pour ses talents et ses vertus. On trouve une lettre de cette dame au marquis de Valori, en date du 10 juin 1750, dans les *Mémoires de Valori*, t. II, p. 315—317. Voyez plus haut, p. 16; et *Lettres familières et autres de M. le baron de Biefeld*. A la Haye, 1763, t. II, p. 162.

Ah! je te vois, en me rebutant, rire  
 Qu'un vieux soudard, chargé du poids des ans,  
 Le front ridé, les cheveux blanchissants,  
 Se croie encor dans l'âge du délire,  
 Et d'Apollon veuille toucher la lyre.

Eh bien! sans toi, sans tes puissants secours,  
 Pour réveiller cette flamme divine,  
 Il suffira que ma muse mesquine  
 Se représente avec tous ses atours  
 La Knesebeck, ce vrai phénix des cours,  
 Et de nos temps la plus grande héroïne.

Oui, je la vois; son air est assuré,  
 Son front serein; son esprit ferme et calme,  
 Qu'aucun péril n'a jamais altéré,  
 Est toujours sûr de remporter la palme.  
 Telle autrefois, défendant les Latins,  
 Près de Turnus parut cette Camille,  
 Tant célébrée autrefois par Virgile,  
 Dont la valeur retarda les destins  
 Du bon Énée et des guerriers troyens.  
 Notre nymphe est plus belle et plus jolie,  
 Peut-être aux champs de Mars moins aguerrie,  
 Moins sanguinaire en livrant des combats,  
 Mais préférable en pudeur, en appas,  
 A ce qu'était la nymphe d'Italie.

Aurai-je assez de force en mes poumons  
 Pour vous chanter sans abaisser mes sons,  
 Sans verbiage, en rapporteur fidèle,  
 Ce qui rendit cette fille immortelle?

Non, ce n'est point l'adresse des coursiers  
 Qui triomphaient aux joutes olympiques,  
 Et dont Pindare en ses vers héroïques  
 Peint les héros couronnés de lauriers;  
 Mais ce seront des efforts de courage  
 Qu'Hercule aurait eu peine d'égaler :  
 Voir de la mort la redoutable image,  
 Et cependant agir sans s'ébranler.

## ÉPITRE A MADEMOISELLE

Venons au fait; tableau d'après nature  
N'a pas besoin d'être orné de bordure.  
Ceci n'est point la légende d'un saint,  
Mais un grand fait reconnu pour certain.

La Knesebeck, sur un beau char portée,  
Se promenait au parc près de Berlin;  
D'un ciel tout clair l'aspect l'avait tentée  
De respirer un air pur et serein,  
Qu'en toute ville opulente, habitée,  
Il faut chercher dans les champs au lointain.

Son char à peine a passé la limite  
De nos remparts, que ses coursiers ardents  
Trop ressemblants aux chevaux d'Hippolyte,  
Bientôt fougueux, prennent le mors aux dents.  
Mais aucun monstre à gueule flamboyante,  
Le dos couvert d'écaille jaunissante,  
Du fond des eaux sur eux ne s'élança;  
Un hasard seul ainsi les courrouça.  
Mon héroïne, en gardant contenance,  
Vit sans pâlir la grandeur, l'éminence  
Du sort affreux qui ses jours menaça.  
Là se présente à son âme assurée  
Les flots profonds des rives de la Sprée;  
Ah! quel spectacle affreux et plein d'horreur,  
D'être exposée à se voir bien mouillée,  
Et qui pis est, engloutie ou noyée!  
Quand à la cour on est dame d'honneur,  
Que faire, hélas! en un pareil malheur?  
Désespérer est chose fort commune,  
Mon héroïne avait un plus grand cœur;  
Elle sut bien gouverner la fortune,  
Et se sauver par excès de valeur.

Tel et moins fier parut le grand Eugène  
Quand, de Belgrad à demi ruiné  
Accélérant la conquête prochaine,  
Il fut soudain des Turcs environné.  
Il soutint bien l'honneur du diadème;

Prenant d'abord un parti décisif,  
Il marche au Turc dans ce péril extrême,  
Le bat, le force, et le rend fugitif.

Mon héroïne agit en tout de même;  
Sans s'émouvoir, lamenter ou pleurer,  
Hors de son char, sans se désespérer,  
L'air assuré, le maintien toujours libre,  
Elle s'élance, et connaissant à fond  
Les lois qu'observe un corps en équilibre,  
Elle retombe heureusement à plomb,  
Tandis qu'au loin, d'une course rapide,  
Ses six coursiers entraînent leur guide.

Tout était grand, la résolution,  
Et le projet, et l'exécution,  
Qui délivra notre illustre héroïne  
Du soin, fâcheux plus qu'on ne l'imagine,  
De présenter ses charmes à Pluton,  
Ou d'assister, dans ce gouffre profond,  
Au grand couvert de dame Proserpine,  
Ce qui n'est plus à présent du bon ton.

Que Rome encore avec faste publie  
La fermeté, l'audace de Clélie,  
Dont le cheval rapidement nagea,  
En la sauvant du camp de Porsenna,  
Au quadrupède en est tout le mérite;  
Mais la Romaine, ainsi prenant la fuite,  
A sa parole indignement manqua.  
La Knesebeck n'était point en otage;  
Elle pouvait selon sa volonté  
Sauter d'un char dont la rapidité,  
Près de quitter les dunes du rivage,  
Allait noyer elle et son équipage.

Plus d'un guerrier a partagé l'honneur  
De ses exploits avec toute l'armée;  
Quand d'un beau feu sa troupe est animée,  
Ce feu peut rendre un ignorant vainqueur.  
Mais notre belle a le noble avantage,

Plus recherché, plus rare et plus flatteur,  
Que ses exploits lui sont dus sans partage;  
Par sa valeur surmontant le danger,  
Elle dédaigne un secours étranger.

Si tout concourt à sa solide gloire,  
Il manquera pourtant à son histoire  
Un grand poète, un célèbre artisan,  
Comme il en fut aux bords de l'Éridan.  
Combien de noms bien dignes de mémoire  
Sont peu connus dans ce vaste univers!  
Un exploit perd, s'il n'a, pour le répandre,  
Un fier prôneur qui le vante en beaux vers.  
A tout propos on nous cite Alexandre,  
Sans rappeler les faits d'un conquérant  
Aussi rapide, et dans le fond plus grand,  
Qui subjugua lui seul l'Asie entière.  
Si l'on néglige à ce point Tamerlan,  
C'est qu'il ne put trouver dans le Levant,  
Pour relever sa vertu guerrière,  
Un Quinte-Curce, un Virgile, un Homère.

Ce Tamerlan se trouvait dans le cas  
Où vos exploits seront réduits, ma chère;  
Pour les chanter vous ne trouverez pas  
Un Arioste, un Dryden, un Voltaire.  
De ces grands saints je suis l'humble valet,  
Et leur trompette en mes mains est sifflet.  
Quel prix auront des vers welches, tudesques,  
Sans élégance, encor moins pittoresques,  
Et réprouvés par l'abbé d'Olivet?<sup>a</sup>  
Un rimailleur rebuté d'un puriste  
A devant lui la perspective triste

<sup>a</sup> L'abbé d'Olivet, dans la nouvelle édition de son *Traité de la prosodie française*, 1766, avait critiqué le Roi sur le mot *crêpe*, dont ce dernier avait retranché l'e final dans une pièce imprimée parmi les *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*. Voyez t. XI, p. 151. Voyez aussi la lettre de Voltaire à Frédéric, du 5 janvier 1767. et la lettre de Voltaire à l'abbé d'Olivet, de la même date.



Qu'étant beaucoup rabaissé sous Brébeuf, <sup>a</sup>  
Il est chanté par le coq du Pont-neuf.

Mais en dépit des talents que refuse  
Le dieu des vers à mon ingrate muse,  
Je puis pourtant, sans trop m'aventurer,  
À l'univers prouver et démontrer  
Qu'on trouve ici parmi nos Prussiennes  
Autant et plus que n'a souvent vanté  
La très-bavarde et docte antiquité  
Dans les hauts faits de ses concitoyennes.  
J'honore fort Homère et ses sirènes,  
Mais quoi qu'ait dit ce grand poète grec,  
Je lui soutiens que sa Penthésilée <sup>b</sup>  
Ne peut en rien jamais être égalée  
À notre illustre et brave Knesebeck.

(Mars 1773.)

<sup>a</sup> Ces vers sont une réminiscence de l'*Art poétique* de Boileau, ch. I, v. 98 à 100, où le poète se moque des hyperboles que Brébeuf a accumulées dans sa traduction de la *Pharsale* de Lucain, l. VII. — Le Pont-neuf a été longtemps occupé par les vendeurs de mithridate et les joueurs de marionnettes. Voyez t. XII, p. 219.

<sup>b</sup> Voyez t. X, p. 146.



---

# AU PRINCE FRÉDÉRIC

## DE BRUNSWIC.

---

Les fruits nés dans les sols arides  
De Berlin et de Sans-Souci,  
Quand tout a le mieux réussi,  
Ne valent pas les fruits splendides  
Du beau jardin des Hespérides :  
Ils étaient d'or, et leurs appas  
Éblouissaient les cœurs avides,  
Qui préféraient ces biens solides  
A des fruits bien plus délicats.

Virgile, aux chants de l'Énéide,<sup>a</sup>  
Nous peint d'un trait de son pinceau  
Énée, ayant Vénus pour guide,  
A peine hors de son vaisseau,  
Qu'il trouve au milieu des bois sombres  
La pomme d'or et le rameau ;  
Il le saisit, un don si beau  
Fut pour le roi des pâles ombres.

Pour moi, si par faveur du sort  
Je cueillais un fruit aussi rare,  
Je n'offrirais pas ce trésor  
Au noir souverain du Ténare ;  
Mais vous auriez la pomme d'or.

<sup>a</sup> Livre VI, vers 136 et suivants.

---

---

# ÉPITRE

## AU COMTE DE HODITZ,

### SUR SA MAUVAISE HUMEUR DE CE QU'IL A SOIXANTE-DIX ANS.\*

---

Je vous ai vu, cher comte, accablé de tristesse;  
Vous voulez secouer le joug de la vieillesse,  
Vous voulez être tel que vous l'avez été.  
Mais on regrette en vain la vigueur, la santé;  
Ce temps ne revient plus, il s'écoule, il s'envole;  
L'amour-propre en gémit, le sage s'en console.  
Dix lustres surchargés de vingt hivers complets  
Rangeraient Mars lui-même au rang des . . . ;  
Hercule à septante ans ne serait plus Hercule,  
Sa massue ornerait le bras de son émule.  
Rien n'est stable, et le temps absorbe et détruit tout;  
Vous vivez cependant, et vous êtes debout.  
Combien peu de mortels ont atteint à votre âge!  
Vous en avez joui, que faut-il davantage?  
Remerciez plutôt le ciel de ses bienfaits.

\* Cette *Épître* fut composée à Neisse, comme le comte de Hoditz, qui y était venu faire sa cour au Roi, se préparait à retourner à Rosswalde. Frédéric la lui adressa vraisemblablement le 23 août 1774, avec la lettre où il lui donnait la permission de partir. Voyez la correspondance de Frédéric avec le comte Hoditz, inédite jusqu'ici, et qui sera publiée dans un des volumes suivants. Voyez aussi la lettre de Frédéric à Voltaire, du 13 ou du 19 septembre 1774.

Si vos sens épuisés ne trouvent plus d'attraits  
 Dans le sein des plaisirs, au milieu de ces fêtes  
 Où vous entassiez conquêtes sur conquêtes,  
 Songez donc que Voltaire et même Richelieu  
 Ne vont plus à Paphos en invoquer le dieu.  
 Ce sérail si peuplé, ce séjour de délices  
 Devient à vos regards un gouffre de supplices.  
 Vous avez consumé ces feux dont le retour  
 De désirs renaissants attisait votre amour,  
 Et d'un corps languissant la vigueur affaiblie  
 Vous livre aux noirs soupçons, même à la jalousie.  
 De ces serpents cruels votre cœur est rongé;  
 Ah! cher comte, à ce point peut-on vous voir changé?

Qu'un Espagnol jaloux, possédé de colère,  
 Qu'un fier Napolitain, cruel et sanguinaire,  
 De leur amour trahi brûlent de se venger,  
 Ce n'est pas sur leurs pas qu'il faut vous engager.  
 La jeunesse a des droits, et peut au moins prétendre;  
 Mais qui ne jouit plus doit savoir condescendre.  
 La jalousie enfin doit-elle consumer  
 Un cœur que la nature a formé pour aimer?

Phyllis est inconstante, et Chloé trop volage :  
 De quoi vous plaignez-vous? et qu'importe, à votre âge,  
 Si l'amour à leurs pas enchaîne des amants?  
 Gardez-vous de troubler leurs doux embrassements;  
 Vous eûtes votre tour, que d'autres en jouissent;  
 Ces sentiments si vifs trop tôt s'évanouissent.  
 Quel roi pourrait lier par son autorité  
 Au vieillard décrépît la naissante beauté?  
 Ni l'amour ni les goûts ne sont point à commande,  
 Et chacun de son cœur fait librement l'offrande.

Mais, comte, examinez nos cheveux blanchissants,  
 Nos fronts cicatrisés et nos membres tremblants;  
 Qui pensera qu'encor ces détestables charmes  
 Puissent porter aux cœurs le trouble et les alarmes?  
 Oui, nos vœux doivent être à coup sûr rejetés.  
 Quittons plutôt un dieu, puisqu'il nous a quittés,

Et d'un cœur magnanime abandonnons à d'autres  
Ces plaisirs enchanteurs qui ne sont plus les nôtres.

La nature abondante et prodigue en ses dons  
Nous en a dispensé pour toutes les saisons :  
Au printemps de nos jours, heureux temps d'innocence,  
La joie est dans les pieds, on court, on saute, on danse;  
Bientôt le plaisir monte, et les adolescents  
Au centre de leur corps ont le siège des sens;  
Au midi de nos jours, ce feu s'élève aux têtes,  
Le gain, l'ambition, y causent des tempêtes;  
Et quand l'hiver des ans amortit notre ardeur,  
La raison nous enchante et fait notre bonheur.  
Ainsi, par une loi constante, irrévocable,  
La nature a voulu que tout fût variable;  
Tout ce qui naît s'accroît, se mine, et se détruit,  
Le plus beau jour se voit succédé par la nuit.  
Le sage à cette loi se soumet sans murmure;  
Il profite en passant des dons de la nature,  
Il ne peut en hiver exiger le printemps.  
Mais vous, que la nature a comblé de présents,  
Soyez reconnaissant, à ses faveurs sensible.  
Qu'un fou présomptueux, ingrat, incorrigible,  
Lui demande à grands cris d'augmenter ses bienfaits,  
Que la volupté seule ait pour lui des attraits;  
Comment peut-il toujours nager dans les délices?  
L'homme est à chaque instant au bord des précipices;  
Affaibli, décrépité, et surchargé de jours,  
Qu'il laisse loin de soi folâtrer les Amours.

Que vois-je? ah! quel regard! et qu'est-ce que m'indique  
Ce visage allongé, cet air mélancolique?  
Votre esprit accablé se livre au désespoir.  
Avouez franchement que, sans vous émouvoir,  
La mâle austérité de la philosophie  
Répugne à votre esprit, l'abat, le mortifie.  
Au lieu d'un ami vrai, vous cherchez un flatteur,  
Afin d'autoriser, d'aigrir votre douleur;  
Je voudrais la guérir, en arracher le germe,

Et rendre votre esprit plus tranquille et plus ferme.  
 Les temps qui sont passés ne sauraient revenir,  
 Mais vous pouvez encor, cher comte, rajeunir.  
 N'est-il d'autres plaisirs que dans la source impure  
 Où s'en vont se vautrer les pourceaux d'Épicure?  
 Voyez ces partisans des sales voluptés,  
 N'en sont-ils pas enfin et las et dégoûtés?

Il est, il est, croyez, des plaisirs pour tout âge.  
 Écoutez ce qu'a dit un grand homme, un vrai sage,  
 Ce sauveur des Romains, l'immortel Cicéron.  
 Déchu de ses honneurs, paisible en sa maison  
 Au sein tumultueux de la guerre civile,  
 Détestant les tyrans, gardant l'esprit tranquille,  
 Voici comme il s'exprime, en parlant aux Romains :<sup>a</sup>

« Les lettres font, dit-il, le bonheur des humains :  
 « La jeunesse à leurs soins doit sa course brillante,  
 « Par elles la vieillesse est moins sombre et pesante ;  
 « L'heureux extravagant y reprend sa raison,  
 « Le misérable y voit sa consolation ;  
 « Chez nous, chez nos voisins, exilés, solitaires,  
 « Leur secours en tout temps adoucit nos misères. »

Quel plus noble plaisir que d'apprendre à penser?  
 Tout ce que vous perdez ne peut le compenser.  
 Le temple des beaux-arts vous ouvre son asile ;  
 C'est là qu'est réuni l'agréable à l'utile,  
 C'est là que vous pourrez, à l'abri des soucis,  
 Voir d'un soleil couchant les rayons éclaircis,  
 Contempler le néant des vanités du monde,  
 De vos plaisirs passés l'illusion profonde,  
 Rester inébranlable aux divers coups du sort,  
 Et jouir du présent sans redouter la mort.  
 L'unique et le seul bien digne qu'on le réclame  
 Est la santé du corps et le repos de l'âme.

<sup>a</sup> Voyez t. VIII, p. 137, 138 et 271 ; et t. IX, p. 178.

# APPENDICE.







---

# AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

---

Nous avons donné plus haut une réimpression exacte des poésies qui se trouvent dans le VII<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> volume des *Œuvres posthumes*; les éditeurs de ce recueil avaient suivi essentiellement la dernière rédaction du Roi. Nous reproduisons ici des rédactions antérieures de quelques-unes de ces pièces, dont nous avons retrouvé les manuscrits originaux ou des impressions faites du vivant de l'Auteur, mais à son insu; quoique plus imparfaites, elles serviront de preuve du zèle infatigable avec lequel Frédéric cultivait la poésie. En voici la liste.

1<sup>o</sup> Deux rédactions différentes de l'*Ode à mon frère Henri*. Le manuscrit de la première porte la date *Le 4 octobre 1757, dans les camps auprès de la Saale*. Il est tout entier de la main du Roi, et soigneusement corrigé, quatre pages in-4, papier à bordure noire. Cet autographe appartient à M. le bailli Rötger, à Tangermünde.

Le second manuscrit de cette *Ode*, daté du 6 octobre 1757, se trouve aux archives royales du Cabinet, caisse 365, K, dans une enveloppe portant le cachet du prince Henri, qui y a mis l'inscription *Ode du Roi*. Cette pièce est écrite en entier de la main de l'Auteur, et également corrigée avec grand soin, quatre pages in-4, papier à bordure de deuil.

2<sup>o</sup> La 14<sup>e</sup> et la 16<sup>e</sup> strophe de l'*Ode au prince Ferdinand de Brunswick sur la retraite des Français en 1758*, telles que nous les reproduisons dans l'*Appendice*, se trouvent dans la *Vie privée du roi de Prusse, ou Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même*. A Amsterdam, chez les héritiers de M.-M. Rey, MDCCLXXXIV, in-12, p. 127. Cette impression, la première qui ait paru de ce morceau, présente quelques variantes curieuses.

3° Le manuscrit de l'*Ode à la duchesse de Brunswick sur la mort de son fils le prince Henri* (Archives royales du Cabinet, caisse 397, D) est de la main de M. de Catt, et corrigé par le Roi. L'indication du lieu et de la date manque, mais on la retrouve dans une lettre à M. de Catt, datée de Strehlen, le 18 novembre 1761, lettre que le Roi avait envoyée à son lecteur avec cette poésie corrigée. Dans la réimpression qu'en donnent les *Œuvres posthumes*, t. VII, p. 146, cette *Ode* est assez changée pour qu'on y reconnaisse aisément le travail de l'Auteur.

4° Le manuscrit de l'*Épître au marquis d'Argens, Apologie du suicide*, est aussi la propriété de M. Rötger. Elle est écrite en entier de la main du Roi, sur deux feuilles in-4 à bordure de deuil; on y remarque des corrections réitérées de la main de l'Auteur. La date manque, et nous n'avons pu la déterminer d'après la correspondance du Roi avec le marquis d'Argens; mais dans les *Œuvres posthumes*, t. VII, p. 184, l'*Épître* est datée d'Erfurt, le 23 septembre 1757, époque qui correspond à la mention que Voltaire fait, dans sa correspondance, de cette poésie, dont il a transcrit quelques passages dans l'ouvrage précité, *La vie privée du roi de Prusse*, p. 102—106, mais d'après une autre rédaction de la main du Roi.

5° Les vers imprimés t. XII, p. 82 et 83, sous le titre de : *Au sieur Gellert*, furent en réalité adressés à Gottsched (Voyez t. X, p. 138), et ils lui furent remis cachetés, le 16 octobre 1757, vers les neuf heures du soir, à la suite d'une discussion littéraire que l'Auteur avait eue avec ce savant. Nous en reproduisons ici la première impression, insérée par Gottsched lui-même dans son recueil périodique intitulé : *Das Neueste aus der anmuthigen Gelehrsamkeit*. Leipzig bei Breitkopf, Wintermond 1758, p. 125.

6° La leçon la plus ancienne que nous connaissions de l'*Épître à ma sœur de Baireuth*, du 12 octobre 1758, est celle qui se trouve dans les *Œuvres du Philosophe de Sans-Souci. Nouvelle édition, plus complète qu'aucune de celles qui ont paru, et enrichie de variantes*. Juxta la copie in-4, imprimée au donjon du château de Sans-Souci, en 1750. A Neuchâtel, 1760, in-12, p. 195—200. C'est ce texte que nous reproduisons ici. Il diffère beaucoup de celui que nous avons donné t. XII, p. 89—93, soit par les améliorations que le Roi y a faites plus tard, soit par les corrections des éditeurs des *Œuvres posthumes*.

7° L'autographe de la *Lettre en vers et prose à Voltaire* forme trois pages in-4 d'une écriture très-serrée, et ne porte pas de date. Il est conservé aux archives royales du Cabinet (Caisse 397, D). Dans la correspondance avec Voltaire, cette pièce est datée *Du camp près Wilsdruf*, le 17 de novembre 1759. Elle a été réimprimée dans les

*Œuvres posthumes*, t. VII, p. 254; mais la rédaction primitive est plus complète.

8° Le manuscrit de l'*Épître à M. d'Alembert* est tout entier de la main du Roi, et se trouve aux archives royales du Cabinet (Caisse 397, D). D'Alembert remercia le Roi de l'envoi de cette poésie, par sa lettre du 11 mars 1760. Ce texte paraît préférable à celui des *Œuvres posthumes*, t. VII, p. 279.

9° Le manuscrit de la poésie intitulée simplement *Épître* se trouve aux archives royales du Cabinet (Caisse 397, D); il est en entier de la main du Roi. Les *Œuvres posthumes*, t. VII, p. 304, en présentent une rédaction postérieure et plus correcte.

10° Les deux pièces réunies en une, l'*Épître au marquis d'Argens* et la *Gazette militaire* (t. XII, p. 162), en entier de la main du Roi, sont conservées aux archives royales du Cabinet (Caisse 397, D). L'*Épître* ne porte d'autre titre que les mots *Au camp de Bunzelwitz*; c'est de là en effet que le Roi l'envoya au marquis d'Argens, ainsi que la *Gazette*, le 24 septembre 1761.

11° Il existe aux archives royales du Cabinet (Caisse 396, F, et 397, D) cinq rédactions de l'*Épître sur la méchanceté des hommes* (t. XII, p. 173). Elles sont toutes de la main du Roi, et offrent de nombreuses corrections. Ce ne sont du reste que des fragments. L'une porte la date *A Strehlen, ce 9 de novembre 1761*; une autre *A Strehlen, ce 11 de novembre 1761*. Nous donnons la plus complète de ces rédactions.

12° Le manuscrit de l'*Épître* intitulée, dans les *Œuvres posthumes*, t. VIII, p. 121, *Au marquis d'Argens sur son jour de naissance*, se trouve aux archives royales du Cabinet (Caisse 365, L), parmi les papiers laissés par l'abbé de Prades, qui fut lecteur du Roi de 1753 à 1757, temps où cette poésie fut composée. Cette pièce est de la main du lecteur. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elle contient des corrections de la même main.

Il existe encore aux archives royales un autographe de l'*Ode aux Germains*, qui porte la date *A Freyberg, ce 29 mars 1760* (t. XII, p. 15), et deux ébauches de l'*Épître à ma sœur de Baireuth* (t. XII, p. 36); mais ces autographes sont si incomplets, que l'impression en serait peu utile. Il ne s'y trouve que dix-huit strophes de l'*Ode aux Germains*. Le premier manuscrit de l'*Épître à ma sœur de Baireuth*, qui forme un tiers du tout, n'a qu'une page, d'une écriture serrée, avec la note suivante de M. de Catt : « Sa Majesté m'a donné ce brouillon, fait quelques semaines après la bataille de Kolin. » L'autre manuscrit, plus complet à la vérité, n'est cependant qu'un brouillon très-imparfait.

Les manuscrits de l'*Ode au prince Ferdinand* (t. XII, p. 8), du

*Stoïcien* (t. XII, p. 181), de l'*Épître au comte Hoditz* (ci-dessus, p. 69), de l'*Épître au baron de Pöllnitz* (ibid., p. 110) et de l'*Épître à mademoiselle de Knesebeck* (ibid., p. 114), se rapprochent tellement du texte de l'édition de 1788, que nous nous bornons à en donner les variantes à la fin de ce volume. Les quatre derniers de ces manuscrits se trouvent aux archives royales du Cabinet; ils sont tous de l'écriture d'un secrétaire, et corrigés par le Roi. Quant à l'*Ode au prince Ferdinand de Brunswick sur la retraite des Français en 1758*, il ne sera pas hors de propos d'ajouter quelques mots sur son histoire. Le manuscrit original de cette poésie, d'où nous avons tiré les variantes, est conservé aux archives du grand état-major de l'armée, à Berlin (*M. 2. B. h. Correspondenz des Königs mit dem Herzog Ferdinand in den Friedensjahren. 1765*). A la fin de la pièce, écrite par un secrétaire du Roi, on lit ces mots de la main du copiste : *Fait à Grüssau, le 6 avril 1758*; le Roi y a ajouté : *Corrigé le 26 février, à Potsdam, 1765*, et plus bas : *Fr.* L'auguste Auteur a aussi écrit de sa main, par courtoisie, à ce qu'il semble, et comme dédicace, les mots *Ode au prince Ferdinand*, tout au haut de la première page, à gauche du titre que le secrétaire avait mis en tête de la pièce. Enfin, on lit, sous l'inscription du Roi, cette note du prince Ferdinand : « Reçu le soir du 8<sup>e</sup> mai 1765 des propres mains de Sa Majesté le roi de Prusse, au concert. »

A ce volume est joint le fac-simile du commencement de l'*Ode à mon frère Henri*, rédaction du 4 octobre 1757.

Berlin, le 31 mai 1849.

J.-D.-E. PREUSS,  
 Historiographe de Brandebourg.

---

I. (a)

ODE A MON FRÈRE HENRI.<sup>a</sup>

---

Tel que d'un vol hardi s'élevant jusqu'aux nues,  
Déployant dans les airs ses ailes étendues,  
S'échappant à nos yeux,  
L'oiseau de Jupiter fend cette plaine immense  
Qui du monde au soleil occupe la distance,  
Et perce jusqu'aux cieux;

Ou telle que l'on voit, dans l'ombre étincelante,  
Dans son rapide cours la comète brillante  
Traverser l'horizon,  
En éclipsant les feux de la céleste voûte,  
Tracer au firmament, dans son oblique route,  
Un lumineux rayon :

Tel, subjugué du dieu dont le transport m'inspire,  
Plein de l'enthousiasme et du fougueux délire  
Qui dompte mes esprits,  
Je m'élance soudain des fanges de la terre  
Aux palais d'où les dieux font tomber leur tonnerre  
Sur les humains surpris.

<sup>a</sup> Voyez t. XII, p.<sup>o</sup> 1—7, et le fac-simile à la fin de ce volume.

Mes accents ne sont plus ceux d'un mortel profane,  
C'est Apollon lui-même, animant mon organe,  
    Qui parle par ma voix;  
Des destins éternels la volonté secrète  
Se dévoile à mes yeux, je deviens l'interprète  
    De leurs augustes lois.

O Prussiens! c'est à vous que l'oracle s'adresse,  
Vous, que l'acharnement d'un sort barbare oppresse  
    Sous cent calamités :  
Sachez qu'aucun État dans sa grandeur naissante  
N'éprouva sans revers la course triomphante  
    De ses prospérités.

Rome parut souvent au bord du précipice,  
Sans que pour son secours l'appui d'un dieu propice  
    Lui servit de patron;  
Les sénateurs en deuil pleuraient la république  
Quand Annibal, vainqueur, de ses guerriers d'Afrique  
    Eut écrasé Varron.

Au sein de ses dangers s'accrut son espérance;  
Elle maintint ses murs plutôt par sa constance  
    Que par ses légions.  
Prêt à récompenser ce sublime courage,  
Mars choisit pour venger un si cruel outrage  
    L'ainé des Scipions.

Du Tibre désolé le démon de la guerre  
Porte, en passant les mers, sur l'étrangère terre  
    Le carnage et l'horreur;

Dans les champs africains l'ennemi prend la fuite,  
Rome fut délivrée, et Carthage réduite  
Sous son nouveau vainqueur.

Dans nos coupables jours, la guerre qui vous mine,  
Prussiens, semble annoncer la prochaine ruine  
De vos vastes États;  
L'Europe frénétique, étincelant de rage,  
Porte dans votre cœur la flamme, le carnage,  
L'horreur et le trépas.

Cette hydre, en redressant ses têtes enflammées,  
Vomissant des soldats, enfantant des armées,  
Vient s'élancer sur vous;  
Le monstre vainement de vos mains triomphantes  
Sentit l'effort puissant; ses têtes renaissantes  
Semblent braver vos coups.

Si la Haine et l'Envie, avides de leur proie,  
Pensent traiter Berlin comme Agamemnon Troie  
Après la mort d'Hector,  
O peuple généreux! abattez leurs trophées;  
Leurs coulevres dans peu sous vos pieds étouffées  
Feront changer le sort.

C'est dans les grands dangers qu'une âme magnanime  
Peut déployer la force et le pouvoir sublime  
Du courage d'esprit.  
Qu'importe la tempête et Jupiter qui tonne?  
L'homme qui, plein d'effroi, lui-même s'abandonne  
Est le seul qui périt.

Le souverain des dieux, de ses mains libérales,  
Verse sur les humains, de deux urnes égales,  
Et les biens et les maux;  
Tandis que la nature en tout lieu répandue  
Fait naître en même temps la casse et la ciguë,  
Le cèdre et les roseaux.

Ce mélange constant de faveurs, de disgrâces,  
Dans les fastes du monde éternise les traces  
De nos destins cruels.  
Le bonheur toujours pur, avantage trop rare,  
Se déroband à nous, se garde et se prépare  
Pour les dieux immortels.

Au courage obstiné la résistance cède,  
Un noble désespoir est l'unique remède  
Aux maux désespérés;  
Le temps met fin à tout, rien n'est longtemps extrême,  
Et souvent le malheur devient la source même  
Des biens tant désirés.

Les aquilons mutins d'un ormeau qu'on néglige  
Par leurs fougueux assauts font incliner la tige,  
Qui cède pour un temps;  
Mais de la molle arène et du niveau de l'herbe  
Il se lève, et dans peu de sa tête superbe  
Il ombrage les champs.

Dans les bras d'Amphitrite, où son éclat expire,  
Le soleil de la terre abandonne l'empire  
Aux ombres de la nuit;



Mais ses rayons vaillants au point du jour éclipsent  
Ces flambeaux lumineux, ces astres qui pâlissent,  
Et l'obscurité fuit.

Et telle m'apparaît couverte de ténèbres  
Ma patrie éplorée, à ses voiles funèbres  
Attachant ses regards,  
\*De nos calamités l'âme encore effrayée,  
Sur nos lauriers flétris tristement appuyée,  
Maudissant les hasards.

Mais le cœur déchiré de ses maux mémorables,  
Et courbé sous le poids des fléaux implacables  
Contre elle déchainés,  
J'entrevois, à travers cette ombre que j'abhorre,  
Les prémices charmants et la naissante aurore  
De ses jours fortunés.

Les dieux pour les mortels ne font plus de miracles;  
Entourés de périls, de dangers et d'obstacles  
Qui bordent leur chemin,  
Ils leur ont départi l'audace, le courage,  
Utiles instruments dont le pénible ouvrage  
\*\* Asservit le destin.

\* Texte primitif :

• De nos fameux revers l'âme mortifiée. •

Vers amélioré, à la marge :

• De nos calamités l'âme encore effrayée. •

\*\* Texte primitif :

• Subjugué le destin. •

A la marge : • Asservit. •

Le tribut de la mort, qu'on paye à la nature,  
Peut vous rendre fameux, si vous vengez l'injure  
De vos lares, Prussiens.  
L'amour de la patrie, à Rome secourable,  
Changeait en demi-dieux de ce peuple adorable  
Les moindres citoyens.

Eh quoi! notre siècle est-il donc sans mérite?  
Du monde vieillissant la masse décrépite  
Est-elle sans vertus?  
Par ses productions la nature épuisée  
Laisse-t-elle en ces temps la terre sans rosée,  
L'Océan sans reflux?

Non, non, de ces erreurs écartons les chimères.  
Rome, de tes guerriers les vertus étrangères  
Ont illustré nos camps;  
Nos triomphes, témoins de cent faits héroïques,  
Transmettent de nos chefs aux fastes historiques  
La gloire et les talents.

Vous, que notre jeunesse avec plaisir contemple,  
De leurs futurs exploits le modèle et l'exemple,  
L'ornement et l'appui,  
Soutenez cet État, dont la gloire passée,  
Mon frère, sur le point de se voir éclipée,  
Chancelle aujourd'hui.

Ainsi les temps féconds qui jamais ne s'épuisent  
Te fourniront, ô Prusse! autant que d'astres luisent,  
D'appuis à ta grandeur;

Ainsi ma muse annonce en ses heureux présages  
Du bonheur de l'État jusqu'à la fin des âges  
La durable splendeur.

Que le sein déchiré des serpents de l'envie,  
Arrachant nos lauriers, l'affreuse Calomnie  
Frémisse de fureur;  
Qu'elle lance sur nous de ses armes fatales  
Des traits empoisonnés aux ondes infernales  
Pour blesser notre honneur :

Qu'importe? aucun mortel ne fut invulnérable;  
Mais il trouve un vengeur dans l'arrêt équitable  
De la postérité.  
Une âme magnanime, amante de la gloire,  
Malgré ses envieux fait passer sa mémoire  
A l'immortalité.

C'est ainsi que ma muse au pied d'un vieux trophée  
A pu ressusciter de la lyre d'Orphée  
Les magiques accords;  
Que par des sons hardis ma trompette guerrière  
Des Prussiens aux combats dont s'ouvre la barrière  
Animait les transports.

Faite dans les camps auprès de la Saale, le 4 d'octobre 1757.

FEDERIC.

---

## I. (b)

ODE A MON FRÈRE HENRI.

---

Tel que d'un vol hardi s'élevant dans les nues,  
Déployant dans les airs ses ailes étendues,  
S'échappant à nos yeux,  
L'oiseau de Jupiter fend cette plaine immense  
Qui du monde au soleil occupe la distance,  
Et perce jusqu'aux cieux;

Ou telle que l'on voit, dans l'ombre étincelante,  
Dans son rapide cours la comète brillante  
Éclairer l'horizon,  
Éclipsant tous les feux de la céleste voûte,  
Tracer au firmament, dans son oblique route,  
Un lumineux rayon :

Tel, subjugué du dieu dont le transport m'inspire,  
Plein de l'enthousiasme et du fougueux délire  
De ses accès divins,  
Je m'élançai soudain des fanges de la terre  
Au palais dont les dieux font tomber le tonnerre  
Sur les pâles humains.

\* Voyez t. XII, p. 1—7.

Mes accents ne sont plus ceux d'un mortel profane,  
C'est Apollon lui-même, animant mon organe,  
    Qui parle par ma voix;  
Des destins éternels la volonté secrète  
Se dévoile à mes yeux, je deviens l'interprète  
    De leurs augustes lois.

O Prussiens! c'est à vous que l'oracle s'adresse,  
Vous, que l'acharnement d'un sort barbare oppresse  
    Sous cent calamités :  
Sachez qu'aucun État dans sa gloire naissante  
N'éprouva sans revers la course triomphante  
    De ses prospérités.

Rome parut souvent au bord du précipice,  
Sans que pour son secours l'appui d'un dieu propice  
    Détournât son affront;  
Les sénateurs en deuil pleuraient la république  
Quand Annibal, vainqueur, de ses guerriers d'Afrique  
    Eut écrasé Varron.

Au sein de ses dangers s'accrut son espérance;  
Elle maintint ses murs plutôt par sa constance  
    Que par ses légions.  
Prêt à récompenser ce sublime courage,  
Mars nomma pour vengeur d'un si cruel outrage  
    L'ainé des Scipions.

Du Tibre désolé le démon de la guerre  
Porte, en passant les mers, sur la coupable terre  
    Le carnage et l'horreur;  
Dans les champs africains l'ennemi prend la fuite,  
Rome fut délivrée, et Carthage réduite  
    Sous son nouveau vainqueur.

Dans nos jours criminels, la guerre qui vous mine,  
Prussiens, semble annoncer la prochaine ruine  
De vos vastes États;  
L'Europe frénétique, et l'œil brûlant de rage,  
Porte dans votre cœur la flamme, le carnage,  
L'horreur et le trépas.

Cette hydre, en redressant ses têtes enflammées,  
Vomissant des soldats, enfantant des armées,  
Sur nous fond en courroux;  
Le monstre vainement de vos mains triomphantes  
Sentit l'effort puissant; ses têtes renaissantes  
Bravent encor vos coups.

Si la Haine et l'Envie, avides de leur proie,  
Pensent traiter Berlin comme Agamemnon Troie  
Après la mort d'Hector,  
O peuple généreux! abattez leurs trophées;  
Leurs couleuvres bientôt sous vos pieds étouffées  
Feront changer le sort.

C'est dans les grands dangers qu'une âme magnanime  
Peut déployer la force et le pouvoir sublime  
Du courage d'esprit.  
Q'importe la tempête et Jupiter qui tonne?  
L'homme qui, plein d'effroi, lui-même s'abandonne  
Est le seul qui périt.

Le souverain des dieux, de ses mains libérales,  
Répand sur les humains, de deux urnes égales,  
Et les biens et les maux;  
Tandis que la nature attentive, assidue,  
Fait naître en même temps la casse et la ciguë,  
Le cèdre et les roseaux.

Ce mélange fâcheux de souffrance et de gloire  
De l'archive des temps remplit la longue histoire  
    De désastres cruels.  
Un bonheur toujours pur, dont l'éclat se conserve,  
Se refuse à nos vœux; le destin le réserve  
    Pour les dieux immortels.

Au courage obstiné la résistance cède,  
Un noble désespoir est l'unique remède  
    Aux maux désespérés;  
Le temps met fin à tout, rien n'est longtemps extrême,  
Et souvent le malheur devient la source même  
    Des bonheurs désirés.

Les aquilons mutins d'un ormeau qu'on néglige  
Par leurs fougueux assauts font incliner la tige,  
    Qui cède pour un temps;  
Mais de la molle arène et du niveau de l'herbe  
Il se lève, et dans peu de sa tête superbe  
    Il ombrage les champs.

Dans les bras d'Amphitrite, où son éclat expire,  
Le soleil de la terre abandonne l'empire  
    Aux ombres de la nuit;  
Mais ses rayons vainqueurs au point du jour éclipsent  
Ces flambeaux lumineux, ces astres qui pâlissent,  
    Et l'obscurité fuit.

Telle m'apparaissant couverte de ténèbres,  
Ma patrie éplorée, à ses voiles funèbres  
    Attachant ses regards,  
De nos calamités l'âme encore effrayée,  
Sur nos lauriers flétris tristement appuyée,  
    Maudissant les hasards;

Malgré tant de périls, de revers mémorables,  
Recourbé sous le poids des destins implacables  
Contre elle déchainés,  
J'entrevois, à travers cette ombre que j'abhorre,  
Les prémices charmants et la naissante aurore  
De ces jours fortunés.

Les dieux pour les mortels ne font plus de miracles;  
Entourés de dangers, de gouffres et d'obstacles  
Qui bordent leur chemin,  
Ils leur ont départi l'audace et le courage,  
Utiles instruments dont le pénible ouvrage  
Asservit le destin.

Le tribut de la mort se doit à la nature,  
C'est lui rendre son bien, dont on tire l'usure  
Pendant qu'on en jouit;  
Mévius le lui paya de même que Virgile,  
Thersite comme un lâche, en vrai héros Achille,  
Et tout s'évanouit.

Cette mort, dont on craint la redoutable image,  
Peut vous rendre immortels, si vous vengez l'outrage  
De vos lares, Prussiens.  
L'amour de la patrie, à Rome secourable,  
Changeait en demi-dieux de ce peuple adorable  
Les moindres citoyens.

Eh quoi! notre siècle est-il donc sans mérite?  
Du monde vieillissant la masse décrépité  
Est-elle sans vertus?  
Par ses productions la nature épuisée  
Laisse-t-elle en nos temps la terre sans rosée,  
L'Océan sans reflux?



Non, non, de ces erreurs écartons les chimères.  
Rome, de tes guerriers les vertus étrangères  
    Ont illustré nos camps;  
Nos triomphes, témoins de cent faits héroïques,  
Transmettent de nos chefs aux fastes historiques  
    La gloire et les talents.

Vous, que notre jeunesse avec plaisir contemple,  
De leurs futurs exploits le modèle et l'exemple,  
    L'ornement et l'appui,  
Soutenez cet État, dont la gloire passée,  
Mon frère, sur le point de se voir éclipée,  
    Chancelle aujourd'hui.

Ainsi les temps féconds qui jamais ne s'épuisent  
Fourniront des appuis, tant que les astres luisent,  
    O Prusse! à ta grandeur;  
Ainsi ma muse annonce en ses heureux présages  
Du bonheur de l'État jusqu'à la fin des âges  
    La durable splendeur.

Que le sein déchiré des serpents de l'envie,  
Arrachant nos lauriers, l'affreuse Calomnie  
    Frémisse de fureur;  
Qu'elle lance sur nous de ses armes fatales  
Des traits empoisonnés aux ondes infernales  
    Pour blesser notre honneur :

Qu'importe? aucun mortel ne fut invulnérable;  
Mais il trouve un vengeur dans l'arrêt équitable  
    De la postérité.  
Une âme magnanime, amante de la gloire,  
Malgré ses envieux fait passer sa mémoire  
    A l'immortalité.

144 APPENDICE. I. (b) ODE A MON FRÈRE HENRI.

C'est ainsi que ma muse au pied d'un vieux trophée  
A pu ressusciter de la lyre d'Orphée  
Les magiques accords;  
Que par des sons hardis ma trompette guerrière  
Des Prussiens aux combats d'une illustre carrière  
Secondait les transports.

Et dans l'horreur des camps, aux rives de la Saale,  
Tandis qu'à ses fureurs la Discorde infernale  
Livrait tout l'univers,  
Que des antres du Nord les neiges pacifiques  
S'apprétaient à voiler tant d'images tragiques,  
Phébus dicta ces vers.

Ce 6 d'octobre 1757.

FEDERIC.

---

---

---

II.

O D E

AU PRINCE FERDINAND

DE BRUNSWIC

SUR LA RETRAITE DES FRANÇAIS EN 1758.

STROPHES XIV<sup>a</sup> ET XVI<sup>a</sup>. \*

---

O nation folle et vaine!  
Quoi! sont-ce là ces guerriers,  
Sous Luxembourg, sous Turenne,  
Couverts d'immortels lauriers,  
Qui, vrais amants de la gloire,  
Affrontaient pour la victoire  
Les dangers et le trépas?  
Je vois leur vil assemblage  
Aussi vaillant au pillage  
Que lâche dans les combats.

Quoi! votre faible monarque,  
Jouet de la Pompadour,  
Flétri par plus d'une marque  
Des opprobres de l'amour,

\* Voyez t. XII, p. 12 et 13.

Lui qui, détestant les peines,  
Au hasard remet les rênes  
De son empire aux abois,  
Cet esclave parle en maître,  
Ce Céladon sous un hêtre  
Croit dicter le sort des rois!

---

---

### III.

## O D E

### A LA DUCHESSE DE BRUNSWIC

SUR LA MORT DE SON FILS LE PRINCE HENRI, TUÉ  
PRÈS DE HAMM DANS LA CAMPAGNE DE 1761.<sup>a</sup>

---

O jour de sang, de deuil, de regrets et de larmes!  
Les crimes insolents, échappés des enfers,  
Amènent les moments de terreurs et d'alarmes;  
Que de fléaux unis désolent l'univers!  
L'aurore et le couchant, l'Océan et la terre  
Aux funestes lueurs des flambeaux de la guerre  
Contemplant leurs malheurs.  
Un cruel brigandage,  
La fureur du carnage,  
Ont étouffé les mœurs.

L'ardeur de dominer, la soif de la vengeance,  
Remplissent l'univers de leurs poisons mortels;  
La loi, c'est le pouvoir; le droit, la violence;  
Il n'est rien de sacré pour des cœurs criminels.

<sup>a</sup> Voyez t. XII, p. 30—35.

Les yeux étincelants de rage et de furie,  
Les chefs, de leurs guerriers lâchant la barbarie,  
Dévastent les États.  
Rois, quand je vous contemple,  
Je vois que votre exemple  
Produit ces attentats.

Oppresseurs des humains, sanguinaires monarques,  
D'esclaves prosternés souverains odieux,  
Vous, dont l'orgueil séduit, malgré tant d'Aristarques,  
Déguisant vos forfaits, vous travestit en dieux,  
Jusqu'à quand verrons-nous vos discordes fatales,  
Vos désirs effrénés, vos haines infernales  
Continuer leur cours,  
Nourrir nos incendies,  
Tramer des perfidies  
Qui dégradent nos jours?

Est-ce pour vos fureurs qu'un flatteur vous compare,  
Dans sa fausse éloquence, aux êtres immortels,  
Vous, qu'on dirait vomis des gouffres du Ténare,  
Nés d'esprits malfaisants, inhumains et cruels?  
Éblouis de l'éclat de votre rang suprême,  
Et trop préoccupés de l'amour de vous-même,  
Vous vous idolâtrez;  
En vain ils vous abusent,  
Vos crimes vous accusent,  
Et vous font abhorrer.

De ces dieux irrités que vous couvrez d'outrage  
Les traits sont effacés de vos cœurs malfaisants;  
Leur courroux n'a jamais attiré notre hommage,  
Mais leur seule bonté mérita notre encens.

III. ODE A LA DUCHESSE DE BRUNSWIC. 149

Désoler les cités et les réduire en poudre,  
C'est dérober aux dieux le redoutable foudre  
Dont ils arment leurs bras.  
Ah! consolez la terre,  
Et bannissez la guerre  
De ces tristes climats.

Où tendent ces complots que des ressorts iniques  
Font mouvoir à l'envi de vos conseils hautains?  
Téméraires mortels, aveugles politiques,  
Vous croirez-vous toujours arbitres des destins?  
N'apprendrez-vous jamais par tant d'expérience  
Combien tous les desseins d'une vaine prudence  
Aux revers sont sujets,  
Et que de la fortune  
L'inconstance commune  
Renverse vos projets?

Quels siècles ont produit des mœurs plus détestables  
Que cet âge fécond en crimes, en forfaits?  
Des pays saccagés, des rois impitoyables,  
Oppressant l'univers foudroyé par leurs traits?  
L'intérêt et l'orgueil sont leurs dieux en ce monde;  
Que du sang des humains le torrent nous inonde,  
Leurs jours sont trop payés  
Des tyrans qui gouvernent,  
Si leurs regards discernent  
Les morts sous leurs lauriers.

Parcourez ces recueils d'exploits et de batailles;  
Ces monuments d'audace et d'intrépidité  
Ne vous fourniront point autant de funérailles  
Que ce lustre écoulé ne nous en a coûté.

Cette terre, de sang, de carnage abreuvée,  
Cette foule de morts à nos yeux enlevée,  
Atteste nos regrets,  
Et des pompes funèbres  
Couvrent nos faits célèbres  
De lugubres cyprès.

Vous cimentez d'un sang à vos regards servile  
Votre gloire abhorrée, atroces conquérants.  
Les humains sont-ils donc d'une espèce assez vile  
Pour servir de jouets aux fureurs des tyrans?  
Cruels ambitieux, vos cœurs nés pour les crimes,  
Offrant à la fortune un nombre de victimes,  
Méprisent ces soldats  
Qui, semblables aux marques,  
Ne servent aux monarques  
Qu'à gagner des États.

Ces peuples éplorés, ces femmes désolées  
Par des sanglots amers réclament leurs enfants;  
D'aussi vives douleurs sont-elles consolées  
En recueillant des morts les tristes ossements?  
Rois, entendez leurs cris, que vos cœurs en gémissent :  
Ces imprécations dont elles vous maudissent  
Sont le prix réservé  
Au cœur dur et farouche  
Qu'aucun malheur ne touche  
Qu'il n'a point éprouvé.

Je te perds donc aussi, doux espoir de ma vie,  
Prince aimable, que Mars aurait dû préserver  
Des flèches du trépas que lançait en furie  
Ce parricide bras que ton cœur sut braver!



### III. ODE A LA DUCHESSE DE BRUNSWIC. 151

Sur la fin de mes jours, ma vieillesse pesante,  
Hélas! n'a pu ravir à la mort dévorante  
Que tes membres sanglants.  
Quoi! je vois la lumière  
Pour fermer la paupière  
A mes plus chers parents!

Il n'est point de mortels dont l'âme courageuse  
Résiste sans frémir à ces coups d'Atropos.  
O vous, ma tendre sœur, mère trop malheureuse!  
Vous perdez votre fils, vous perdez un héros.  
Comme un rapide éclair, rayonnant de lumière,  
Au premier pas qu'il fait, entrant dans la carrière,  
Il disparaît soudain;  
Telle au printemps la rose  
Demeure à peine éclos  
L'espace d'un matin.

La fureur insensée où s'emporte l'Europe  
Répand le sang abject et le sang précieux;  
Le fer frappe à la fois et le cèdre et l'hysope,  
Et le soldat obscur et le chef généreux.  
L'âge du vieux Nestor, la jeunesse d'Achille,  
Trop faibles protecteurs, ne servent point d'asile  
Contre l'arrêt du sort;  
Cette race proscrite  
Pousse et se précipite  
Dans les bras de la mort.

Ah! pourquoi n'ai-je point la voix douce et sublime  
Du chantre si fameux par les murs d'Amphion?  
J'irais, j'irais pour vous, ô prince magnanime!  
Fléchir dans les enfers Rhadamanthe et Pluton;

Mes accords toucheraient la Parque inexorable,  
Mes chants feraient tomber de sa main redoutable  
Les rigoureux ciseaux ;  
Plus heureux que Thésée, <sup>5</sup>  
J'irais de l'Élysée  
Ramener mon héros.

Malheureux ! où m'égare un fortuné délire ?  
Quel mortel peut passer l'Achéron par deux fois ?  
Tout espoir est perdu. Muse, brisons ma lyre,  
Terminons les accents de ma tremblante voix ;  
Ces chants que m'inspira ma plainte douloureuse,  
Trop faibles pour percer la voûte ténébreuse  
De leurs tristes clameurs,  
Rappellent des peintures  
Qui rouvrent nos blessures,  
Et redoublent nos pleurs.

<sup>5</sup> Thésée descendit aux enfers avec Pirithoüs, et ne put point l'en ramener.

---

---

---

IV. (a)

ÉPITRE AU MARQUIS D'ARGENS,<sup>a</sup>  
APOLOGIE DU SUICIDE.

---

Ami, le sort en est jeté;  
Las du destin qui m'importune,  
Las de plier dans l'infortune  
Sous le joug de l'adversité,  
J'accourcis le temps arrêté  
Que la nature notre mère  
A mes jours remplis de misère  
A daigné départir par prodigalité.  
D'un cœur assuré, d'un œil ferme,  
Je m'approche de l'heureux terme  
Qui va me garantir contre les coups du sort.  
Sans timidité, sans effort,  
J'entreprends de couper dans les mains de la Parque  
Le fil trop allongé de ses tardifs fuseaux;  
Et sûr de l'appui d'Atropos,  
Je vais m'élancer dans la barque

<sup>a</sup> Voyez t. XII, p. 50 — 56. Voltaire, parlant à Frédéric de cette poésie dans une de ses lettres, la désigne par les mots *Votre épître d'Erfurt*; et dans les *Œuvres complètes de Voltaire*, édition de Kehl, t. LXV, p. 249, les éditeurs ont ajouté en note sous le texte de cette lettre : *Le testament du Roi, avant la bataille de Rossbach.*

Où, sans distinction, le berger, le monarque,  
 Passent dans le séjour de l'éternel repos.

Adieu, lauriers trompeurs, couronnes des héros,  
 Il n'en coûte que trop pour vivre dans l'histoire;

Trop souvent vingt ans de travaux  
 Ne valent qu'un instant de gloire  
 Et la haine de cent rivaux.

Adieu, grandeurs, vaines chimères,  
 De vos bluettes passagères  
 Mes yeux ne sont plus éblouis.

Si votre faux éclat dans ma naissante aurore  
 Fit trop imprudemment éclore

Des désirs indiscrets, longtemps évanouis,  
 Au sein de la philosophie,  
 École de la vérité,

Zénon me détrompa de la frivolité  
 Qui fait l'illusion du songe de la vie,  
 Et je sus avec modestie

Repousser le poison qu'offre la vanité.

Adieu, divine volupté,

Adieu, plaisirs charmants qui flattez la mollesse,  
 Et dont la troupe enchanteresse,

Par des liens de fleurs enchainant la gaité,  
 Compagne dans notre jeunesse  
 De la brillante puberté,  
 Fuit de l'insipide vieillesse

Les arides glaçons et la rigidité.

Ah! que l'Amour me le pardonne,  
 Plaisirs, si je vous abandonne;  
 \* Mon pinceau ne sait point flatter.

Quand neuf lustres complets m'annoncent mon automne,  
 Plaisirs, je vous voyais tous prêts à me quitter.

• Mais que fais-je, grand Dieu! courbé sous la tristesse,  
 Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'allégresse?

Et sous la griffe du vautour,  
 Voit-on la tendre Philomèle

• VAR. Ma muse ne sait point flatter.

Ou la plaintive tourterelle  
Chanter et soupirer d'amour?

Depuis longtemps pour moi l'astre de la lumière  
N'éclaira que des jours signalés par nos maux ;  
Depuis longtemps Morphée, avare de pavots,  
N'en daigna plus jeter sur ma triste paupière.  
Je disais au matin, les yeux chargés de pleurs :

Le jour qui dans peu va renaître  
M'annonce de nouveaux malheurs ;

Je disais à la nuit : Ton ombre va paraître  
Pour éterniser mes douleurs.

Lassé de voir toujours la scène injurieuse  
D'un concours de calamités,  
Des coupables humains la rage audacieuse  
Décharger contre moi leur haine furieuse  
Et les perfides traits de leurs iniquités,  
J'espérais que du temps le tardif bénéfice  
Ferait renaître enfin un destin plus propice ;

Que les cieus longtemps obscurcis,  
Livrés aux ténébreux ravages  
Des aquilons et des orages,  
Seraient à la fin éclaircis

Par l'astre lumineux qui, perçant les nuages,  
De ses rayons brillants d'orant les paysages,  
Ramènerait des jours par ses feux radoucis.  
Je me trompais, hélas ! tout accroit mes soucis :

\* Je vois briller l'éclair au sein de la tempête,  
Le tonnerre en éclats va fondre sur ma tête ;  
Environné d'écueils, couvert de mes débris,  
A l'aspect des dangers qui partout me menacent,

Les cœurs des pilotes se glacent,  
Ils cherchent, mais en vain, un port et des abris.  
Du bonheur de l'État la source s'est tarie,

• Le vers

• Je vois briller l'éclair au sein de la tempête.

appartient au texte primitif. — Le Roi l'a corrigé à la marge, comme suit :

• La mer mugit, l'éclair brille dans la tempête. •

Ses palmes sont flétries, ses lauriers sont fanés;  
 Mon âme, de soupirs et de larmes nourrie,  
     \*De ses douleurs trop attendrie,  
 Pourra-t-elle survivre aux jours infortunés  
 Qui sont près d'éclairer la fin de ma patrie?  
 Devoirs jadis sacrés, désormais superflus!  
 Défenseur de l'État, mon bras ne peut donc plus  
     Venger son nom, venger sa gloire,  
     En perpétuant la mémoire  
     De nos ennemis confondus!

Nos héros sont détruits, nos triomphes perdus;  
     Par le nombre, par la puissance  
     Accablés, à demi vaincus,  
     Nous perdons jusqu'à l'espérance  
 De relever jamais nos temples abattus.  
 Vous, de la liberté héros que je révère,  
 O mânes de Caton! ô mânes de Brutus!  
     Votre illustre exemple m'éclaire  
     Parmi l'erreur et les abus;  
     C'est votre flambeau funéraire  
 Qui m'instruit du chemin, peu connu du vulgaire,  
 Que nous avaient tracé vos antiques vertus.

\*\* Tes simples citoyens, Rome, en tes temps sublimes,  
     Étaient-ils donc plus magnanimes  
     Que, ce siècle, les plus grands rois?  
 Non, il s'en trouve encor qui, jaloux de ses droits,  
 Fermement résolu de vivre et mourir libre,  
 De lâches préjugés osant braver les lois,

\* Le texte primitif porte :

• De tant de malheurs attendrie, •

et à la marge se trouve le vers amélioré :

• De ses douleurs trop attendrie. •

\*\* VAR. Rome, tes citoyens, en tes siècles sublimes.

Étaient-ils donc plus magnanimes

Qu'aujourd'hui les plus grands rois?

Non, il s'en trouve encor qui, jaloux de ses droits,

Qui, voulant vivre et mourir libre,

De lâches préjugés osant braver les lois,

Imite les vertus du Tibre.

Imite les vertus du Tibre.

Ah! pour qui doit ramper, abattu sans espoir,

Sous le despotique pouvoir

De triumvirs ingrats, de monstres politiques,

Vivre devient un crime, et mourir un devoir.<sup>a</sup>

Le trépas, croyez-moi, n'a rien d'épouvantable;

Ce n'est point ce squelette au regard effroyable,

Ce spectre redouté des timides humains;

C'est un asile favorable,

Qui d'un naufrage inévitable

Sauva les plus grands des Romains.

J'écarte les romans et les pompeux fantômes

Qu'engendra de ses flancs la superstition,

Et pour approfondir la nature des hommes,

Pour connaître ce que nous sommes,

Je ne m'adresse point à la religion.

J'apprends de mon maître Épicure

Que du temps la cruelle injure

Dissout les êtres composés;

Que ce souffle, cette étincelle,

Ce feu vivifiant des corps organisés,

N'est point de nature immortelle.

Il naît avec le corps, croît avec les enfants,

Souffre de la douleur cruelle;

Il s'égare, il s'éclipse, il baisse avec les ans;

Sans doute il périra quand la nuit éternelle

Viendra nous effacer du nombre des vivants.

Je vois, quand l'âme est éclipsee,

Qu'il n'est plus hors des sens mémoire ni pensée,

Et que l'instant qui suit la mort

Se trouve en un parfait rapport

Avec le temps dont l'existence

A précédé notre naissance;

Et que, par un ancien accord,

Tout homme est obligé de rendre

Au sein divers des éléments

<sup>a</sup> Voyez t. XII, p. 213.

Ces principes moteurs, ces immortels agents  
 Que d'eux la nature sut prendre  
 Pour former la texture et l'accord de nos sens.  
 Tout disparaît enfin de ce songe bizarre;  
 Mégère, Tisiphone et le sombre Tartare,  
 La vérité détruit ces fantômes savants;  
     Lieux que la vengeance prépare,  
     Vous êtes vides d'habitants.  
 Ainsi donc, cher ami, d'avance je m'attends  
     Que ton esprit un peu profane  
 Ne prendra pas le ton des mystiques pédants  
     Dont la rigidité condamne  
 Les sentiments hardis, des leurs trop différents.  
     Je ne m'étonne point, d'Argens,  
     Que ta sagesse aime la vie;  
     Enfant des arts et d'Uranie,  
     Bercé par la douceur des chants  
     Des Grâces et de Polymnie,  
 Sybaritain heureux, abreuvé d'ambrosie,  
 Tes destins sont égaux, tes désirs sont contents.  
     Ainsi, sans crainte et sans envie,  
     Sans chagrin, noirceur ni tourments,  
     Ta tranquille philosophie  
     Trouve dans ses amusements,  
     Avec ta moitié tant chérie,  
     Sur le trône des agréments,  
     Couvert des ailes du génie,  
     Le paradis des fainéants.\*  
 Pour moi, que le torrent des grands événements  
     Entraîne en sa course orageuse,  
     Je suis l'impulsion fâcheuse  
     De ses rapides mouvements.

\* Entre ce vers et le suivant il s'en trouve deux dans le manuscrit :

D'Argens, dans tes sages penchants

Mon amitié te justifie.

Mais ces deux vers sont entre parenthèses, et on lit à côté le mot « rayé, » de la main du Roi.



Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,  
Trahi par des amis pervers,  
J'éprouve en ma douleur profonde  
Plus de maux dans cet univers  
Que, dans les fictions de la Fable féconde,  
N'en a jamais souffert Prométhée aux enfers.  
Ainsi, pour terminer mes peines,  
Comme ces malheureux, au fond de leurs cachots,  
Las d'un destin barbare, et trompant leurs bourreaux,  
D'un noble effort brisent leurs chaînes,  
Sans m'embarrasser des moyens,  
Je romps les funestes liens  
Dont la subtile et fine trame  
A ce corps rongé de chagrins  
Trop longtemps attacha mon âme.  
Adieu, d'Argens; dans ce tableau  
De mon trépas tu vois la cause.  
Au moins ne pense pas du néant du caveau  
Que j'aspire à l'apothéose.  
Tout ce que l'amitié en ces vers te propose,  
C'est qu'autant qu'ici-bas le céleste flambeau  
Éclairera tes jours tandis que je repose,  
Que, lorsque le printemps paraissant de nouveau  
De son sein abondant t'offre les fleurs écloses,  
Chaque fois d'un bouquet de myrtes et de roses  
Tu daignes parer mon tombeau.

---

## IV. (b)

ÉPITRE AU MARQUIS D'ARGENS.<sup>a</sup>FRAGMENT.<sup>b</sup>

---

Ami, le sort en est jeté;  
Las de plier dans l'infortune  
Sous le joug de l'adversité,  
J'accourcis le temps arrêté  
Que la nature notre mère  
A mes jours remplis de misère  
A daigné prodiguer par libéralité.  
D'un cœur assuré, d'un œil ferme,  
Je m'approche de l'heureux terme  
Qui va me garantir contre les coups du sort,  
Sans timidité, sans effort . . . .  
Adieu, grandeurs, adieu, chimères;  
De vos bluettes passagères  
Mes yeux ne sont plus éblouis.  
Si votre faux éclat de ma naissante aurore  
Fit trop imprudemment éclore

<sup>a</sup> Voyez t. XII, p. 50—56.

<sup>b</sup> Ce fragment est extrait de la *Vie privée du roi de Prusse, ou Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire, écrits par lui-même*. A Amsterdam, chez les héritiers de M.-M. Rey, MDCCLXXXIV, in-12, p. 102—106.

Des désirs indiscrets, longtemps évanouis,  
     Au sein de la philosophie,  
     École de la vérité,  
 Zénon me détrompa de la frivolité  
 Qui produit les erreurs du songe de la vie.  
     Adieu, divine volupté,  
 Adieu, plaisirs charmants qui flattez la mollesse,  
     Et dont la troupe enchanteresse  
 Par des liens de fleurs enchaîne la gaité . . . .  
 Mais que fais-je, grand Dieu! courbé sous la tristesse,  
 Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'allégresse?  
     Et sous les griffes du vautour,  
     Voit-on la tendre tourterelle  
     Et la plaintive Philomèle  
     Chanter ou respirer l'amour?  
 Depuis longtemps pour moi l'astre de la lumière  
 N'éclaira que des jours signalés par mes maux;  
 Depuis longtemps Morphée, avare de pavots,  
 N'en daigne plus jeter sur ma triste paupière.  
 Je disais ce matin, les yeux couverts de pleurs :  
     Le jour qui dans peu va renaître  
     M'annonce de nouveaux malheurs;  
 Je disais à la nuit : Tu vas bientôt paraître  
     Pour éterniser mes douleurs . . . .  
 Vous, de la liberté héros que je révère,  
 O mânes de Caton! ô mânes de Brutus!  
     Votre illustre exemple m'éclaire  
     Parmi l'erreur et les abus;  
     C'est votre flambeau funéraire  
 Qui m'instruit du chemin, peu connu du vulgaire,  
 Que nous avaient tracé vos antiques vertus . . . .  
 J'écarte les romans et les pompeux fantômes  
 Qu'engendra de ses flancs la superstition,  
 Et pour approfondir la nature des hommes,  
     Pour connaître ce que nous sommes,  
     Je ne m'adresse point à la religion.  
     J'apprends de mon maître Épicure

Que du temps la cruelle injure  
 Dissout les êtres composés;  
 Que ce souffle, cette étincelle,  
 Ce feu vivifiant des corps organisés,  
 N'est point de nature immortelle.  
 Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfants,  
 Souffre de la douleur cruelle;  
 Il s'égare, il s'éclipse, et baisse avec les ans;  
 Sans doute il périra quand la nuit éternelle  
 Viendra nous arracher du nombre des vivants . . . .  
 Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,  
 Trahi par des amis pervers,  
 Je souffre en ma douleur profonde  
 Plus de maux dans cet univers  
 Que, dans la fiction de la Fable féconde,  
 N'en a jamais souffert Prométhée aux enfers.  
 Ainsi, pour terminer mes peines,  
 Comme ces malheureux, au fond de leurs cachots,  
 Las d'un destin cruel, et trompant leurs bourreaux,  
 D'un noble effort brisent leurs chaînes,  
 Sans m'embarrasser des moyens,  
 Je romps mes funestes liens,  
 Dont la subtile et fine trame  
 A ce corps rongé de chagrins  
 Trop longtemps attacha mon âme.  
 Tu vois dans ce cruel tableau  
 De mon trépas la juste cause.  
 Au moins ne pense pas du néant du caveau  
 Que j'aspire à l'apothéose . . . .  
 Mais lorsque le printemps paraissant de nouveau  
 De son sein abondant t'offre des fleurs écloses,  
 Chaque fois d'un bouquet de myrtes et de roses  
 Souviens-toi d'orner mon tombeau.

---

---

---

V.

AU SIEUR GELLERT.\*

---

**L**e ciel, en dispensant ses dons,  
Ne les prodigue point d'une main libérale;  
Il nous refuse plus que nous ne recevons.  
Pour tout peuple à peu près sa faveur est égale,  
Les Français sont légers, les Anglais sont profonds;  
Et s'il dénie à l'un ce qu'il accorde à l'autre,  
L'amour-propre, en changeant en roses ses chardons,  
Au talent du voisin fait préférer le nôtre.  
Sparte possédait la valeur,  
Mars se plut d'y former de fameux capitaines;  
Tandis que la molle douceur  
Des arts et des talents respirait dans Athènes.  
De Sparte nos vaillants Germains  
Ont recueilli l'antique gloire :  
Combien de grands exploits ont place en leur histoire!  
Mais s'ils ont trouvé les chemins,  
A travers les périls, au temple de Mémoire,  
Les fleurs se fanent dans leurs mains,  
Dont ils couronnent la Victoire.  
C'est à toi, le cygne saxon,

\* Le Roi veut dire Gottsched. Voyez t. XII, p. 82, et ci-dessus, l'*Avertissement de l'Éditeur*.

164    APPENDICE. V. AU SIEUR GELLERT.

D'arracher ce talent à la nature avare,  
D'adoucir par tes soins d'une langue barbare  
    La dure âpreté de ses sons.  
Ajoute, par les chants que ta muse prépare,  
Aux lauriers des vainqueurs, dont le Germain se pare,  
    Les plus beaux lauriers d'Apollon.

---

---

## VI.

### ÉPITRE

#### A MA SOEUR DE BAIREUTH.\*

---

Chère sœur, de tout temps l'homme, peu raisonnable,  
Languit stupidement sous le joug de ses sens;  
Des foudres enflammés la crainte formidable  
Lui fit sur des autels allumer son encens.  
Tout objet merveilleux lui parut adorable,  
Sa peur créa des dieux de tous les éléments;  
On vit des bois exprès consacrés aux Furies,  
Sous le nom d'Amphitrite on adora les mers,  
L'éther devint Saturne, et tant d'idolâtries  
Durent leur origine aux terreurs des enfers.  
Ceux que l'ambition dévora de sa rage,  
Que leur force excitait à dompter leurs égaux,  
Brillants par leurs exploits, brillants par leur courage,  
A des peuples grossiers parurent des héros.  
Dès lors l'apothéose eut des routes aisées,  
Le ciel, tout étonné de ces cultes nouveaux,  
Fut peuplé de mortels, de plantes, d'animaux;  
Et si quelques vertus furent divinisées,  
Les vices à leur tour trouvèrent des dévots.  
Mais parmi tant de dieux que s'était forgés l'homme,

\* Voyez t. XII, p. 89—93.

Auxquels la folle erreur avait sacrifié,  
 On ne trouve, à Memphis, dans Athènes, dans Rome,  
 Aucun culte à l'honneur du dieu de l'amitié,  
 Seul être, s'il en fut, qui méritât des temples;  
 Tant le peuple ignorant, facile à s'égarer,  
 Confond ce qu'il doit craindre ou qu'il doit adorer.  
 Mais l'univers alors manquait de grands exemples;  
 Le fidèle Euryale expirant pour Nisus,  
 Thésée aux bords du Styx suivant Pirithoüs,  
 Ces beaux noms, ces héros, leurs fastes respectables,

Ne subsistaient que dans les fables.

Pour donner du lustre aux vertus,

Il faut des faits plus véritables

Et des exemples plus connus.

Vous, ma divine sœur, que j'honore et révère,  
 Dont mon orgueil séduit se vante d'être frère,  
 Si Delphes, si Colchos, dans leurs temps fortunés,  
 Avaient trouvé chez eux une vertu si rare,  
 Les temples, les saints lieux, de festons couronnés,  
 Les peuples empressés, à vos pieds prosternés,  
 La génisse expirant sous un glaive barbare,  
 Vous eussent confirmé l'hommage des mortels;

Et bientôt leur reconnaissance,

Des dons de l'amitié connaissant l'excellence,

Vous aurait sous son nom dédié des autels.

Qui sentit mieux que moi sa bénigne influence?

Dans mes jours fortunés ou dans ma décadence

Vous goûtiez mon bonheur, vous pleuriez mes revers.

Quoi! pourrais-je oublier cette amitié constante,

Sensible, secourable, et toujours agissante,

Qui me récompensait des maux que j'ai soufferts?

O vous, mon seul refuge! ô mon port, mon asile!

Votre voix étouffait ma douleur indocile,

Et, fort de vos vertus, je bravais l'univers.

A combien de dangers votre âme généreuse

S'exposa pour me secourir,

Moi, qui préférerais de périr



A l'image trop douloureuse  
 Des maux que je craignais que vous pouviez souffrir!  
 Ah! fut-il jamais un modèle  
 D'une tendresse plus fidèle  
 Que celui que vous nous donnez?  
 Si la vertu rend immortelle,  
 Les autels vous sont destinés.

Qu'un cœur pétri de boue ou qu'une âme commune,  
 Sans sentiments et sans honneur,  
 Place le souverain bonheur

Dans ces frivoles biens, jouets de la fortune;  
 Qu'en lâche il se livre à l'erreur  
 De l'intérêt qui l'importune :  
 Mais qui possède votre cœur,  
 Espoir sur lequel je me fonde,  
 Le trouve au-dessus, tendre sœur,  
 De tous les trésors de ce monde.

Ah! si tous ces mortels d'un faux éclat surpris,  
 Qui par de vains désirs empoisonnent leur vie,  
 D'un cœur fidèle et pur reconnaissent le prix,  
 A mes tristes grandeurs ne portant plus d'envie,  
 Quittant tous leurs projets, ils ne seraient jaloux  
 Que du bonheur que j'ai d'être chéri de vous.  
 Mais quel trouble soudain me coupe la parole?

Tandis qu'une image frivole  
 Me rappelle mes jours sereins,  
 Quand, pour adoucir mes chagrins,  
 Votre souvenir me console,  
 Des cris lugubres et perçants  
 Me font frémir d'horreur et me glacent les sens.  
 Mes yeux se couvrent de ténèbres;  
 Les Grâces, les Vertus, sous des voiles funèbres,  
 Par leurs plaintifs gémissements,  
 Méprisant leurs attraits et négligeant leurs charmes,  
 M'annoncent, en fondant en larmes,  
 Et vos dangers, et mes tourments.  
 La mort, l'affreuse mort menace votre vie;

Les dieux, jaloux de leurs bienfaits,  
 A mon bonheur portent envie,  
 Et le trépas, d'un bras impie,  
 S'apprête à déchirer, ô comble de forfaits!  
 Les vertueux liens de deux amis parfaits.  
 Non, jamais la nature avare  
 N'avait de ses arides mains  
 Prodigué de présent plus parfait ni plus rare  
 Qu'elle le fit, ma sœur, vous donnant aux humains.  
 Peut-être ce séjour, où l'audace et le crime  
 Ne cessent de se déborder,  
 Est indigne de posséder  
 Un mérite aussi rare, une âme aussi sublime.  
 Hélas! quand mon cœur révolté  
 Contre tant de méchanceté  
 Détestait les humains et leur scélératesse,  
 Alors, de vos vertus rappelant la splendeur,  
 Je pardonnais en leur faveur  
 A tous les vices de l'espèce.  
 O divine Amitié! dont l'aide et la douceur,  
 Secourable à mes maux, apaisa leur douleur,  
 Ne souffrez pas, mes dieux, qu'en vain je vous implore;  
 Arrachez au trépas une sœur que j'adore,  
 Agréez mon encens, mes larmes, mes soupirs.  
 Si votre culte fut l'objet de mes plaisirs,  
 Si jusqu'aux cieus ma voix de vous se fait entendre,  
 Exaucez les vœux d'un cœur tendre,  
 Et daignez accorder à mes ardents désirs  
 Le seul bien qu'à jamais de vous j'ose prétendre.  
 Conservez les précieux jours  
 De votre plus parfait ouvrage;  
 Qu'une santé brillante accompagne leur cours,  
 Et qu'un bonheur égal soit toujours leur partage.  
 Si l'inflexible sort qui nous donne la loi  
 Demande un sanglant sacrifice,  
 Mes dieux, implorez sa justice,  
 Que son choix rigoureux ne tombe que sur moi.

J'attends sans murmurer, victime obéissante,  
 Que l'inexorable trépas,  
 En consommant ses attentats,  
 Veuille émousser sur moi sa faux étincelante.  
 Mais si tant de faveurs que j'ose demander  
 Sur un faible mortel ne peuvent se répandre,  
 O mes dieux ! daignez accorder  
 Qu'on me voie et ma sœur un même jour descendre  
 Dans ces champs ombragés de myrte et de cyprès,  
 Séjour d'une éternelle paix,  
 Et qu'un même tombeau puisse enfermer ma cendre.

Cette *Épître* était accompagnée de la lettre suivante :

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

Daignez recevoir avec bonté les vers que je vous envoie; je suis si plein de vous, de vos dangers et de ma reconnaissance, qu'éveillé comme en rêve, qu'en prose comme en poésie, votre image règne également dans mon esprit, et fixe toutes mes pensées. Veuille le ciel exaucer les vœux que je lui adresse tous les jours pour votre convalescence. Cothenius <sup>a</sup> est en chemin; je le diviniserai, s'il sauve la personne du monde qui me tient le plus à cœur, que je respecte et vénère, et dont je suis jusqu'au moment que je rendrai mon corps aux éléments, <sup>b</sup>

MA TRÈS-CHÈRE SŒUR,

le très-fidèle et dévoué frère et serviteur,

FÉDERIC.

(Rodewiz) le 12 octobre 1758.

<sup>a</sup> Voyez ci-dessus, p. 28.

<sup>b</sup> Voyez l'*Épître au maréchal Keith* (t. X, p. 202), et le premier paragraphe du *Testament* (t. VI, p. 215), où Frédéric dit : « Je rends de bon gré mon corps aux éléments; » Voltaire dit de même, dans le second chapitre de son *Micro-mégas*, 1752 : « Quand il faut rendre son corps aux éléments, » etc.

La margrave étant morte le 14 octobre, et n'ayant plus reçu les deux pièces précédentes; le Roi les adressa à son beau-frère, le margrave de Baireuth, avec la lettre suivante :

MON CHER MARGRAVE,

Je vous renvoie cette malheureuse lettre qui n'a point été rendue; vous y verrez ce que je pense. Après cette affreuse perte, la vie m'est plus odieuse que jamais; et il n'y aura pour moi de moment heureux que celui qui me rejoindra à celle qui ne voit plus la lumière. Je suis avec toute l'amitié possible,

MON CHER MARGRAVE,

votre fidèle frère,

(Girisdorf) le 4 novembre 1758.

FEDERIC.

---

---

## VII.

### LETTRE A VOLTAIRE.\*

---

Grand merci de la tragédie de *Socrate*; elle devrait confondre le fanatisme absurde, vice dominant à présent en France, qui, ne pouvant exercer sa fureur ambitieuse sur des objets de politique, s'acharne sur les livres et sur les apôtres du bon sens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate  
Lisent en frémissant le drame de *Socrate*;  
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,  
De la raison humaine implacables bourreaux,  
En pâlisant de rage, en bouffissant leur rate,  
D'absurdes zélateurs vont soulever les flots.  
Si des Athéniens vous empruntez les dos  
Pour porter à ceux-ci quelque bon coup de patte,  
Les contre-coups sont tous sentis par vos bigots.

Déjà leur cabale est accrue  
Du concours imposant des Mélite nouveaux,  
Pédantesques tyrans, la honte des barreaux.  
On s'empresse, on opine, et la troupe incongrue,  
En vous épargnant la cigüe,  
Pour mieux honorer vos travaux,  
Élève des bûchers, entasse des fagots.  
Le brasier étincelle, et déjà part la flamme  
Qu'allume la main de l'*infâme*  
Pour consumer ce bel esprit,

\* Voyez t. XII, p. 111—115.

Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;  
 Mais au lieu de griller Voltaire,  
 Ils ne pourront rôtir que son malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant, tout pesé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là; et si vous vous plaignez que je vous mords, c'est à mon insu, ou du moins sans intention. Pensez, je vous prie, que je suis environné d'ennemis, pressé de toute part; l'on me pique, m'éclabousse; ici l'on m'insulte; enfin la patience succombe. L'instinct d'un sentiment trop vif l'emporte sur la voix de la raison, et la colère irritée s'enflamme. Je suis dans quelques moments

Comme un sanglier écumanant  
 Qui résiste et qui se défend  
 Contre les durs assauts d'une meute aguerrie.

On le poursuit avec furie;  
 Il attaque, il blesse, il pourfend,  
 Et donne à propos de sa dent  
 Des coups à la race ennemie,  
 Qui le suit de loin en jappant.  
 Trop irrité dans sa colère,  
 Il brave le fer inhumain,  
 Et, brouillant les objets qu'il trouve en son chemin,  
 Un innocent agneau lui paraît un Cerbère.

L'homme, ainsi que cet animal,  
 S'il souffre, irrité par le mal,  
 Livre à l'instinct des sens sa faible intelligence.

Sous le despotisme fatal  
 De la sanguinaire vengeance,  
 Souvent son aveugle fureur  
 Confond le crime et l'innocence.  
 Le sage, qui voit son erreur,  
 Le plaint, le déplore, et soupire;  
 Détournant ses pas sans rien dire,  
 Il fuit d'un malheureux l'esprit rempli d'aigreur.

Laissez-moi donc ronger mon frein tant que dure cette pénible campagne, et attendez qu'un ciel serein ait succédé à tant

d'obscurs nuages. Votre imagination brillante me promène à Vienne; vous m'introduisez au conseil de chasteté; mais sachez que l'expérience m'apprend ce que c'est de se frotter à de méchantes femmes.

Hélas! pensez-vous qu'à mon âge,  
Le corps en rut, l'esprit volage,  
L'on cherche, d'amour agité,  
De Vénus le doux badinage,  
Les plaisirs et la volupté?

Ce temps heureux, c'est bien dommage,  
Loin de moi s'est précipité,  
Et les eaux du fleuve Léthé  
En ont même effacé l'image.  
La tendre fleur du pucelage,  
Ni l'empire de la beauté,  
Sur un vieillard courbé, voûté,  
Ne gagnent qu'un faible avantage.  
Le conseil de la chasteté  
Devient par force mon partage;  
Contenance est nécessité;  
A cinquante ans on est trop sage.

Cependant, pour vous révéler  
Des maux que je devrais celer,  
Je souffre d'un cruel supplice :  
Trois grands mois passés, j'eus l'honneur  
De recevoir, pour mon malheur,  
D'une certaine impératrice  
Une brûlante chaude . . .  
Ces lauriers sont pour les amants  
Dont la folle ardeur de leurs flammes  
Mesure, par trop imprudents,  
Leur peu de force avec les femmes.

Je n'ai point eu, cette campagne-ci, de vision béatifique dans le goût de celle de Moïse.\* Les barbares Cosaques et Tartares, gens infâmes à considérer en tout sens, ont brûlé et ravagé des contrées, et commis des inhumanités atroces. Voilà

\* Exode 23, 20—33. Voyez t. XII, p. 113.

tout ce que j'ai vu d'eux. Ces tristes spectacles ne mettent pas de bonne humeur.

La Fortune inconstante et fière  
Ne traite pas ses courtisans  
Toujours d'une égale manière.

Ces fous nommés héros, et qui courent les champs,  
Couverts de sang et de poussière,  
Voltaire, n'ont pas tous les ans  
La faveur de voir le derrière  
De leurs ennemis insolents.

Pour les humilier, la quinteuse déesse  
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer.  
Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détresse,  
Les Russes ont pu s'y mirer;  
Cette glace pour eux n'a point été traîtresse,  
On les a vus, pleins d'allégresse,  
S'y pavaner et s'admirer;  
Voilà le sort de ma vieillesse.

Cependant cet homme béni  
Par l'antechrist siégeant à Rome,  
Ce Fabius, ce plaisant homme,  
Qui sur sa tête réunit  
De la vanité la plus folle  
Le brillant et frêle symbole,  
Commence à décamper de nuit.  
Je n'ose dire qu'il s'enfuit,  
Jusqu'ici la pudeur nous cache  
Cette attitude qui le fâche;  
Mais, comptez sur moi, nous verrons  
Dans peu ses culs dodus et ronds,  
Sans façon, sans tant de grimace,  
Lorsque, plus pressés, ils courront  
Sans honte nous montrer le revers de leur face.  
Alors un certain duc, s'illustrant à jamais,  
Sauvera l'empire français  
Sans capitaines, sans finance,  
Sans Amérique, sans prudence,



Jusqu'en ses fondements sapé par les Anglais;  
Couvrant tous ces objets d'un voile de prudence,  
Et lâchant quelques mots remplis de complaisance,  
Au genre humain rendra la paix.  
Et moi, quittant l'harnais, et le casque, et l'épée,  
De trop de sang humain trempée,  
Je partirai soudain d'ici;  
J'irai, consolant ma vieillesse  
Par l'étude de la sagesse,  
M'ensevelir à Sans-Souci.

Ce lieu me vaut les Délices.\* Par illusion je croirai vivre hors le grand monde, et quelquefois j'y serai solitaire. Jouissez de votre ermitage. Ne troublez pas les cendres de ceux qui reposent au tombeau; que la mort au moins mette fin à vos injustes haines. Pensez que les rois, après s'être longtemps battus, font enfin la paix; ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous seriez capable, comme Orphée, de descendre aux enfers, non pas pour fléchir Pluton, non pas pour ramener la belle Émilie, mais pour poursuivre dans ce séjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop persécuté dans ce monde. Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-la à votre réputation. Que le plus grand génie de la France soit aussi l'homme le plus généreux de sa nation. La vertu, votre devoir, vous parlent par ma bouche; n'y soyez pas insensible, et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de force dans vos ouvrages. Nous touchons à la fin de notre campagne; elle sera bonne, et je vous écrirai, dans une huitaine de jours, de Dresde, avec plus de tranquillité et de suite qu'à présent. Adieu, négociez, travaillez, jouissez, écrivez en paix, et que le dieu des philosophes, en vous inspirant des sentiments plus doux, vous conserve comme le plus bel organe de la raison et de la vérité.

FEDERIC.

\* Nom d'une terre que Voltaire possédait près du lac de Genève, et où il alla demeurer au mois de mars 1755.

---

## VIII.

## ÉPITRE A D'ALEMBERT, \*

SUR CE QU'ON AVAIT DÉFENDU L'ENCYCLOPÉDIE ET  
BRULÉ SES OUVRAGES EN FRANCE.

---

Un sénat de Midas en étole, en soutane,  
Du mensonge stupide organe,  
A, nous dit-on, proscriit vos immortels écrits;  
Son imbécillité condamne  
Au feu messieurs les beaux esprits :  
La superstition, l'erreur et l'ignorance  
Sont-ils de la raison les juges à Paris?  
Avec quelle fureur, avec quelle impudence  
Ces prêtres de Baal, que l'enfer a vomis,  
Étouffant le bon sens, poignardant la science,  
Ont sur l'art de penser, à leur arrêt soumis,  
Exercé les horreurs de la Saint-Barthélemy!  
Barbares Visigoths, qu'osez-vous entreprendre?  
Opprobre de nos jours, votre férocité  
Vous empêche donc de comprendre  
Que, malgré les complots de votre iniquité,  
La raison et la vérité

\* Voyez t. XII, p. 129—131.

Sont comme le phénix, qui renaît de sa cendre!  
Malgré tant de brouillards qu'exhalaient les erreurs  
De vos conciles et synodes,  
Galilée eut raison, et vos inquisiteurs  
N'ont pu, joints à tous vos docteurs,  
Anéantir les antipodes.  
Mais qui vous rend persécuteurs?  
Pourquoi votre rage insensée  
Paraît-elle émue, offensée  
De ce que de profonds auteurs,  
Fidèles au bon sens, nous peignent leur pensée?  
O comble de forfaits! ô siècle! ô temps! ô mœurs!  
Je laisse en paix le tas de vos songes trompeurs,  
Du faux merveilleux la tissure apocryphe;  
Le crime vous décèle, indignes imposteurs :  
Le vicaire du ciel, votre premier pontife,  
Protège des conspirateurs,  
Des prêtres furieux dont les complots perfides  
Armaient contre leur roi des sujets parricides;  
Le Portugal l'atteste, et l'Europe en frémit,  
Le sage dans son cœur en silence en gémit,  
Et Rome en ce siècle servile  
Devient le repaire et l'asile  
Du crime, qui s'y raffermir.  
Un ordre qui d'Ignace a reçu sa doctrine,  
Qui nourrit dans son sein le meurtre et la ruine,  
Aux mœurs, aux lois, à rien astreint,  
Que tout roi hait, déteste ou craint,  
Qui porte en tous les lieux une guerre intestine,  
En bravant le pouvoir, fièrement se soutient,  
Quoiqu'il ait mérité cent fois qu'on l'extermine.  
Osez-vous, féroces chrétiens  
Qui jusqu'au sanctuaire, au milieu de vos temples,  
D'attentats aux humains fournîtes les exemples,  
Calomnier encor les vertus des païens?  
Si vous les accusez de crimes,

Furent-ils comme vous barbares et cruels?  
Songez au nombre de victimes  
Dont l'inquisition a rougi les autels  
D'un Dieu qui des âmes sublimes  
Exigeait des vertus, non le sang des mortels.  
On dirait, en voyant vos bûchers solennels,  
Que vous osez offrir vos offrandes fatales  
A des déités infernales.  
Ah! jusqu'à quand les nations  
Souffriront-elles ces scandales  
Et l'abus des religions?  
Voilà, voilà pourquoi ces monstres à tonsure,  
Ces charlatans de l'imposture,  
Ces indignes vengeurs des intérêts du ciel,  
Pleins d'animosité, de fureur et d'envie,  
Ont déclaré la guerre à la philosophie;  
Voilà pourquoi ces flots d'amertume et de fiel  
Sont répandus sur votre vie.  
Le ciel sert de prétexte à leur méchanceté;  
Ces fourbes, en tremblant dans leur obscurité,  
 Craignent que la raison, de sa vive lumière,  
N'éclaire de trop près leur infâme carrière,  
Et décèle la vérité.  
Laissez ramper dans la poussière  
Ces fléaux de l'humanité;  
Qu'ils mêlent l'injure au bréviaire,  
Qu'ils confondent l'orgueil avec l'humilité;  
De leur croassement la clameur passagère,  
O sage d'Alembert! pour votre esprit austère  
N'est qu'un son frivole, un vain bruit,  
Qui se dissipe et qui s'enfuit.  
Amant des vérités sublimes, éternelles,  
Sans vous embarrasser de leurs lâches querelles,  
Au haut du firmament à vos calculs soumis,  
En méprisant vos ennemis,  
Continuez en paix, loin des cris des rebelles,

## VIII. ÉPITRE A D'ALEMBERT.

179

Vos découvertes immortelles ;  
Tandis que leur audace excite les enfers,  
Et qu'à son tribunal l'idiot vous assigne,  
Par un sort plus noble et plus digne,  
Vous éclairerez l'univers.

---

## IX.

ÉPITRE.

---

Enfin, le triste hiver précipite ses pas,  
Il fuit, enveloppé de ses sombres frimas;  
Le soleil reparait au sommet des montagnes,  
Ses rayons renaissants ont fondu les glaçons,  
Les torrents argentins tombent dans les vallons,  
Et coulent humecter les arides campagnes.  
Dans les antres du Nord les fougueux aquilons,  
Les autans et Borée ont cherché leur asile;  
L'approche du printemps, le souffle des zéphyrs  
Rend le sein de la terre abondant et fertile,  
Et ramène aux mortels la saison des plaisirs;  
Et la nature décrépité,  
Que l'hiver a pendant cinq mois  
Engourdi sous ses froides lois,  
Du sommeil du tombeau triomphe et ressuscite,  
Ainsi que le ver chrysalide  
Ressort de son cocon plus brillant qu'autrefois.  
La jeune, la charmante Flore,  
Dans ces jours doux, clairs et sereins,  
Incessamment va faire éclore  
Ses fleurs, l'ornement des jardins.  
L'air rempli de parfums, la chaleur, tout conspire,

\* Voyez t. XII, p. 150—152.

Pendant ces beaux jours revenus,  
Pour étendre le doux empire  
Que sur tout être qui respire  
Exerce l'aimable Vénus.

Déjà son nouveau charme inspire  
L'amour qu'en gazouillant expriment les oiseaux ;  
Elle échauffe l'instinct des habitants des eaux ;  
Par elle le berger pour sa Phyllis soupire,  
Tandis qu'un même amour enflamme ses troupeaux ;  
Reine de la nature, elle amollit et touche

Le cœur sanguinaire et farouche  
Des tigres, des lions, des cruels léopards ;  
Les accents de sa belle bouche  
Désarmèrent jusqu'au dieu Mars.

Tandis que toute la nature  
S'abandonne à l'instinct d'une volupté pure,  
Quand les feux de l'amour viennent tout ranimer,  
Quand l'air ne retentit que du tendre murmure

Des amants qui sous la verdure  
Chantent le doux charme d'aimer,  
Hélas ! par une loi trop dure,

Un austère devoir nous force à nous exclure  
Des plaisirs enchanteurs que je viens de nommer,  
Et l'honneur et la gloire altière

Nous entraînent dans la carrière  
Où l'implacable Mars au regard inhumain,  
Parmi des tourbillons de flamme et de poussière,  
Fait dans des flots de sang rouler son char d'airain.  
Là, sans cesse occupés par des exploits rapides,  
Au lieu des tendres yeux de Glycère ou d'Iris,

Nous verrons ceux des Euménides ;  
Au lieu de doux concerts nous entendrons leurs cris,  
Parmi le meurtre et les débris,  
Encourager aux parricides  
Ces guerriers de la gloire épris,  
Et nos défenseurs intrépides.

Lorsque tout l'univers ne paraît aspirer

Qu'au noble emploi de réparer  
L'affreux dépeuplement, la mémorable perte  
Que l'espèce humaine a soufferte,  
Que la nature enfin ne paraît s'occuper  
Que du plaisir de reproduire,  
Notre sort ennemi nous condamne à détruire  
Ces restes de guerriers qui purent échapper  
A la faux du trépas, toujours prête à frapper.  
Fatal aveuglement, malheureuse folie,  
Qu'à l'héroïsme l'homme allie,  
Et qui semble le pervertir!  
Dans sa profusion, la nature féconde  
Aux mortels n'a pu départir  
Qu'un moyen pour entrer au monde;  
Il en est cent pour en sortir.  
Loin de diminuer le nombre  
De ces chemins semés de douleurs et de maux  
Qui mènent à l'empire sombre,  
Nous en inventons de nouveaux.  
Ah! quelle fureur nous enivre,  
Pour immoler à Mars nos plus tendres désirs!  
Qu'il en coûte, ô gloire, à te suivre!  
Nous avons deux moments à vivre,  
Qu'il en soit un pour les plaisirs.

---



---

---

X.

ÉPITRE

AU MARQUIS D'ARGENS,<sup>a</sup>

COMME LES RUSSES ET AUTRICHIENS BLOQUAIENT  
LE CAMP DU ROL

---

Au camp de Bunzelwitz. <sup>b</sup>

Du philosophe des marquis,  
Du Provençal le plus fidèle,  
Il ne m'est, d'un grand mois, transcrit  
Billet, écriture ou nouvelle.  
Ce n'est plus lui que je querelle,  
Mais ce vil amas de brigands,  
De barbares qui tous les ans  
Viennent, au milieu de l'automne,  
Des riches faveurs de Pomone  
Dépouiller nos fertiles champs.

Ainsi qu'un ténébreux nuage  
Qui renferme en ses flancs affreux  
Les éclairs, la grêle et l'orage,  
Devancé du bruyant ravage  
Des aquilons impétueux,  
Cet infâme essaim de barbares,

<sup>a</sup> Voyez t. XII, p. 162—167.

<sup>b</sup> Voyez t. V, p. 123.

De nos troupeaux, de nos trésors  
 Pillards et ravisseurs avarés,  
 Ont inondé ces tristes bords,  
 Précédés par les nombreux corps  
 Des Cosaques et des Tartares;  
 L'horreur des dévastations,  
 Le désespoir et la ruine,  
 Les misères et la famine  
 Accompagnent leurs bataillons.

Bientôt leur vaste multitude,  
 Jointe au corps du brutal Loudon,  
 Nous entoure avec promptitude,  
 Et nous enferme d'un cordon.  
 Ce Buturlin, ce sacrilège,  
 Environné d'Autrichiens,  
 Dit : « Allons donc, que l'on assiège  
 • Ces redoutables Prussiens;  
 • Ils sont tombés dans notre piège;  
 • Vive l'esprit des Russiens! »

Mais le dieu de l'intelligence,  
 Qui n'entre point dans les conseils  
 Des Midas et de leurs pareils,  
 Leur envoie dans son absence  
 La Folie avec ses grelots,  
 Digne d'endoctriner des sots.

Chez nous, l'active vigilance,  
 L'honneur et la persévérance,  
 Tous les matins, au trait vermeil  
 Que dardait la naissante Aurore,  
 De nos yeux tout prêts à se clore  
 Chassait les pavots du sommeil;  
 Et Mars, qui, selon sa coutume,  
 Se rit d'un catarrhe ou d'un rhume  
 Gagné dans ses champs périlleux,  
 Au lieu de la douillette plume,  
 Nous fournit des lits plus pompeux  
 Que n'ont les courtisans oiseux

Qui, des voluptés de Versailles,  
En étourdis, de nos batailles  
Se font les juges sourcilleux.

Une colline en batterie,  
Monument de notre industrie,  
Fut le magnifique palais  
Où des javelles que sans frais  
Amassait une main guerrière,  
Sans raffinement, sans apprêts,  
Nous servaient de douce litière;  
La terre portait notre faix,  
Et des cieux l'immense carrière  
A nos beaux lits formait le dais.

Là, quinze jours, et plus encore,  
Nous vîmes la naissante Aurore,  
A sa toilette le matin,  
Se parer, d'un air enfantin,  
Et de rubis, et d'émeraudes,  
Scrupuleuse à suivre les modes  
Dont Paris inonde Berlin;  
Et tous les soirs, au crépuscule,  
Tant que dura la canicule,  
On nous vit, sans nous relâcher,  
Assister au petit coucher  
De Phébus, qui près d'Amphitrite,  
La nuit, va rendre sa visite.

Enfin, marquis, par le hasard,  
Ou bien quel qu'en soit le principe,  
Des barbares l'épais brouillard  
En moins d'un clin d'œil se dissipe.  
Où sont ces brigands qu'ont vomis  
Les bords glacés du Tanaïs,  
Les marais empestés du Phase,  
Ou les cavernes du Caucase?  
Je n'aperçois plus d'ennemis.

Les voyez-vous qui sans scrupule  
S'en vont fuyant vers la Vistule,

Pour cacher la honte et l'affront  
 Dont on a fait rougir leur front?  
 Qu'ils retournent dans leur repaire,  
 Chez les farouches animaux,  
 Et qu'ils déchargent leur colère  
 Sur cette engeance sanguinaire  
 D'ours et de tigres, leurs égaux.

Pour Loudon, ce vaillant Achille,  
 Ce Loudon, auquel le concile  
 Et le pape auraient accordé  
 L'épée et la toque bénite  
 Dont on décora le mérite  
 De Daun, à présent brocardé,  
 Loudon et sa troupe dorée,  
 Et ses soldats et ses archers,  
 Se sont une belle soirée  
 Blottis derrière des rochers  
 Où nous n'irons pas les chercher.

Tels sont les gestes véridiques  
 Et tous les exploits héroïques  
 Qu'ont vus les champs silésiens  
 Des Russes et des Prussiens.

Mais tandis que ma muse accorte  
 Très-succinctement vous rapporte  
 Les prouesses de nos soldats,  
 Subitement devant ma porte  
 Arrive, avec un grand fracas,  
 Cette bavarde à l'aile prompte  
 Qui toujours parle, et nous raconte  
 Ce qu'elle sait ou ne sait pas,  
 Et qui divulgue sur ses pas  
 La gloire tout comme la honte  
 Des belles et des potentats.

Cette rapide renommée,  
 Dont l'homme le plus éventé  
 Et le sage avec gravité  
 Convoient si fort la fumée,

Nous apprend par des bruits confus  
Que Daun et Broglie sont battus.

D'abord je me peins en idée,  
Couvert de lauriers et de sang,  
Haussé d'une demi-coudée,  
Notre superbe Ferdinand;  
Puis je me représente en Saxe  
Monseigneur le prince Henri,  
Qui se pavane sur son axe,  
Appuyé sur son favori.

C'est ainsi que le ciel se joue  
De ce que l'homme croit prévoir;  
Ce plan où se fondait l'espoir  
De l'alliance, qui l'avoue,  
Et que Loudon sans insister  
Sur nous devait exécuter,  
Ce plan dans un clin d'œil échoue.

Ceci rappelle à mes esprits  
Le conte dont je fus nourri,  
Dans ma jeunesse errante et vaine,  
Du fameux mont de La Fontaine,  
Qui, parmi le bruit et les cris,  
Et du travail d'enfant en peine,  
N'accoucha que d'une souris.

---

#### GAZETTE MILITAIRE.

---

Dans ce moment, de grand matin,  
Nous apprenons par le Sarmate  
Qu'un de nos braves, nommé Plate,  
Vient, secondé par le destin,  
De donner un bon coup de patte  
Au Moscovite Buturlin,

Dont il a pris le magasin  
 Et deux mille ours à Kobylin.  
 Mais, ce qui passe la croyance,  
 Et fâche la russe Excellence,  
 Ce sont cinq mille chariots,  
 Chacun trainé de deux chevaux,  
 Les fruits perdus de ses rapines;  
 Enfin, pour comble à tant de maux,  
 Sept obusiers ou coulevrines.

De plus encore, on nous apprend  
 Qu'une cité très-bien munie,  
 Capitale de Posnanie,  
 Par un bonheur tout aussi grand,  
 Signale le bras triomphant  
 Du vainqueur du peuple oursoman.  
 Neuf bataillons portent nos chaînes,  
 Et ce Buturlin, si rétif  
 A dévaster nos belles plaines,  
 Chez le Sarmate, en fugitif,  
 Se cache pour pleurer ses peines.

Ainsi, bonnes gens de Berlin,  
 Ne craignez plus pour cet automne  
 Les maux que vous ferait Bellone  
 Sous le masque de Buturlin.  
 On vient de vous tirer l'épine  
 Qui commençait à picoter,  
 Et, secourus de la famine,  
 Jusqu'aux ours, tout se peut dompter.

Ah! puissent-ils dans la mer Noire,  
 D'une pirouette ou d'un saut,  
 La tête en bas, le cul en haut,  
 S'abîmer, eux et leur mémoire!

---

---

## XI.

### ÉPITRE

### SUR LA MÉCHANCETÉ DES HOMMES.\*

#### FRAGMENT.

---

Je pensais autrefois, encor jeune et novice,  
Étranger dans le monde, étranger dans le vice,  
Que l'homme est le meilleur de tous les animaux.  
Il est bon, me disais-je, il a peu de défauts,  
Il n'est point furieux, cruel, ingrat ou traître.  
Je le prenais enfin pour ce qu'il devait être,  
Et dans le fond du cœur j'étais bien convaincu  
Qu'on rencontrait partout l'honneur et la vertu.

Cette charmante erreur, fille de l'ignorance,  
Se dissipa trop tôt; dans peu, l'expérience,  
Dans le tumulte affreux où je me vis jeté,  
Fit briller à mes yeux la triste vérité.  
Je cherchais des vertus, et je trouvais des crimes;  
Que de tours odieux! que d'infâmes maximes!  
Fripons, fourbes, trompeurs, fous, perfides, ingrats,  
La foule d'envieux environna mes pas,  
Et mon âme, confuse, interdite, éperdue,  
Croyait à peine encor tout ce qu'elle avait vu.  
Je confessais enfin, frappé de tant de maux,

\* Voyez t. XII, p. 173—180.

Que, malgré sa raison, de tous les animaux  
 L'homme est le plus cruel, le plus dur et féroce.  
 Non, l'animal n'a point ce caractère atroce,  
 Et, bien loin de porter un cœur dissimulé,  
 Son courroux, s'il s'ombrage, est bientôt exhalé;  
 Mais l'homme étant vengé conserve encor sa haine.

Qui dirait, en voyant cette espèce inhumaine,  
 Perverse et tant encline à la méchanceté,  
 Séduite par l'exemple et par l'impunité,  
 Qu'on y pût rencontrer de ces âmes divines  
 Qui sans doute du ciel tirent leurs origines,  
 Des cœurs tendres et doux, justes et bienfaisants,  
 Amis de l'innocence, ennemis des méchants?  
 Mais d'un présent si beau, si précieux, si rare,  
 La main de la nature en tout temps fut avare.  
 Les dieux auraient-ils donc fait d'une même main  
 Cet ange que j'honore et ce monstre inhumain?  
 Je m'arrête, interdit, au bord de cet abîme,  
 Où se perd en sondant l'esprit le plus sublime;  
 Il me suffit d'apprendre, hélas! en gémissant,  
 Combien le cœur humain est perfide et méchant.  
 Renversons ses autels, combattons l'amour-propre,  
 Voyons l'homme placé sur un plus grand théâtre :  
 C'est de là que des grands les folles passions  
 Éclatent en public aux yeux des nations.

Le bonheur qui jadis accompagna ma vie  
 Excita contre moi la fureur et l'envie  
 De rois ambitieux dont les sanglants complots  
 De l'Europe irritée ont soulevé les flots;  
 Les désirs effrénés de leur fougueuse ivresse  
 Prétendent par la force opprimer la faiblesse,  
 Et dans l'ardente soif qu'ils ont de dominer,  
 Il n'est rien de sacré qu'ils n'osent profaner.  
 Dans ces jours de douleur, de désordre et de trouble,  
 De dangers renaissants que leur longueur redouble,  
 Le destin qui me guide a semé mes chemins  
 D'abîmes entr'ouverts sous mes pas incertains;



## XI. ÉPÎTRE SUR LA MÉCHANCETÉ DES HOMMES. 191

De cent peuples ligués l'effort me persécute,  
Tout semble préparer leur triomphe et ma chute.  
Ces implacables rois, aux forfaits endurcis,  
De la nature en eux ont étouffé les cris;  
Un lustre entier, témoin de leur féroce rage,  
A vu renouveler leur crime et mon outrage,  
Et, malgré leurs assauts, mon bras faible et tremblant  
Soutenir sans secours ce trône chancelant,  
En épuisant l'art même, afin de m'y défendre.  
S'il y a de la grandeur à savoir en descendre,  
Il y a de la bassesse à s'en laisser chasser.

Tandis que je me sens si vivement presser,  
Le seul peuple en Europe auquel la foi nous lie,  
Rempli de ses succès, nous plaint et nous oublie.  
Ces nœuds sacrés, formés entre les nations,  
De l'amitié des rois douces illusions,  
Nés de la politique et de la conjoncture,  
Sont chargés du limon de cette source impure.  
L'intérêt à l'honneur ne peut s'associer;  
Négliger un ami, c'est le sacrifier,  
Car c'est dans le besoin qu'il faut de l'assistance.

Vous découvrez partout, dans ce temps de souffrance,  
De ces amis de nom que la peur a glacés,  
Faibles consolateurs de nos malheurs passés,  
Qui, d'avance élevant un pompeux cénotaphe,  
L'érigent pour laisser au monde consterné  
Un léger souvenir d'un peuple exterminé.  
Nous n'en souffrons pas moins; pour guérir nos atteintes,  
Il faut de vrais secours, non de vaines plaintes,  
Une assistance mâle, un vigoureux soutien  
Qui partage avec nous et le mal, et le bien.

Vous nommez-vous amis, vous que la crainte arrête,  
Qui, tranquilles, du port contemplez la tempête,  
Qui, sans tendre la main à ceux qui vont périr,  
Par les flots courroucés les laissez engloutir?  
A la compassion toujours inaccessibles,  
Vous renfermez en vous des âmes insensibles.

Le nom de l'amitié, pour moi saint et sacré,  
Ne doit point décorer qui l'a déshonoré;  
Mais tous ces grands, nourris dans un pouvoir suprême,  
Réservent leur amour et leurs soins pour eux-mêmes;  
Le ciel semble avoir fait à chaque souverain  
Des entrailles de fer, avec un cœur d'airain.

Qu'ils apprennent au moins, ou qu'un d'entre eux m'explique  
Quel principe inconnu règle leur politique,  
Et comment de sang-froid ils ont pu regarder  
Ce torrent orageux qui va tout inonder,  
Dévaster les États, en effacer la trace,  
Qui, même voisin d'eux, d'assez près les menace  
D'un sort non moins funeste et plus injurieux.

Ce n'était pas ainsi que pensaient leurs aïeux,  
Pourquoi, lorsque autrefois l'Autriche avec la France  
Disputaient pour ravir une dépouille immense  
Des champs ibériens avec des héritiers,  
A peine remplissaient les camps de leurs guerriers,  
Que l'Europe agitée, émue à ces alarmes,  
Par des efforts soudains parut d'abord en armes,  
Mesura ses secours, et par un juste choix  
Rétablit l'équilibre et protégea les rois.  
Si de ses libertés elle prit la défense,  
Si sa main put alors redresser la balance  
Qu'un souverain puissant fait pencher à son gré,  
Le mal ne parut pas autant désespéré  
Que le danger présent dont l'aspect la menace.

Que de rois conjurés, que d'orgueil, que d'audace!  
Ce fier quadromvirat, ardent à m'opprimer,  
Que la haine fomenta et semble envenimer,  
Si je succombe un jour, prêt à tout entreprendre,  
Sans rencontrer de rois qui puissent se défendre,  
D'un fantôme de guerre arborant les apprêts,  
Gouvernera l'Europe en dictant ses arrêts.  
Voilà dans l'avenir ce que tout œil peut lire;  
L'exemple du passé suffit pour nous instruire.  
Peuples trop amoureux de votre oisiveté,

**XI. ÉPITRE SUR LA MÉCHANCETÉ DES HOMMES. 193**

Abreuvés des poisons de la sécurité,  
De votre inaction goûtez longtemps les charmes,  
Laissez couler le sang et répandre des larmes  
A ceux qui, succombant, ont au moins combattu;  
Et puisque dans l'Europe il n'est plus de vertu,  
Puisque dans mes revers en vain je vous implore,  
Tournons donc nos regards vers les lieux d'où l'aurore,  
Répandant, les matins, ses rayons bienfaisants,  
Rend la force et la vie à tous les éléments.

.....



## XII.

AU MARQUIS D'ARGENS<sup>a</sup>SUR SON JOUR DE NAISSANCE.

---

Dans ce grand jour est né le fameux Jean-Baptiste,  
Non pas ce triste fou dont nous parle l'Hébreu,  
Qu'à travers les déserts on suivait à la piste,  
Mais le marquis d'Argens, cet esprit si fameux,  
Qui ne baptise point au nom d'un triple Dieu :  
A peine en croit-il un, qu'il sert en bon déiste.  
Loin que dans les déserts ce sage se consume,  
Ce philosophe gît dans un bon lit de plume;  
Sa douce quiétude, évitant les travaux,  
S'endort tranquillement dans les bras du repos.  
Son front dans les combats s'était chargé du casque,  
Il emprunta d'un juif et le style, et le masque,  
Donnant à l'univers des chefs-d'œuvre nouveaux.  
Puisse le ciel bénir ses paisibles pavots!  
Sans qu'il mange jamais ni miel, ni sauterelles,  
Puisse-t-il parvenir aux ans des Fontenelles!

Par son très-humble serviteur et poëte de sa cour,

FR.

<sup>a</sup> Voyez ci-dessus, p. 40.

---

---

## XIII.

# VARIANTES

### DE CINQ MORCEAUX DES POÉSIES POSTHUMES.

---

#### I.

Variantes du manuscrit de l'*Ode au prince Ferdinand*  
sur la retraite des Français en 1758.

(Tome XII, p. 8—14.)

Page 8, lignes 6, 7 et 8 :

Les plaines, de morts jonchées,  
Couvrent les champs du vainqueur,  
Et ce consulaire illustre, . . .

Page 9, ligne 1 :

Tels ces brigands de la Seine . . .

Page 9, ligne 6 :

Confiants sur leur grand nombre, . . .

Page 9, lignes 11 et 12 :

Autant que leur insolence  
Ne trouva . . .

Page 9, ligne 15 du bas :

Convient seule à ces héros.

Page 11, ligne 11 :

Si l'ennemi manque d'audace, . . .

Page 11, ligne 10 du bas :

Mais ils n'ont d'autre barrière...

Page 11, ligne 7 du bas :

Le cours toujours triomphant,...

Page 12, ligne 13 :

O nation folle et vaine!...

Page 12, ligne 8 du bas :

Que lâche dans les combats.

## II.

Variantes puisées dans le manuscrit de la poésie intitulée *Le Stoïcien*.

(Tome XII, p. 181—189.)

Page 181, ligne 2 :

De vous-même et des dieux ennemis implacables,...

Page 182, lignes 4 et 5 :

Le vers «Sacrifiez-lui...» précède le vers «Elle doit...»

Page 182, lignes 7 et 8 du bas :

Votre goût offensé hait l'absinthe amère;

N'en grondez pas, son suc n'en est point radouci.

Page 182, ligne 2 du bas :

Mais votre emportement est prêt à l'imiter.

Page 183, ligne 14 du bas :

Et voir tout l'univers de tes hauts faits frappé,...

Page 183, ligne 4 du bas :

Lorsqu'un jour le trépas, en étendant ses ailes,...

Page 184, ligne 13 :

Leur exemple suffit, leur sort doit nous instruire...

Page 185, ligne 5 du bas :

Les grands et les États ont leur borne prescrite.

### XIII. VARIANTES DE CINQ MORCEAUX. 197

Page 185, lignes 1 et 2 du bas, et page 186, ligne 1 :

J'ai vu George, et Auguste, et ce czar, prince atroce,  
Cruel législateur d'un peuple encor féroce;  
Tous formaient des projets vastes et superflus.

Page 186, ligne 11 :

Les Persans et les Grecs, et Rome après Carthage. . .

Page 186, ligne 17 :

Tremblants pour l'avenir et frémissant du mal, . . .

Page 186, ligne 7 du bas :

Respecte ni vertu, ni pouvoir, ni naissance, . . .

Page 186, ligne 1 du bas :

Si ce n'est pour braver notre infélicité?

Page 189, ligne 4 :

N'attirons point sur nous les flèches du tonnerre.

---

### III.

Variantes du manuscrit de l'*Épître au comte Hoditz,*  
*sur Rosswalde.*

(Ci-dessus, p. 69—73.)

Page 70, ligne 6 du bas :

Tandis qu'en promenant on examine, on cause, . . .

Page 71, ligne 3 :

Ces dieux, n'existant plus qu'au code poétique, . . .

Page 72, ligne 17 du bas :

Et remplissent les cieux des feux qu'elles dispensent, . . .

Page 73, ligne 2 :

S'attendent au mouchoir; chacune a raison.

---

## IV.

Variantes du manuscrit de l'*Épître au baron de Pöllnitz*.

(Ci-dessus, p. 110—113.)

Page 110, ligne 2 :

Au point d'entrer dans la fatale barque, . . .

Page 110, ligne 14 :

Qu'il méprisa l'or et les vils métaux, . . .

Page 112, ligne 19 :

Des biens que vous a laissés la fortune.

## V.

Variantes du manuscrit de l'*Épître à mademoiselle de Knesebeck*.

(Ci-dessus, p. 114—119.)

Page 114, dans le titre :

Sur le saut qu'elle a fait du carrosse . . .

Page 114, ligne 1 du bas :

A bien chanter ces exploits étonnants.

Page 115, ligne 5 :

Et d'Apollon veuille empoigner la lyre.

Page 118, lignes 3 et 4 :

Sa valeur a surmonté les dangers,  
Sans emprunter des secours étrangers.

Page 118, ligne 6 du bas :

Leur trompette en mes mains est un sifflet.

Page 119, ligne 8 :

Tant de mérite et plus qu'en a vanté . . .



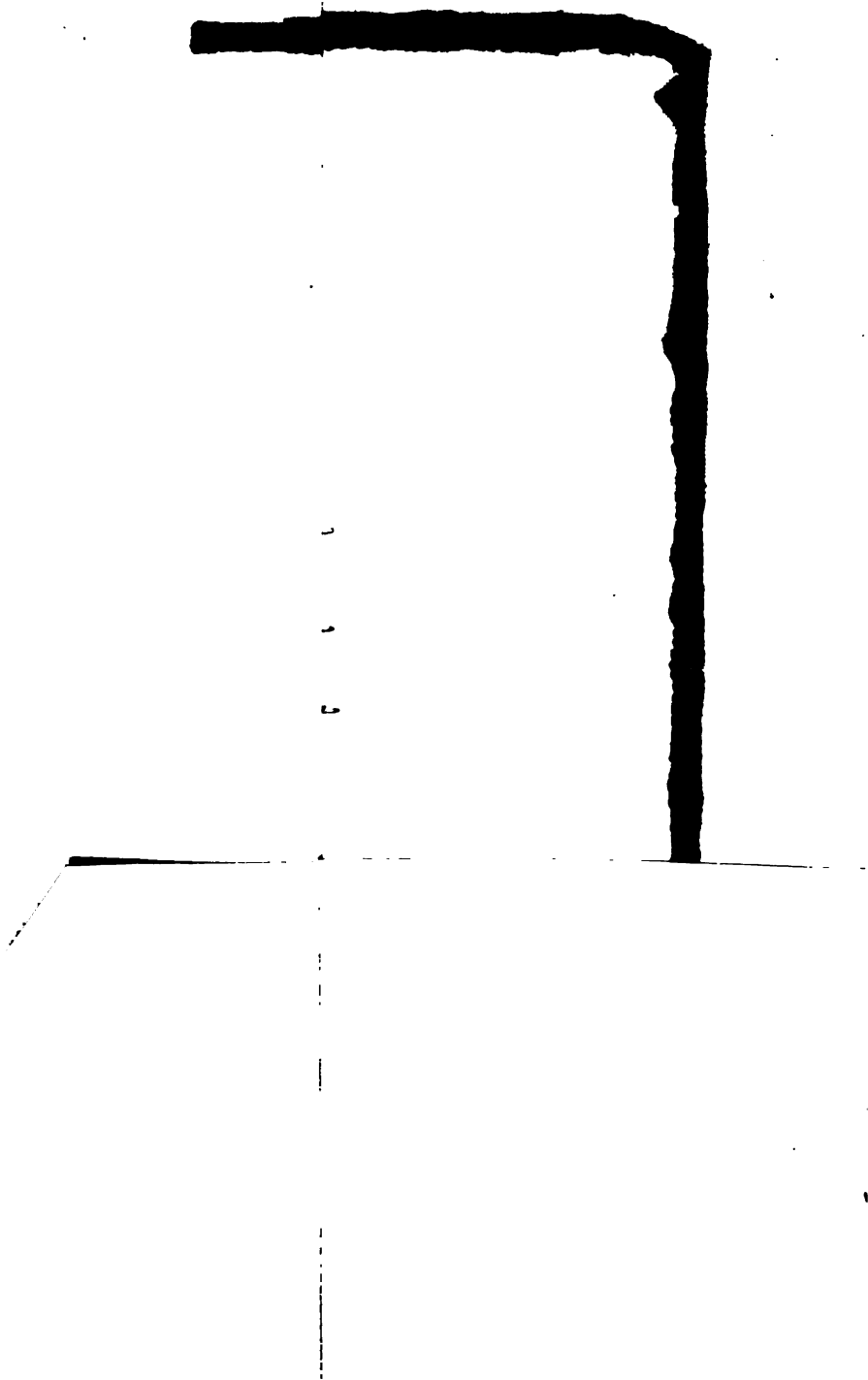
## TABLE DES MATIÈRES.

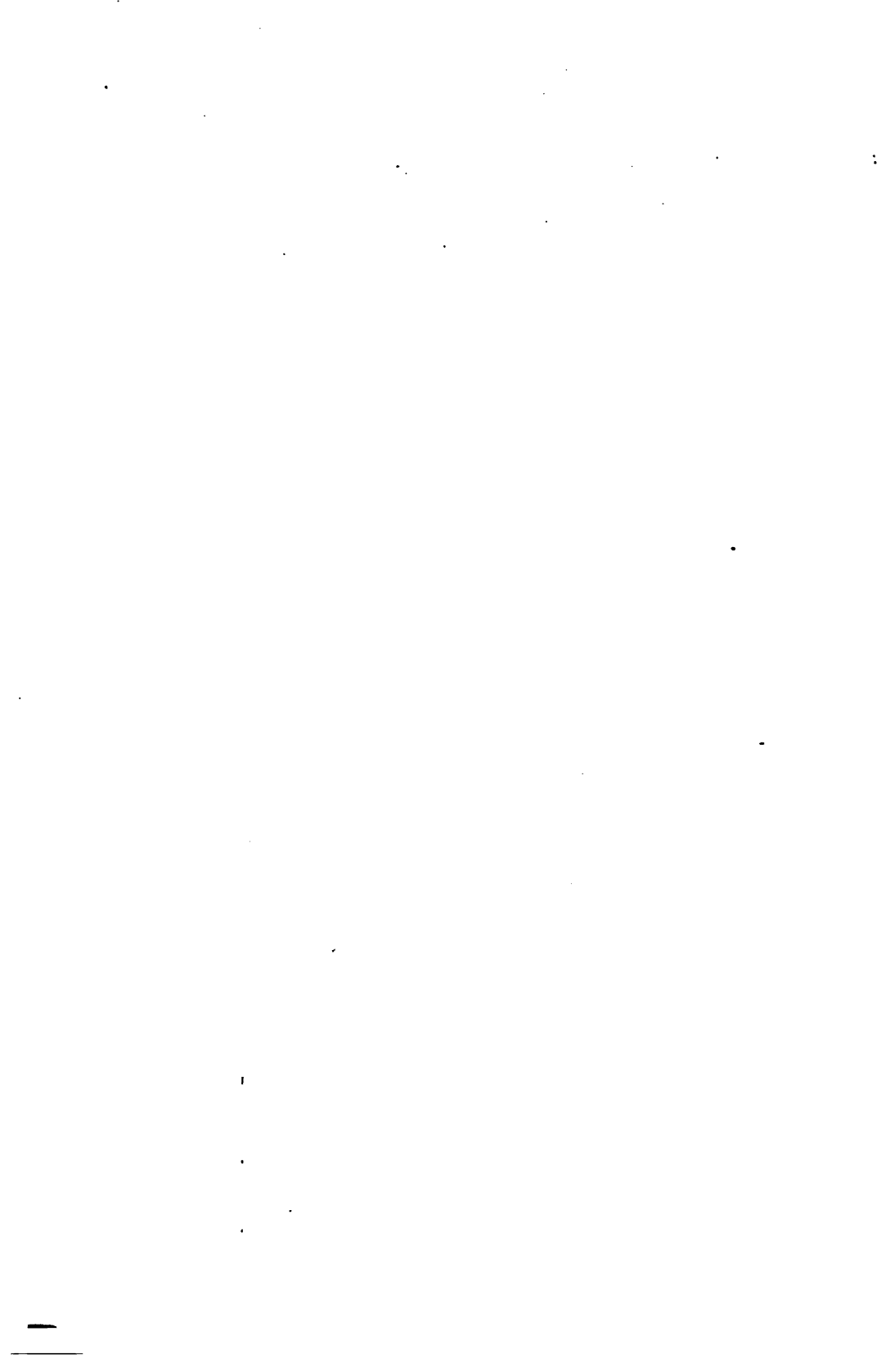
	PAGES
ÉPITRE A MA SŒUR DE BRUNSWIC. Qu'il est des plaisirs pour tout âge . . . . .	1
A MES NEVEUX LES PRINCES FRÉDÉRIC ET GUILLAUME DE BRUNSWIC	5
ÉPITRE SUR LE TROP ET LE TROP PEU, à madame de Morrien .	8
VERS RÉCITÉS A SANS-SOUCI A LA DUCHESSE DE BRUNSWIC par une actrice déguisée en bergère, qui l'invitait à voir une comé- die préparée pour elle . . . . .	10
A L'ABBÉ BASTIANI . . . . .	11
VERS DE LA LEVRETTE DIANE A LA PRINCESSE DE PRUSSE . . . .	12
AU BARON DE PÖLLNITZ, sur sa convalescence . . . . .	13
A LA PRINCESSE AMÉLIE . . . . .	16
PROLOGUE DE COMÉDIE . . . . .	18
ÉPITRE CONTRE MESSIEURS LES ÉCORNFLEURS, en grec Philocopros	22
ÉPITRE A VOLTAIRE . . . . .	26
ÉPITRE SUR MA CONVALESCENCE . . . . .	27
ÉLÉGIE A MA SŒUR AMÉLIE, pour la consoler de la perte de ma- demoiselle Hertefeld . . . . .	31
VERS DE L'EMPEREUR DE LA CHINE . . . . .	36
AU MARQUIS D'ARGENS sur son jour de naissance . . . . .	40
CODICILLE . . . . .	41
ÉPITRE AU LIT DU MARQUIS D'ARGENS . . . . .	47
AU MARQUIS D'ARGENS . . . . .	50
ÉPITRE AU MARQUIS D'ARGENS, sur la prise de Schweidnitz . . .	52
AU MARQUIS D'ARGENS, sur un rhume que lui guérissait le mé- decin Lieberkühn . . . . .	56
AU MARQUIS D'ARGENS, sur le rhume qui, avec Lieberkühn, le tenait au lit . . . . .	60
AU MARQUIS D'ARGENS . . . . .	65
ÉPITRE AU COMTE HODITZ, sur Rosswalde . . . . .	69
ÉPITRE A LA REINE DOUAIRIÈRE DE SUÈDE . . . . .	74
A MA SŒUR AMÉLIE, en passant, la nuit, sous sa fenêtre pour aller en Silésie . . . . .	77
A LA REINE DE SUÈDE . . . . .	79

	PAGES
AU SIEUR NOËL, maître d'hôtel . . . . .	85
A UNE CHIENNE . . . . .	90
VERS POUR MADEMOISELLE SCHIDLEY, qui avait envoyé au Roi une charrue anglaise . . . . .	91
A VOLTAIRE . . . . .	93
A VOLTAIRE . . . . .	94
A VOLTAIRE . . . . .	95
ÉPITRE . . . . .	97
ÉPITRE A D'ALEMBERT . . . . .	104
AU BARON DE PÖLLNITZ, sur sa résurrection . . . . .	110
ÉPITRE A MADEMOISELLE DE KNESEBECK, sur le saut qu'elle fit de son carrosse lorsque ses chevaux prirent le mors aux dents . . . . .	114
AU PRINCE FRÉDÉRIC DE BRUNSWIC . . . . .	120
ÉPITRE AU COMTE DE HODITZ, sur sa mauvaise humeur de ce qu'il a soixante-dix ans . . . . .	121

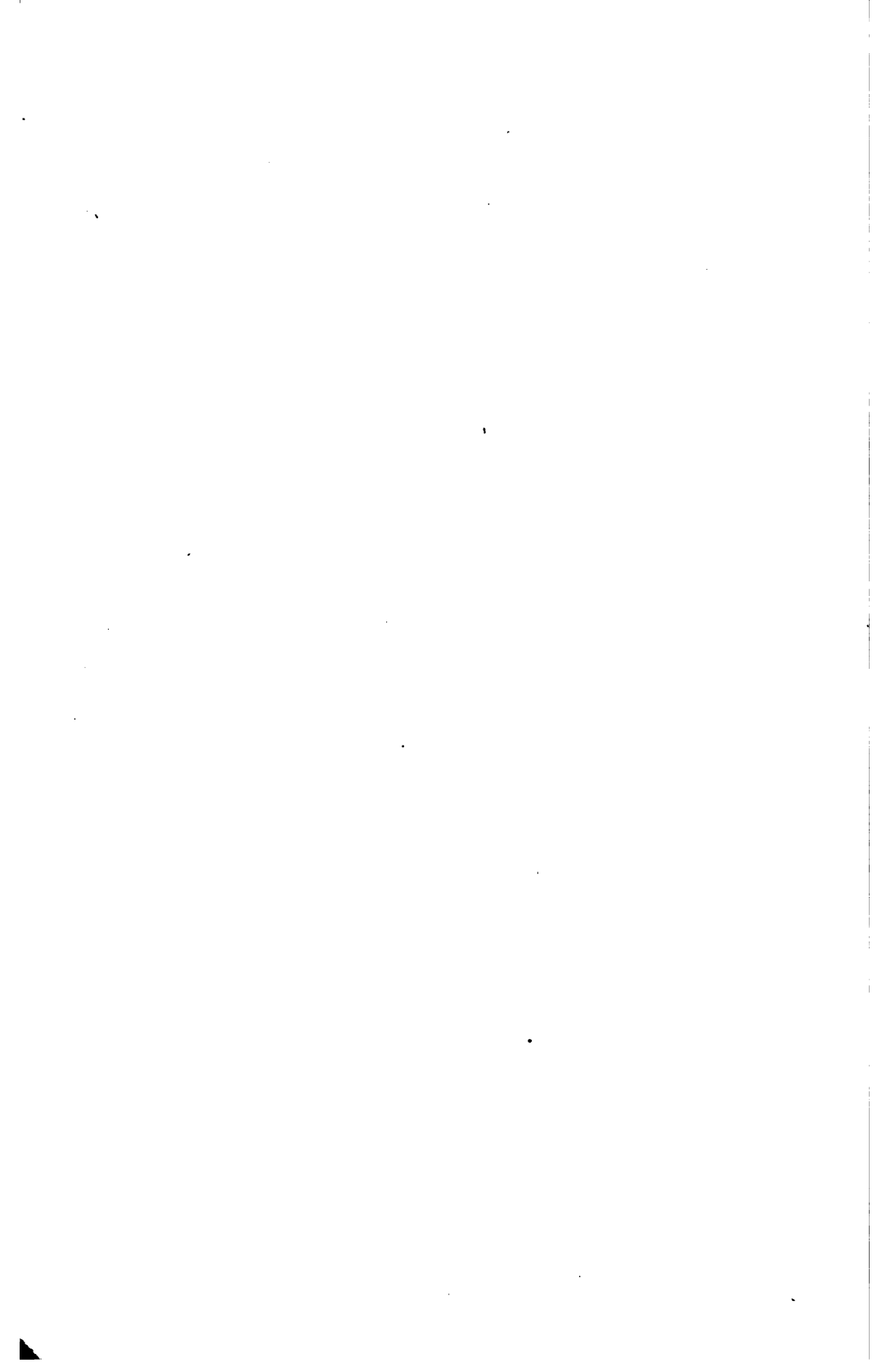
## APPENDICE.

Avertissement de l'Éditeur . . . . .	127
I. (a) ODE A MON FRÈRE HENRI . . . . .	131
I. (b) ODE A MON FRÈRE HENRI . . . . .	138
II. ODE AU PRINCE FERDINAND DE BRUNSWIC sur la retraite des Français en 1758. Strophes XIV <sup>e</sup> et XVI <sup>e</sup> . . . . .	145
III. ODE A LA DUCHESSE DE BRUNSWIC sur la mort de son fils le prince Henri, tué près de Hamm dans la campagne de 1761 . . . . .	147
IV. (a) ÉPITRE AU MARQUIS D'ARGENS, Apologie du suicide . . . . .	153
IV. (b) ÉPITRE AU MARQUIS D'ARGENS. Fragment . . . . .	160
V. AU SIEUR GELLERT . . . . .	163
VI. ÉPITRE A MA SŒUR DE BAIREUTH . . . . .	165
VII. LETTRE A VOLTAIRE . . . . .	171
VIII. ÉPITRE A D'ALEMBERT, sur ce qu'on avait défendu l'Ency- clopédie et brûlé ses ouvrages en France . . . . .	176
IX. ÉPITRE . . . . .	180
X. ÉPITRE AU MARQUIS D'ARGENS, comme les Russes et Autri- chiens bloquaient le camp du Roi . . . . .	183
XI. ÉPITRE SUR LA MÉCHANCÉTÉ DES HOMMES. Fragment . . . . .	189
XII. AU MARQUIS D'ARGENS sur son jour de naissance . . . . .	194
XIII. VARIANTES DE CINQ MORCEAUX DES POÉSIES POSTHUMES . . . . .	195















THE BORROWER WILL BE CHARGED  
THE COST OF OVERDUE NOTIFICATION  
IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO  
THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST  
DATE STAMPED BELOW.

BOOK DUE WID

NOV 12 1979

6479210

UNIVERSITY  
OF CALIFORNIA  
LIBRARY



3 2044 098 651 391